LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
RIVERSIDE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/couretleregnedep00golo

LA COUR

ET

LE RÈGNE DE PAUL Ier

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1905.

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6335.

Comte Fédor Golovkine.

(1766 – 1823) Auteur des Mémoires

COMTE FÉDOR GOLOVKINE

LA COUR

ET

LE RÈGNE DE PAUL Ier

PORTRAITS, SOUVENIRS ET ANECDOTES

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR S. BONNET

Avec cinq portraits

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1905
Tous droits réservés

DK182
G4

AVANT-PROPOS

Pour l'amateur du pittoresque, les environs de Lausanne recèlent d'agréables surprises : sites charmants, où le lac jette la note lumineuse et gaie de son admirable azur, villages blottis à l'ombre de sveltes clochers ou de noyers séculaires, manoirs perchés sur quelque éminence, antiques témoins des âges disparus. Parmi ceux-ci la place d'honneur revient au castel de Vufflens. Son histoire se rattache à celle de la noble et vaillante race des Senarclens ; la légende et le roman l'ont rendu populaire.

Plus d'une fois, attiré par la fraîcheur et le calme de ce coin favorisé du bon pays de Vaud, j'ai gravi les chemins poudreux qui serpentent à travers les vignes. La montée est plutôt rude, surtout quand les murs gris vous renvoient une chaleur accablante ; mais en haut tout cela est oublié et vous admirez sans réserve une vue incomparable. Le tableau est vaste, harmonieux, grandiose et vous découvrez à chaque instant quelque beauté nouvelle.

Des eaux éblouissantes du lac vos yeux se reportent avec bonheur sur les cimes neigeuses des Alpes qui l'enceignent. A l'horizon le Jura profile sur le ciel sa ligne de sombres forêts. A gauche, dans un lointain suffisant pour atténuer les ravages dont l'utilitarisme moderne s'est parfois rendu coupable envers le simple bon sens architectural, on aperçoit la cité de Lausanne s'étageant sur les dernières pentes du Jorat.

Au premier plan la petite ville de Morges émerge de la verdure intense des vignes et se mire coquettement dans les flots bleus.

De cette première crête un quart d'heure suffit pour atteindre le petit village de Monnaz dominant un profond ravin qui chaque printemps se tapisse de jonquilles.

C'est de là que le donjon de Vufflens fait vraiment impression. Ses murs crénelés, ses machicoulis, sa tour colossale, tout enfin dans ce monument vénérable semble avoir défié les injures du temps et parle encore d'une époque chevaleresque et guerrière. On s'attarde volontiers dans sa contemplation, et tout à coup l'on s'aperçoit que, non loin du gentil village de Monnaz, se dresse un modeste manoir, peut-être moins connu que son grandiose voisin.

Les châteaux de l'époque bernoise ont je ne sais quel cachet de rustique bonhomie. Leurs toits aux pans très inclinés, couverts de tuiles rouges, leurs

tourelles élancées et leurs volets verts, tout cela vous charme et vous retient par son air de simplicité accueillante.

De grands ormes ou de magnifiques noyers les dérobent aux regards indiscrets. Il semble qu'ils doivent être l'asile du bonheur tranquille, car la rumeur et les agitations des villes ne parviennent pas jusqu'à eux.

Tel est le manoir de Monnaz.

Un jour que j'y étais accueilli par l'aimable propriétaire, je m'aperçus tout en causant que parmi les portraits d'ancêtres qui couvraient les murs plusieurs représentaient des membres de l'illustre famille russe des comtes Golovkine : le chancelier de Pierre le Grand, le spirituel et gai comte Fédor, ambassadeur de Russie à Naples ; la respectable duchesse de Noailles, veuve du comte Alexandre Golovkine...

Avec une exquise bienveillance, M. de F... me donna le mot de l'énigme. Il me conta comment le grand chancelier de Pierre Ier se trouvait être un de ses aïeux, et comment ces précieux souvenirs de famille avaient trouvé, avec une partie des archives des comtes Golovkine, un asile permanent et sûr dans le manoir de Monnaz. Ils reposent là, ignorés du grand public et à l'abri même des curieux depuis tantôt cent cinquante ans. Seul, un écrivain genevois (1),

(1) Lucien Perey, *Figures du temps passé*, Paris, 1900.

autorisé par le possesseur de ces intéressants documents, en a publié quelques extraits.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à M. de F..., possesseur actuel du manoir de Monnaz, pour la haute faveur qu'il a bien voulu m'accorder en m'ouvrant à mon tour si généreusement ses archives.

Son obligeance m'a tout d'abord mis à même d'élucider quelques points obscurs dans l'histoire de ses aïeux de Russie, puis d'offrir au lecteur les *Mémoires* du comte Fédor Golovkine, précédés d'un abrégé de l'histoire de cette famille.

Pour mener à bonne fin la tâche entreprise, j'ai eu le bonheur de m'adresser à un conseiller aussi sûr que fidèle : M. le professeur Léonce Pingaud, de Besançon. Grâce à son amabilité inépuisable, j'ai pu joindre des matériaux importants à ceux déjà réunis à Monnaz.

La collaboration de M. Fondet de Montussaint ne m'a pas été moins précieuse. C'est à ses obligeantes recherches dans les archives d'État à Moscou que je dois de curieuses dépêches, dont l'étrangeté même éclairera le lecteur sur les allures peu banales du diplomate Golovkine.

Enfin je remplis un devoir agréable en remerciant M. le professeur F.-A. Forel, à Morges. Les documents qu'il a bien voulu mettre à ma disposition, de même que ceux dont M. Émile du Plessis à Lausanne

m'a fait part avec la plus charmante obligeance, ont contribué à faciliter ma tâche.

Un mot au sujet des portraits. Les originaux de ceux du comte Fédor et du comte George Golovkine se trouvent à Monnaz. La silhouette de Catherine II, découpée par Stanislas-Auguste, roi de Pologne, est empruntée à l'album de l'auteur des *Mémoires* de même que le portrait de Mme Narichkine, jadis si célèbre par les faveurs que lui prodigua son impérial amant.

Ce petit volume renferme des souvenirs souvent fort curieux, parmi lesquels la figure caractéristique du prince Patiomkine occupe la première place. Ce dessin fort réussi est l'œuvre de la comtesse Golovine, née Galitzine, auteur d'intéressants *Mémoires* et douée d'un talent remarquable pour le portrait. Elle passa en 1790 quelques mois à Jassy, quartier général du prince Patiomkine. Elle l'y vit entouré d'une cour brillante, prodiguant ses soins à la « belle Fanariote », Mme de Witt. « Le prince se parait habituellement d'un caftan garni de zibeline ; » c'est ainsi qu'elle le décrit dans ses *Mémoires,* et c'est ainsi qu'elle nous le présente dans son portrait.

LES GOLOVKINE

INTRODUCTION HISTORIQUE

LES GOLOVKINE

CHAPITRE PREMIER

LE GRAND CHANCELIER

Les boyards. — Débuts du chancelier. — Sa parenté avec Pierre le Grand. — Un attaché au service de la chambre à coucher de S. M. tsarienne. — Sa carrière. — Son caractère. — Le « premier comte » de Russie. — L'aristocratie russe. — Traits intimes. — Les orgies de Pierre Ier. — Rôle qu'y jouait le grand chancelier.

Le premier Golovkine dont la figure apparaît dans l'histoire moderne de la Russie est un contemporain de Pierre Ier; c'est Gabriel Ivanovitch, chancelier du souverain réformateur. Ses ancêtres n'ont pas échappé aux généalogistes russes (1) ; mais l'intérêt que ces

(1) Le nom de Golovkine apparaît pour la première fois aux États généraux (Zemskoi Sobor) de 1598, lors de l'élection de Godounov au trône de Russie; à ces États généraux siégeait, sur le banc du clergé, Eustache Golovkine, moine du grand couvent de Saint-Serge. Son neveu, Rodione Dmitriévitch, eut deux fils : Siméon, souche de la branche comtale, éteinte en 1846, et Lucas, souche de la branche non titrée, aujourd'hui existante. Pierre Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 16.

notables moscovites pourraient inspirer à l'esprit scrutateur du savant n'est guère historique; l'individualité des boyards n'étant que faiblement dessinée, grâce à l'absence, dans leur vie, de ces principes jadis si chers à la chevalerie de l'Occident : l'honneur (1) et la liberté. Ils ont l'obéissance passive pour vertu essentielle; pour devise : « S'avouer coupable sans avoir failli. — Tout accorder à Dieu et au tsar. — Être battu et content (2). »

On a tout lieu de croire que les ancêtres de Gabriel Golovkine ne différèrent guère des autres boyards moscovites. Comme leurs confrères, ils se paraient du grand bonnet en zibeline et du caftan à l'orientale, dont les pans commodes flottaient pittoresquement au souffle glacial des vents du pôle; comme eux, ils se prosternaient consciencieusement devant le tsar en frappant bien ostensiblement les dalles de leurs fronts; comme eux, ils signaient leurs prénoms en se servant des formes diminutives (3) quand l'occasion ou la nécessité se présentait d'adresser une supplique à leur chef suprême; comme eux enfin, ils s'avouaient coupables sans avoir failli, accordaient tout à Dieu et au tsar, se laissaient battre et vivaient contents.

Cependant une circonstance fortuite contribua favorablement à l'élévation des Golovkine parmi la cohue de ceux qui entouraient le trône. Un certain Ivan Raïevski donna une de ses filles à Siméon Rodionovitch

(1) Nous ne songeons nullement à mettre en question l'honnêteté des Russes; nous parlons du *point d'honneur*.

(2) Paroles d'Alexandre Alexandrovitch Golovkine, chambellan de Frédéric le Grand, citées par Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, p. 111.

(3) Cette coutume patriarcale fut abolie par un ukase de Pierre Ier.

Golovkine; l'autre sœur, nommée Prascovia, devint par le mariage de sa fille avec Cyrille Narichkine l'aïeule de Pierre Ier (1). Il se trouva donc que le réformateur de la Russie et Gabriel Ivanovitch Golovkine, le petit-fils de Siméon Rodionovitch, possédaient un aïeul commun.

Les parentés de cet ordre sont vite oubliées de nos jours. On en gardait plus fidèlement le souvenir dans l'oisiveté du térem (2), dont l'atmosphère lourde, surchargée de mille parfums indéfinissables et le demi-jour mystérieux favorisaient singulièrement les caquetages des vieilles commères, chroniques vivantes du passé. Grâce à ces traditions, Gabriel Golovkine commença sa carrière comme *spalnik* ou chambellan, attaché au service de la chambre à coucher de Sa Majesté tsarienne, position des plus briguées dans le bon vieux temps du tsar Féodor Alexiéievitch, parce que celui qui l'occupait vivait dans l'intimité du chef de l'État. Il parait que les services de Gabriel furent si appréciés que, peu de temps après, on le promut au grade de

(1) Table I.

Ivan RAÏEVSKI

Akoulina Raïevski	Prascovia Raïevski
— Siméon Rodionovitch Golovkine	— Léon Léontiev
|	|
Ivan Golovkine (boyard depuis (1692)	Anne Léontiev
— Maria Wassilievna Likharev	— Cyrille Narichkine
|	|
Gabriel Golovkine (chancelier) 1660-1734	Nathalie Narichkine
— Domna Andréïevna Divova	— Tsar Alexis Mikhaïlovitch 1645-1676
Ivan Golovkine, Alexandre Golovkine, Michel Golovkine.	|
	Pierre Ier.

(2) L'habitation destinée à la fraction féminine du ménage tsarien.

postielnik (1), c'est-à-dire d'un chambellan dont l'occupation principale consistait à veiller sur la propreté scrupuleuse de la couche tsarienne.

Tout cela subit un changement radical lors de l'avènement de Pierre Ier au pouvoir suprême. L'étiquette asiatique céda le pas aux mœurs européennes. D'ailleurs ce souverain jeune et énergique se souciait fort peu de la propreté de sa couche. De tout temps il préféra une peau d'ours à un lit de parade, et « en campagne, à l'heure de la sieste, il faisait coucher par terre un de ses dienchtchiks dont il prenait le ventre pour oreiller. L'homme devait être jeune ou n'avoir pas la digestion laborieuse, car au moindre mouvement le tsar se relevait d'un bond et l'assommait (2) ».

Ce n'est donc pas à son savoir-faire dans la chambre à coucher de l'empereur que Gabriel Golovkine dut son élévation au poste important de chancelier de l'empire russe. Grand travailleur lui-même, Pierre appréciait les travailleurs ; et Gabriel Golovkine fut certainement tel. En établissant des relations diplomatiques avec l'Europe occidentale, le tsar devait tout tirer du néant. Je ne citerai point les nombreux traités signés par le chancelier. Ce serait fatiguer le lecteur que d'énumérer des parchemins dont le contenu ne présente point d'intérêt depuis que les frontières de l'empire russe touchent d'un côté à la Vistule et de l'autre à l'océan Pacifique.

Un historien de haut mérite qui a enrichi, il y a

(1) Bantich-Kamenski, *Les hauts faits des fameux généraux et ministres de Pierre le Grand.* Première note à l'article Golovkine, I, p. 173.

(2) Schérer, t. II, p. 81, cité par Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 215.

quelques années, la littérature française d'une œuvre capitale sur Pierre Ier, place le chancelier Golovkine parmi les « collaborateurs de second plan ». Est-ce une classification justifiée par les faits historiques? J'en doute. Pierre Ier avait-il des collaborateurs de premier plan? J'en doute encore. Un collaborateur de cet ordre n'aurait-il pas tenu à son maître un discours à peu près comme il suit : « Sire, votre empire est vaste et riche en produits du sol, mais jusqu'à présent la *force* y règne et non la *justice*. Les réformes que Votre Majesté a introduites dans ses états resteront stériles, à moins que vous n'y ajoutiez la *réforme morale* de votre peuple. Renoncez donc aux conquêtes territoriales et tournez vos regards vers la condition misérable de vos sujets. Que sous l'égide d'un sceptre clément ce peuple puisse conquérir un bonheur qu'il n'a jamais possédé. Que des routes nombreuses et soigneusement entretenues sillonnent un pays couvert de moissons dorées ; que des écoles richement dotées annoncent la marche triomphante de votre peuple vers la civilisation ; que les pasteurs de l'Église soient un objet de vénération et non de dérision parmi leurs paroissiens. Que l'ivrognerie scandaleuse qui sape l'édifice social disparaisse pour toujours. Sire, appuyez-vous sur la justice, et gardez-vous particulièrement de cette doctrine dangereuse que la force excuse tout, autrement le trône des Romanov pourrait devenir un jour la proie des usurpateurs, des prétoriens et des janissaires, en un mot de tous ceux qui se laissent guider par la force et non par la justice. »

Certes, nul parmi les familiers de Pierre Ier n'eut le courage d'insister sur la nécessité de la réforme mo-

rale, car nul probablement ne sentait cette nécessité lui-même (1). Malheureusement Golovkine était de ce nombre. Toutefois ce qui l'élève à mes yeux au-dessus de l'entourage du tsar, c'est qu'il n'abusa point du pouvoir comme le faisaient les Menchikov, les Ouchakov, les Tolstoï, les Romodanovski et tant d'autres. Le jour où Pierre Ier et ses collaborateurs se réveilleront devant ce tribunal redoutable auquel nul ne peut échapper et où les chicanes et les fuites ne sont plus d'usage (2), Gabriel Golovkine sera, je l'espère, parmi ceux dont les mains levées vers l'Éternel ne seront point souillées du sang des victimes innocentes.

Une circonstance dans la vie de Gabriel Golovkine mérite d'être mentionnée spécialement. Il fut le *premier comte russe* (3). Cette dignité lui fut conférée par Pierre Ier en 1709, deux ans après qu'il eut été fait comte du Saint-Empire Romain.

Deux siècles se sont écoulés depuis ce premier effort de greffer une institution occidentale sur les mœurs russes. Cependant on n'a réussi qu'en ce qui concerne les formes extérieures. Le développement normal

(1) Le seul peut-être qui osa parler à Pierre d'une réforme morale de son peuple fut Gilbert Burnet, évêque de Salisbury. Cet excellent homme raconte dans ses mémoires qu'il fut chargé en 1699, lors de la visite de Pierre Ier en Angleterre, de lui donner sur la religion et la constitution des Anglais toutes les lumières qu'il pourrait désirer. « Il souhaita de connaître notre religion, dit Burnet, *mais il ne parut pas disposé à mettre les choses sur un meilleur pied en Moscovie...* il a beaucoup de goût pour la mécanique et paraît plutôt destiné par la nature à être charpentier de vaisseau que grand prince. » Gilbert Burnet, *Mémoires*.

(2) Paroles du prince Augustin Galitzine, dans l'introduction à *La Russie au dix-huitième siècle*, Paris, 1863.

(3) C'est-à-dire le premier comte russe qui, en même temps, jouissait du titre de comte du Saint-Empire Romain.

d'une forte aristocratie de naissance fut rendu impossible par le fait même qu'à chaque instant cette aristocratie fut renforcée par de nouveaux membres, sortant des bas-fonds de la populace.

Pierre Ier élève au rang d'impératrice une paysanne de mœurs légères et le « prince » Menchikov, ancien garçon pâtissier, devient le premier dignitaire de l'empire. La même chose se répète sous les successeurs de Pierre. Bühren, le petit-fils d'un palefrenier, finit ses jours comme duc de Courlande, les « comtes » Razoumovski gardent dans leur jeunesse les troupeaux du village, le « comte » Koutaïssov gagne par l'adroit maniement du rasoir les bonnes grâces du futur empereur Paul Ier, le même qui trouva un jour cet axiome asiatique : « Je ne connais de grands dans mon empire que ceux que j'honore de ma faveur et pendant le temps que je leur en laisse la jouissance. » Enfin sous le règne de Nicolas Ier, les Pérovski (1) et les Orlov (2) jouent un rôle prépondérant. Bien que leur état civil ait laissé beaucoup à désirer, ils sont élevés au rang de comtes et de princes et vivent dans l'intimité de l'autocrate.

Cependant on aurait gravement tort d'attribuer la non-réussite des institutions aristocratiques sur le sol russe exclusivement aux mesures mal calculées des souverains de ce pays. C'est l'esprit au fond démocratique des Slaves qui a contrecarré tous les efforts faits

(1) Bâtard d'Alexis Cyrillovitch Razoumovski. *Généalogie des familles russes*, par le prince Lobanov-Rostovski, t. II, p. 85.

(2) Alexis Féodorovitch Orlov, le redouté chef des gendarmes (1788-1861), était le fils naturel de Fédor Grigoriévitch, frère de Grégoire et d'Alexis Orlov.

pour greffer les notions féodales sur les mœurs russes.

Le manque de matériaux sérieux pour le portrait moral de Gabriel Golovkine prête une certaine importance à la notice contenue dans le journal du ministre holsteinois Bergholz (1), notice qui autrement n'offrirait pas d'intérêt particulier. « Le grand chancelier, » nous raconte, en date du 5 juillet 1721, cet attentif observateur des mœurs russes, « reçut en personne Son Altesse (le duc de Holstein), sur l'escalier devant la porte d'entrée et le conduisit dans une chambre, dont la décoration la plus précieuse était une immense perruque blonde. Cet objet était suspendu en guise d'ornement à l'un des murs, parce que, étant extrêmement avare, il ne la porte jamais ; je crois que cette perruque lui fut apportée par son fils des pays étrangers, contrairement à son désir, ou présentée par quelque autre personne, parce qu'il n'était pas assez riche, d'après ses propres paroles, pour acheter un tel objet et encore moins de l'abîmer par l'emploi quotidien. C'est un homme grand et fort maigre, qui va habillé aussi mal que possible, presque comme un individu de bas étage ; il porte de préférence un antique habit couleur poivre et sel. On pourrait raconter encore beaucoup sur sa lésinerie, et s'il ne surpasse point « l'Avare » dans la Comédie française, il l'égale au moins. Il a une vieille femme qui le surpasse encore en avarice !... »

Quelques dates éparses sur la vie intime du grand chancelier se trouvent également dans les papiers inédits de son arrière-petit-fils, le comte Fédor Golovkine. « Dans les orgies fréquentes de Pierre Ier, son grand

(1) *Büschings Magazin*, t. XIX, p. 65.

chancelier jouait un grand rôle », nous raconte le comte Fédor. « Ce point d'histoire est difficile à relater convenablement, mais il est trop curieux pour pouvoir le passer sous silence. Le règlement de ces orgies (1) voulait qu'on promenât autour de la table la vive représentation du dieu des jardins et personne des grands ne s'était trouvé plus propre à le fournir que mon bisaïeul. Au moment où la procession se mettait en marche, deux dames, dont l'une était toujours Mme Tchernichev (2), mère des deux maréchaux, prenaient un grand plat d'or à anses sur lequel le grand chancelier posait les attributs nécessaires et l'on marchait ainsi, chantant des hymnes appropriés à la circonstance et arrosant d'hydromel. . . . . .

. . . . . .

« Ces mœurs étaient fort grossières, mais elles n'étaient pas russes et causaient un grand scandale dans la nation. Le réformateur trouvant l'ivrognerie nationale trop vulgaire, la remplaçait par une exagération de vieux usages allemands, dont la fréquentation des chantiers et cabarets lui avait révélé la dégoûtante mémoire, et il regardait l'institution de pareilles saturnales comme un commencement de civilisation... »

Semblable à un vieux monument de la monarchie nouvelle créée par Pierre Ier, le comte Golovkine se

(1) Le comte Fédor parle évidemment du *Vsiepiianieichyi Sobor, le conseil des plus ivrognes*, dont tous les approchants de Pierre Ier étaient membres. Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 282.

(2) Née Eudoxie-Ivanovna Rjevski, maîtresse de Pierre. Leur liaison continua après son mariage avec Tchernichev. Pierre Ier mourut de la complication d'une gravelle avec le mal qui emporta François Ier de France. Certains auteurs affirment que la coupable était Mme Tchernichev.

maintint sous les règnes de Catherine Ire et Anne Ivanovna et jusqu'à sa mort, sinon dans les fonctions, du moins dans l'attitude de premier ministre, profitant des circonstances si favorables pour acquérir une fortune immense (1). Il mourut en 1734 sans avoir eu le chagrin d'être témoin des malheurs de ses enfants.

(1) Fils d'un pauvre gentilhomme qui possédait en tout cinq familles de serfs dans le district d'Alexine, il était devenu comte des deux empires d'Allemagne et de Russie et *possesseur de vingt-cinq mille* paysans. Pierre Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 16.

CHAPITRE II

LES ENFANTS DU GRAND CHANCELIER

Le comte Ivan. — Il mène une vie obscure dans l'ombre de la cour. — Pierre Ier fait pendre le sénateur Gagarine, beau-père d'Ivan. — Emplacement et hauteur extraordinaire de la potence. — Alexis Gavrilovitch, petit-fils d'Ivan, collectionneur de curiosités. — En 1812, son musée de Moscou s'évapore en fumée. — Le comte Michel, chancelier d'Ivan VI. — Son grand mariage et sa belle carrière. — La catastrophe. — L'odyssée en Sibérie. — Dévouement conjugal de la comtesse Golovkine. — Retour de la comtesse. — Sa vie à Moscou. — Les filles du chancelier Gabriel Ivanovitch. — Sort tragique d'Anne Bestoujev.

Ivan, le fils aîné du chancelier, entra dans la carrière diplomatique et occupa quelque temps le poste d'ambassadeur de Russie à la Haye.

Homme médiocre, son nom serait complètement oublié en Russie s'il n'était parfois mentionné dans les biographies de Trédiakovski, poète russe sans grand talent, mais non oublié, grâce à cette circonstance que de son temps on rencontrait fort rarement un poète russe. Fils d'un pauvre pope, Trédiakovski conçut l'idée, extraordinaire pour son temps, de faire ses études dans les pays étrangers (1). En Hollande il trouva un abri dans la maison hospitalière de l'ambassadeur russe. Il y passa une année. C'est à peu près ce que nous savons de la vie intime d'Ivan Golovkine et probablement elle ne fut guère romanesque, si nous

(1) Piekarski, *Histoire de l'Académie des Sciences*, t. II, p. 7.

pouvons en croire le comte Fédor qui s'exprime fort laconiquement au sujet de son grand-oncle en lui assignant pour toute biographie ces quelques mots : « Il mena une vie obscure, dans l'ombre de la cour. »

Cette vie obscure fut cependant éclairée par la lueur d'un coup de foudre qui fondit sur ses proches. Son beau-père, le prince Gagarine, gouverneur de la Sibérie, accusé d'avoir commis des malversations de toute espèce dans son gouvernement, dut comparaître, en l'été de l'année 1721, devant un tribunal. « On le mit sept fois à la torture sans pouvoir obtenir aucun aveu de son crime. On le condamna enfin à être pendu devant le Sénat (1) à une potence plus haute qu'à l'ordinaire, parce qu'étant gouverneur il était en même temps sénateur. Le cadavre du prince fut laissé à la potence; mais les sénateurs, vivement affectés de cette vue toujours présente lorsqu'ils s'assemblaient, firent là-dessus d'itératives remontrances à Pierre, le suppliant de vouloir bien donner ses ordres pour qu'on l'ôtât, en lui représentant que c'était avilir leur respectable corps aux yeux de toute la nation, les rendre méprisables à ceux qu'ils devaient juger et anéantir l'obéissance qui leur était due. Pierre, fatigué de ces sollicitations, ordonna enfin qu'on enlevât ce cadavre et qu'on le plaçât au gibet ordinaire (2). »

Le petit-fils d'Ivan — Alexis Gavrilovitch Golovkine — fut le dernier de la branche, dite russe, des Golovkine. « Il ne voulut, nous raconte le comte Fédor, non plus que sa sœur Élisabeth, se marier, et, après avoir

(1) Apparemment, l'auteur veut dire « devant le bâtiment où siégeait le Sénat ».

(2) Galitzine, *La Russie au dix-huitième siècle*, p. 375.

échangé ses richesses contre des tableaux, des camées, des statues, des minéraux et mille sortes de curiosités (1), il vit, à l'arrivée des Français dans Moscou, s'évaporer en fumée (2) un des plus beaux musées qu'il y eût alors ; il disparut lui-même de la scène du monde (1823) faute de moyens pour s'y soutenir convenablement. Avec lui disparurent, et sa branche à peine commencée, et les grands biens qui lui étaient tombés en partage. »

Alexandre (1689-1760), le second fils du chancelier, devint le fondateur de la branche dite étrangère des Golovkine. Il sera question de lui dans le troisième chapitre.

Un sort tragique échut au cadet des fils du grand chancelier, Michel (1701-1755). Par son mariage avec Catherine Ivanovna Romodanovski, fille du « prince-césar » Féodor Iourievitch, il s'était assuré toutes les garanties d'une carrière brillante et de la possession d'immenses richesses. Michel Golovkine débuta avec un rare éclat. Protégé du tsar, il eut même l'honneur de le voir agir comme infatigable ordonnateur de plaisirs à ses noces et s'acquitter si bien de ses fonctions que, vers le soir, la plupart des convives, y compris le nouveau marié, furent hors d'état de se tenir debout (3).

La carrière de Michel Golovkine, sous les succes-

(1) Peut-être un trait d'atavisme. Le chancelier Gabriel Ivanovitch conseilla à Pierre Ier d'engager toutes sortes d'artistes à Berlin quand Frédéric-Guillaume Ier monta sur le trône. Soloviov, t. XVII, p. 12.

(2) « J'ignore s'il a sauvé beaucoup de choses rares qu'elle contenait; mais j'en vis de bien belles brisées et éparpillées sur le plancher. » Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*, p. 265. (Édition de 1904.)

(3) Bergholz, *Büschings Magazin*, t. XX, p. 463.

seurs de Pierre Ier, fut moins rapide qu'on aurait pu s'y attendre d'après ses débuts. Piloté par son père, le vieux et rusé chancelier, il réussit à éviter les bas-fonds et les écueils dont le règne de Catherine Ire menaçait tous ceux qui appartenaient au parti vieux russe, opposé à Menchikov. L'avènement au trône de Pierre II et de l'impératrice Anne, cousine de sa femme (1), le débarrassa de tous soucis sans pourtant lui valoir, étant donné sa nature indolente, une de ces situations politiques si souvent suivies en Russie d'une chute d'autant plus rapide. Cependant, sous la régence d'Anna Léopoldovna, l'ambition le poussa enfin à accepter le poste de vice-chancelier de l'empereur enfant Ivan III. Ce fut son malheur. Au coup d'État nocturne de Munich succéda celui d'Élisabeth. Munich, Ostermann, Loewenwolde et Golovkine en furent les principales victimes. La Sibérie fut leur lot.

(1) Table II.

Les Salticov, les Romanov et les Romodanovski.

Fédor SALTICOV

Anastasia Salticov — Ivan Romodanovski	Prascovia Salticov — Tsar Ivan Alexiéievitch, 1682-1696
Catherine Romodanovski (1701-1791) — Michel Golovkine (1701-1755)	Catherine — Charles-Léopold, duc de Mecklembourg-Schwerin Anne Ire impératrice de Russie, 1730-1740

Anne Léopoldovna
régente de Russie
9 nov. 1740 à 26 nov. 1741
— Antoine-Ulric, duc de Brunswick-Wolfenbüttel

Ivan III Antonovitch
empereur de Russie 17 oct. 1740 à 26 nov. 1741
assassiné à Schlüsselbourg, 16 juillet 1764.

Je m'abstiens de citer les témoignages historiques de Helbig (1), du prince Jacques Pétrovitch Chakhovskoï (2), de l'envoyé saxon Pézold et de tant d'autres sur cette catastrophe. Ils sont trop bien connus, non seulement des savants, mais aussi du grand public, grâce surtout à l'habileté avec laquelle un élégant écrivain (3) a décrit cette étrange époque.

Nous possédons aussi un récit détaillé de l'exil qu'endurèrent Michel Golovkine et sa femme dans la Sibérie orientale. Il est dû à la plume de Khmyrov. En employant les procédés des écrivains slavophiles, qui s'efforcent d'entourer la période moscovite de l'histoire russe d'une auréole brillante, cet historien a fréquemment orné son récit, faute de faits authentiques, des couleurs d'un passé imaginaire; cependant ce qu'il raconte sur l'odyssée des époux Golovkine dans le pays des Iakoutes est basé sur l'étude patiente des documents de l'époque (4).

Pendant deux ans et plus, les malheureux errèrent dans les vastes solitudes de ce pays glacé en quête du lieu de leur bannissement. Laissons parler ici le comte Fédor. Sa narration, quoique inexacte à certains égards, possède le mérite d'être appuyée sur les récits verbaux d'un des principaux acteurs de ce drame : la comtesse Michel Golovkine, née Romodanovski.

« Objet des préférences de son père, raconte le comte Fédor, fort beau de sa personne et fort bien élevé, le

(1) *Russische Günstlinge.*

(2) *Mémoires*, 1810.

(3) Waliszewski, *La dernière des Romanov; l'Héritage de Pierre le Grand.*

(4) *La comtesse Catherine Ivanovna Golovkine*, Pétersbourg, 1867.

cadet des trois frères, Michel, fit une fortune rapide et brillante. Fort jeune, ambassadeur à Berlin et à Paris, il revint bientôt (1) pour occuper le poste de vice-chancelier (2) ou de ministre des affaires étrangères sous son père. On lui avait fait épouser Catherine, la dernière de l'ancienne maison des Romodanovski et cousine germaine, par sa mère, de la grande-duchesse, depuis impératrice, Anne (3). Son père était connu sous le nom de « prince-césar », parce que c'était lui qui occupait le trône toutes les fois que Pierre Ier se faisait conférer les grades et les dignités qu'il croyait avoir mérités par ses services envers l'état. Mais Pierre Ier, Catherine Ire, Pierre II et Anne n'étaient plus, ainsi que le grand chancelier Golovkine, premier comte de Russie. Le petit prince de Brunswick avait succédé sous le nom d'Ivan VI et la tutelle de sa mère, née princesse de Mecklembourg, princesse sans caractère et placée entre le duc Antoine Ulric son mari, généralissime sans talent ni pouvoir, et le comte de Lynar, ministre de Saxe, son amant, l'un et l'autre trop peu au fait du pays, des usages, de l'esprit public et de la langue pour le bien diriger. Ce soin regardait le comte Golovkine, et son opinion fut que la régente ne pouvait trop se hâter d'aller à Moscou et de s'y faire sacrer en même temps que son fils. Il entrait dans son plan qu'elle mît du voyage Élisabeth, fille de Pierre Ier et de Catherine Ire, princesse ambitieuse et adorée, et que, parvenue à la seconde journée, elle la

(1) Pendant le règne de Catherine Ire.

(2) Il occupa le poste de vice-chancelier seulement en 1740, après la chute de Bühren.

(3) Table II, p. 14.

fit enfermer dans un couvent. Las de faire à ce sujet des remontrances inutiles, il mit son plan par écrit et l'envoya à la cour par un domestique de confiance, nommé Grünstein. Cet homme était gagné (1). Il commença par livrer le paquet à la princesse, qui, après l'avoir lu, l'envoya bien recacheté à la régente. Celle-ci se rendit enfin aux raisons du vice-chancelier et le départ fut résolu, mais voulant encore célébrer à Saint-Pétersbourg la Sainte-Catherine, fête de sa fille, elle donna le temps aux conjurés de contre-miner ses projets, si bien que la révolution éclata la nuit même de la fête. Tout ce qui ne se soumit pas au chirurgien Lestocq et à la poignée de grenadiers de garde qui placèrent Élisabeth sur le trône fut traité avec une cruauté inouïe. Les premiers coups s'adressèrent au vice-chancelier. Sommé de prêter serment à la nouvelle impératrice, il répondit froidement : « Je n'ai qu'un serment, il est à l'empereur enfant ; quand il sera mort je ferai ce que fera le reste de l'empire. » On l'accusa aussitôt de trahison envers le sang de Pierre le Grand, on rassembla les motifs de condamnation les plus contradictoires. Le maréchal comte de Munich, dans ses Mémoires (2), déposés à la bibliothèque royale de Berlin, va jusqu'à avancer que le comte Golovkine avait cherché à se faire de sa parenté avec la dernière impératrice un droit pour placer sur le trône sa propre famille ; mais quel parti n'eût-il pas fallu pour nous y

(1) La trahison de Grünstein fut récompensée par 927 « âmes », dont Élisabeth le dota après son avènement au trône.

(2) Les mémoires du comte de Munich furent publiés en langue française l'année 1774, à Copenhague, sous le titre : *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire de Russie*. Le passage auquel le comte Fédor fait allusion ne s'y trouve pas.

soutenir, lorsque des princes que leur naissance y appelait plus ou moins avaient tant de peine à y rester ? Cela ne mérite pas même une réfutation. Il fut condamné à la décapitation et, monté sur l'échafaud, on lui porta sa grâce ; mais quelle grâce ! Il fut dégradé de noblesse, cassé, exilé et tous ses biens furent confisqués. Mme Golovkine embarrassait les juges. C'était une femme de si haute naissance, de mœurs si pures, entourée de tant de genres de considération, qu'on n'osait prononcer sur son sort ; mais comme son mari se bornait à la respecter, on lui donna le choix de le suivre ou de s'en séparer. Elle l'aimait ingrat et voulut le suivre malheureux. Aussitôt son immense fortune fut également confisquée. On les dépouilla d'une manière si cruelle, que le vieux Tchernichev, père des trois frères qui brillèrent depuis sur la scène, obtint à peine et au péril de sa propre liberté de leur faire passer une pelisse de mouton et vingt-deux roubles. »

« Tombés du faite des grandeurs et du luxe oriental dans la plus profonde misère, ils furent remis entre les mains d'un livonien, le lieutenant Berg (1), que j'ai connu depuis général et commandant de Riga. Il les conduisit jusqu'à Irkoustk, où il trouva l'ordre de les remettre en d'autres mains et ils disparurent. De tant de domestiques, de tant d'esclaves il ne leur en resta que deux qu'on ne put jamais engager à les quitter et dont l'obscure mais touchante fidélité échappa à l'œil

(1) Il s'agit probablement de Maxime Vassilievitch (Magnus Johann) von Berg, né en 1720, mort en 1784, ayant atteint le rang de général en chef, frère du grand-père du comte Féodor Féodorovitch Berg (Friedrich Wilhelm Rembert), connu par son administration du royaume de Pologne pendant le soulèvement de 1863. Lobanov-Rostovski, *Généalogie de familles russes*, t. I, p. 49.

de la tyrannie (1). Mme Golovkine m'a conté plus d'une fois qu'ils vécurent d'abord de racines sauvages et de drogues inconnues que leur apportaient des Chamanes ou prêtres des peuplades errantes dans ces vastes déserts ; que son mari étant mort au bout de peu de temps (2), ce fut avec le secours de ces mêmes gens qu'elle parvint à embaumer son corps et à le conserver dans la cabane qu'ils s'étaient creusée. Ce fut là qu'elle passa au delà de vingt et un ans. »

« Catherine II, parvenue au trône, ordonna son retour, mais on fut près de deux ans à la retrouver et le maréchal prince Troubetzkoï (3), son beau-frère, qui avait de grands reproches à se faire à son égard, employa, mais en vain, tout son crédit pour l'empêcher de reparaître. Elle arriva enfin à Moscou, apportant le corps de son mari, et son premier soin fut de lui faire rendre les honneurs dus à sa naissance et aux emplois qu'il avait occupés. Mais sa fortune avait été distribuée à des favoris. L'impératrice Catherine II lui donna quatre mille paysans et quatre mille roubles de pension. Elle s'établit dans l'antique demeure du « prince-césar », son père, et presque aussitôt elle perdit la vue. Je lui demandai un jour par quel accident. « Un accident ! J'ai pleuré pendant vingt-trois ans ! » Malgré cela, elle vivait avec la magnifique simplicité des

(1) Un écrivain qui a étudié à fond cette époque raconte au contraire que le comte Golovkine fut étranglé par ses domestiques, fatigués du séjour prolongé à Hermang, — ainsi s'appelait le hameau iakoute. Paul Karabanov, *les Dames et les Demoiselles d'honneur de la cour de Russie au dix-huitième siècle.* (*Antiquité russe*, 1870, p. 484.)

(2) Quatorze ans !

(3) Nikita Iourievitch (1699-1767), époux d'Anastasie Golovkine, sœur de Michel Golovkine.

anciens boyards, recevait à toute heure et tout le monde; et tout le monde s'y rendait comme à l'adoration d'une relique nationale. C'était un grand spectacle pour moi que de me tenir derrière son fauteuil le Jour de l'an ou de Pâques ; de voir toutes les classes et tous les âges s'empresser autour de cette personne qui ne les voyait pas, mais les entendait parfaitement. Elle vécut jusqu'à cent ans moins quelques mois (1), avec toutes ses facultés, hors celle de la vue et n'ayant perdu que la dernière moitié de ses souvenirs ; c'est-à-dire qu'elle se souvenait dans le plus grand détail de Pierre Ier, de sa cour, du rôle qu'y joua son père; des honneurs dont elle jouissait sous l'impératrice Anne, fille comme elle d'un Salticov, d'avoir conversé avec Louis XIV en se promenant dans les jardins de Versailles avec ce prince et Mme de Maintenon; d'avoir vécu à Berlin, à Vienne, enfin aux frontières du Kamtchatka ; mais tout ce qui s'était passé depuis son retour et même les choses de la veille étaient effacées de sa mémoire. »

Les filles de Gabriel Ivanovitch Golovkine firent de brillants mariages comme on s'y pouvait attendre, vu la haute position de leur père, mais les malheurs ne leur furent pas plus épargnés qu'à leurs frères.

Nathalie (1689-1726) épousa le prince Ivan Feodorovitch Bariatinski (2), général en chef.

(1) Le comte Fédor se trompe. Elle vécut quatre-vingt-dix ans (1701-1791). Le père de Paul Karabanov raconte que la vieille femme présentait un aspect repoussant, surtout à cause des effluves de salive de sa bouche et du tabac dont elle se bourrait le nez.

(2) « C'était un homme d'esprit, mais un plat courtisan. Il disait parfois : « *Saluez bas et vous monterez haut.* » Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 74.

Anne (1) se maria au comte Paul Ivanovitch Iagoujinski. « Fils d'un maître d'école, organiste au service de la communauté luthérienne de Moscou, Iagoujinski débuta par l'emploi de cireur de bottes, cumulé avec d'autres fonctions, au sujet desquelles « la décence, dit Weber, lui interdit de s'expliquer (2), » et finit par être procureur général, général en chef, ministre et comte. Sa carrière fut belle et l'homme, à ce qu'il paraît, pas assez méchant pour dégoûter sa femme du mariage. Quelques années après la mort de Iagoujinski, sa veuve se remaria avec Michel Petrovitch Bestoujev, frère du chancelier Alexis Petrovitch Bestoujev. Sa grande naissance et les hauts emplois des Bestoujev (3) ne la sauvèrent point d'un sort terrible. Impliquée innocemment dans la fameuse « affaire Botta », elle et nombre d'autres accusés, parmi lesquels la belle Nathalie Lapoukhine mérite surtout notre compassion, subirent toutes les terreurs de la chambre de torture. L'acte final de ce drame sinistre se déroula sur l'échafaud et en Sibérie ; le knout, l'extirpation de la langue et les souffrances sans fin en furent les accessoires.

Les tragédies violentes, semblables à celle dont Anne

(1) Anne Golovkine, l'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son temps. Laide de visage, marquée de la petite vérole, elle était grande, d'une taille élancée, fort élégante et fort gracieuse dans ses manières. Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 189.

(2) Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 237.

(3) Le comte Michel, nommé ministre de Russie à Berlin, et peu de temps après transféré à Dresde en la même qualité, non seulement eut l'infamie de renier sa malheureuse femme, de ne point solliciter l'autorisation de lui faire parvenir le moindre secours, mais encore, vieillard sexagénaire, il épousa, en mars 1749, Mme de Haugwitz, veuve du grand-échanson de la cour de Saxe. Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 159.

Bestoujev devint l'héroïne infortunée, furent épargnées à sa sœur Anastasie. Mais fut-elle heureuse dans sa vie conjugale (1)? Pouvait-on l'être avec un homme de la trempe du feld-maréchal Nikita Iourievitch Troubetzkoï, qui usa de tout son crédit pour perdre son beau-frère, le vice-chancelier Michel Golovkine, afin de profiter de son malheur. Son curieux journal donne l'idée d'un caractère dur, avare et ambitieux (2). Cependant il mourut en se repentant de ses nombreux méfaits; il envoya même chercher la comtesse Michel Golovkine, se jeta à ses pieds et s'écria en s'arrachant les cheveux : « Sœur, pardonnez-moi; votre malheur était en grande partie ma faute! Ma conscience me tourmente et je sens que si vous ne me pardonnez pas, des angoisses terribles m'attendent dans l'autre monde (3)! » Elle lui pardonna et fit célébrer des messes durant toute sa vie pour le repos de son âme.

(1) La chronique scandaleuse affirme qu'elle eut sinon plusieurs, du moins un consolateur : « C'est au su et au vu de son mari qu'elle eut une liaison avec le favori de Pierre II, le prince Ivan Dolgoroukov; celui-ci outrageait Troubetzkoï en public et dans sa propre maison, et une fois, toujours chez Troubetzkoï, le prince Ivan, ayant une pointe de vin dans la tête, voulut jeter le maître de la maison par la fenêtre; il en fut empêché par Étienne Lapoukhine. » Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 60.

(2) *Les princes Troubetzkoï*, par la princesse Lise Troubetzkoï.

(3) Karabanov, *Les dames et les demoiselles d'honneur à la cour de Russie*. (*Antiquité russe*, 1870, p. 485.)

CHAPITRE III

LA BRANCHE ÉTRANGÈRE DES GOLOVKINE

Alexandre Gavrilovitch. — Sa jeunesse ; son éducation. — Pierre Ier lui fait choisir une épouse par le roi de Prusse. — La comtesse Catherine de Dohna. — Carrière diplomatique d'Alexandre Gavrilovitch. — Le commerce des géants. — Sa vie à La Haye. — Il ressent le contrecoup des malheurs de son frère Michel. — Version du comte Fédor. — L'impératrice Élisabeth appelle en vain en Russie les enfants de l'ambassadeur. — La cour d'Élisabeth. — Le fidèle Tchoulkov. — — Correspondance de l'impératrice avec le comte Alexandre.

Alexandre (1689-1760), le second fils du chancelier de Pierre Ier, est la souche de la branche dite étrangère des Golovkine. Les carillons de la sainte Moscou bercèrent son enfance et personne de ceux qui virent le petit Sacha jouer avec ses compagnons à l'ombre des coupoles fantastiques du Kreml n'aurait cru, même si on le leur eût assuré, que ce bambin moscovite deviendrait un jour le père et l'aïeul d'une nombreuse progéniture hollandaise, prussienne et suisse, mais nullement russe, et de plus fermement attachée à l'église réformée.

Alexandre fut envoyé de bonne heure à Berlin où il passa sa jeunesse et fit ses exercices à l'académie fondée par le roi Frédéric Ier (1). Presque au sortir de l'enfance, il fut du nombre de ceux que Pierre Ier honora d'une faveur particulière. Nommé en 1711,

(1) *Mémoires du baron de Poellnitz*, lettre datée de La Haye, 2 février 1733.

alors qu'il avait à peine vingt-deux ans, envoyé extraordinaire à la cour de Berlin, il y resta jusqu'en 1727. En 1715, il épousa la comtesse Catherine de Dohna. Il contracta cette alliance brillante, grâce à la protection puissante du tsar. « Étant au siège de Stralsund, raconte le comte Fédor, Pierre Ier pria le roi de Prusse de trouver dans ses états une fille riche et de grande qualité pour son ambassadeur. Frédéric Ier, ne voulant rien laisser à désirer à l'empereur, choisit la comtesse Catherine de Dohna, héritière des burgraves de Dohna (1), tenant par sa mère à toutes les cours du Nord et par sa grand'mère, Espérance du Puy de Montbrun, à toutes les grandes maisons de France (2). »

(1) Plus tard, la dot de la comtesse Golovkine née Dohna fut augmentée par la munificence de Pierre. D'après l'ukase impérial du 13 février 1723, elle reçut certaines terres « qui appartenaient jadis à ses ancêtres » (probablement les chevaliers de l'ordre teutonique ou Porte-glaives) et sises en Livonie. *Der Adel der russichen Ostseeprovinzen von Gritzner. (Siebmachers grosses und allgemeines Wappenbuch.)*

(2) Table III

ANCÊTRES DE CATHERINE-HENRIETTE, COMTESSE GOLOVKINE, NÉE DOHNA

FRÉDÉRIC IV (1), dit le Cadet (gouverneur d'Orange)
épouse : ESPÉRANCE DU PUY DE FERRASSIÈRES, marquise DE MONTBRUN.

JEAN-FRÉDÉRIC, né 1664, † 1712 à Denain
comte DE FERRASSIÈRES,
marié à : 1° ÉLISABETH, comtesse MAC-CARTHY;
2° ALBERTINE-HENRIETTE, comtesse BYLANDT.

ÉLISABETH-ESPÉRANCE m. à OTTON comte de SCHWÉRIN.	CATHERINE-HENRIETTE 1694-1768 m. à ALEXANDRE comte GOLOVKINE.	ESPÉRANCE-LOUISE 1705-1733 m. à FRÉDÉRIC-LOUIS comte DOHNA- REICHERTSWALDE.

(1) Frédéric IV acheta, en 1657, les baronnies de Coppet et de Prangins et habita le même château qui, plus tard, fut le séjour de Necker et Mme de Stael. Ici séjourna aussi quelques années Pierre Bayle, précepteur des fils de Frédéric IV. L'héritier de Jean-Frédéric, le feld-maréchal Dohna, vendit le château en 1713. — Graf Sigmar DOHNA, *Aufzeichnungen über die Vergangenheit der Familie Dohna.*

Les services que le comte Alexandre rendit à la Russie furent nombreux et appréciés. C'est à lui qu'incomba principalement la tâche de correspondre avec les savants allemands qu'on invitait à Pétersbourg pour remplir les rangs de l'Académie des sciences, nouvellement créée (1).

Habile diplomate (2), il joua un rôle prépondérant au congrès de Soissons et à celui de Brunswick. Adroit et remuant, il négocia et conclut avec les puissances étrangères maints traités qui furent contresignés par son père le chancelier. Le détail de son activité diplomatique serait déplacé ici, cependant certaines circonstances de la vie publique d'Alexandre Golovkine méritent d'être signalées.

Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru les nombreux Mémoires historiques du dix-huitième siècle ont évidemment feuilleté l'œuvre bien connue de Frédérique Sophie Wilhelmine, Margrave de Bareith. Ils se souviendront de l'impression que la visite de Pierre Ier et de son épouse à Berlin produisit sur la jeune princesse. « On lui fit voir... tout ce qu'il y avait de remarquable à Berlin et entre autres le cabinet de médailles et de statues antiques. Il y en avait une parmi ces dernières, à ce qu'on m'a dit, qui représentait une divinité païenne dans une posture fort indécente : on se servait du temps des anciens Romains de ce simulacre pour parer les chambres nuptiales. On regardait cette pièce comme très rare : elle passait pour une des plus belles qu'il y

(1) Piekarski, *Histoire de l'Académie des Sciences*, t. I et II, *passim*.

(2) L'homme le plus distingué de la famille Golovkine fut le comte Alexandre. Il fut l'un des diplomates les plus habiles de son temps, un homme d'une intelligence remarquable et sérieuse et l'un des Russes les plus civilisés de son époque. Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 115.

ait. Le czar l'admira beaucoup et ordonna à la czarine de la baiser. Elle voulut s'en défendre, il se fâcha et lui dit en allemand corrompu : *Kop ab* (1), ce qui signifie : je vous ferai décapiter si vous ne m'obéissez. La czarine eut si peur qu'elle fit tout ce qu'il voulut. Il demanda sans façon cette statue et plusieurs autres au roi Frédéric Ier qui ne put les lui refuser. Il en fit de même d'un cabinet dont toute la boiserie était d'ambre. Il eut le triste sort d'être conduit à Pétersbourg au grand regret de tout le monde. » C'est au comte Alexandre Golovkine qu'échut la tâche d'expédier le précieux cadeau de Berlin à Memel.

L'épisode anecdotique relaté par la spirituelle margrave mériterait certainement le sort de tant d'anecdotes — d'être oublié, — si d'autres faits d'un ordre plus sérieux ne s'y attachaient pas. Celui qui fait des cadeaux est dans le cas d'en recevoir. Le cabinet d'ambre fut amplement payé par Pierre Ier, qui envoya de sa part trente-cinq géants pour la garde du roi de Prusse, une barque, un gobelet tourné de sa propre main et en plus un banc de tourneur qu'aujourd'hui encore on peut voir à Berlin au musée des Hohenzollern. Certes, les origines de l'alliance entre la Prusse et la Russie ne sont point dépourvues d'une certaine originalité saugrenue, et ces cadeaux d'hommes en échange d'objets inanimés n'ont nullement contribué à cimenter l'amitié entre ces deux grands États (2).

(1) Un historien russe, M. Chtchoutchenko, adopte pour *Kop ab* la variante *Keb ab*, ce qui correspondrait à l'expression russe « *Eka baba!* quelle femme! » Cité par N. S. Galitzine dans l'article « Le salon d'ambre du grand palais de Tsarskoïé-Sielo » (*Antiquité russe*, t. LVIII, p. 366.)

(2) Frédéric-Guillaume reçut en tout, de 1714 à 1724, 248 soldats

Nul doute que ces envois de géants russes n'aient nécessité une correspondance suivie et laborieuse de la part du comte Alexandre. Malheureusement, jusqu'ici, les historiens russes n'ont pas encore découvert les pièces qui en font partie.

Le comte Alexandre resta à son poste de Berlin jusqu'en 1727, date à laquelle il fut transféré à Paris. En 1731, nous le retrouvons à La Haye. A cette époque où les relations de la France avec la Russie étaient fort peu développées, le poste d'ambassadeur auprès des États généraux des Pays-Bas n'était nullement considéré comme inférieur à celui de Paris (1).

Alors, comme aujourd'hui, La Haye était un charmant séjour animé par la société des diplomates étrangers. Le baron Charles-Louis de Poellnitz (2), cet agréable causeur, n'en dit que du bien. Il n'oublie point le comte Golovkine quand il passe en revue les membres de la colonie étrangère. « Le comte de Golovkine, écrit-il, est le ministre plénipotentiaire de la Russie et remplit ce poste avec l'approbation générale de tous ceux qui le connaissent. Il est autant civil et honnête

russes de haute taille. On a bonne raison de supposer que ce nombre ne paraissait pas suffisant au roi de Prusse, autrement il ne se serait point adressé déjà en 1715 à l'autocrate russe, avec la prière de lui envoyer « quelques centaines de soldats géants russes ». L'appétit vint au roi de Prusse tout en mangeant, car peu de temps après il redemanda à Pierre non seulement « encore 60 ou 70 géants », mais aussi « des chevaux d'une taille imposante ». Les cadeaux d'hommes, du côté des souverains de la Russie, se renouvelèrent au commencement du dix-neuvième siècle, quand Alexandre Ier envoya à Frédéric-Guillaume III, amateur des chansons militaires russes, un chœur de soldats chantres en guise de cadeau. — « Les soldats russes au service de la Prusse », par le prince N. S. Galitzine (*Antiquité russe*, t. LXVI, p. 123).

(1) Golovkine recevait à Paris 48,000 roubles de traitement par an. *Archives du prince Vorontsov*, t. I, p. 390.

(2) *Mémoires*. Lettre du 2 février 1733.

que le climat dans lequel il a pris naissance est rude. On estime sa sagacité et la douceur de son caractère. Pendant son séjour à Berlin, il y a épousé la fille du feu comte Ferrassières de Dohna, qui périt malheureusement à l'affaire de Denain en qualité de lieutenant-général d'infanterie, au service des États. C'est une dame d'une vertu respectable, qui a la plus charmante famille qu'on puisse voir. »

La disgrâce de son frère fut un coup de foudre qui tomba dans la vie paisible du comte Alexandre. « On se rend aisément compte, écrit le comte Fédor dans ses *Mémoires*, des sentiments et des réflexions qui durent l'assaillir à cette époque. Tremblant pour son sort, pour ses enfants, pour sa fortune, marié à une femme qui lui avait apporté autant de prétention qu'elle lui avait donné d'enfants, qui avait des parents partout et et ne communiquait avec eux que pour exprimer l'horreur que lui inspirait la Russie et celle qui y régnait, il ne songeait qu'à trouver le moyen de se retirer des affaires sans éveiller le soupçon et les persécutions, lorsque Élisabeth lui écrivit pour lui proposer la place de grand chancelier. »

« Peut-être fallait-il l'accepter, peut-être pouvait-il en acceptant sauver encore son frère ; mais la hauteur et la dévotion de sa femme l'en empêchèrent. J'ai dit plus haut qu'il s'établit entre elle et l'impératrice une longue correspondance en allemand (1) qui a été conservée

1) Il existe à la chancellerie de l'ambassade de Hollande en Russie un volume de lettres allemandes, écrites par l'impératrice Élisabeth et Mme Golovkine sur des matières de controverse au sujet des enfants de cette dernière, que la cour sous ce règne et celui de Catherine II chercha toujours à faire revenir en Russie. (*Note du comte Fédor.*)

comme un monument de ce que peut l'envie de réussir dans une âme despotique. Élisabeth offrit pour le fils aîné, le comte Ivan, fort jeune encore, la place de conseiller privé, le cordon de Saint-Alexandre et la main de la fille (1) unique du grand chancelier, comte Vorontsov, qui depuis épousa le comte Stroganov (2), mais toutes les marques et promesses de faveur furent inutiles. On se borna à un traité par lequel la mission de Hollande fut érigée en ambassade perpétuelle pour mon grand-père, auquel les États généraux, en reconnaissance de quelques services rendus au congrès de Soissons, donnèrent à vie la jouissance du fameux château de Ryswik. »

Le récit du comte Fédor reflète sans doute l'état d'esprit de l'ambassadeur, mais serait-il prudent d'attacher une foi absolue aux détails qu'il contient ? Est-il possible que des lettres assez nombreuses pour former un volume aient été échangées entre l'impératrice Élisabeth et la comtesse Golovkine ? Qu'une telle correspondance soit restée inédite jusqu'à nos jours, surtout depuis qu'un amateur de curieux documents, comme l'était le prince A. B. Lobanov-Rostovski, s'est occupé de l'affaire, j'en doute. La vie de cette souveraine si populaire parmi ses sujets coulait doucement. Rien d'ennuyeux dans ce règne. Une cour brillante rehaussait l'éclat de la couronne. Des fêtes bruyantes alternaient avec les pieux pèlerinages et autour de l'astre central, — l'autocratrice de toutes les Russies, — se mouvaient des météores éblouissants, récemment sortis des ombres. C'étaient les Razoumovski, les Chouvalov

(1) Anna Mikhaïlovna.
(2) Alexandre Serguiéievitch (1733-1811).

et une pléiade de satellites moins importants. Le tourbillon des amusements ne cessait ni jour ni nuit.

Jamais l'impératrice ne se couchait de bonne heure. Le coup d'état nocturne par lequel elle était arrivée au pouvoir lui avait forcément appris les dangers de la nuit. Le fidèle Tchoulkov la suivait dans sa chambre à coucher. Chambellan, général en chef, chevalier de l'ordre Alexandre-Nevski pendant le jour, il redevenait pendant la nuit l'*istopnik*, le chauffeur de poêles de jadis, en étalant son petit matelas sur le plancher auprès du lit de sa souveraine. Et les vieilles commères attachées au service de Sa Majesté de commencer leur besogne ! En chatouillant la plante des pieds de leur souveraine, les gratteuses s'entretiennent à mi-voix des cancans de la cour. De temps en temps Tchoulkov se mêle à la conversation pour mettre un frein à leur médisance « employant des termes qu'il eût été plus séant de ne point entendre au palais (1) ».

. . . . . .

Le lever se fait vers l'après-midi. Puis vient la toilette; l'impératrice possède 15,000 robes... Tout bien considéré, est-il donc probable qu'Élisabeth de Russie ait trouvé le temps d'écrire un volume de lettres à Mme Golovkine ?

Jusqu'à présent on connaît seulement deux lettres écrites en langue russe par Élisabeth au comte Golovkine (2). C'est le prince A. B. Lobanov qui les a publiées, sans cependant nous informer dans quelles archives il les a trouvées.

Voici la traduction du texte russe :

(1) Wigel, *Mémoires*, t. I, p. 13.
(2) *Antiquité russe*, t. XVI (1876), p. 174.

I

« Très noble, cher et féal sujet,

« Nous vous recommandons d'appliquer vos efforts dans votre place pour nous trouver et acheter quelques petits perroquets qui s'accoutument le plus facilement aux conversations des hommes et qui peuvent parler; obtenez-nous en outre quelques canaris blancs qui savent siffler des menuets et d'autres petits airs. Et ceux que vous auriez trouvés, qu'on les envoie dans de bonnes cages à notre cour aussitôt que possible sur des navires qui partent de chez vous. Pour les sommes que vous aurez dépensées, informez notre département des affaires étrangères, et le susdit département vous remboursera vos dépenses immédiatement. D'ailleurs nous sommes, etc.

« ÉLISABETH. »

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 22 avril 1746.

« *Contresigné :* ALEXIS BESTOUJEV-RIOUMINE.

« Au conseiller privé actuel et ambassadeur plénipotentiaire, le comte A. G. GOLOVKINE. »

II

« Nous, par la grâce de Dieu, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc.

« A notre conseiller privé actuel, l'ambasssadeur extraordinaire et plénipotentiaire le comte Alexandre Golovkine.

« Nous entendons avec plaisir les rapports flatteurs

sur les qualités et la bonne conduite de vos fils, cependant nous ne pouvons dissimuler notre étonnement, que vous les reteniez tous auprès de vous, quoiqu'ils soient déjà suffisamment âgés, particulièrement les aînés. Ils ne sont utiles à personne et cependant vous ne les envoyez pas chez nous pour qu'ils entrent à notre service d'après leur mérite. Ce qui est arrivé à votre frère ne doit nullement effrayer ni vous, ni vos enfants; car c'est lui-même qui s'est rendu malheureux et il est responsable de ses actions.

« D'ailleurs, nous n'avons pas oublié que nos défunts parents souverains ont comblé de bienfaits feu votre père et vous tous, ses enfants, voulant marquer par cela leur appréciation de leurs bons services et leur fidélité. Aussi c'est notre intention de vous traiter exactement de la même manière, vu les services rendus et la fidélité que vous avez témoignée à nos parents et à nous.

« Votre frère aurait pu jouir des mêmes avantages s'il ne s'était adonné, conjointement avec d'autres, à des crimes si graves. Et puisque vous pouvez voir que notre faveur souveraine envers vous ne sera nullement diminuée, mais qu'elle sera répandue également sur vos enfants, parce que vous n'avez aucunement participé aux crimes de votre frère, nous vous déclarons que c'est notre désir souverain que vous envoyiez vos fils aînés chez nous. Nous les verrons avec plaisir au service de notre cour et leur donnerons, animée de notre bonté souveraine, un rang qui correspondra aussi bien à leurs mérites qu'à la haute position de leur famille. Et puisque nous avons entendu qu'ils pourraient être utiles, grâce à leur éducation

soignée, nous serons d'autant plus enclins à leur donner une place dans notre ministère ou comme envoyés auprès des cours étrangères.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 27 octobre 1746.

« ÉLISABETH. »

L'effet que dut produire cette dernière lettre se fit attendre bien des années (1). Deux des fils de l'ambassadeur se présentèrent en Russie au commencement du règne de Catherine. « Le premier, relate le comte Fédor, accepta même la place de ministre près de la ville de Dantzig et siégea dans la commission pour la rédaction du Code des lois, mais ils avaient apporté dans leur patrie beaucoup de prétentions et de légèreté et s'en éloignèrent pour toujours et avec d'autant plus de facilité que les étrangères qu'ils épousèrent ne leur donnèrent point d'enfants (2). »

Alexandre Gavrilovitch ne retourna jamais en Russie. Il existe de lui un portrait dessiné au crayon par le comte Henri-Auguste de Saint-George (3). Le vieillard est représenté en robe de chambre, assis sur un fauteuil dans un appartement du château de Ryswik. Une ample perruque recouvre sa tête. L'expression de ses traits est calme et sereine. On croit lire sur son visage

(1) En 1754, le vice-chancelier, M. L. Vorontsov, écrivit au comte Golovkine, sur l'ordre de l'impératrice, une lettre en date du 5 mars dans le même sens, *ordonnant* l'envoi de ses deux fils aînés en Russie. Là-dessus, la comtesse Golovkine répondit, le 19 avril, au vice-chancelier le suppliant de faire revenir l'impératrice sur sa décision. (*Archives Vorontsov*, t. III, p. 663.)

(2) Table IV.

(3) Les Golovkine et les Saint-George étaient alliés par mariage à la même famille — aux de Mestral, — quoique à des époques différentes. V. HAAG, *La France protestante*, et table V.

Table V (1)

ALLIANCES DES COMTES DE SAINT-GEORGE ET DES COMTES GOLOVKINE AVEC LA FAMILLE DE MESTRAL (VAUD, SUISSE)

ALBERT DE MESTRAL
— Adrienne DE VUILLERMIN (1691)

- Isabeau — François-Louis DE WATTEVILLE,
- Gabriel — Louise DE PESMES.
- François-Laurent mort jeune.
- Charles — Suzanne DE CHANDIEU DE CUARNENS
  - Henriette — Henri-Isaac DE MESTRAL (1767)
  - Gabrielle-Béate — Henri-Auguste comte DE SAINT-GEORGE, fils d'Armand-Louis DE SAINT-GEORGE, comte DE MARSAY 1728-1809.
  - Henri-Albert DE MESTRAL D'ARUFFENS — 1) Salome TSCHARNER
    - Marie-Suzanne — Henri George DE MESTRAL
    - — 2) Amélie comtesse GOLOVKINE (1766-1855)
    - Amélie — Alexandre DE FREUDENREICH.
- Henriette — Armand comte DE SAINT-GEORGE-MARSAY (1724) 1680-1762
  - Laura — Henri DE CROUSAZ.

(1) Communiqué par M. F.-A. Forel, à Morges.

les paroles : « J'y suis, j'y reste. » Et il avait bien raison de rester en Hollande. Les délits qu'il avait commis au point de vue des lois russes étaient d'une gravité exceptionnelle. Non seulement il s'était refusé à rentrer dans sa patrie quand sa souveraine l'y appelait, mais sous l'influence de sa femme, zélée protestante, il avait aussi embrassé la foi réformée (1).

Le reste de leurs jours, l'ambassadeur et sa femme s'occupèrent du sort de leurs enfants. Ils en eurent vingt-cinq (2) dont huit seulement parvinrent à l'âge de raison. A la faveur des puissantes protections que leur valut la haute naissance de la comtesse, ils furent tous avantageusement placés (3).

(1) La liberté de conscience est un principe reconnu par les lois russes, mais seulement pour ceux des sujets de l'empereur qui confessent les religions dites *étrangères*. Un protestant, par exemple, peut entrer dans l'église orthodoxe. Une fois devenu orthodoxe, il s'exposerait à un grave risque s'il osait redevenir protestant.

(2) Cet énorme nombre d'enfants est peut-être dû à des influences religieuses. Le comte de Zinzendorf, le même qui fonda la secte des frères moraves, fut un des familiers des Golovkine. La procréation de nombreux enfants — autant de temples du Saint-Esprit — était un des préceptes de la secte qu'il avait fondée.

(3) Voir notes explicatives à la *Table IV*.

CHAPITRE IV

LE COMTE ALEXANDRE ALEXANDROVITCH

« Golovkine le philosophe. » — Un original, mais de la bonne sorte. — Séjour à Monnaz et à Lausanne. — La société de Lausanne. — L'épouse du comte Alexandre, plus tard duchesse de Noailles. — Le comte accepte l'offre de Frédéric II de Prusse et devient son « directeur de spectacles ». — Frédéric II et le théâtre. — Bref séjour de Golovkine à Berlin; il se retire à Paris. — Singularité de ses idées en matière d'éducation. — Leur application sur ses propres enfants. — Sa correspondance avec Paul Ier, empereur de Russie.

Le comte Alexandre Alexandrovitch Golovkine, fils de l'ambassadeur à La Haye, était ce qu'on appelle un « original ».

Les contemporains l'appelaient Golovkine le philosophe.

Après avoir fini le cours de ses études en Hollande, il avait été effrayé de voir qu'il ne savait rien, quoique pourtant on eût toujours été assez content de lui. « Voilà, racontait-il un jour à Dieudonné Thiébault (1), le temps d'apprendre qui est passé pour moi et je ne sais rien! Est-ce la faute de ceux qui ont eu à m'instruire! Non; ce sont de braves gens qui ont autant de zèle que de connaissances. Est-ce la faute des livres qu'on m'a fait étudier? L'Europe entière a-t-elle pu se tromper à ce choix durant des siècles, et décider

(1) *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, t. III, article « Le comte de Kameke ».

d'un accord unanime qu'on remettrait ainsi à la jeunesse des livres qui ne lui apprendraient rien? Cela est encore impossible. Si donc je ne sais rien, c'est uniquement de ma faute. Eh bien, commençons pour faire mieux. » « Ce fut ainsi que, raconte Thiébault, sans secours et sans confident, il reprit toutes ses classes, seul, dans sa chambre, et durant plusieurs heures tous les jours, étudiant de suite et par leçons tous les livres qu'il avait précédemment vus, et méditant, pour ainsi dire, jusqu'aux moindres passages, autant qu'il le pouvait. Ce nouveau travail lui prit plusieurs années et eut le double avantage de l'accoutumer à la vie sédentaire et à la réflexion. « Si je sais quelque chose, me « disait-il, je ne le dois qu'à ce second cours d'études « qui m'a du moins bien convaincu que nous ne savons « que ce que nous apprenons par nous-même. »

L'ardeur scientifique du jeune comte est d'autant plus méritoire qu'il était destiné par ses parents à leur succéder dans la possession d'un charmant château situé sur les bords du Léman et que dans ce temps-là l'érudition nécessaire à un châtelain ne comptait guère. En 1761, le comte Alexandre prêta serment aux autorités bernoises, la mort de son père étant survenue à La Haye, et transféra son domicile au château de Monnaz (1). Mais la plus grande partie de l'année il prit l'habitude de séjourner dans une campagne sise sous Montriond, près Lausanne. On voit encore aujourd'hui l'habitation rustique entourée de vieux cèdres, qui jadis fut habitée par Voltaire, puis par le prince Louis de Wurtemberg et enfin par le comte Golovkine.

(1) Ce manoir, assis sur les premières pentes de la Côte, à deux kilomètres de Morges, est voisin du superbe château de Vufflens.

C'étaient les beaux jours de Lausanne. Capitale d'un pays agricole, cette ville attirait dans ses murs l'aristocratie des campagnes. Les noms sonores des seigneurs vaudois rappelaient les temps héroïques d'une époque reculée, mais leurs esprits cultivés et leurs manières élégantes étaient de leur siècle. Les agréments de la société rivalisaient avec les beautés d'une nature enchanteresse. Encadrée de la verdure des vignes et de nombreux vergers, la pittoresque silhouette du vieux Lausanne excitait l'admiration du voyageur, non moins que les cimes grandioses des monts de la Savoie et les lignes sinueuses des bords du Léman.

Tous ces avantages exerçaient une influence magnétique sur les étrangers distingués. On les voyait arriver de toutes parts et se fixer à Lausanne. Tels furent Gibbon, Voltaire, le marquis de Langallerie, Servan, Razoumowski, le prince Louis de Wurtemberg, et un grand nombre d'autres, parmi lesquels le comte Alexandre Golovkine, occupait sans doute la place que lui assuraient sa naissance et ses lumières.

Tout ce monde se délassait, s'amusait, s'occupait selon ses moyens et ses penchants. Gibbon écrivait l'histoire du Bas-Empire, Voltaire montait un théâtre, Razoumovski s'occupait de l'histoire naturelle du Jorat, le prince Louis de Wurtemberg enfin fondait « la Société morale de Lausanne », association dont les membres s'engageaient à s'éclairer mutuellement par la conversation et la correspondance. « Un petit journal fut destiné à répandre les lumières qui devaient jaillir de ce commerce entre gens dont quelques-uns joignaient à un mérite solide un esprit enjoué et naturel; mais au bout de deux mois, *Aristide ou le Citoyen*

ennuya les habitants du pays de Vaud et se lassa de les moraliser (1). »

Quoique philosophe et ami du prince de Wurtemberg, Golovkine n'appartenait point aux membres actifs de cette association. Les études, les doux plaisirs du foyer domestique et l'amitié du célèbre docteur Tissot remplissaient son existence. Il avait épousé la fille du professeur Johann Lorenz von Mosheim, dont l'érudition profonde, l'éloquence élégante et la fécondité littéraire avaient illustré pendant de longues années les chaires de théologie de Helmstedt et de Goettingue.

L'auteur de cette préface a maintes fois contemplé avec autant d'intérêt que de plaisir le portrait de la comtesse Golovkine, née von Mosheim. Bien que l'artiste ne l'ait point représentée dans l'éclat de sa jeunesse, son visage aux traits fins et intelligents garde les traces d'une grande beauté. Son regard pensif décèle une âme sensible. On sait qu'elle s'émut au récit des tragiques aventures des émigrés français au point de devenir l'ange consolateur de l'un des plus illustres, mais non des moins éprouvés. Jean-Paul-François, duc de Noailles, dont la mère, la femme et la fille tombèrent en un jour, le 4 thermidor de l'an II (22 juillet 1794), sous le couteau de la guillotine, épousa la veuve du comte Golovkine en 1796 et habita avec elle jusqu'en 1823 la campagne des Uttins près de Rolle.

(1) Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*. L'érudit auteur n'est pas tout à fait exact en attribuant seulement deux mois d'existence à l'organe de la Société morale de Lausanne. Le premier discours fut prononcé le 28 juin 1766, le dernier le 20 juin 1767. C'est donc pendant tout un an que les Vaudois écoutèrent « Aristide ».

En 1765, le séjour paisible des Golovkine à Lausanne et à Monnaz fut interrompu par une offre inattendue de la part du roi de Prusse. La place de « Directeur des spectacles » était devenue vacante à sa cour et Frédéric II croyait le comte Golovkine qualifié pour la remplir à souhait. Souvenons-nous que le comte Golovkine avait deux sœurs mariées à des membres de l'aristocratie prussienne ; l'une, la comtesse Kameke (1), était fort bien vue par Frédéric le Grand. C'est probablement à ces influences féminines que le comte Alexandre fut redevable de cette offre inattendue. Cependant les amis de Golovkine doutaient de la stabilité de sa nouvelle position. Le docteur Tissot lui écrit en date du 22 mars 1765 (2) :

« J'ai toujours su, monsieur, préférer le bonheur de mes amis au mien ; ainsi moyennant que vous puissiez me dire : Mon nouveau poste me rend plus heureux que nous ne l'étions, je serai consolé de votre éloignement et je ferai, avec joie, à vos plaisirs le sacrifice des miens ; mais je vous avouerai que je doutai pendant quelques jours de la première nouvelle de vos engagements à la cour de Berlin ; j'avais quelque peine à les concilier avec cet amour de la liberté qui m'a paru fort cher chez vous, et la nature du poste ne me paraissait pas assortie à ce dégout que vous avez, monsieur, pour les plaisirs bruyants ou plutôt pour le tumulte des plaisirs Votre lettre a levé mes difficultés, je vois que les caresses d'un roi qui se connaît trop en hommes pour

(1) Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans*, article « Kameke », et J. D. E. Preuss, *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*, p. 349.

(2) Lettre inédite.

ne pas vous combler, les sollicitations de toute une famille à laquelle vous êtes tendrement attaché, les agréments d'un séjour brillant et d'une compagnie choisie, les avantages du poste, sont autant de raisons qui ne vous ont pas permis de le refuser, et je suis bien persuadé que la liberté de revenir en Suisse, quand il vous plairait, a été une condition nécessaire pour vous le faire accepter. »

Comme on le voit, les doutes de Tissot étaient plutôt basés sur sa connaissance du caractère de son ami que sur les difficultés qu'il prévoyait pour lui, autour de lui. La position était en effet difficile. Le « Directeur des spectacles » se trouvait en relations quotidiennes avec un monarque exigeant, parfois capricieux et dont la tendance à économiser les deniers de l'État atteignait depuis la guerre de Sept ans un degré d'avarice méritant le nom de lésinerie. Frédéric le Grand aimait passionnément la musique. Arrivé au pouvoir suprême, un des premiers actes de son règne fut l'érection d'un somptueux édifice pour l'opéra qui embellit encore aujourd'hui le boulevard « Unter den Linden » à Berlin. Le temple des Muses étant achevé, le roi assigna à leur culte un nombre suffisant d'acteurs et d'actrices. La danse eut néanmoins ses prêtresses et Berlin put se vanter de posséder la célèbre danseuse Barbarina (1) qui, à son tour, jouit pour quelque temps, assure-t-on, des faveurs du grand Frédéric.

(1) L'engagement de la Barbarina amena un incident diplomatique entre la Prusse et la république de Venise. Ayant déjà signé son contrat avec l'administration de l'Opéra à Berlin, la belle danseuse s'éprit du jeune lord Mackenzie Stuart et déclara qu'elle ne voulait pas aller à Berlin. On l'y amena par force, prenant bien garde de la séparer de son

De tout temps, le roi de Prusse s'occupa jusqu'à la minutie des affaires du théâtre. Sa correspondance avec les directeurs des spectacles présente bon nombre de traits curieux. « Je vous fais cette lettre, » écrit-il le 11 mars 1773 au comte Zierotin-Lilgenau, « pour vous dire, qu'étant averti que la chanteuse Schméling pourrait bien faire un trou à la lune, c'est-à-dire s'échapper clandestinement, Vous la fassiez observer un peu de près pour en être averti et y mettre ordre à temps(1). » Une autre fois il mande au baron d'Arnim : « Vous pourrez dire à la chanteuse Mara, en réponse à la lettre qu'elle vient de m'adresser, que je vous renvoye ci-incluse, que Je la payais pour chanter et non pour écrire, que les aires *(sic)* étoient très-bien, tels qu'ils étoient et qu'elle devoit s'en accomoder, sans tant de verbiage et de difficulté. »

(Post-scriptum de la propre main du roi) :

— « Elle est payée pour chanter non pour écrire (2). »

Si par hasard la haute politique se trouve mêlée aux affaires du théâtre, l'intérêt que présentent les missives du roi acquiert une saveur piquante. Lorsque le grand-duc Paul vint en Prusse, « ce fut, » raconte Frédéric II (3), « une fête perpétuelle depuis les frontières jusqu'à Berlin, où le luxe et le goût se disputèrent, lequel des deux honorerait le plus cet illustre étranger ». On ne

amant. Plus tard, elle épousa le baron de Cocceji, et obtint dans sa vieillesse le titre de comtesse de Campanini.

(1) L. Schneider, *Geschichte der Oper und des Königlichen Opernhauses in Berlin*, appendice xxxii, p. 77.

(2) L. Schneider, *Geschichte der Oper und des Königlichen Opernhauses*, appendice xxxiii, p. 83.

(3) *Œuvres* (1847), t. VI, p. 121.

négligea rien pour maintenir l'héritier du trône russe en bonne humeur. Les poètes et les musiciens se mirent à l'œuvre pour composer un prologue digne de l'occasion et destiné à précéder l'opéra qu'on allait jouer en l'honneur de cet hôte illustre. Au cours de ce prologue, les génies de la Russie et de la Prusse devaient se saluer mutuellement, joindre leurs voix dans un duo, et enfin tomber dans les bras l'un de l'autre.

Les acteurs chargés de représenter ces deux génies furent choisis par le roi lui-même. Cependant il avait pris en considération uniquement leurs voix et non leurs statures, et le hasard voulut que le génie de la Russie fût chétif, tandis que celui de la Prusse était représenté par un acteur de formes puissantes. Le grand-duc Paul, dont le tempérament irascible et méfiant était bien connu, n'y pourrait-il apercevoir une offense préméditée envers son pays? D'autre part, cette petite satire n'entrait-elle pas dans les plans du souverain? Serait-il donc prudent d'en parler au roi?

Tels étaient les doutes qui obsédaient le directeur des spectacles, le baron von Arnim. Le nœud gordien fut tranché par un musicien hardi, qui se hasarda à attirer l'attention du roi sur cette question scabreuse. Le roi lui sut gré de son courage. Les deux lettres qu'il adressa au baron von Arnim en sont la preuve.

I

« C'est par des raisons raisonnantes que je viens d'ordonner au Maître de Ma Chapelle Reichardt, de donner dans le prologue de l'Opéra prochain, le rôle

de la Koch à Porporini et de faire prendre à la première le rôle de celui-ci.

« Vous aurez soin que cet échange se fasse sans le moindre délai, mais sans bruit et sous quelque prétexte plausible; précaution que j'ai également fortement recommandée au Sr. Reichardt, et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

« A Potsdam, ce 16 de juillet 1776. »

II

« Dans l'échange du rôle de la Koch, que j'ai ordonné hier, il ne s'agit que de faire représenter le Génie de la Russie par un chanteur de grande taille. Si donc Porporini ne peut pas l'apprendre en si peu de tems, il faut choisir un aütre de sa taille, pour faire le Génie de la Russie dans la comparse, et travestir la Koch en enfant de chœur, pour chanter son rôle dans le voisinage de son représentent, et de manière qu'on ne puisse pas remarquer que le Génie, et celle qui chante, sont deux personnes différentes. Je vous abandonne donc le soin d'arranger tout cela, de concert avec le Maître de Ma Chapelle et de façon que mes vues soient remplies sans préjudicier au prologue. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde (1). »

La correspondance entre le roi et Golovkine est dépourvue de traits piquants comme ceux qu'on vient de lire.

Ce sont des minuties, des détails techniques, des

(1) L. Schneider, *Geschichte der Oper und des Königlichen Opernhauses in Berlin*, appendice xxxiii, p. 84.

économies à réaliser dont le Grand Frédéric s'occupait principalement. « Je n'aime ni qu'on me plume, ni qu'on plume les autres », écrit-il à son nouveau directeur des spectacles, « ainsi je laisse à chacun le soin de plumer la poule sans la faire crier et le soin de faire venir de France les plumes dont on aura besoin. »

« Vous devez tâcher, » écrit-il derechef, « de trouver les meilleurs acteurs et actrices qu'on payera suivant l'état qui a déjà été fait, et de disposer les choses de façon qu'il y ait dans les spectacles *toute l'économie* et la perfection possibles. »

Entre autres objets, le roi s'occupa avec Golovkine d'un règlement concernant la distribution des loges et des places du théâtre aux charges de la cour et au public à chacun selon son rang. Les meilleures places étaient réservées aux généraux, aux ministres, aux hauts fonctionnaires militaires et civils et à la noblesse. « Quant au quatrième rang ou paradis : les marchands, banquiers, bourgeois qui voudront y être et les Juifs pourront être placés là », mande le roi au directeur des spectacles.

A ce qu'il paraît les dociles marchands, banquiers, bourgeois et juifs de la capitale de Prusse se contentèrent de leur place d'honneur au « paradis ». Cependant les chroniques du temps racontent qu'un banquier hollandais, professant la religion israélite, indigné de cet honneur douteux, renvoya son billet au roi.

Là-dessus l'épigramme suivante courut les salons de Berlin :

De ce siècle éclairé, nous nous croyons les sages ;
Nous taxons d'insolent un bon et riche hébreux
Qui renvoie un billet pour être placé mieux.
Mais de la médisance arrêtons les ravages.

Qui donc aura la faute? — pardon si je le dis :
Ma foi, c'est bien celui qui place *un juif au paradis* (1).

Les lettres du roi à Golovkine se trouvent dans les archives de Monnaz. Elles ne présentent qu'un intérêt très médiocre, comme je l'ai dit plus haut; pourtant j'ai contemplé avec un profond intérêt ces petits bouts de papier jauni, couverts de l'écriture serrée du secrétaire du roi Le Catt et signés par le vainqueur de Rosbach et de Leuthen.

« M. le comte de Golovkine ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la direction des spectacles lui valait de petites tracasseries, qui ne pouvaient que le fatiguer et le dégoûter de cette place. Ainsi, malgré l'accueil très distingué qu'il recevait de Frédéric, il ne resta que deux ans à Berlin. »

Débarrassé des entraves d'une position onéreuse, le comte se retira à Paris pour y jouir à son aise de sa liberté reconquise. Admirateur de Rousseau, il appliqua les préceptes de ce philosophe à l'éducation de ses enfants et eut le courage d'ajouter aux traités sur l'éducation, fort nombreux de son temps, un opuscule anonyme intitulé : *Mes idées sur l'éducation du sexe* ou *Précis d'un plan d'éducation pour ma fille* (dédié à Mme la comtesse d'H***, née princesse de la C*** (2), Londres 1777, in-12, de VIII-81 pages) (3).

A défaut de cet opuscule à peu près introuvable, j'ai pu recueillir quelques témoignages épars des contem-

(1) *Journal du Luxe et des Modes*, vol. V, p. 222, cité par Schneider, *Geschichte der Oper und des Königlichen Opernhauses in Berlin*, p. 237.

(2) Comtesse d'Harville, née princesse de la Cisterna.

(3) Quérard, *La France littéraire*, vol. VIII, 1829. D'après le catalogue du Musée britannique, la même brochure fut imprimée à Mannheim, en 1778.

porains propres à donner des indications assez précises sur les méthodes éducatrices du comte. Si elles ne furent pas dépourvues d'originalité, elles plaisaient au moins à Rousseau, dont le philhellène Eynard cite à ce propos le fragment d'une lettre datée de Bourgoin, 1768 :

« Je suis aussi touché qu'honoré de l'intérêt que veulent bien prendre à moi M. et Mme Golovkine et je vous prie de leur témoigner ma reconnaissance. La route qu'ils ont prise pour l'éducation de leurs enfants est sans contredit la plus difficile et celle dont le succès marque le mieux la vertu des parents, etc., etc. (1). »

« J'ai revu le comte à Paris dans mon voyage de 1776 à 1777, raconte son ami Thiébault. Il vint me voir accompagné de mademoiselle sa fille, charmant jeune homme jusqu'à une heure après-midi et très aimable demoiselle depuis ce moment jusqu'au soir (2). »

Aux méthodes excentriques, correspondaient des précepteurs extraordinaires. L'inventeur futur du calendrier républicain, Gilbert Romme, connu par le cours pratique de républicanisme qu'il donna à son élève le comte Paul Stroganov et surtout par sa fin tragique, enseigna quelque temps l'arithmétique aux enfants du comte Golovkine (3).

Des soins particuliers furent donnés à l'éducation physique de ces mêmes enfants. « Ce fut pour préserver ses enfants de la goutte, dont il avait eu des attaques dès l'âge de cinq ans, raconte Thiébault, que tous les

(1) *Essai sur la vie de Tissot*, p. 187.

(2) Elle était habillée en garçon le matin et en demoiselle depuis l'heure du dîner jusqu'au soir. (Note de Thiébault.)

(3) Nicolas Mikhaïlovitch (Le grand-duc). *Le comte P. A. Stroganov*, t. I, p. 41.

jours et dès leur naissance, il accoutuma ses enfants à se jeter au sortir de leur lit dans un bain d'eau froide, et de plus à ne vivre que de lait et de légumes. »

Les faits ont prouvé l'excellence de la méthode du comte Alexandre. Ses deux enfants vécurent en pleine santé jusqu'à un âge très avancé.

Le comte mourut le 5 août 1781. D'après son acte de décès, il fut inhumé au cimetière des étrangers à Paris; de son vivant, il était chevalier de Malte, chambellan de LL. MM. les rois de Prusse et d'Angleterre, seigneur de la baronnie de Monnaz, Grand et Petit Vaux en Suisse, âgé d'environ quarante-neuf ans, né à La Haye et naturalisé Suisse.

Sa fille Amélie, que Thiébault rencontra à Paris, habillée le matin en garçon et le soir en demoiselle, fut élevée en Prusse, séparée de sa mère, par son tuteur et oncle, le comte Schmettau. Elle épousa M. de Mestral d'Aruffens et habita le beau château de Vullierens près de Lausanne. Très belle, très grande dame, elle ne mourut qu'en 1855 âgée de quatre-vingt-neuf ans, ayant joui jusqu'à la fin d'une excellente santé et de toutes ses facultés. A l'époque de la Révolution, elle accueillit avec empressement les émigrés réfugiés dans le pays de Vaud et entre autres la mère du marquis de Custine. Elle n'eut qu'une fille, qui épousa M. Alexandre de Freudenreich.

D'après Thiébault, le comte Alexandre Golovkine eut durant nombre d'années une correspondance avec Paul Ier, alors grand-duc de Russie, « correspondance que le grand-duc avait vivement désirée d'après la réputation du comte qu'il n'avait jamais vu, et qui fut de la part de celui-ci purement philosophique et

morale, plutôt que littéraire ou politique. » Les historiens russes, pas plus que le comte Fédor, n'en parlent. Il n'en reste aucune trace dans les papiers du comte Alexandre. Ces lettres seraient-elles perdues irrévocablement ou existaient-elles uniquement dans l'imagination de Thiébault? Leur découverte fournirait une contribution précieuse à l'histoire de Paul Ier.

CHAPITRE V

LE DERNIER DE LA FAMILLE

Le retour du comte George et des autres petits-fils de l'ambassadeur Alexandre Gavrilovitch en Russie. — Cause probable de cette démarche. — Circonstances qui la facilitèrent. — Mariage du comte George avec une Narichkine. — Son ambassade en Chine. — Préparatifs grandioses pour cette expédition. — L'échec. — La carrière subséquente du comte George : diplomate, grand chambellan, curateur de l'arrondissement scolaire de Kharkhov. — Son portrait par un membre de l'aristocratie russe.

L'unique fils du comte Alexandre, George, connu chez les Russes sous le nom de Iouri Alexandrovitch, avait à peine dix-neuf ans à la mort de son père. Jouissant de tous les avantages d'une éducation soignée, et, en surplus, d'une belle santé, rien ne lui manquait qu'une ample fortune. Toute carrière en France lui étant fermée à cause de sa religion, fallait-il aller quérir fortune à Berlin? Pouvait-on encore compter sur la protection du vieux Frédéric? Tels étaient les doutes qui se présentaient à l'esprit du jeune homme. Seule, la Russie, la patrie de ses ancêtres, offrait des chances au rejeton d'une famille portant le nom historique de Golovkine.

« En 1783 il fut enfin résolu, raconte le comte Fédor, que mon frère (1), moi et mon cousin germain, le

(1) Pierre Louis Frédéric, grand-veneur, né le 13 janvier 1768, † le 5 décembre 1821, marié en 1795 à Sophie-Alexandrovna Démidov, dame d'honneur, née le 23 mai 1796, morte le 19 octobre 1831. C'est évidem-

Comte George Golovkine
(1762 – 1846.)

comte George, irions servir notre patrie et recueillir les restes d'une fortune à peu près détruite. »

« Ainsi cette famille, continue le comte Fédor, qui pouvait remonter avec tant d'éclat à sa place, arrive au bout de cinquante ans par pièces et par morceaux, semblables aux restes d'une tribu longuement exilée, n'ayant plus de religion, ne sachant plus sa langue, sollicitant la disposition des faibles domaines qui n'avaient été ni confisqués par le despotisme, ni aliénés par l'ignorance et l'incurie, sans amis, sans

ment ce membre de la famille Golovkine, et non Pierre Alexandrovitch, comme le croyait le prince Lobanov (*Russkaja Rodoslovnaja Kniga*, 2e édition, 1895, p. 162) qui fit partie de l'église réformée de Saint-Pétersbourg du temps de Paul, car Pierre Alexandrovitch, qui avait épousé sa nièce, Frédérique Henriette, comtesse Kameke, mourut en 1787 (voyez *Table IV*). C'est à lui donc que se rapporte le récit de Masson dans ses *Mémoires secrets sur la Russie* : « Les réformés français et suisses ont à Pétersbourg une église, où ils permirent aux Allemands de célébrer aussi leur culte en leur langue ; mais comme les premiers fonds de ce temple provenaient des Français, ils en gardaient la manutention. Les Allemands prétendirent à une entière communauté ; ils intentèrent un procès qu'ils perdirent. Ils implorèrent la protection de Paul, qui ordonna une revision. Le Sénat confirma son premier jugement. Nouvelle réclamation ; et Paul ordonna de juger en faveur des Allemands. Mannsbändel, de Mulhouse, était pasteur des Français, et le comte Golovkine, capitaine de marine, l'un de ses anciens d'église : ils se permirent quelques remarques sur la partialité de l'empereur. Mannsbändel fut jeté au fond d'un cachot, d'où il ne sortit qu'avec injonction de quitter la Russie ; le comte Golovkine eut ordre de sortir de Pétersbourg sur-le-champ; puis il reçut un nouvel ordre de se rendre sur le vaisseau qu'il commandait, où, à son arrivée, il fut fait matelot. » Cf. *Archives Vorontsov*, p. 400.

Outre Pierre, Fédor et George, il y eut un frère cadet du comte Fédor, Gabriel (1775-1805), capitaine au service hollandais, qui rentra en Russie plus tard que ses frères. Il fut reçu au régiment Semenovski, en 1797, et mourut le 19 octobre 1805 à la suite de blessures reçues à la bataille de Lambach. Il eut de sa femme, Aurora Patkul, un fils unique, mort très jeune. Jacob Ivanovitch de Sanglen raconte dans ses *Mémoires* une très curieuse anecdote qui le caractérise comme un homme fort original. (*Antiquité russe*, t. XXXVI, p. 487.)

créatures, sans relations et recevant comme une grâce de la main d'une étrangère, d'une impératrice allemande, ce que la main de la fille de Pierre Ier la pressait d'accepter comme une réparation et le tribut du repentir. Nous étions trois, nous apportions ce que la Russie ne nous eût pas donné : une éducation forte et élégante, et cependant il n'y eut pour nous de réussite que par l'intrigue. Je n'en ai pas à me reprocher et je la reproche point aux deux autres... »

La complainte elégiaque du comte Fédor n'est pas entièrement fondée sur les faits. Les Golovkine avaient des protecteurs influents, parmi lesquels Catherine II occupait une place prééminente. Cette princesse philosophe, dont l'appréciation des écrits du docteur Zimmermann, l'auteur des ouvrages célèbres *Sur la solitude* et *Sur l'orgueil national*, est bien connue, se moquait sans doute intérieurement des préjugés que l'ignorance et la sottise avaient si fortement enracinés dans les cœurs de ses sujets. Ces préjugés se traduisent par la maxime, que tout ce qui n'est point de la nation, tout ce qui diffère de ses mœurs et de ses usages, fussent-ils des plus sots et ridicules, est nécessairement mauvais et nullement digne d'être imité. En princesse sage et rusée, Catherine sut ménager ces idées. Elle réussit si bien que les Russes oublièrent qu'elle était allemande. « On sait qu'un jour, raconte Wigel, obligée d'être saignée et présentant courageusement le bras à Rogerson, son médecin anglais, Catherine lui dit : « Saignez, « saignez-moi bien, afin qu'il ne reste plus une seule « goutte de sang allemand dans mes veines (1). »

(1) *La Russie envahie par les Allemands*, p. 65.

Il entrait donc parfaitement dans les vues de Catherine II de flatter l'amour-propre des personnes de son entourage en proie à la nostalgie d'une époque irrévocablement disparue, en rappelant de l'étranger hérétique les Golovkine, ces enfants perdus de la vieille Moscovie pour les ramener au sein de la sainte Église orthodoxe.

Il est à regretter qu'aucun des détails sur les négociations qui précédèrent le retour des Golovkine en Russie ne soit mentionné dans les papiers du comte Fédor. On ne peut que conjecturer les influences qui favorisèrent la volte-face des trois derniers représentants de cette famille émigrée. Il est à présumer que la comtesse Kameke, née Golovkine, dont on a parlé dans le chapitre précédent, ne fut point étrangère à ce résultat inattendu (1). Fort bien vue à la cour de Frédéric le Grand, la comtesse possédait l'amitié de Catherine et il est très probable que, grâce à sa puissante protection, ses jeunes neveux furent reçus gracieusement à la cour de Russie. « La première fois, raconte le comte Fédor, où, malgré mon extrême jeunesse et le manque absolu de protections, je fus admis à la société du soir, dans ce qu'on appelait « la petite « société de l'impératrice », Sa Majesté, qui apparemment avait remarqué quelque surprise dans les per-

(1) Probablement les prières de la comtesse Michel Golovkine contribuèrent aussi à ce résultat. « Catherine II, lors de son sacre, et à la prière de cette vénérable femme, fit savoir à cette famille qu'ils pouvaient rentrer en Russie en toute sécurité ; que leurs biens leur seraient restitués et qu'il leur serait permis de professer la religion réformée. Les fils du comte Alexandre Gavrilovitch, déjà habitués au séjour de la Hollande, remercièrent respectueusement l'impératrice, mais ils acceptèrent sa proposition pour leurs fils à eux... » Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 115.

sonnes toutes plus ou moins de son âge qui la composaient, se mit à conter de l'air le plus naturel du monde des détails sur la vie qu'elle avait menée avant d'être appelée en Russie. Voulant nous faire connaître le peu d'aisance dont elle jouissait alors, elle nous dit : « J'eus, dans l'hiver de 1742, un des plus grands « plaisirs de ma vie. Je n'avais que treize ans et mon « père avait eu la bonté de m'envoyer passer quinze « jours du carnaval à Berlin; mais j'étais si pauvre et « si mal vêtue, que je n'osais me montrer nulle part. « La comtesse de Kameke, — sa tante, dit-elle en me « montrant, — eut pitié de moi. Elle me fit faire, ce « qui était alors le comble de l'élégance, une robe « de damas jaune, galonnée d'argent, me prit avec « elle chez la reine et les princesses du sang, et me « fit danser tous les soirs. Je ne pense pas que « depuis rien m'ait fait autant de plaisir que cette « robe-là. »

Un an après son arrivée en Russie, le comte George épousa Catherine Lvovna Narichkine, parti fort avantageux, car son père, le grand écuyer Léon Alexandrovitch, était un des familiers de l'Ermitage, et ses calembours spirituels trouvaient grâce auprès de la Sémiramis du Nord. D'ailleurs la famille Narichkine était fort riche, et ses débuts remontaient à une honorable ancienneté : c'est elle, on s'en souvient, qui avait donné à la Russie la mère de Pierre Ier; c'est elle enfin qui fournit plus tard un objet digne des attentions assidues de l'empereur Alexandre Ier; car le frère de la comtesse George Golovkine, le grand veneur Dmitri Lvovitch Narichkine, était un mari complaisant. Au reste, la grâce et la beauté de sa femme, la séduisante

Marie Antonovna Narichkine,
née Princesse Tchetvertinski.

Marie Antonovna, née Tchetvertinski, ne le touchaient point. Cependant ces charmes étaient suffisamment attrayants pour occuper le cœur d'un puissant monarque, même s'ils n'étaient parés « que d'une simple robe de crêpe blanc et d'une guirlande de ces fleurs bleues qu'on appelle : Ne-m'oubliez-pas », comme nous la présente la comtesse de Choiseul-Gouffier dans ses *Mémoires*.

La carrière d'un grand seigneur russe, au commencement du dix-neuvième siècle, se faisait moins rapidement que dans les temps d'Élisabeth et de Catherine, lorsque des garçons imberbes cumulaient les titres et les fonctions d'hetman des Cosaques et de président de l'Académie des sciences. Condamnées en principe par l'esprit éclairé d'Alexandre Ier, ces promotions rapides n'étaient pourtant point entièrement oubliées sous un règne dont les débuts glorieux présageaient le triomphe des lumières sur l'arbitraire et la force brutale. On continuait donc à choisir de préférence les appuis du trône parmi ceux qui brillaient par leur naissance. Pour suppléer aux mérites trop souvent absents, on avait recours aux titres ronflants et aux grades pompeux. Telle est la force funeste de l'habitude.

Il n'est donc point étonnant que le comte George, qui possédait, outre les avantages de son nom, ceux que donne une éducation soignée, fit son chemin aussi rapidement que maint mandarin ignorant et grossier. Les calendriers de la cour nous le présentent grimpant lestement sur l'échelle du « tchin » de grade à grade. En 1795, il est chambellan; en 1801, sénateur, président du département de commerce et grand-maître des

cérémonies de la cour; quelques années plus tard, conseiller privé actuel et chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Nevski.

Dans cette vie, en somme monotone, contentons-nous de relever un épisode dont un contemporain russe nous a transmis un récit fort curieux. « Au commencement de l'année 1805, il fut résolu d'envoyer le comte Golovkine à la tête d'un nombreux personnel en Chine, raconte Wigel (1). On espérait, dit-il, persuader les Chinois, à force d'habiles négociations, à nous rendre la province de l'Amour, aliénée depuis les temps de l'impératrice Anne Ivanovna et de Biron, alors que les Allemands veillaient si bien aux intérêts de la Russie. Peut-être, ajoute-t-il, le choix tomba sur Golovkine parce qu'il était grand-maître des cérémonies et parce que de tous les peuples du monde, les Chinois se montrent les plus attachés aux cérémonies, mais je confesse et je le crois jusqu'à aujourd'hui que rien dans cette affaire ne fut fermement décidé dès le commencement. On envoya le comte Golovkine en Chine ..... ainsi ..... en tous cas ..... à l'aventure. Moi-même je ressemblai à un matelot qui s'était em-

(1) *Mémoires* (en russe), vol. II. C'est une figure curieuse que celle de Philippe Wigel. Allemand de naissance, il se distingua par la haine de sa race, trait commun aux renégats. Il est l'auteur de mémoires très intéressants qui se rapportent principalement aux règnes de Paul Ier et d'Alexandre Ier, en outre d'une brochure : *La Russie envahie par les Allemands*, publiée en 1844. Sa manière de voir les choses, ouvertement exprimée dans ce pamphlet, représente probablement les pensées secrètes d'une forte majorité du peuple russe. Wigel appartenait à ce corps de noblesse secondaire « recrutée parmi les fils de prêtres, les administrateurs, les artistes, les employés de tous genres venus de l'étranger, qui, selon la prophétie partiellement réalisée du marquis de Custine, « commenceront la prochaine révolution de la Russie ». (*La Russie en* 1839, t. II, p. 126.)

barqué sans demander pourquoi on allait aux Indes, en Brésil ou dans le Canada. »

Le personnel qui accompagnait l'ambassadeur était fort nombreux. Il y avait des secrétaires, des cavaliers, des gentilshommes d'ambassade, des docteurs, des apothicaires, des historiographes, des artistes peintres; un astronome, le conseiller d'État Schubert, resplendissant sous son chapeau à plumet et l'énorme croix de Sainte-Anne qui s'étalait sur sa poitrine, des professeurs de zoologie, de minéralogie et de botanique, des interprètes, et enfin l'éminent orientaliste Jules Klaproth (1) représentaient la science.

La prévoyance du gouvernement alla jusqu'à joindre au personnel, déjà très nombreux, de l'expédition, quelques géomètres militaires pour relever en cas de besoin des plans topographiques en Chine, et enfin un archimandrite avec une suite imposante de religieux et d'étudiants en théologie, — peut-être pour contrebalancer le fait fâcheux que les chefs de l'ambassade se souciaient fort peu de l'orthodoxie : car Golovkine professait la religion réformée, Potocki était catholique et Baïkov, le premier secrétaire de Golovkine, athée ! Quarante dragons et vingt cosaques avec leurs officiers étaient chargés de veiller à la sûreté de l'expédition. Cette précaution était indispensable, vu l'énormité du train qui suivait l'ambassade. Que n'y avait-il pas dans ce train ? Des cadeaux précieux pour l'empereur de Chine, entre autres plusieurs miroirs d'une grandeur

(1) Klaproth publia à Leipzig, en 1809 (seconde édition, 1817), une brochure anonyme : *Die russische Gesandschaft nach China im Jahre* 1805, devenue aujourd'hui fort rare, dans laquelle il décrivit les aventures de cette expédition. Il ne ménagea point les critiques acerbes à certains membres de l'ambassade, notamment au comte Golovkine.

extraordinaire, fort propres, croyait-on, à effrayer et enchanter en même temps les Chinois, une quantité de meubles de voyage, un somptueux service d'argent pour les besoins quotidiens du personnel de l'expédition, enfin tout un orchestre de musiciens et, pour que rien ne manquât, une chancellerie ambulante.

Tous les membres de l'expédition étaient vêtus d'un uniforme vert aux boutons blancs métalliques. Grâce à la puissante intervention du comte Golovkine, ses subordonnés reçurent la permission d'y ajouter des galons d'argent et de parer leur tête d'une casquette verte qui tenait du shako et du casque.

Tout ce monde se mit en marche par escouades au commencement de l'été de 1805. On avançait par petites étapes ; de telle sorte que l'immense caravane ne fut réunie qu'au mois de septembre dans la ville d'Irkoutsk.

Conformément aux usages diplomatiques, le comte Golovkine ne tarda point à informer le gouvernement chinois de son arrivée dans la métropole sibérienne, et de lui envoyer en même temps une liste détaillée des personnes qui composaient sa suite. La réponse des Chinois ne se fit point attendre. Méfiants à l'excès, les mandarins exigèrent une réduction du personnel de l'ambassade, ce qui leur fut accordé sans délai par le comte. L'astronome de l'expédition fut le premier qu'on sacrifia à la demande du gouvernement chinois; nombre d'autres, l'éminent orientaliste Klaproth y compris, furent rayés des listes, mais secrètement. L'ordre de retourner en Russie leur fut communiqué à Kiakhta, place frontière de la Sibérie.

Cependant les appréhensions des Chinois n'étaient

point complètement calmées par ce sacrifice d'astronome et d'orientaliste. « C'était bien amusant d'observer les soldats chinois, raconte Wigel. Semblables à des Amours asiatiques, leurs arc et carquois au dos, une boule de verre et une plume de paon à leur casquette, ces héros entouraient nos dragons, l'effroi visiblement peint sur leur mine. Et certes, nos soldats étaient tous des géants avec d'énormes moustaches; leurs chevaux ressemblaient plutôt à des éléphants et leurs casques étaient d'une hauteur inouïe !... »

Le 21 décembre 1805, l'immense caravane, longue d'un kilomètre, s'ébranla vers le désert de Gobi. Des troupeaux entiers de chevaux des steppes étaient attelés aux fourgons et aux calèches européennes, que ces quadrupèdes n'avaient jamais vus dans leur vie. Ils hennissaient, ruaient, se cabraient et cassaient fréquemment les traits. Sur les sièges étaient assis des Mongols auprès des cochers russes qui leur enseignaient l'usage des rênes. D'autres Mongols, attirés par la curiosité, tourbillonnaient autour de cette procession sur leurs petits chevaux. A la tête de la caravane on voyait l'ambassadeur sur son magnifique cheval, la mine terriblement majestueuse, accompagné d'une brillante cavalcade...

Les résultats de cette expédition extraordinaire ne correspondirent point à ces débuts brillants. Après trois semaines de marche à travers le désert de Gobi, la caravane fit halte auprès d'un camp mongol où l'attendaient des mandarins envoyés de Pékin. Les premiers jours se passèrent à échanger des civilités, c'est-à-dire dans des cérémonies interminables. L'ambassadeur traitait les Chinois tout à fait à l'européenne, avec

beaucoup d'amabilité et de grâce, — mais évidemment ce traitement n'avait point d'effet sur l'imagination des Mongols. Ils considéraient l'ambassadeur plutôt comme une espèce de jongleur, envoyé par la Russie pour les divertir et chaque jour leurs demandes allaient croissant. La patience de Golovkine fut mise à la plus rude épreuve. On eut même l'audace de lui proposer la répétition du cérémonial (1) qu'on exigeait de tous ceux qui avaient l'honneur de se présenter à l'Empereur de Chine. Il fut invité à pénétrer dans une chambre où se trouvait le portrait du Fils du Ciel; on lui enjoignit d'entrer à quatre pattes, un coussin sur le dos servant de support à ses lettres de créance. L'ambassadeur répondit qu'il ne se déciderait à subir une telle humiliation que dans le cas où un ordre émanant de son souverain lui en accorderait la permission. Peut-être espérait-il effrayer les Chinois par la perspective de vivre encore longtemps à leurs frais. Le jour suivant on trouva tous les cadeaux qu'il avait apportés jetés sur le sol du désert, auprès de sa tente. Il ne lui restait donc d'autre alternative que de retourner en Sibérie par un froid intense et menacé de la famine.

Semblable à Moïse et plus malheureux que lui, Golovkine retourna à Kiakhta sans avoir vu la terre promise, après avoir erré cinquante-six jours dans le désert.

Le comte George avait fait son devoir en brave homme; mais sa carrière se ressentit de l'échec infligé

(1) La cérémonie du *kéou-téou*. Toute personne admise devant l'empereur tombe à genoux, appuie les mains à terre, la frappe trois fois avec le front, se relève, puis recommence encore deux fois ce salut. (Klaproth.)

par cette expédition ridicule au prestige de la Russie en Extrême-Orient. On ne lui confia plus que des missions diplomatiques d'une importance secondaire. En 1808 il fut désigné par l'Impératrice Marie Féodorovna pour s'occuper du mariage du prince George d'Oldenbourg avec la grande-duchesse Catherine Paulovna. Plus tard il devint chargé d'affaires à Karlsruhe, et en 1818, lorsque l'oubli se fit sur l'affaire chinoise, on l'envoya à Vienne.

En 1820 il assista au congrès de Troppau conjointement avec Nesselrode, Capo d'Istria, Volkonski et Alopéus pour y soutenir les intérêts de la Russie.

Mais son séjour à Vienne (1) ne dura pas longtemps. Il ne sut pas gagner la confiance de Metternich (2). Dès

(1) Mme la baronne du Montet qui, dans ses intéressants *Souvenirs* (Paris, Plon), nous a laissé un tableau fidèle de la haute société viennoise au commencement du siècle passé, parle à plusieurs reprises du comte George Golovkine : « ... Le comte Golovkine, qui est allé jusqu'à la grande muraille de la Chine, et qui use avec infiniment d'esprit du privilège qu'ont les voyageurs qui reviennent de loin... » (p. 182). « ... M. de Golovkine a donné un bal cet hiver; il a invité par carte le prince Maurice Liechtenstein, mort depuis deux ans ! Quelle triste distraction pour sa veuve ! »

(2) Extrait d'une lettre particulière de Metternich du 29 juillet 1820 (explosion de la révolution napolitaine) : « On ne peut se faire aucune idée de la naïveté de Golovkine; elle n'a d'égale que sa bonne volonté, qui est incontestablement parfaite. C'est un de ces hommes qui n'ont pas d'idée dominante; il est correct et incorrect, ultramontain et libéral, chrétien et païen, tout cela dans le même quart d'heure. » *Mémoires du prince de Metternich*, t. III, p. 263.

Extrait d'une lettre particulière de Metternich, de Troppau, 1er novembre 1820 : « Les soirées où l'orage gronde au dehors et où de grosses gouttes de pluie viennent battre contre les fenêtres semblent faites tout exprès pour les conversations intimes. Cette expérience, que j'avais déjà faite souvent, je viens de la confirmer de nouveau par un long entretien que j'ai eu avec Nesselrode. Ce dernier était assis devant moi à la table où j'écris; il vient de me quitter il y a dix minutes. Nesselrode commença de lui-même à me parler de l'impossibilité de laisser Golovkine

1822 on le trouve en congé permanent tantôt à Pétersbourg, tantôt à l'étranger.

En 1831, le vieux comte fut promu à la dignité de membre du département législatif du conseil de l'empire. C'était un domaine inconnu qu'il abordait, mais autrefois on ne considérait pas en Russie l'ignorance des affaires de mauvais œil : la loyauté envers le souverain, les cheveux blancs et surtout une tenue strictement militaire équivalaient aux yeux des gouvernants à l'érudition des sages. C'était précisément l'époque si bien caractérisée par la plaisanterie du comte Pierre Dolgoroukov (1) : « Un fonctionnaire ou un officier général a-t-il un coup d'apoplexie, on le fait entrer au Sénat ; au second coup d'apoplexie on le fait entrer au conseil de l'empire ; au troisième coup d'apoplexie il peut aspirer de devenir ministre. »

Quelques années plus tard nous rencontrons de nouveau le vénérable vieillard ; il exerce les fonctions délicates de grand chambellan à la noce de la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, fille de l'empereur Nicolas, avec le duc Maximilien de Leuchtenberg. « Le comte Golovkine est entré en fonction à l'occasion des fêtes du mariage et il a moins d'expérience que n'en avait son prédécesseur (2). Un jeune chambellan nommé par lui vient d'encourir la colère de l'empereur et d'exposer son chef à une réprimande un peu sévère. C'était au bal de la grande-duchesse Hélène.

« L'empereur causait avec l'ambassadeur d'Autriche.

à Vienne; l'empereur ne veut plus lire ses rapports et Capo d'Istria ne veut pas l'écouter. » *Mémoires*, t. III, p. 375.

(1) *La vérité sur la Russie*, p. 46.

(2) Custine, *La Russie en* 1839, t. II, p. 26 et suiv.

Le jeune chambellan reçoit de la grande-duchesse Marie l'ordre d'aller inviter, de sa part, cet ambassadeur à danser avec elle. Dans son zèle, le pauvre débutant, rompant le cercle que je vous ai décrit, arrive intrépidement jusqu'à la personne de l'empereur pour dire devant Sa Majesté elle-même à l'ambassadeur d'Autriche : « Monsieur le comte, madame la du-« chesse de Leuchtenberg vous prie à danser pour la « première polonaise. »

« L'empereur, choqué de l'ignorance du nouveau chambellan, lui dit très haut : « Vous venez d'être « nommé à votre charge, monsieur, apprenez donc à la « remplir : d'abord, ma fille ne s'appelle pas la duchesse « de Leuchtenberg ; elle s'appelle la grande-duchesse « Marie ; ensuite vous devez savoir qu'on ne vient pas m'interrompre quand je cause avec quelqu'un. »

Le nouveau chambellan qui recevait cette dure réprimande de la bouche même du maître était malheureusement un pauvre gentilhomme polonais. L'empereur ne se contenta pas de ce peu de mots : il fit appeler le grand chambellan, et lui recommanda d'être à l'avenir plus circonspect dans ses choix. »

On se demande naturellement pourquoi le comte George s'exposait à de telles humiliations. Était-ce par amour pour la patrie ? Était-ce par attachement à la routine du service ? Pourquoi ne passait-il pas les jours de sa vieillesse dans une retraite honorable, digne du fils d'un philosophe ? La probabilité que certaines catastrophes financières l'avaient à peu près ruiné semblerait être presque confirmée par le fait qu'il respira encore douze ans l'atmosphère poudreuse des chancelleries russes. D'autre part elle est démentie

par les dispositions qu'il prit quelques mois avant sa mort en érigeant en majorat ses terres peuplées de 8,000 serfs. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans il remplit les fonctions de curateur dans l'arrondissement scolaire de Kharkov (1), poste qui n'était nullement en rapport avec sa carrière précédente.

Le comte George ne laissa après lui aucun descendant mâle. Sa fille unique, la comtesse Nathalie, fut mariée au prince Salticov, dont un descendant éloigné possède encore le majorat (2) institué par le feu comte Golovkine.

« Le comte George, aussi passablement hâbleur, fut le type de l'homme de salon du dix-huitième siècle, dit un membre de l'aristocratie russe (3). Grand, élancé, il avait à quatre-vingt-dix ans la tenue d'un homme de cinquante ; tous les matins il faisait sa promenade à pied sur la Perspective de Newski ; tous les soirs il allait courir les salons, faisant l'aimable avec les dames et aux petites attentions pour tous les hommes influents à la cour. Rentré en Russie à l'âge de dix-huit ans, il n'avait jamais su apprendre la langue russe. Sous le règne de l'empereur Paul il était sénateur, et dans le département du Sénat où il siégeait, un procès ayant été jugé d'une façon injuste, tous les sénateurs de ce département reçurent une réprimande du souve-

(1) C'est à la suite d'une conversation avec l'empereur Nicolas au sujet des universités anglaises que celui-ci lui confia ce poste. Karnovitch, *Les grandes fortunes particulières en Russie*, Pétersbourg, 1885 (en russe).

(2) Dans le château vaudois, où le comte George passa les heureuses années de son enfance on peut voir encore aujourd'hui deux aquarelles, représentant l'église et le parc de Constantinovo près Kharkhov, terre appartenant jadis au feu comte George Golovkine.

(3) Le prince Pierre Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 116.

rain, « à l'exception, était-il dit dans l'ordre impérial, du conseiller privé comte Golovkine, par la raison qu'il ne connaît point la langue russe; mais qu'on ait à lui signifier de l'apprendre le plus vite possible (1). »

(1) Cette même anecdote est citée par M. Choubinski dans ses *Esquisses et Récits historiques* (Saint-Pétersbourg, 1903). Curieusement, le savant écrivain russe donne l'ambassade de Naples au chef de la malencontreuse expédition diplomatique en Chine, sans se douter de l'existence du gai et versatile comte Fédor.

CHAPITRE VI

LE COMTE FÉDOR

Les parents du comte Fédor. — Son éducation. — Impressions de Berlin. — Son retour en Russie. — Catherine II le crée gentilhomme de la chambre sur une requête en vers français. — Sa vie à la cour. — Un pays de cocagne. — Les coq-à-l'âne. — Fédor comme stratégiste. — L'affaire Lubomirski. — Pour l'éloigner de la Russie l'impératrice lui confie l'ambassade de Naples. — Son voyage. — Situation critique du royaume des Deux-Siciles. — Le comte Fédor s'ingère dans les affaires napolitaines. — Ses couplets satiriques sur la reine de Naples le compromettent sans remède. — Disgrâce. — Il retourne en Russie par petites étapes. — Son séjour à Venise chez le prince de Nassau-Siegen. — Internement dans la forteresse de Pernau. — Sa libération à la mort de Catherine II. — L'empereur Paul Ier le fait maître des cérémonies. — Nouvel exil. — Sa vie de cosmopolite de 1801 à 1823. — Séjour à Florence, 1816-1817. — Ses travaux littéraires. — Ses mémoires.

L'auteur des écrits publiés pour la première fois dans ce volume était né en Hollande, d'une mère néerlandaise et d'un père d'une nationalité mixte. Lieutenant général au service des Pays-Bas, le comte Gabriel-Marie-Ernst Golovkine (1) avait commencé sa carrière dans les rangs de la garde suisse du roi de France, sous le nom de marquis de Ferrassières. Rien d'étonnant donc que son fils Théodore — né en 1766 et appelé familièrement Fédor — soit devenu un *cosmopolite*.

(1) C'est évidemment de lui que la baronne d'Oberkirch parle dans ses *Mémoires* (chapitre XVIII). Compagne de voyage de la comtesse du Nord, elle fit sa connaissance en Hollande dans le cours de l'été 1782.

En 1778, le jeune homme fut envoyé à Berlin pour y faire ses études et pour commencer son éducation, car, « observe le comte Fédor, on peut être fort savant sans avoir les manières du beau monde, et c'est ce qu'on voit tous les jours et partout, même à Paris. » — « A l'exception du mathématicien La Grange et d'Achard le physicien, il n'y avait que des savants de second et troisième ordre, continue-t-il, Denina, Mérian, Bitaubé, Thiébault, Formey déjà radotant, son gendre Meierotto, un Bernouilli et quelques Allemands; mais c'était plus qu'il n'en faut pour donner à un gentilhomme de bonne volonté la dose de savoir dont il a besoin et le goût d'en acquérir un jour davantage par lui-même.

« Comme la comtesse douairière de Kameke (1), sœur aînée de mon père, tenait alors la meilleure maison de cette capitale, j'avais l'occasion d'étudier à la fois les sciences et le monde et même un peu la cour : car les princes du sang lui faisaient l'honneur de la visiter souvent. Il en résulta, comme de la plupart des circonstances où nous nous trouvons, beaucoup de bien et mal.

« Je trouvai la ville très grande et bâtie en palais sur le modèle de Palladio et des autres architectes fameux, mais déserte, triste et pauvre depuis le peuple jusqu'aux princes. Tout est relatif. Les frères du roi passaient pour avoir de fort beaux apanages, mais que de

(1) « La comtesse de Kameke, si distinguée par son esprit, devint folle à la suite de plusieurs chagrins, » raconte le comte Fédor. « Son ami de cinquante ans, le comte de Finckenstein, ministre des affaires étrangères de Prusse, vint la voir. Elle lui cria du lit où on la retenait : « N'entrez pas. Songez que l'État est entre vos mains. L'amitié pourrait « rendre mon mal contagieux. »

simples gentilhommes en tous pays sont plus riches que cela! Frédéric le Grand ne quittait guère le sanctuaire de Potsdam que pour les manœuvres militaires sur différents points de ses États. Sa présence dans la capitale à l'époque du carnaval n'était un événement que pour les membres du corps diplomatique et les étrangers admis à lui faire la cour. Le public ne l'apercevait qu'une ou deux fois dans le parterre de l'Opéra, dont, par suite d'une ancienne habitude, des chanteurs et danseuses fort médiocres venaient pendant quelques semaines battre l'air d'une grande salle fort belle mais fort mal éclairée. C'étaient la reine et les princes du sang, qui se trouvaient chargés du soin de faire les honneurs de la cour, ce qui se faisait avec une mesquinerie proportionnée à leurs revenus. La reine, déjà fort vieille, était une femme de mérite et ayant assez d'esprit de cette génération de la maison de Brunswick, mais elle bégayait à l'excès et comme il ne fallait pas s'en apercevoir, sa conversation était pénible et souvent ridicule par les coq-à-l'âne de l'interlocuteur en souffrance. Le prince Henri, grand homme n° 2, de la maison royale, habitait Rheinsberg, d'où il ne sortait de loin en loin qu'en manière de pontife gonflé d'oracles, mais qu'il n'osait débiter qu'à l'oreille. La princesse, sa femme, qu'il ne voyait jamais, donnait à jours fixes, dans une aile de son palais de Berlin, de longs et détestables soupers, mais assaisonnés quelquefois d'une très bonne conversation.

« Le prince Ferdinand, troisième frère du roi et grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Prusse, comme plus riche, tenait un état plus brillant mais non moins fastidieux, tantôt dans le palais de l'Ordre à Berlin,

tantôt dans son château de Friedrichsfelde, véritable oasis au milieu des sables qui environnent la capitale. La princesse Amélie, sœur du roi, jadis célèbre par sa beauté, l'était devenue par l'excès de laideur. Des ministres et des généraux fort mal payés tâchaient de montrer de la manière la moins défavorable leur intérieur aux voyageurs surpris de ce qu'ici la gloire n'avait d'autre atmosphère que celle de l'ennui, d'autres livrées que celles de la pauvreté, d'autres apparences que celles de tous les genres de médiocrité.

« Quelques-uns d'entre eux, mais rarement, mais brièvement, obtenaient la distinction d'arriver pas à pas à travers une mer de sable jusqu'au sanctuaire, où le génie s'occupait à créer des ressources à ce qui semblait n'en offrir aucune. Ces audiences si rares s'accordaient à la célébrité plutôt qu'au mérite, tenaient de la curiosité plutôt que de l'estime et n'étaient pas toujours aussi flatteuses qu'elles le semblaient à ceux qui n'avaient pu en obtenir. Le grand roi, soit supériorité surabondante, soit amour-propre trop irascible, réduisait assez volontairement en poussière les actions et les idées pour lesquelles on se croyait sûr au moins d'un peu d'indulgence. Il en montrait plus volontiers aux hommes d'État, mais les militaires et surtout les gens de lettres sortaient rarement de son cabinet sans quelque égratignure. Au milieu des monuments pompeux mais de mauvais goût dont il avait entouré sa retraite, le roi vivait aussi économiquement que sa famille, ses généraux et ses ministres. Il n'était servi que par son valet de chambre et quelques valets de pied. Son dîner, très médiocre objet d'une entreprise subalterne, se payait à tant par tête, et son successeur

avec femme et enfants vivait bourgeoisement à quatre pas du palais dans une maison modeste, n'osant quitter la ville qu'avec sa permission ou dans le plus grand secret. Sur la fin de sa vie, sa société particulière était à peu près nulle et, hors le marquis Luchesini, son lecteur, on aurait eu de la peine à citer quelqu'un parmi ceux qui l'entouraient. »

Ces remarques, écrites en 1822, paraissent refléter assez fidèlement les impressions du jeune étudiant sur la cour prussienne et Berlin, mais n'expriment pas exactement la vérité sur sa position. Le comte Fédor étant fort pauvre n'avait pas été envoyé par ses parents à Berlin pour y acquérir « la dose de savoir dont un gentilhomme a besoin » mais pour étudier la théologie. Il prit plus tard à Iéna le grade de licencié en cette matière.

L'année 1783 bouleversa tous ses plans. Les Golovkine s'étaient concertés, comme on l'a lu dans un chapitre précédent, pour envoyer trois de leurs représentants à la cour de Russie afin d'y refaire leur fortune. Le comte Fédor fut un des élus.

« J'avais été fait gentilhomme de la Chambre, raconte-t-il, sur une requête en vers français que j'avais mise à la poste; chose défendue alors, à cause de l'abus qu'on avait fait de cette voie. J'avais rappelé dans cette requête ce que je n'eusse osé faire en prose : ma naissance, les services de mes ancêtres, les droits enfin que j'avais d'être à la cour plutôt qu'ailleurs et plutôt que bien d'autres. La surprise de ma promotion fut extrême dans le public et les grands commencèrent dès lors à prendre quelque ombrage de mes manières, qu'ils traitèrent de hollandaises. »

Les fonctions du jeune courtisan furent des plus agréables, s'il faut en croire son ami intime Nicolas Chatelain : « Il allait, venait, entrait dans le palais impérial et en sortait avec la plus grande liberté comme l'enfant de la maison. Quelquefois il se prenait à confectionner la couche impériale, faisait gonfler les oreillers, rangeait le couvre-pieds, etc. Un jour l'impératrice lui dit : « En vérité, monsieur le comte, je crois que vous surpassez encore la meilleure servante hollandaise. »

D'après le témoignage même du comte Fédor, ce dut être un véritable pays de cocagne que cette cour de la grande Catherine ! « Une magnanimité très déplacée s'opposait sans cesse à des économies qui, prises isolément, étaient peu importantes, mais qui, en masse, étaient dignes de la plus sévère attention. J'étais présent un jour à la proposition que lui fit le grand maréchal prince Bariatinski d'abolir un usage aussi ruineux que magnifique et dont le détail paraîtra peu croyable. A chaque mutation de service, c'est-à-dire tous les quatre jours, on portait dans la chambre de chaque personne de la cour deux bouteilles de chaque espèce de vin de table connue, une de chaque espèce de vin de liqueur, ce qui, si je m'en rappelle bien, montait au nombre de soixante, sans compter les bières anglaises, les hydromels, les eaux minérales en usage, etc. Cet abus était d'autant plus criant, que hors le vin de Champagne mêlé à l'eau de Seltz, dont nous usions dans les chaleurs, personne de nous n'y touchait et que nos gens seuls en avaient le profit. Sa Majesté écouta d'abord ce discours avec quelque patience, puis, tournant court : « Je vous prie, mon-

sieur, de ne jamais me proposer des économies de bouts de chandelle. Cela pourrait être beau et bon chez vous. Chez moi, cela serait peu convenable. » Pour prouver combien cet abus était considérable, je ne citerai que l'exemple du baron de Nicolaï (1), secrétaire du grand-duc Paul, qui, au bout de trente ans, avait la cave la mieux fournie de l'empire, et celui de la comtesse d'Elmpt (2), fille d'honneur de l'impératrice, qui, après une douzaine d'années de service, avait rassemblé et vendu assez de bougies pour s'en faire une vaisselle d'argent à l'époque de son mariage avec le général Tourtchaninov, secrétaire du cabinet. »

La vie d'un gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Impériale coulait doucement, pourvu qu'il connût son métier : plaire à sa souveraine, l'amuser, et rehausser par son faste la splendeur de la cour. Toutes ces qualités, le comte Fédor les possédait à un haut degré.

Nous le voyons tantôt allant et venant dans les grandes salles de l'Ermitage avec l'impératrice, « lui faisant ce qu'on appelait *ses histoires ;* » tantôt assis près du lit de Catherine II à moitié endormie, il fait la lecture à haute voix ; tantôt il dessine une vue charmante du parc de Tsarskoïé-Sielo pendant que sa souve-

(1) Louis-Henri de Nicolaï (1737-1820). Nicolaï accompagna en qualité de gouverneur, en 1769, les enfants du comte Cyril Razoumovski en Russie (Vassiltchikov, *Famille Razoumovski* (en russe), t. II, p. 11, note). Nommé bibliothécaire du grand-duc Paul, il prit le nom de « baron » André Lvovitch Nicolaï. Son fils Paul (1777-1847), diplomate russe bien connu dans son temps, fut créé en 1828 baron finlandais.

(2) Sophia Ivanovna, fille du comte Ivan Karpovitch Elmpt, promu au rang de feld-maréchal par l'empereur Paul Ier le jour de son couronnement. Demoiselle d'honneur de Catherine II, elle fut privée de ce titre, fouettée et chassée de la cour pour avoir fait circuler de malséantes caricatures sur Patiomkine et les autres favoris de l'impératrice. Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 511.

CATHERINE II

Silhouette découpée par Stanislas Auguste
Roi de Pologne.

raine y fait sa promenade; tantôt nous entendons sa voix mêlée aux exclamations bruyantes des jeunes grands-ducs qui jouent à colin-maillard; parfois la souveraine veut se mêler à ces folies de la jeunesse, folies qui dégénèrent en luttes homériques, le fougueux grand-duc Constantin ayant l'habitude de bousculer affreusement les courtisans, jusqu'à renverser le majestueux Stackelberg (1) et lui casser le bras.

En un mot, il se plaît à merveille à la cour. Seuls les « coq-à-l'âne », dont les convives de Sa Majesté Impériale se rendent parfois coupables, le contrarient un peu, « car les coq-à-l'âne sont plaisants, dit-il, lorsqu'on ne peut rire, et comme cela ne se peut guère à la cour, ils sont embarrassants jusqu'à en étouffer. » Voici un exemple raconté par le comte Fédor : « Le baron de Voelkersam, ministre de Saxe en Russie, ayant eu, dans l'été de 1791, quelque annonce à faire, on le fit venir à Tsarskoïe-Sielo et, selon l'usage établi pour la campagne, il eut l'honneur de dîner avec

(1) Comte Othon Stackelberg (1736-1800). Ambassadeur russe à Madrid, Stockholm et Varsovie. Voici comme le comte Fédor le caractérise : « Le comte de Stackelberg était plutôt petit que grand, plutôt carré que gros, avec une tête garnie de beaux cheveux et qu'il portait fort haut. Ce fut à l'ambassade de Varsovie qu'il acquit cet air de royauté qui lui devint naturel et qui contrasta si fort depuis avec la souplesse et les empressements qu'il montrait aux gens en faveur. Un soir, l'impératrice jouant à colin-maillard avec les enfants et jugeant M. de Stackelberg — qui était de la partie — le plus lourd, cherchait, mais en vain à l'attraper. Voyant qu'il parvenait toujours à lui échapper, elle prit son moment, s'approcha doucement et le saisit par son cordon de Saint-Alexandre : « Pour le coup je vous tiens. — Oh ! très peu, car ce « n'est que par un bout de cordon rouge. » L'insolence de la réponse lui fit lâcher prise. Sa Majesté Impériale, toujours maîtresse de son premier mouvement, ne dit mot et s'éloigna ; mais le soir, après qu'elle se fut retirée, elle nous le conta avec un extrême ressentiment et jura que sous son règne il n'obtiendrait jamais le cordon bleu. »

l'impératrice. Il était assis à côté de moi et vis-à-vis de Sa Majesté Impériale, devant laquelle se trouvait un plat d'asperges magnifiques. Le bonhomme, assez sourd, était en outre dans un embarras extrême, quand l'impératrice y mit le comble en lui adressant la parole. Il ne la comprit pas et elle m'ordonna de lui répéter sa phrase. « Sa Majesté Impériale vous dit, Monsieur, que dans ce moment l'Électeur, votre maître, a bien bonne et grande compagnie à Pilnitz. » — C'était le moment des fameuses conférences. — « Oui, Madame, j'ai toujours remarqué qu'au soleil les asperges acquièrent une grosseur énorme. » On sent assez l'état des assistants. L'impératrice, toujours maîtresse d'elle-même, eut la bonté de lui envoyer de celles qui avaient si fort captivé sa pensée, et il les mangea d'un grand appétit : mais le grand-duc Paul n'y put tenir et en rit aux larmes, ce qui servit de passeport aux rires des moins habiles à se contenir. Je ne comprends pas que je n'en mourus pas sur l'heure, tant la surprise ajoute au coq-à-l'âne. Ce rire qui ne pouvait prendre d'issue me travailla jusqu'au plus profond de mes entrailles. Il est vrai que le soir, dans la petite société de l'impératrice, ce sujet de conversation ne resta point à terre (1). »

(1) Voici encore un coq-à-l'âne raconté par le comte Fédor dans ses *Anecdotes* : « Dans le fort de la guerre, l'empereur Alexandre envoya au roi de Prusse un de ses officiers d'ordonnance. C'était un prince géorgien dont le nom m'est échappé. On le fit dîner à la cour et le roi, voyant un homme plus embarrassé qu'il ne l'est ordinairement lui-même, se mit à le questionner. A chaque question mon Géorgien se levait en pied pour y répondre. Les ordres réitérés ne parvinrent pas à le faire demeurer sur sa chaise. On venait de servir un énorme poisson et le roi de lui dire : « Avez-vous aussi en Russie des esturgeons ? » Voilà mon homme en pied, qui fait une grande révérence et dit : « Oui, Sire, et moi-même j'ai eu l'honneur de l'être pendant un an. » On n'est jamais parvenu à savoir ce qu'il avait compris; mais toute la maison

La guerre de Suède amena dans la vie du jeune courtisan un changement de rôle. Nous le voyons soudain promu au rang d'aide de camp général du comte Ivan Pétrovitch Salticov et, ce qui est plus étonnant encore, il donna des leçons dans l'art de la guerre à son vieux chef. Laissons parler le jeune stratégiste : « La seule guerre que l'on puisse faire en Finlande est la petite guerre et, hors le temps où les lacs sont gelés, il n'y a pas un endroit où l'on puisse ranger trois mille hommes en bataille. M. de Salticov, se trouvant trop considérable pour commander un des nombreux petits corps placés le long du Kymen, s'établit à Wiborg, comme dans une position centrale, et il aurait eu raison, si de là, il se fût occupé de surveiller d'une part M. de Nassau, dont la flotte devait nécessairement rester sous la direction du chef des forces de terre, et de l'autre, le baron d'Igelström, le plus ancien des lieutenants-généraux et qui bientôt le joua de la manière du monde la plus ridicule. Mais nous vîmes arriver de Pétersbourg force dames et, pendant que l'un sacrifiait tout à sa bravoure aventurière et l'autre à ses intrigues diplomatiques, le chef de l'armée s'occupait de promenades, de festins, et souffrait que sa femme indisposât des rivaux aussi dangereux par les plaintes les plus outrageantes et les plaisanteries les plus propres à tout

royale et tous les courtisans furent un moment sur le point de tomber sous la table à force de rire. Tout respect humain était perdu et jusqu'à la livrée, ce furent les hauts cris. » La clef de cette anecdote nous a été donnée par le prince Pierre Dolgoroukov dans ses *Mémoires*, t. I, p. 97. Le prince géorgien était George Eristov, mort général en chef au service de Russie et marié à la fille du dernier czar de Géorgie. Sa réponse qui provoqua l'explosion d'hilarité, dont parle le comte Fédor, était due au fait qu'il avait imaginé que le roi lui demandait s'il y avait des *sergents* en Géorgie.

perdre. Ce fut alors que, prenant pitié de la chose publique, je résolus d'user de mon ascendant sur M. de Salticov pour le ramener à son devoir, et que, sentant mon insuffisance militaire, j'établis des conférences secrètes avec le baron de Numsen, Danois, fort habile officier, qui en sa qualité de lieutenant général commandait l'aile gauche, et le major général Van Suchtelen, Hollandais, ingénieur de premier mérite et le premier des élèves du grand Dumoulin (1). Je proposais tous les soirs les questions que m'indiquaient les circonstances; ces messieurs en discutaient en ma présence les différentes chances et, riche de leur talent, j'allais en faire comprendre ou adopter une partie à notre chef commun. Cela me réussit; je parvins à lui faire quitter Wiborg; le quartier général s'établit à Friedrichsham; nous allions porter de grands coups, malgré la défaite du prince de Nassau, lorsqu'un courrier de Saint-Pétersbourg nous apprit que M. d'Igelström négociait la paix... »

Les dernières années du règne de Catherine II marquent l'apogée de la carrière du comte Fédor. Intime du favori Platon Zoubov (2), dont le pouvoir était illimité, il avait à la cour ses grandes et ses petites entrées et commençait déjà à exciter les jalousies des

(1) Le seul des Dumoulin dont le nom ait acquis dans la carrière des armes un certain lustre fut le général de Frédéric II, roi de Prusse. Mort en 1756, il ne pouvait avoir été le maître illustre du général Van Suchtelen, né en 1751. C'est donc probablement à quelqu'un des spécialistes en matière de fortification, qui foisonnaient jadis dans les Pays-Bas, que le comte Fédor attribue le qualificatif *grand*.

(2) « Il (Zoubov) fait tout par la comtesse Chouvalov et s'entoure de ceux qui lui ont des grandes obligations. Golovkine est de ce nombre. » Rostoptchine au comte S. R. Vorontsov, 20 juillet 1794. *Archives du comte Vorontsov*, t. VIII, p. 99.

autres courtisans. Le comte Rostoptchine, lui-même, un vil courtisan, écrit en date du 28 mai 1794 au comte S. R. Vorontsov : « Le superbe gueux de Golovkine demandait soixante mille roubles pour payer ses dettes, et comme c'est un temps de grâces, il s'attendait à les obtenir; mais heureusement une bêtise de sa part délivra le comte Zoubov du plaideur et épargna l'argent à la couronne. Il a été médiateur dans le procès du prince Lubomirski avec les successeurs du prince Patiomkine ; cette affaire a été au tribunal de conscience, qui la renvoya, et Golovkine envoya une somme au président qui est le sénateur Rjevski. On lava bien la tête du médiateur, en lui faisant dire que sa fraude était digne d'un avocat polonais. »

« Une bêtise », c'est l'expression qui caractérise mieux que toute autre l'imprudence du comte Fédor. Se mêler des affaires concernant la succession du prince Patiomkine, c'était contrecarrer ouvertement certaines visées de l'impératrice. Cette opposition imprudente dont il se rendit coupable, et qu'il décrit longuement dans l'article « Lubomirski », bien plus que les puérilités dont il fut accusé par la reine Caroline lors de son séjour à la cour de Naples, souleva l'indignation de sa souveraine et fut probablement la raison secrète de sa disgrâce.

La position enviable que Golovkine occupait à la cour de Russie, grâce à son intimité avec le favori tout puissant, est parfaitement caractérisée par les expressions qu'il emploie en parlant de sa propre personne et de sa carrière : « ... dans l'incertitude qu'on avait de ma destinée, la grande moitié de toutes les Russies et une bonne partie de l'Europe cultivaient ma faveur...

Comme pour m'assurer un port dans des tempêtes futures, je m'étais fait nommer à l'ambassade de Naples... »

Cependant cette brillante situation n'était point dépourvue de dangers secrets. Le courtisan, comme le navigateur, a de bonnes raisons de craindre les écueils cachés, et le comte Fédor en parle en connaissance de cause.

« J'étais bien las au commencement de 1793 de ce que la cour de Russie appelait ma faveur. La distinction, unique à mon âge, d'être de la société particulière et journalière de Catherine II, me paraissait une gloire trop stérile pour en supporter les ennuis et les dangers. MM. de Zoubov, qui passaient pour mes protecteurs, opinion fausse et dont je me sentais humilié, étaient jaloux des avantages que me donnaient l'éducation et la naissance, et craignaient l'effet qu'ils pouvaient avoir d'un jour à l'autre sur l'esprit de l'impératrice, devenue, par suite de l'âge, plus sensible aux charmes de la conversation que son cœur ne l'avait été à ceux de la figure. Ils craignaient surtout l'audace qu'on croyait avoir découverte en moi et qui, placée si près du centre de mouvement, les pouvait déplacer d'un jour à l'autre. Ne tenant à personne qu'à l'impératrice, les bases de mon élévation future avaient quelque chose de trop gigantesque pour ne les pas saper à temps, et comme il était trop clair que tout le monde travaillerait à ma ruine dès qu'elle semblerait nécessaire à ces Messieurs, ma jeune ambition me fit trouver plus de charme à l'idée de m'éloigner volontairement qu'à celle d'attendre du temps et d'une conduite plus modeste l'occasion de m'emparer des derniers jours de la

souveraine. J'avais fait donner l'ambassade de Naples, vacante par la mort du comte Scavronski, au comte Panine, fort jeune et dont j'avais bonne opinion alors; tout le monde le savait et il me parut piquant de la lui ôter et de la prendre pour moi. Je le fis nommer à celle de Hollande et m'enivrai follement du bonheur d'aller couler des jours paisibles et consacrés aux Muses, à l'ombre du laurier de Virgile. De ce rêve d'un jeune homme honnête, mais sans expérience et sans amis, sont nées toutes les tristes réalités de ma vie. »

Golovkine partit pour Naples dans l'automne de l'année 1794, non sans s'arrêter longuement à Berlin, ce qui lui fournit l'occasion de commettre une autre imprudence : il fit un peu de politique à ses risques et périls (1).

C'est un récit de longue haleine, mais non sans charme, qu'il consacre à ses naïvetés de jeune diplomate, débitées avec un aplomb surprenant en présence de vieillards rompus aux affaires. On le trouvera dans l'article *Berlin*.

En 1794, les diplomates ne se pressaient nullement de rejoindre leur poste. Les visites prolongées aux grandes et petites cours qu'on rencontrait sur sa route

(1) « Vous m'avez demandé, mon ami, des notions sur ce Golovkine qui a passé chez vous. Je vais vous le définir en deux mots. C'est un brouillon effronté qui veut se donner de l'importance. Le comte de Zoubov s'en est amusé, parce que réellement il a de l'esprit, mais il ne l'avait jamais estimé ni ne lui avait accordé aucune confiance. Il n'a ni crédit, ni connaissance dans les affaires, et les indiscrétions de différents genres qu'il s'est permises pendant son voyage lui ont attiré une mercuriale très forte, qui, si elle ne le rend pas plus raisonnable, lui imposera du moins silence sur les affaires qui ne sont point de son ressort. » Le comte Arcadius I. Markov au comte André Razoumovski. Lettre du 26 juin 1795 (Vassiltchikov, *Famille Razoumovski*, t. V, p. 227).

étaient strictement du métier. Tout en suivant la routine de son temps, le comte Fédor s'arrêta longuement à Vienne, ville qui lui déplut fort, peut-être à cause du comte Razoumovski, « le plus hautain et le plus fat des hommes » qui représentait la Russie à cette cour.

Le comte Fédor ne borna point à Vienne sa visite des cours européennes. Malheureusement il ne donne pas de détails sur les petites cours où il se présenta. A en juger par sa conversation avec M. de Wurmb, ministre d'État de l'Électeur de Saxe, le fin observateur qu'était le comte Fédor aurait su nous délasser par mainte piquante anecdote.

« Allant à Naples en 1794, raconte-t-il, et ayant bien des gens à voir dans ce voyage, je fus vivement affligé de trouver les esprits généralement préparés à recevoir les principes révolutionnaires qui arrivaient de France par toutes les routes. L'indignation et les appréhensions semblaient n'être que dans mon cœur. Les uns croyaient trop, les autres trop peu et personne ne songeait à se faire digne, ce qui alors était encore fort possible. Je fis à Dresde la connaissance de M. de Wurmb, ministre d'État de l'Électeur, homme de grande naissance, d'un grand esprit, peu aimé, fort craint et qui, sans un peu trop de goût pour l'argent, eût été généralement estimé. Je fus très surpris d'entendre ce ministre si habile, ce noble si ancien me dire d'un ton leste et d'un air dégagé : « Que m'importe la révolution française? Si elle atteint la Saxe, « qu'y perdrai-je? La faveur de mon maître? Je n'en « ai jamais joui. Ma place? On m'empêche de la faire. « Ma fortune? Je n'en ai rien. Mes titres? Ma famille « n'en a jamais voulu et, quant à mon nom, il est si

« bref que je défie toutes les révolutions du monde de « le raccourcir. »

Arrivé en Italie, le comte éprouva la surprise d'être assailli de réclamations « auxquelles tout son zèle ne put obtenir qu'on fit droit ». C'est la célèbre princesse Catherine Dachkov, l'auteur des *Mémoires*, qui en fut la cause. Nous lisons dans l'article « Dachkov » qui se trouve parmi les papiers du comte Fédor : « A peine eut-elle touché le sol de l'Italie qu'elle courut proposer sa protection aux artistes. Ces pauvres gens ravis lui livrèrent partout ce qu'elle rassemblait au nom de l'impératrice. Tout fut embarqué à Livourne pour Saint-Pétersbourg. On ne tarit pas sur la magnanimité de l'auguste Catherine et de son illustre amie, et les têtes se montèrent sur les marques qui allaient en arriver du fond du nord. Mais la princesse avait disparu ; le temps s'écoula, rien ne vint. Les marbres, les vases, les camées étaient rangés dans le plus bel ordre au bord de la Néva. De là ils passèrent à Moscou et de la princesse à ses héritiers, comme bien duement acquis. Les plaintes ont cessé, le torrent des révolutions a passé là comme ailleurs et peut-être suis-je le seul à me souvenir de cette iniquité. »

Ce fut à un moment de crise générale que le jeune diplomate fit son entrée à Naples. En France régnait la Terreur. Déjà le son magique des trois mots : liberté, égalité, fraternité s'était propagé dans les pays environnants ; déjà en Italie le sourd grondement des fureurs populaires effrayait le couple royal sur le trône vermoulu des Deux-Siciles. Les convulsions du sol, jointes à l'activité extraordinaire du Vésuve (1) semblaient

(1) Un contemporain savant, Sir William Hamilton, nous en a laissé

présager un cataclysme politique qui anéantirait le vieil ordre des choses. Enfin la faiblesse du roi, le caractère violent de la reine Caroline et l'omnipotence de l'aventurier Acton aggravaient singulièrement la situation politique dans le pays des lazzaroni.

Donc la prudence la plus rigoureuse était opportune pour les diplomates accrédités à cette cour. La prudence d'un diplomate se traduit surtout par l'indifférence simulée ou véritable pour les affaires intérieures du pays où il réside, pourvu que ces affaires n'affectent point les intérêts de son pays.

Telle fut la conduite du prédécesseur de Golovkine à Naples. Malgré ses étrangetés, le comte Scavronski (1) était fort bien vu par les souverains des Deux-Siciles et vaqua sans incidents fâcheux aux affaires de l'ambassade russe de 1785 à 1793.

Il est évident que la manière d'agir adoptée par le comte Golovkine fut tout autre que celle du diplomate parfumé, si curieusement décrit par Gorani. Jeune, ambitieux, étourdi, il se mêlait de tout, exprimait des opinions, prenait parti pour ou contre dans les divisions intestines du gouvernement et du peuple napolitain (2) et, pour mettre le comble à son imprudence

une chronique remarquable dans ses *Campi Phlegraei*, ou Observations sur les volcans des Deux-Siciles.

(1) « Cet homme se ressent des folies de sa jeunesse; il a vécu en si bonne compagnie qu'il ressemble à un squelette ambulant. Il exhale une odeur fétide qui, se mêlant à celle du musc dont ses vêtements sont imprégnés, rend sa rencontre aussi insupportable que dangereuse. Lorsqu'il paraît au spectacle, les loges qui avoisinent la sienne deviennent désertes. Plus d'une fois des personnes de l'un et de l'autre sexe n'ont pu supporter son approche et ont perdu l'usage de leurs sens ». Gorani, *Mémoires secrets*, t. I, p. 276.

(2) Nous trouvons le passage suivant dans les papiers du comte Fédor; il peut servir de caractéristique pour ses relations avec le gou-

« il se permit, dans une partie de plaisir dont il faisait les frais et l'ornement, de chanter des couplets qu'il avait composés et où la fille de Marie-Thérèse se trouvait gravement compromise. » « Ces couplets étaient d'autant plus inexcusables que le fond en était vrai », écrit Nicolas Chatelain (1). A notre grand regret, nous n'avons pu nous procurer une copie des malheureux vers qui bouleversèrent la carrière de Fédor.

Les suites de cette imprudence ne se firent point attendre. Le comte Fédor fut aussitôt rappelé par son gouvernement. Des traces de cet événement se retrouvent dans la correspondance de Catherine II avec Grimm : « Golovkine a été rappelé, parce qu'il s'est avisé de faire mille impertinences à la reine de Naples et qu'après les avoir faites, il a eu l'imprudence de m'en faire le détail lui-même dans une longue lettre (2). »

Dans le monde des diplomates, l'affaire fit aussi quelque bruit, mais les historiens qui se sont occupés le plus sérieusement de l'époque, Colletta et le comte Grégoire Orlov, n'en font point mention. Évidemment cet incident fut bien vite oublié. « Sur quelques plaintes de la cour de Naples contre notre envoyé et

vernement napolitain : « La faveur dont je jouis à la cour jusqu'au temps où mon caractère fut mieux connu engagea la reine et le ministre à me parler avec confiance de l'état des choses. Ils sentirent tout le poids des *représentations que je crus devoir leur faire*. Je leur proposai le seul moyen qui se présentait de les tirer d'embarras avec dignité et qui était une amnistie, un pardon général au nom du roi, qu'il fallait faire intervenir comme un bon père, qui au retour de la chasse relève de pénitence ses enfants ; mais je n'obtins rien et vis clairement qu'ils s'exposeraient à tout plutôt que d'accorder à ce prince le rôle qui lui appartenait. »

(1) *Revue Suisse*, t. 24 (1861).

(2) Catherine II à Grimm, 11 mars 1796. *Soc. imp. d'Hist. russe*, t. XXIII, p. 672.

sur mille mensonges qu'il envoyait ici, l'impératrice a ordonné de rappeler ce misérable Golovkine, et les candidats briguent cette charmante place », mande le comte Rostoptchine au comte S. R. Vorontsov (1) (8/19 déc. 1795). « Si vous savez quelque chose sur le fameux Golovkine, et où il se trouve, faites-moi la grâce de me le communiquer », écrit de Londres le comte S. R. Vorontsov au comte André Razoumovski (2) en date du 9/20 mai 1796.

Cependant l'anecdote s'empara de la personne du comte Golovkine. Trente-cinq ans plus tard un conteur (3) agréable et badin, fort lu dans son temps, recueille ces propos de salon. La correspondance peu banale du ministre russe lui sert d'appui à son opinion « que la diplomatie de tous les pays aime souvent à se rendre agréable pour se venger de n'être pas toujours utile ». «Le comte G..., ministre de Russie près la cour de Naples, avait beau se creuser la tête pour assembler les matériaux d'une dépêche, rien ne se présentait : il y avait une monotonie et une tranquillité désespérante à la cour et dans les affaires. Enfin on signala une frégate anglaise dans les eaux de Naples ; voilà un sujet pour sa première dépêche. Il annonça l'apparition de cette frégate ; dans la seconde, la frégate faisait voile pour la Sicile ; dans la troisième, elle avait changé de projet et s'établissait en croisière, etc. A la sixième dépêche, le ministre sentit le ridicule de ces frivoles procès-verbaux, et termina familièrement sa lettre au

(1) *Archives Vorontzov*, t. VIII, p. 118.
(2) Vassiltchicov, *Famille Razoumovski*, t. V, p. 277.
(3) Duprè de Saint-Maur, *Pétersbourg, Moscou et les provinces*, Paris, 1830, t. VIII, p. 227.

ministre en ces termes : « Quant à la frégate, qu'elle aille au diable, je ne m'en mêle plus et je ne vous en parlerai plus. »

Voici le texte authentique de cette dernière dépêche, qui se trouve dans les archives d'État à Moscou (1) :

« Monsieur le Comte,

« Le vaisseau *la Parthénope* est enfin parti pour se joindre à la flotte anglaise et j'en suis fort charmé, car depuis que je suis à Naples, je n'ai cessé, en écrivant à Votre Excellence, de dire : *il part* et puis *il ne part pas*, ce qui n'est pas fort intéressant ni pour Elle ni pour moi, etc.

« Naples, 4 août 1795. »

Le sans-gêne avec lequel Golovkine a rédigé cette dépêche se retrouve dans une autre pièce, unique peut-être dans les annales de la diplomatie :

Dépêche du comte Fédor Golovkine au vice-chancelier Ostermann (2).

« Monsieur le Comte,

« J'en suis réduit cette fois à l'aveu du célèbre Montaigne : « Je sais que je sais rien. » Il y a force nouvelles étrangères que Votre Excellence apprendra mieux par d'autres voies, mais de Naples je ne puis lui parler que du respect avec lequel je suis,

« Monsieur le Comte, etc.

« Naples, 16/27 octobre 1795. »

(1) Communiqué par M. Fondet de Montussaint.
(2) Communiqué par M. Fondet de Montussaint.

Ces curieux échantillons de la correspondance diplomatique du comte Fédor prouvent que le laisser-aller de sa prose était fort propre à irriter un chef aussi pompeux et pédantesque que l'était le vieil Ostermann.

Il est regrettable que le comte Fédor ait omis dans ses Souvenirs toutes les péripéties personnelles de son bref séjour à Naples. Les détails seraient bien autrement intéressants que les portraits des principaux personnages de cette cour, portraits qui méritent cependant d'être tirés de l'oubli (1).

Le mémoire justificatif (2) adressé le 20 février 1796 par le comte à l'impératrice comble cette lacune, mais imparfaitement. Ce n'est pas l'historien impartial qui s'y fait entendre; la note personnelle prédomine, et les griefs du malheureux diplomate qui a perdu sa place et la faveur de l'impératrice font plutôt entrevoir l'étourderie d'un jeune homme qu'ajouter de nouveaux détails à la triste histoire de la cour de Naples.

Le comte Fédor fut rappelé du poste qu'il avait occupé à peine une année, en décembre 1795. D'après lui, son retour en Russie ne s'effectua nullement avec la rapidité à laquelle on aurait pu s'attendre. Semblable à un écolier coupable de quelque délit puéril et qui se rend à la maison paternelle d'un pas hésitant, nous voyons le comte Golovkine s'acheminer par petites étapes vers la capitale du Nord où l'attendent les reproches, la disgrâce et peut-être même une punition sévère.

(1) Voir *Portraits et Souvenirs*, articles : La reine Caroline, Ferdinand Ier et Hamilton.

(2) Ce mémoire doit être utilisé et en grande partie publié dans un travail en préparation de M. Léonce Pingaud, intitulé *Golovkine diplomate*.

Deux mois entiers il flâna à Venise. C'était ici que le prince de Nassau-Siegen, son ami, s'était établi dans le palais Lorédan, dont le nom l'avait séduit plus encore que la localité. « Il y installa une sorte d'hospice pour les émigrés, où chacun payait ou servait selon ses moyens et moi-même j'y ai passé deux mois, écrit le comte Fédor, quand, au retour de l'ambassade de Naples, je voulus me donner le temps de connaître les causes de mon rappel. Les pauvres gens y étaient reçus sans difficulté et ne payaient rien et la princesse de Nassau en faisait parfaitement les honneurs... C'était une Polonaise, du nom de Gozdzka, divorcée d'un prince Sanguszko et, je crois, d'un autre encore, qui était belle et ravie de s'unir au roi des aventuriers. Elle était instruite, discrète, pliante ou audacieuse selon son humeur et les circonstances, et menteuse à en devenir célèbre. Revenant de l'église de Saint-Marc le jour de Pâques, nous eûmes la malice de lui demander sur quoi l'on avait prêché ? — « Sur l'astronomie. » On juge de notre surprise. « Comment, sur l'astronomie, au « jour de Pâques ? — Oui, sur l'astronomie, » et la voilà à nous composer un discours de toute beauté. « Il est affreux, lui dit gravement l'évêque de Lombez, « il est affreux de mentir ainsi à la suite de ses dévo- « tions, mais l'on peut supposer une chose, c'est que « le sermon que vous nous avez fait vaut mieux que « celui que vous avez entendu. » Mais rien ne la déconcertait (1). »

(1) Les renseignements que le comte Fédor donne sur les aventures subséquentes de cet étrange couple sont au moins amusants s'ils ne sont point véridiques : ... « Cependant Mme de Nassau venait d'hériter des terres de M. Gozdzki, son frère, en Pologne, et sa brillante imagination lui faisait voir des moyens de fortune qu'elle seule était capable de

Cinq mois après son départ de Naples, le comte Fédor arriva à la frontière de la Russie. Il fut aussitôt arrêté et conduit à Pernau, petite forteresse de la Courlande, pour y être interné. Le récit de sa captivité dans cette forteresse, et sa délivrance subséquente, contient des traits curieux; on le trouvera dans l'article « Pernau ».

Les *Souvenirs sur la cour et le règne de Paul Ier* nous fournissent quelques dates éparses sur la vie du comte à la cour de l'Empereur Paul Ier. Quoique la défense stricte de faire des bons mots lui eût été enjointe, il paraît qu'il ne put abandonner entièrement ce passe-temps favori. Il ne sut point gagner les bonnes grâces de son maître farouche et capricieux et, le 22 janvier 1800, il fut éloigné de la capitale avec l'ordre de se rendre dans ses terres. L'année qu'il passa en exil fut employée à « enseigner l'ABC aux enfants du village, à vernir des carosses et à écrire l'histoire universelle (1) ».

L'avènement au trône d'Alexandre Ier lui rendit la

réaliser. On résilia le bail du palais Lorédan; les émigrés devinrent ce qu'ils purent; on s'arrêta à Vienne pour y tâter le terrain, mais il se montra ingrat et l'on arriva dans les états de Leurs Altesses. La première opération fut de reprendre aux paysans les terres affermées et de semer tout... mais je crains qu'on ne me soupçonne d'imiter la princesse dans ses récits; il faut cependant le dire, car cela est notoire — de semer tout en lavande, dont on avait fait venir à grands frais la semence de France. On allait s'emparer du commerce d'eau de lavande dans tout le Nord et l'Orient; la Baltique et l'Euxin allaient se couvrir de vaisseaux chargés de parfums et les millions affluer de toutes parts. Pendant cette belle culture la princesse mourut assez subitement. Quant au prince, sa tête se dérangea peu à peu, tellement que cet homme si grave, en apparence si raisonnable, qui avait conservé des manières si chevaleresques, mourut en habit de femme de l'ancienne cour, en panier, en barbes pendant de sa tête chauve et la queue portée par deux pages en grande livrée. »

(1) D'après une lettre adressée de son exil au baron Nicolaï.

liberté ; il l'employa à mener désormais la vie d'un cosmopolite. Il vécut les premières années du siècle à Dresde (1), l'Eldorado des Russes en retraite, où il fréquenta la société de d'Antraigues et d'Armfelt et se lia particulièrement avec Metternich. En 1804 on le voit à Berlin, participant aux amusements de la cour, patronnée par la jeune et belle reine Louise. Il y arrive de nouveau, en 1806, des bords du Léman où il a fréquenté la société du château de Coppet. Cette fois-ci il se met à donner à la reine des conseils en matière politique, lesquels déplurent souverainement. Le séjour qu'il fait ensuite à Moscou ne se prolonge pas au delà du traité de Tilsit. Aussitôt après il se fixe à Paris, où il occupait, au début, un élégant appartement rue de Castiglione (2), meublé avec le luxe qui seyait à un comte russe. Puis il achète, aux alentours de Paris, une maison de campagne qu'il nomme Montallègre (3).

(1) Dans le cinquième chapitre du livre publié sur le comte d'Antraigues par Léonce Pingaud, *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire* (Paris, 1884) se trouvent des renseignements précieux sur la société de Dresde au commencement du dix-neuvième siècle.

(2) « Le *Silence* du Corrège fait le principal ornement de mon salon et il est généralement approuvé et admiré. J'y ai joint les plus beaux dessins de ma collection. Ces couleurs vives ou douces, dans des cadres bien dorés, paraissent à leur avantage sur un fond gris anglais bordé de gros pampres en or, et des draperies en mousseline et en nankin achèvent l'effet général, qui offre une certaine réunion d'élégance et de modestie très flatteuse à l'œil. J'ai une chambre à coucher toute drapée en blanc qui vieillit et grossit outrageusement ma figure; un boudoir assez élégant qui ne rétablit pas sa réputation et d'autres pièces moins agréables, mais qui lui conviennent beaucoup mieux. Mon balcon est couvert d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses, de jasmins, de tubéreuses, de résédas, et si vous vouliez y venir dans ce moment, je ne serais pas trop embarrassé de vous en faire les honneurs. »

Lettre à Mme Eynard-Châtelain du 11 juillet 1808, publiée dans la *Revue Suisse*, t. XXIV, 1861.

(3) « C'est une maison toute neuve, carrée, à trois fenêtres de pas-

« J'eus de très grands succès de société qui, en France, décident de tant de choses, raconte-t-il, parce que par mes manières, mon langage et mes défauts mêmes, j'étais éminemment Français, et que ma nullité politique ôtait tout inconvénient aux bontés dont on trouvait plaisir à me combler. Placé de prime abord au milieu de la meilleure compagnie, j'y avais l'air d'une plante du terroir et d'une plante cultivée dans les beaux jours de l'ancienne société. »

Où séjourna-t-il pendant l'année 1812, si mouvementée pour sa patrie? Il n'en parle ni dans ses mémoires, ni dans ses lettres. Il se trouve cependant aux Archives nationales (1) une pièce qui démontre clairement qu'il resta en France pendant la durée de la guerre avec la Russie. Le 19 juillet 1812, Golovkine demande à Pasquier, préfet de police à Paris, l'autorisation d'aller aux eaux de Contrexéville pour raisons de santé et de famille. « Veuillez savoir de M. le duc de Rovigo s'il veut accorder la vie à un ennemi aussi dangereux que moi, et lui permettre de conférer avec les épiciers et les fabricants de Nancy dans une place aussi considérable que Contrexéville...»

Le ton un peu railleur de sa supplique ne nuisit

sage et à quatre étages. Mes gens et moi y sommes fort à notre aise, et j'ai un petit appartement à donner. Tout cela est meublé à neuf et d'une propreté nord-hollandaise. Cela se trouve au milieu d'une petite plantation à l'anglaise, au bord de la Seine, sur la route de Paris à Saint-Germain. Je suis à quatre lieues de l'un et de l'autre, à demi de la Malmaison, à trois quarts de Versailles. Lucienne et Marly sont sur la hauteur au-dessus de moi, et les promenades sont ravissantes et sans nombre. Les femmes que je vois le plus souvent habitent le voisinage. M. Boissy d'Anglas, avec une bibliothèque superbe, est à ma porte... »

Lettre du 5 octobre 1808 à M. Nicolas Chatelain, publiée dans la *Revue Suisse*, t. XXIV, 1861.

(1) F7 6579, n° 3176.

point au succès de sa demande. Elle lui fut accordée. En mars 1813, il la réitère et va passer le printemps et l'été en Suisse. On l'y voit tantôt à Lausanne, tantôt en villégiature dans une délicieuse petite île à l'embouchure de l'Aar, sur le lac de Thoune. En octobre 1813 nous le retrouvons à Épinay, membre choyé et fêté d'un cercle d'amis appartenant à l'aristocratie légitimiste.

L'année suivante le comte Fédor se complut au rôle ingrat de diplomate amateur (1). N'ayant pu se réhabiliter, de cette manière, dans les bonnes grâces de son souverain, il se retire de nouveau à Lausanne, mais, lassé de la vie monotone que lui offrait le modeste chef-lieu du pays de Vaud, il se rend dans l'automne de l'année 1816 à Florence (2). La capitale de la Toscane fourmillait alors d'étrangers de distinction ; les Russes surtout s'y donnaient rendez-vous. C'est là, au milieu d'une société cosmopolite, que le comte Fédor retrouve ses aises et son ancien ami le prince de Metternich. Un reflet du lustre dont le célèbre homme d'État est entouré retombe sur sa propre personne. A Lucques, il jouit de l'hospitalité empressée du prince. Il l'accompagne ensuite à Livourne, où l'illustre diplomate, qui savait être très malicieux, le présente en simple costume de touriste à la princesse du Brésil et à sa sœur, l'impératrice Marie-Louise, entourées de la pompe de leurs cours. C'est la dernière fois que le comte Fédor brille, s'amuse et amuse les autres. De retour à Lausanne il y mène une vie retirée et oisive (3), « entre

(1) Voir dans les *Portraits et Souvenirs*, article « Nesselrode ».

(2) Voir plus loin « La colonie russe à Florence en 1816-1817 ».

(3) Quelques-uns de ses intimes lui conseillaient de se faire naturaliser dans le canton de Vaud et de solliciter un emploi public. Sa réponse fut qu'il se faisait une gloire d'aimer le canton de Vaud mais

les ruines du passé et les échafaudages pour l'avenir », comme il s'exprime dans la préface des *Lettres diverses recueillies en Suisse*. Les Mestral à Vullierens, les Freudenreich à Monnaz, les Van Muyden à Lausanne, les Noailles, les Eynard et Nicolas Chatelain à Rolle sont ses principaux amis. Son état de santé, déjà chancelant, empire d'année en année et, en 1823, une crise l'emporte pour toujours.

Dans le cercle étendu de ses connaissances, le comte Fédor avait la réputation d'un homme fort amusant et agréable. Nous lisons dans le journal de la princesse de Metternich (1), en date du 4-10 décembre 1843 : « — Vendredi la duchesse de Talleyrand a dîné chez nous avec Schulenburg, les deux Hügel, Loewenstein, Senfft, qui est revenu de Munich et quelques autres messieurs. Un de ces derniers a raconté sur Golovkine des anecdotes qui ont beaucoup amusé Clément, et la duchesse nous a régalés d'histoires sur lui dont elle avait été témoin et qui sont tout à fait uniques dans leur genre. »

Le comte Fédor a beaucoup écrit. Quand il était jeune, il faisait des vers; mais ces vers étaient médiocres. De tout temps, il eut un penchant prononcé pour le style épistolaire. Ses correspondants furent nombreux et les lettres de femmes décèlent en lui le fortuné confident de quelques-unes des plus belles et

qu'il y avait déjà trop de monde autour du gâteau qui était petit, mince et peu sucré. « Puis un homme dont le grand-père a été chargé par lettres-patentes de Pierre le Grand de poser la première pierre à sa capitale de Saint-Pétersbourg ne pouvait accepter à Lausanne d'emploi moindre que celui de marguillier de Saint-François ou de bedeau de l'académie; or il y a presse. »

(1) *Mémoires du prince Metternich*, t. VI, p. 670.

des plus spirituelles grandes dames de son temps. « On dit que tout Paris vous trouve tellement aimable qu'on vous croit un Français d'il y a cent ans qui revient en Russe pour s'amuser, » lui dit Mme de Staël et c'est à peu près la teneur de toutes les lettres que lui adressent ses correspondantes, parmi lesquelles on rencontre des princesses souveraines (1).

Le comte Fédor possédait, à n'en pas douter, les qualités requises pour plaire aux belles mondaines de son temps : causeur agréable, non sans un brin de malice et d'*humour*, homme d'esprit, quelque peu enclin à la raillerie, en somme nature primesautière et généreuse sous les dehors d'un gentilhomme accompli. L'aisance avec laquelle il écrivait en français contribua évidemment à ses succès épistolaires.

Les lettres intimes écrites de Florence, en 1816 et 1817, à sa cousine, Mme de Mestral d'Aruffens, présentent beaucoup d'intérêt. Elles démontrent avec évidence que le talent d'observer et de décrire élégamment ce qu'il avait vu ne lui faisait point défaut. Ayant atteint l'âge mûr, il s'imposa des tâches plus sérieuses. Ses convictions ultra-légitimistes lui firent écrire ses *Considérations sur la constitution morale de la France* (Genève, chez Paschoud, 1815), travail fort mal vu par le gouvernement russe à cause de certaines saillies contre le nouvel ordre des choses en Europe et surtout contre le roi de Suède (2).

(1) On trouvera à la fin de ce volume, sous le titre général *les Correspondants de Golovkine*, un choix de lettres émanant de personnes réputées par leur esprit avec lesquelles il fut en relations, Mme de Staël, Joseph de Maistre, le comte de Coigny et le chevalier de Boufflers, le comte Capo d'Istria, etc.

(2) Voir à la fin du volume la lettre du comte Capo d'Istria, du 2/14 juin 1816.

Un peu plus tard il laissa paraître *l'Éducation dans ses rapports avec le Gouvernement* (Genève et Paris, Paschoud, 1818). Dans le rôle d'éducateur, le comte Fédor est décidément ennuyeux et l'on en peut dire autant de son unique roman : *La princesse d'Amalfi*.

Une œuvre de plus grande utilité fut l'édition des *Lettres diverses recueillies en Suisse*, accompagnées de notes et d'éclaircissements (Genève et Paris, 1821). L'historien qui s'occupe de la Suisse au dix-huitième siècle les consultera avec avantage. Sainte-Beuve les apprécie ainsi, dans une lettre (1) écrite à Villemain, probablement en 1838, après son séjour de Suisse : « J'ai lu d'assez jolis recueils et échantillons de celle-ci (la littérature française du pays de Vaud) : certaines *Lettres recueillies en Suisse* par un Russe, le comte de Golovkine, dans lesquelles l'arrivée de Voltaire et toutes ses liaisons avec les gens du pays sont racontées par des lettres de lui-même, fort piquantes toujours et peu connues. »

Ses *Mémoires* sont, sans contredit, la meilleure partie de son œuvre (2). Bon observateur, saisissant

(1) Le fac-simile de cette lettre se trouve dans la revue *l'Art* (juillet 1904).

(2) Sa collaboration active aux Mémoires de Stanislas Auguste, dernier roi de Pologne, lui donna peut-être le goût de semblables travaux. En tout cas les détails qu'il donne sur les Mémoires inédits de ce malheureux souverain sont fort curieux : « J'étais du nombre des personnes admises dans son intimité. D'anciens rapports d'affaires dont je parlerai ailleurs, le souvenir des distinctions de société dont m'avait honoré Catherine II, mon goût pour les arts et la littérature, tels étaient mes titres pour entrer en toute heure dans les cabinets où j'avais introduit successivement quelques personnes remarquables pour l'agrément et la sûreté de leur commerce. Une nuit fut dépêché de Gatchina le prince Bezborodko avec ordre de me faire appeler et le vice-chancelier prince Kourakine à l'empereur, pour nous interroger à l'improviste et à la même heure sur la nature de nos liaisons. Nous n'avions qu'une

surtout le côté ridicule de ce qu'il voyait, maniant le français avec une facilité heureuse, il nous a laissé une série de tableaux piquants qui dépeignent le monde des gouvernants et des diplomates des on temps. Néanmoins, à travers le prisme de son imagination, les personnages subirent maintes déformations et il est certainement prudent de ne point accorder un crédit absolu à ses récits. Cependant les *Mémoires* de la comtesse Golovkine, récemment publiés en russe, confirment bon nombre de traits et de détails dont on aurait eu toutes raisons de se méfier.

Les souvenirs sur la cour et le règne de Paul Ier forment la partie la plus importante de son ouvrage, par le fait que l'écrivain a été tout à la fois acteur et spectateur des événements qu'il raconte. Le règne de Paul fut sombre et tragique, mais ce que le comte Fédor a vu et entendu à la cour de son malheureux souverain n'est pas autre chose qu'une triste comédie dont les côtés burlesques n'ont pas échappé à cet observateur, en apparence insouciant et facétieux.

réponse à faire, mais quelque innocentes qu'elles fussent, il les fallut rompre. Je ne vis plus ce prince qu'aux occasions d'apparat et ce fut une grande perte pour le monde entier, car nous allions incessamment rédiger en forme de Mémoires un journal en neuf gros volumes in-folio, commencé le jour de son couronnement et terminé le jour de son abdication. Politique, administration, intrigues de cour, aventures galantes, tout s'y trouva avec la bonne foi de la confession; et la position du roi entre les cours d'Autriche, de Russie et de Prusse avait été telle, pendant trente ans, que la nécessité perpétuelle de tout savoir faisait de ce journal très bien écrit le morceau d'histoire le plus complet qu'il existe. L'exactitude y est telle qu'on y retrouva jusqu'à l'emploi des moindres sommes, lorsque cet emploi avait quelque rapport avec les affaires. J'ai en vain fait réclamer ce trésor par la famille du roi dès le lendemain de sa mort. M. le comte Serge Roumiantsov, chargé de régler la succession de la part de l'empereur, l'a noyé dans l'océan inabordable des chartes du gouvernement. »

Tantôt nous le voyons assister aux cérémonies du sacre « en surtout de velours richement brodé avec des écharpes, des guêtres de satin blanc et des queues de renard, le chapeau à trois cornes à la militaire et le plumet blanc », tantôt nous le suivons dans la course nocturne qu'il entreprend, grelottant par une nuit polaire dans un carrosse à sept glaces pour annoncer aux ambassadeurs des cours étrangères la naissance du grand-duc Michel, tantôt nous assistons à un accès de colère de l'empereur, quand le maître des cérémonies, auquel il avait expressément défendu en le nommant à cette charge « de faire des bons mots sous son règne », oublie cette défense.

En même temps Golovkine nous a laissé dans ses *Mémoires* un portrait bien net de sa personne. Car la variété des lieux et des personnages dont il parle, la légèreté avec laquelle il discute les affaires sérieuses, l'importance qu'il accorde parfois aux bagatelles, l'intérêt qu'il porte aux affaires de l'Europe (1), l'ignorance de la langue et des choses russes et surtout l'aplomb avec lequel il avance ses idées caractérisent le cosmopolite.

Le comte Fédor est donc un des prototypes de cette curieuse classe de Russes, produit significatif des circonstances qui ont régi la Russie au cours du dix-neuvième siècle.

(1) « Le comte Fédor fut l'un des plus fameux hâbleurs de son temps; il prétendait être en correspondance politique avec Louis XVIII, se donnait pour le principal auteur de la Charte de 1814 et ne s'aperçut jamais que tout le monde souriait en l'écoutant. » Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 115.

LA COUR

ET LE

RÈGNE DE PAUL Ier

LA COUR ET LE RÈGNE DE PAUL Ier

Ce prince naquit sous les plus malheureux auspices. Longtemps attendu par les peuples, il fut renié par son père, il ne fut point aimé par sa mère. Il y eut longtemps dans son existence quelque chose d'incertain, de précaire qui fit d'une inquiétude perpétuelle le fond de son caractère. L'éducation morale qu'il reçut de la politique y ajouta quelque chose de servile et de comprimé qui tendait sans cesse à éclater, et c'est ce qui rendit son règne si terrible aux caractères craintifs. Il avait consumé la première moitié de sa vie à déplorer de ne pas régner assez tôt et le reste fut empoisonné par la crainte de ne pas régner assez longtemps pour regagner le temps perdu. Ce règne, qui eut de grands résultats pour l'Europe, offrit des scènes bien bizarres, mais très originales et instructives pour ceux qui dans le malheur de la patrie n'estiment la liberté et la vie que ce qu'elles valent.

Pendant cette époque désastreuse et bien longue, quoiqu'elle n'ait duré que cinq ans, le plus malheureux des Russes fut l'empereur.

Je vais donner une espèce de chronique de mon journal où je notai tous les soirs les événements de la cour. Je voudrais démontrer par les faits qu'un même

homme peut être à la fois un très mauvais souverain et un fort honnête homme ; ce qui ne manque pas d'arriver lorsque les lumières ne sont pas en équilibre avec les sentiments et que les principes du devoir ne règlent pas les mouvements de la puissance, et de montrer que nous négligeons trop dans les jugements que nous portons sur les souverains l'influence majeure et irrésistible du physique sur le moral de toutes les actions.

Paul, qui était si laid, était né beau et si beau qu'on voyait dans la galerie du comte de Stroganov son portrait à l'âge de sept ans, en grand costume de l'ordre, à côté de celui de l'Empereur Alexandre au même âge et dans le même costume, et qu'il ne manquait pas d'arriver que les étrangers demandaient pourquoi le comte Stroganov avait là deux fois le même portrait. Tous les enfants de Paul lui ressemblaient et cependant ils étaient tous beaux et bien faits ; mais cela n'est pas difficile à expliquer quand on saura qu'il fit en 1764 ou 1765 une maladie accompagnée de convulsions, que les nerfs de son visage en conservèrent une contraction et que ce fut au moyen d'opérations qu'on lui fit à la gorge qu'on lui sauva la vie. Ses yeux avaient conservé beaucoup d'expression et ses dents très grandes étaient si blanches, si bien rangées que la bouche était presque agréable. Il était d'une extrême maigreur, tout en os et en muscles, mais sa taille était bien prise et, si dans l'espoir de se grandir et de se donner l'air majestueux il n'avait pris une démarche théâtrale, on aurait pu le citer comme un homme bien fait.

Son éducation fut confiée au comte Panine, depuis ministre des affaires étrangères et qui avait acquis

pendant son ambassade en Suède la réputation d'un homme de talent. Ce choix fit également honneur à l'impératrice et à M. de Panine parce que ce dernier n'était entré dans la conspiration qui la mit sur le trône qu'à condition qu'elle exercerait la régence jusqu'à la majorité du grand-duc. Que la conduite du gouverneur fût une suite de sa vertu ou de son ambition, il fallait bien compter sur son honneur pour croire que le serment qu'il avait fini par prêter suffirait à le faire renoncer à un plan qui devait mettre si haut sa réputation et sa fortune. On lui adjoignit des Allemands comme plus aptes au métier d'instructeur et trop petits compagnons pour s'aviser d'intriguer. M. Aepinus (1), bon publiciste et physicien, fut le plus remarquable d'entre eux. On n'omit rien de ce qui pouvait rendre l'instruction brillante. Le jeune homme fit ses humanités avec succès, son cours de littérature avec grande application ; l'histoire, la géographie, les mathématiques lui avaient été enseignées par de bons maîtres, mais je soupçonne d'après de longues conversations que j'ai eues avec lui que les grandes parties de l'édu-

(1) L'anecdote suivante, recueillie dans les écrits du comte Fédor, mérite d'être citée à cette occasion. Elle ne manque pas d'une certaine saveur. « Nous avions en Russie un vieux Lubeckois, d'abord attaché à l'éducation du grand-duc Paul et ensuite au département des affaires étrangères, où il était chargé de la partie du chiffre. C'était sous sa figure très vulgaire un homme d'esprit, grand mathématicien et physicien, un vrai philosophe et le plus déterminé piéton qu'on pût rencontrer. Catherine II en faisait un cas particulier et profita de l'établissement des écoles normales auquel il avait fort contribué pour le décorer du cordon de Sainte-Anne. Quand M. Aepinus se releva, il dit à Sa Majesté : « Je remercie très humblement d'avoir été mis pour le reste de ma vie à l'abri des coups de bâton. » Il avait toujours été révolté de l'impunité qu'assurait en Russie un cordon, mais depuis ce jour il porta toujours le sien sous la vieille redingote cannelle dont il se servait pour ses courses.

cation, l'éducation politique, l'art de la guerre, le droit public n'avaient été qu'effleurés. Paul avait une conversation plus brillante que solide, une grande politesse surtout vis-à-vis des femmes, une juste appréciation de la grandeur de sa destinée et une crainte majeure de l'impératrice comme mère et comme souveraine. Avec son caractère irritable et bilieux, ce dernier résultat ne fut pas facile à obtenir, mais il se présenta une occasion que l'habile gouverneur ne perdit pas.

Le grand-duc était parvenu jusqu'à dix-neuf ans sans rien dire ni faire qui pût alarmer sur ses projets, ni faire douter de la plus complète soumission, lorsqu'au moment où on s'y attendait le moins on découvrit une correspondance fort suivie avec un baron de Campenhausen (1), jeune Livonien de beaucoup d'esprit et assez mauvais sujet. Cette correspondance n'avait rien de positivement coupable, elle n'annonçait aucun projet, mais elle traitait d'avenir, de droits, d'espérances ; c'étaient les idées mal digérées d'une tête qui commence à fermenter. L'impératrice et le gouverneur, après avoir tenu conseil, résolurent de tirer parti de la circonstance. M. de Panine, au lieu de se présenter chez le prince comme d'habitude, lui fit dire par un valet de chambre de se rendre sur l'heure chez lui. Le grand-duc, étonné, arrive en hâte et, au lieu des respects accoutumés, trouve, couché dans un fauteuil, son mentor qui, sans se déranger, lui tient le discours suivant :

« Qui croyez-vous être? Le successeur au trône!

(1) Apparemment une erreur. C'est de Saldern et non de Campenhausen que parle ici le comte Fédor.

— Sans doute, mais comment?

— Voilà ce que vous ignorez et ce que je vais vous apprendre. Vous l'êtes, mais par la seule grâce de S. M. l'Impératrice glorieusement régnante. Si jusqu'ici on vous a laissé croire que vous étiez fils légitime de Sa Majesté et de feu l'Empereur Pierre III, détrompez-vous : vous n'êtes qu'un bâtard et les témoins de cette vérité existent tous. En montant sur le trône, l'impératrice daigna vous y placer à côté d'elle, mais du jour où vous cesserez d'être digne d'elle et du trône, vous perdrez et le trône et votre mère. Du jour où votre imprudence pourrait compromettre la tranquillité de l'État, elle ne balancera point entre un fils ingrat et des sujets fidèles. Elle se sent assez puissante pour étonner le monde par un aveu qui fasse connaître en même temps sa faiblesse comme mère et sa fidélité comme souveraine. Tenez, voilà vos lettres au baron de Campenhausen, relisez-les et songez au parti qui vous reste à prendre (1). »

Ce terrible discours produisit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Le prince demanda sa grâce. On la lui promit, mais tout sentiment de tendresse s'éteignit entre la mère et le fils. Elle ne fut plus qu'une souveraine généreuse, lui qu'un sujet soumis. Quelquefois sa bile mise en fermentation par des courtisans indiscrets s'échauffait, mais Catherine, sûre du coup qu'elle avait frappé, ne le craignit jamais. Elle le laissa pendant vingt-trois ans à une lieue de Tsarskoïé-Sielo, où

(1) L'épisode raconté par le comte Fédor, quoique invraisemblable, présente quelque intérêt, parce qu'il trahit un de ces courants de pensées, si dangereux pour la stabilité du trône, qui se firent jour grâce à certaines irrégularités de la conduite de Catherine II.

elle n'avait que soixante grenadiers de garde, exercer quelques milliers d'hommes. Il avait une phrase qui coupait court aux discours insidieux : « Un prince est sujet avant d'être fils et la religion m'a enseigné que tout ce que je pourrais entreprendre contre ma mère ne servirait qu'à sanctionner ce que mes fils pourraient un jour tenter contre moi. »

Une conduite aussi mesurée lui valut pendant la vie de l'impératrice une existence fort au-dessus de ce qu'on accordait ailleurs à un successeur au trône. Il était défrayé de tout et recevait une pension de 175,000 roubles en argent, la grande-duchesse de 70,000. Entreprenait-il une bâtisse un peu considérable, l'impératrice se plaisait à lui fournir ou des matériaux de choix ou des secours en numéraire. Deux fois par semaine il se rendait le matin chez l'impératrice, où un secrétaire d'État lui faisait part de toutes les affaires courantes et où elle-même répondait aux questions que provoquait cette lecture. Outre un grand-maître attaché à sa personne, il avait un service égal à celui de l'impératrice. Il donnait des fêtes en ville et à la campagne et les égards dont il était entouré étaient tels que Sa Majesté trouvait bon qu'une partie de sa petite société la quittât pour aller au bal de Monseigneur où elle envoyait même le favori. Il allait s'établir à la campagne quand et là où il voulait, et, depuis que l'impératrice lui avait fait don de Gatchina, qu'elle avait racheté de la succession du prince Orlov, il laissait quelquefois passer tout l'automne sans rentrer dans la capitale.

Il semble que, dans un pays comme la Russie, un pareil traitement était au-dessus de toutes les préten-

tions. Cependant, les plaintes et l'humeur étaient continuelles ; les favoris de la jeune cour jetaient les hauts cris et on les laissait crier.

Catherine fit arriver à Saint-Pétersbourg la landgrave de Darmstadt avec trois de ses filles, afin que le grand-duc pût choisir parmi elles une épouse. Il choisit la plus laide, mais la plus spirituelle, appelée depuis la grande-duchesse Nathalie. Les deux autres s'en retournèrent décorées du cordon de Sainte-Catherine et couvertes de diamants; l'une, la princesse Louise, épousa le duc de Weimar (1) et se rendit célèbre depuis par le beau caractère qu'elle déploya vis-à-vis de Napoléon, l'autre, la princesse Amélie, le prince héréditaire de Bade (2).

La nouvelle grande-duchesse s'empara complètement de l'esprit du grand-duc et, en fort peu de temps, elle déplut également à l'impératrice et à la nation; à la première, parce qu'elle lui parut fort intrigante; à l'autre, parce qu'elle s'aperçut qu'elle en était méprisée. On était loin de prévoir que sa carrière serait courte, parce qu'on ignorait que sa mère avait caché une circonstance qui l'empêchait de donner des héritiers au trône. Voici ce qu'on m'en apprit depuis en Allemagne : La princesse était née avec une prolongation de l'os coccyx qui augmenta avec la croissance et devenait fort inquiétant. On avait consulté sans succès les principaux chirurgiens de l'Europe. Un charlatan de Brunswick se présenta enfin, examina l'enfant et promit de faire disparaître la chose. Il se fit faire un

(1) Charles-Auguste (1758-1828).

(2) Charles-Louis, dont la fille Louise (Élisabeth-Alexiéievna) épousa Alexandre Ier de Russie.

genouil (?) en fer et assit avec une telle violence cette pauvre petite créature que l'os se cassa et disparut dans l'intérieur de son corps. Elle manqua mourir de cette affreuse opération et n'en guérit que pour mourir plus sûrement à ses premières couches, l'enfant se trouvant arrêté par un obstacle qu'on ignorait et qu'on n'aurait pu lever. La grande-duchesse montra dans ses derniers moments un courage héroïque, exigeant qu'on la sacrifiât pour sauver l'enfant. C'était un fils, mais le sacrifice de la mère ne put le sauver. On a parlé diversement de cette catastrophe, mais ceci est la vérité (1). M. de Nicolaï, secrétaire de cette princesse et La Fermière, son lecteur, ont été mes amis et les témoins de tout. C'est d'eux que je tiens ces détails et ceux qui vont suivre.

La douleur du grand-duc fut sans mesure. Il ne voulait ni secours ni conseils et l'impératrice était dans la plus vive inquiétude lorsque le prince Henri de Prusse, qui se trouvait alors à Saint-Pétersbourg, lui demanda carte blanche pour lui rendre la tranquillité dont semblait dépendre la vie du pauvre prince. L'impératrice balança, voulut savoir de quelle nature seraient les moyens dont on allait se servir. Le prince Henri, sachant qu'elle s'y opposerait, refusa de les lui communiquer. Le danger, de moment en moment, devenait plus pressant. Elle s'en remit à la sagesse du prince. Alors s'ourdit et se développa, en vingt-quatre heures,

(1) Voyez pour les détails : *Soc. Hist. de Russie,* t. XXVII, p. 79; Asseburg, *Denkwürdigkeiten,* p. 270 ; Schilder, *Paul Ier,* p. 104, 105. Cet auteur russe dit : « Toute la responsabilité dans cette affaire retombe sur la landgrave, qui fut séduite par le désir d'établir brillamment sa fille. »

la trame la plus noire dont on ait jamais enveloppé la mémoire d'une personne morte et que personne ne pourrait raisonnablement ni n'oserait défendre. Le prince Henri força la retraite obstinée du grand-duc, lui dit qu'au risque de lui manquer de respect, il était obligé de l'avertir qu'il allait mourir pour une personne complètement indigne de sa tendresse et de ses regrets. Le premier coup porté, il attendit que l'honneur outragé demandât des éclaircissements et alors, rappelant mille circonstances éparses, s'appuyant sur des lettres que, pendant ce temps, on préparait sur des prétendus aveux faits au confesseur Platon que l'on engageait à mentir en vue du grand bien qui devait en résulter, il nomma le favori le plus cher de ce malheureux époux, le comte André Razoumovski, que sa figure, sa témérité naturelle rendaient fort propre à jouer le rôle qu'on lui avait destiné. Quant tout fut prêt pour porter le dernier coup, on apporta une cassette pleine de lettres supposées et le fameux Platon, depuis métropolitain de Moscou, déjà fort accoutumé aux intrigues, vint révéler la prétendue confession faite *in articulo mortis*. Cette horrible machination réussit complètement. Le grand-duc retourna volontairement à la vie et, au bout de quelques mois, consentit à partir pour Berlin, afin d'y voir la princesse de Würtemberg, destinée à le consoler entièrement. Pendant le reste de sa vie, le comte André ne put obtenir de paraître devant lui. L'audace de cette intrigue me la rendait peu croyable, mais les détails que MM. de Nicolaï et La Fermière m'ont donné sur l'intérieur de cette cour pendant les trois ans que dura ce mariage (1773-1776) m'ont convaincu que l'idée devait s'en être présentée

tout naturellement au prince Henri (1) et que, voulant empêcher le grand-duc de mourir, il n'aurait pu en trouver de meilleure.

Paul, très jeune encore, était, dans l'intérieur de ses appartements, d'une familiarité, d'une camaraderie sans bornes. Le comte Razoumovski entrait le matin lorsqu'il était encore avec la grande-duchesse qui riait beaucoup de voir le prince se peloter avec son favori et se jeter quelquefois jusqu'au travers du lit. Comme la vie retirée que Son Altesse Impériale menait donnait naissance à beaucoup de privautés que la fatuité de M. Razoumovski ne manquait pas de prolonger devant la cour, le prince Henri n'avait fait que prêter des intentions coupables à ce que le public avait été quelquefois dans le cas de critiquer.

Le grand-duc, pour qui l'état de mariage eut longtemps de si puissants attraits, oublia bientôt dans les bras d'une princesse grande et fraîche celle à laquelle il avait résolu de ne pas survivre, et la nouvelle postérité issue de cette nouvelle union a suffisamment prouvé combien elle avait été sagement arrangée. La nouvelle

(1) La préférence que le comte Fédor accorde à cette explication de la soudaine disgrâce du comte André Razoumovski est probablement moins due à son amour pour la vérité historique qu'à son animosité contre le prince Henri de Prusse. « Jamais je ne vis personne de plus médiocre avec une certaine réputation, ni de plus complètement ridicule avec de grandes prétentions, » dit le comte Fédor dans un article qui traite exclusivement du prince Henri. « C'était un petit homme bien maigre et bien mal fait, juché sur les plus hauts talons possibles. Un vilain visage avec deux gros yeux de têtard dont l'un louchait en dehors, le tout surmonté d'un grand toupet en cœur et garni de boucles en ailes de pigeon. Le costume en frac était à l'avenant : du rose, du lilas, du jonquille. Des manières guindées plutôt de vieille coquette que de vieil homme et une voix bien rauque donnant dans le toupet pour tâcher de s'adoucir. Voilà la figure devant laquelle on vous plaçait en vous disant : « Voilà le grand homme. »

grande-duchesse était loin d'avoir l'esprit de la première, mais elle apportait toutes les qualités qui manquaient à l'autre : une grande admiration pour l'impératrice, une passion prononcée pour la représentation et la vie de cour et une bienveillance extrême pour la nation dont elle se hâta d'apprendre la langue et dont elle embrassa de bonne foi et avec ferveur la religion. On sait que les princes russes ne peuvent épouser que des princesses de leur religion. La duchesse de Wurtemberg, très ambitieuse et qui destinait ses filles aux premiers trônes de l'Europe, avait imaginé, pour leur épargner le reproche d'apostasie, de borner leur instruction religieuse aux premiers éléments de la foi chrétienne et de ne décider de leur religion qu'au moment de leur mariage (1). C'est ainsi que Mme la grande-duchesse, qui allait être luthérienne pour épouser le prince de Darmstadt, devint subitement grecque lorsque le prince Henri de Prusse, son parent, la fit choisir par la cour de Russie et que la princesse Élisabeth, sa sœur, fut mise dans un couvent à Vienne, lorsque Joseph II la destina à son neveu, depuis l'empereur François.

(1) Les historiens russes se plaisent à souligner la facilité avec laquelle les princesses allemandes abjuraient leur religion chaque fois qu'il s'agissait de se marier à un héritier du trône russe. Qu'on lise le récit documenté de M. Bilbassov sur la conversion de la princesse d'Anhalt-Zerbst à la foi orthodoxe, et la lettre de Catherine II au comte Roumiantsov du 17 août 1792, citée par le général Schilder (*Histoire de l'empereur Alexandre Ier*, t. I, p. 231, note 121.) « La question de la religion ne fut pas un obstacle, pas plus que le reste (il s'agit de la princesse Louise de Bade, la fiancée du grand-duc Alexandre, plus tard Alexandre Ier, empereur de Russie). On trouva un théologien qui démontra au prince héréditaire la supériorité de la foi grecque-orthodoxe, et le succès fut tel qu'il ne restait plus à attendre que le moment où on conseillerait au prince lui-même d'embrasser cette religion. »

Il ne faut pas laisser à Mme la grande-duchesse tout le mérite de ce que sa conduite avait d'excellent et de bien adapté aux circonstances nouvelles où elle se trouvait. La transition de la petite cour de Montbéliard à la grande cour de Pétersbourg demandait un esprit capable d'observation. Aussi Mme sa mère, sachant ce qui lui manquait de ce côté-là, lui avait-elle donné pour amie et pour conseil une demoiselle de Schilling (1), mariée depuis à un général livonien nommé Benckendorf, qui, en fort peu de temps et sous les apparences les plus modestes, s'empara tellement de l'esprit du grand-duc que rien ne se faisait plus à sa cour que d'après ses avis. Un pareil personnage devait être surveillé de près, et, d'après les rapports qu'on lui en fit, l'impératrice conçut une véritable estime pour Mme Benckendorf. Elle n'osait la lui marquer trop ouvertement, de crainte d'effaroucher Monseigneur et d'inquiéter ses favoris ; mais elle ne manquait aucune occasion de la lui laisser voir, jusqu'au point qu'un jour qu'elle la vit avancée dans sa grossesse elle la fit asseoir, bien que toute la famille impériale fût debout. Tant que dura sa faveur, la cour du successeur au trône fut le séjour de la paix et de la politesse. La fougue perpétuelle du prince se trouva neutralisée par les occupations douces de l'intérieur, car la grande-duchesse s'appliquait avec succès au tour et à la gravure, occupations que Mme de La Fermière interrompait par des lectures intéressantes. Ce n'est pas que cet intérieur si bien réglé n'eût ses côtés ridicules que m'apprit mon intimité avec Mlle Nélidov, fille d'hon-

(1) Von Cannstatt. Son fils fut le redouté chef des gendarmes, Alexandre Christophorovitch Benckendorf.

neur, et mes conversations sur ce sujet avec l'impératrice.

Je n'ai jamais su au juste ce qui avait engagé Catherine II à faire voyager le grand-duc. La suite a suffisamment prouvé qu'aucun des motifs qu'on lui prêta alors, comme de vouloir se défaire de lui, n'était fondé. Ce fut lui-même qui se plut à semer ces bruits odieux et à les accréditer par des propos indiscrets et des scènes bizarres. A Florence, dînant en famille et sans cérémonie chez le grand-duc Léopold, il se leva tout à coup de table, mit les dix doigts dans la bouche pour se faire vomir, criant qu'on l'avait empoisonné. Cette cour bourgeoise, bien que très offensée d'une pareille scène, mit tous les soins à le calmer; mais, soit qu'il se crût en danger, soit qu'il affectât de s'y croire, on n'y parvint qu'à grand'peine. A Naples, comme on parlait un jour du gouvernement, la reine crut devoir lui dire que l'on avait tort de parler de lois devant un prince habitué à ce qu'il y avait de plus admirable en fait de législation. « Des lois en Russie ! des lois dans un pays où celle qui règne ne reste sur le trône qu'en les foulant toutes aux pieds ! » L'effroi fut grand, à ce que me conta depuis la reine, et l'on se hâta de changer de conversation.

Quand il le voulait cependant il était fort aimable, et en France il le voulut souvent. On cite de lui des mots heureux. J'en rapporterai un, parce qu'il peint deux hommes à la fois : le duc, depuis maréchal de Coigny, l'homme à la mode d'alors, lui ayant demandé, tout accoudé qu'il était sur une cheminée à Trianon, comment il trouvait les Français : « Très aimables, bien qu'un peu familiers », répondit-il. Malgré sa maigreur

et la laideur de son visage, dont il était le premier à plaisanter, il avait une contenance qui le mettait fort au-dessus du vulgaire et un bon goût qui le portait à ne paraître étonné de rien. On donnait à son occasion un bal dans la grande galerie de Versailles, ce qui n'avait pas eu lieu depuis nombre d'années, et le roi s'en promettait un grand effet. Quand le comte du Nord fut entré, il fit ses révérences et se mit à causer comme de coutume avec les courtisans : « Voyez donc mon sauvage, dit Louis XVI impatienté au comte de Breteuil, rien ne l'étonne. — C'est, répondit le ministre, qu'il voit la même chose tous les dimanches chez sa mère. » M. de Breteuil, qui me l'a rapporté et qui avait été ambassadeur en Russie, disait vrai. Si, comme je le crois, le but de Catherine, en faisant voyager son successeur, avait été de le policer, il fut manqué, car il revint ce qu'il était parti; en présence, courtisan maladroit et derrière le dos frondeur mal avisé. Aussi personne de ceux qui l'avaient observé en Europe ne fut étonné de la conduite qu'il tint depuis sur le trône.

Parmi les favoris de Monseigneur, le plus médiocre, mais le plus audacieux était M. Wadkovski (1), qui, comme tous les sots, s'imaginait trouver un grand intérêt dans le trouble. Mlle Nélidov, qui avait tout l'esprit qui lui manquait et s'ennuyait d'être en seconde ligne, sous une Allemande, l'encouragea dans le projet

(1) Dans une lettre que Joseph II, empereur d'Autriche, écrivit en 1782 à son frère Léopold, grand-duc de Toscane, et dans laquelle il fait une description détaillée du comte et de la comtesse du Nord et de leur suite, la façon dont il parle de ce courtisan le caractérise plutôt comme un homme insignifiant : « M. de Wadkovski est un très joli jeune homme. » *Joseph II und Leopold von Toscane. Ihr Briefwechsel* von 1781-1790, herausgegeben von Arneth, p. 332-339.

qu'il avait formé de brouiller les cartes. Rien n'était si facile ; il suffisait de dire à Monseigneur qu'il passait dans le monde pour être gouverné par la grande-duchesse et par conséquent par Mme Benckendorf. A peine ce mot fut-il lâché que tout l'édifice croula et que la petite cour se divisa en deux partis. Celui de Mme la grande-duchesse crut que la hauteur était le moyen le plus convenable pour arrêter le torrent, et l'on poussa la démence jusqu'à lui persuader de faire sentir à son époux qu'une princesse de Wurtemberg avait fait trop d'honneur à un prince dont les quartiers n'étaient admissibles dans aucun chapitre, de venir jusqu'au fond du monde pour l'épouser. C'est de Monseigneur lui-même que je tiens cette particularité. On lui conseilla de mortifier la grande-duchesse en affectant de faire la cour à Mlle Nélidov qui était âgée (1) et assez laide pour n'inspirer aucune crainte à des droits légitimes.

C'était le moment de plier avec dignité et de montrer de l'indulgence, mais au lieu de cela on cria au scandale, à l'adultère, on parla de faire chasser la demoiselle, l'on dit même qu'il y eut des plaintes portées à l'impératrice, ce qui était empirer le mal. Le comte Pouchkine (2), M. de Nicolaï, l'amiral Plestchéiev (3), que d'anciennes relations, datant du voyage du comte du Nord, retenaient auprès du grand-duc, et quelques gens sensés que le service amenait tour à tour, cherchèrent à calmer les esprits, mais le mal

(1) Catherine Nélidov était née en 1756.

(2) Valentin Platonovitch Moussine-Pouchkine, plus tard promu par Paul au grade de feld-maréchal.

(3) Serge Ivanovitch (1751-1802).

était fait. Monseigneur avait passé sous le joug de Nélidov, qui, tout innocent que fût leur commerce, prit publiquement l'attitude d'une maîtresse. Enfin, un soir d'automne, que nous étions à Gatchina, la bombe éclate ; Mme de Benckendorf fut chassée. Le comte Pouchkine et moi nous fûmes envoyés auprès de Mme la grande-duchesse qui, plongée dans la plus grande douleur, ne nous admit que sur un ordre positif de nous recevoir et de faire sa partie de jeu comme à l'ordinaire. A peine étions-nous dans le cabinet de la tour, assis à cette table où aucun des trois ne songeait aux cartes, que nous vîmes le grand-duc et Mlle Nélidov s'établir et rire de l'autre côté de la porte vitrée. Ce supplice dura jusqu'au moment où on annonça le souper, auquel cette pauvre princesse s'obstina à ne pas assister. La Fermière fut congédié quelques jours après et la grande-duchesse resta isolée dans son intérieur et sans considération aux yeux de la cour.

Le grand-duc fut surpris du courage qu'il avait eu, et comme ses favoris y applaudissaient et que l'impératrice dédaignait, ce dont elle se repentit fort par la suite, de lui faire connaître combien elle désapprouvait ces coups d'autorité prématurés et ces punitions sans information préalable, il se mit sur le pied de créer une police particulière autour de sa personne, dont toute la cour fut longtemps la victime. On verra par la suite que j'étais destiné à servir malgré moi de pierre d'achoppement à cette tyrannie en herbe. On ne peut se figurer à quels excès il se porta contre les courtisans qui venaient tous les quatre jours faire le service auprès de sa personne. Accoutumés à un traitement

soigné auprès de Sa Majesté, ils n'éprouvaient, de la part de Monseigneur, que des faveurs embarrassantes ou des humiliations qu'ils n'étaient pas faits pour souffrir. J'en citerai quelques exemples, non qu'ils soient dignes d'être rapportés, mais parce qu'ils donnent de la couleur au tableau.

Nous arrivâmes un jour d'automne à Gatchina, M. Zagriajski, le comte de Tiesenhausen, un prince Galitzine et moi. Nous allions, comme de coutume, gagner nos appartements lorsque le fourrier, devenu depuis quelque temps porteur des ordres suprêmes, nous dit d'un ton arrogant de le suivre. Il fallait obéir sans raisonner. Il nous ouvrit une porte sous l'escalier et nous fit entrer dans une chambre où il y avait quatre lits, quatre tables et quatre chaises. Ces messieurs étaient furieux, moi je riais aux larmes. Il nous déclara que nous eussions à ne pas sortir de là sans ordres et de faire en attendant nos toilettes. Quant à nos gens, ils étaient assis sur nos malles dans le vestibule, et on ne daigna pas même leur indiquer où ils pourraient s'établir. On nous appela pour l'heure du dîner, Monseigneur nous donna la main à baiser comme de coutume et, après le repas, on vint nous dire, non quel était notre crime, nous ne l'avons jamais su, mais que tout était raccommodé et qu'on nous rendait nos appartements.

Une autre fois, on me mena dans une chambre fort à l'écart; sur la table était un excellent déjeuner. J'étais fort intrigué quand Monseigneur entra lui-même, riant de mon étonnement et voulut me servir à déjeuner. Toute la journée il me combla. Le soir, ayant remarqué que le lit n'était pas solide, je fis assujettir

avec des cordons les barres latérales aux piliers. J'étais là depuis une demi-heure lorsque je ressentis une commotion violente, puis une seconde plus forte encore. Je me jetai à bas, j'entendis marcher dans l'alcôve, je sonnai, on fit des recherches inutiles et je fus me coucher sur le divan. Le matin, je me consultais si je devais ou non parler de ce que je croyais un tremblement de terre ou une tentative de voleurs, lorsqu'une personne subalterne qui m'était dévouée vint me conter que cet appartement avait été le bain de feu la princesse Orlov (1), et que la baignoire était sous le lit. Mlle Nélidov, pour amuser le grand-duc, avait fait arranger une bascule au moyen de laquelle, si le hasard ne m'avait fait prendre des précautions, je devais tomber tout à coup dans l'eau. Le grand-duc avait été fort en colère que le coup eût manqué et de m'avoir fait pour rien tant de grâces destinées à m'endormir sur la fin de l'aventure (1794).

Je crus de ma dignité et de ma prudence de feindre la plus profonde ignorance. Voilà quels étaient les plaisirs d'un prince de quarante ans et sa manière de traiter les gens de qualité; mais peu à peu cela devint plus tragique et, pour ne rien avancer que de vrai, je ne rapporterai que les faits qui me sont particuliers.

J'étais de la petite société de l'impératrice, chose sans exemple à mon âge. Elle s'était accoutumée à m'avoir auprès d'elle; je dessinais, je lisais pour elle, et par conséquent j'avais mon appartement à Tsarskoïé-Sielo, distinction infiniment rare. Il en résultait que

(1) La princesse Grégoire Orlov, née Catherine Nikolaïevna Zinoviev.

lorsque j'allais faire mon service chez Monseigneur, je lui manquais. L'envie, on le croira sans peine, me travaillait dans tous les sens, les calomnies étaient sans fin et sans mesure, mais tout cela était sans effet auprès de l'impératrice. Mais Monseigneur, pour qui les marques de respect vis-à-vis de son auguste mère étaient un supplice, et qui se trouvait heureux de chagriner un homme que ses favoris regardaient comme un usurpateur, imagina, la première fois que je vins faire mon service à Pavlovsk, de me mettre aux arrêts dans ma chambre et de m'y tenir douze jours entiers. L'impératrice ne me voyant pas revenir se fâcha. Elle fit expédier à M. le grand-chambellan un ordre par lequel j'étais à l'avenir dispensé de tout service, tant chez elle qu'ailleurs, et Monseigneur en ayant eu avis me fit relâcher. Il n'y eut d'explication d'aucune part et, sauf à payer cher un jour cette exemption qui me mettait à l'abri de ses caprices, je restai quelque temps étranger aux intrigues de la cour.

Une affaire qui fit grand bruit dans le temps me replongea inopinément dans ce gouffre. Rostoptchine, gentilhomme de la chambre depuis peu, et qui commençait à s'ancrer dans l'esprit de Monseigneur, ayant été obligé de doubler un service à Tsarskoïé-Sielo, écrivit à M. le grand-chambellan une lettre fort insolente pour ses camarades, que M. de Chérémétiev fit la bêtise de leur montrer. De là des cartels et des duels ridicules, où les femmes et les sœurs vinrent se jeter au milieu des épées. L'impératrice, instruite du fait par la police et qui ne plaisantait pas sur le respect qu'on devait à la cour, ordonna à l'aide de camp général de service de juger l'affaire qui finit par l'ordre

que reçut Rostoptchine de se retirer à Moscou (1). Le grand-duc furieux le tint caché à Gatchina, et, ne sachant à qui s'en prendre, imagina ce que je vais raconter.

L'impératrice était incommodée à Tsarskoïé-Sielo, très mal servie comme d'habitude pendant ses maladies. Elle avait renvoyé sa société et s'était couchée sur le divan du grand cabinet de laque. Je lui lisais depuis une heure lorsque son valet de chambre entra sans être appelé : « Que venez-vous faire ici ? demanda l'impératrice. — Je ne sais pas si je dois le dire. — Eh bien? — Le chevalier Narichkine est arrivé de Pavlovsk et attend depuis longtemps au bas de l'escalier. — Cela m'est bien égal. — C'est qu'il demande à parler à monsieur le comte de la part de S. A. I. — On dirait que vous n'êtes au service que depuis ce matin ; vous devez savoir qu'on n'entre pas ici sans que je sonne. Sortez! Ayez la bonté de continuer votre lecture. » Au bout d'un peu de temps elle s'assoupit. Vers neuf heures et demie elle sonna et demanda au valet de chambre : « Monsieur Narichkine attend-il toujours? — Oui, madame. — Eh bien, monsieur le comte, allez savoir quelles importantes affaires nous l'amènent. » J'étais à la fois curieux et chagrin de ce que j'allais apprendre. Je descendis donc par le petit degré et trouvai ce pauvre Narichkine, depuis si considérable comme grand maréchal, assis sur les dernières marches. Quand il me vit il se leva, de grosses larmes aux yeux. « Vous me pardonnerez, j'espère, de venir vous faire une commission terrible, mais il a fallu

(1) Rostoptchine au comte Vorontsov, lettre du 20 juillet 1794. *Archives Vorontsov*, t. VIII, p. 99.

obéir. » Ce mot de « terrible » était fort ridicule à l'oreille d'un homme dans la plus haute faveur. « Voyons, monsieur Narichkine, cette commission si terrible? — Monseigneur m'a chargé de vous dire que le premier acte de justice qu'il fera en montant sur le trône sera de vous faire trancher la tête. — Voilà un homme bien pressé, dis-je en riant, d'entrer en besogne. » Puis, plus sérieusement : « Je suis fâché, monsieur, de vous voir chargé d'une telle commission. Dites à Monseigneur que j'aurai l'honneur de lui écrire. — Gardez-vous en bien, il ne peut souffrir qu'on lui écrive. — Hélas, monsieur, une fois que me voilà condamné à la mort, il me reste moins d'inquiétude sur ce qui peut plaire ou déplaire à Sa Majesté Impériale. » Puis, prenant le ton d'un homme fort accoutumé à donner audience, je souhaitai la bonne nuit à son chambellan officieux.

J'écrivis le lendemain une lettre fort respectueuse et fort courte où je déplorais d'avoir encouru une disgrâce aussi inouïe sans pouvoir en soupçonner la raison, mais qu'au risque de paraître la mériter je conjurais Monseigneur de se garder des jugements précipités et des condamnations préalables. Je m'attendais à de deux choses l'une : ou que Son Altesse Impériale me ferait appeler pour s'expliquer, ou qu'elle me ferait défendre de me trouver en sa présence ; ce qui eût été fort embarrassant pour quelqu'un qui ne le rencontrait que chez l'impératrice; mais il en arriva autrement.

Je reçus de M. de Nicolaï une lettre qui me fit hausser les épaules. Il m'annonçait que Monseigneur avait reçu la mienne, mais ne pouvait répondre pour deux

raisons : l'une qu'il avait trop d'esprit, l'autre que la grande-duchesse était prête à accoucher. Le lendemain l'impératrice me demanda quelle commission si importante M. Narichkine pouvait avoir à me faire. Je priai Sa Majesté de la regarder comme peu digne de l'occuper, mais ce fut en vain. Voulant alors lui faire sentir sans le lui dire combien ma position était délicate, je la priai de bien vouloir m'ordonner de parler, ce qu'elle fit incontinent. Sa colère fut extrême. Elle devint fort rouge et répéta plusieurs fois : « Il n'en est pas encore à couper des têtes ; il n'est pas même sûr d'y arriver jamais. Je lui en dirai deux mots ; cela n'est pas tolérable. Il devient fol. »

Le grand-duc eut ordre de venir le lendemain matin à Tsarskoïé-Sielo et la semonce fut telle que, toujours effrayé en pareille occasion, il me fit les révérences les plus aimables. Je ne le vis plus dès lors que chez l'impératrice ou chez lui aux grandes fêtes. Il me faisait bonne mine, mais sans me parler, jusqu'à l'époque où, nommé à l'ambassade de Naples, il me dit : « Si la chose vous fait plaisir, je vous en félicite ». On remarqua que depuis la scène que je lui avais value il devint un peu plus circonspect dans sa manière de traiter la cour. Son ami Rostoptchine, d'ailleurs, lui apprit à ne pas se démasquer si tôt, et du fond de sa retraite de Gatchina lui donnait des conseils qui eussent été excellents s'ils avaient eu d'autre base que la fourberie et l'intrigue. Je me souviens qu'un jour où l'on contait dans les petits appartements une nouvelle frasque du grand-duc, le comte Zoubov dit avec sa manière franche : « Il est fol. » L'impératrice lui répondit : « Je le sais comme vous, malheureusement il ne l'est

pas assez pour pouvoir mettre l'État à l'abri des maux qu'il lui prépare. »

Mon ambassade de Naples et la prison d'état où je fus mis à mon retour m'ont ôté le moyen de donner des détails circonstanciés sur la conduite que tint le grand-duc pendant les deux dernières années de l'impératrice (1794-1796). Ce que je sais, c'est que ce prince, toujours entouré d'une troupe de personnes appelés les « Gatchinois », ne quittait presque pas la campagne et ne venait en ville que pour les occasions solennelles, mais qu'il n'en fut que plus prompt à venir s'établir dans la capitale sur la première nouvelle que Sa Majesté s'était trouvée mal. Cette grande souveraine respirait encore que, sans respect pour cette grande morte, M. Rostoptchine et le comte Chouvalov s'étaient emparés de la chambre à coucher et n'y laissaient entrer que leurs amis et leurs créatures. Je n'ai jamais compris que le comte Zoubov et d'autres perdissent assez complètement la tête pour souffrir une telle profanation.

Avant d'entrer dans les détails de ce règne extraordinaire, laissant la politique que je n'ai pas été à même de juger, je crois devoir rapporter ce que j'ai vu des soins qu'on s'est donnés pour gâter le cœur de Paul Ier et achever de troubler son esprit. Il aurait fallu l'engager à continuer le traitement de son chirurgien Freigang qui le purgeait tous les mois au renouvellement de la lune, traitement antibilieux qui réagissait favorablement sur son caractère. Après son avènement au trône, ce régime bienfaisant fût devenu bien plus important et il eût été du devoir de ses prétendus amis de l'engager à le suivre, mais l'empereur délivré de ses

craintes (de ne pas régner) ne songeait qu'à régner le plus qu'il pouvait. Les favoris songeaient moins à la santé du souverain et au bonheur des sujets, qui en dépendait, qu'à l'embonpoint de leurs finances. Freigang (1), pour s'être trop vanté, fut chassé et la bassesse, la méchanceté des petits entours achevèrent de perdre ce malheureux prince au moral et au physique.

La révolution française avait produit un effet prodigieux sur lui ; il en était épouvanté. Il me dit un jour : « Je n'y pense qu'avec la fièvre et n'en parle que dans le transport. » Dès lors tout ce qui ne lui avait que déplu le révolta. Quelques désordres inséparables d'une grande administration lui parurent des fautes majeures et le plus léger oubli lui sembla un crime prémédité. C'était le moment de calmer sa tête, d'adoucir son humeur, de lui persuader que la douceur alliée à la fermeté est l'arme la plus puissante pour un prince.

Mais qui étaient alors les amis de celui qui régnait sur un si vaste empire? Qui devait avoir tant d'influence sur les destinées de l'Europe? Un prince Kourakine, aussi sot que possible, qui, parti d'une profonde nullité, parvint à force d'adulation aux plus hauts honneurs, un chambellan Wadkovski, aveuglement méchant, un prince N. Galitzine (2), depuis premier écuyer, libertin converti se croyant homme d'État et qui consolait le grand-duc des scènes de jalousie de sa femme par la perspective de pouvoir comme empereur l'enfermer dans un couvent, un comte d'Esterhazy,

(1) La disgrâce du chirurgien Freigang — s'il y eut une disgrâce — fut en tout cas seulement temporaire. Le 24 décembre 1796 l'empereur lui fit cadeau de 400 « âmes ».

(2) Nicolas Alexiéievitch (1751-1809).

menin (1) des princes français, qui, après avoir coopéré à toutes les fautes qui amenèrent la révolution en France, venait dire sans cesse en secouant sa tête sinistre : « Ce n'est qu'en versant le sang à temps que l'on prévient les troubles dans une grande monarchie. » Tels étaient les conseillers d'un prince dont l'esprit se rétrécissait de plus en plus dans les disputes domestiques, entre sa femme, Mlle Nélidov, et leurs adhérents.

Il monta enfin sur le trône et fut comme en extase devant la plénitude de sa puissance. C'était encore le moment de placer des devoirs au milieu du tableau, mais il parait que l'on ne trouva pas de moyen plus prompt de le captiver que de lui montrer que tout n'existait que pour et par lui et qu'il pouvait en user sans scrupule, suivant son bon plaisir. De tous les coins de l'empire, tels qu'en un jour de résurrection, parurent des vieillards, civilement morts depuis trente-cinq ans, étrangers au ton de la cour, à l'urbanité du règne de Catherine II, aux événements menaçants de l'Europe, aux lumières qui en étaient le résultat. Ils rapportèrent avec leurs antiques vêtements leurs anciennes manières et ne surent que se prosterner et adorer. Qu'en arriva-t-il ? Toute la génération en possession des places, ne pouvant tout à coup imiter ces vieux modèles, ne pouvant croire même que ce serait un moyen de plaire, parut une race de rebelles qui levait le front, tandis que les patriarches s'humiliaient devant l'oint du Seigneur. Le souverain s'en plaignit à eux; ils répondirent qu'ils réprouvaient hautement

(1) Gentilhomme attaché autrefois au service du dauphin.

leurs fils et leurs neveux, les traitèrent d'êtres corrompus par la philosophie, qui leur faisait horreur et forcèrent un tyran, qui s'essayait, à croire qu'il n'y avait que le système de Pierre Ier et d'Anne qui convienne à la Russie. Mais les temps étaient changés. Catherine, par la douceur du joug et la gloire du succès, avait fait naître la fidélité de l'amour et l'obéissance de l'admiration. Paul, entouré de vieillards et de jeunes gens inconnus, crut pouvoir exiger d'emblée ce qu'il faut commencer par mériter. L'impossible ne saurait s'obtenir. Il commença par exiler, non les plus coupables, car personne ne songeait à l'être, mais les plus froids, les moins empressés, les moins prosternés. Les exils refroidirent extrêmement les autres ; nouveaux exils, nouveaux refroidissements et bientôt consternation générale d'une part et de l'autre soupçons et fureur en permanence, si bien qu'au bout de trois ans il ne se trouva plus à Saint-Pétersbourg un homme en place ni une famille de tout ce qu'y avait laissé en mourant l'impératrice Catherine.

C'est la suite inévitable de toute violence injuste. Isolé au milieu d'une cour composée de parvenus, privé des douceurs de la bonne compagnie ; ne voyant plus que des valets, des espions et des bourreaux ou des gens toujours prêts à devenir l'un ou l'autre, son cœur se resserra et se corrompit, son esprit se rétrécit et perdit la proportion des hommes et des choses. Les fortunes scandaleuses qui signalèrent son règne ne furent du reste pour la Russie qu'un malheur passager ; mais une plaie qui se découvrit alors et qui, je le crains, ne se guérira pas de sitôt, c'est que la grande noblesse, qui se plaint depuis si longtemps du peu de

cas que fait d'elle le gouvernement, n'a réellement plus d'existence que celle qu'il veut bien lui accorder. J'ai dû signaler cette triste vérité avant de traiter des causes et des effets du despotisme. Les maladies qu'engendrent la crainte, l'inaction et l'ennui dégénérèrent en épidémie sous le règne de Paul Ier et, pour peu qu'il eût duré, eussent rendu le deuil général. Les grands de ce pays n'ont point en eux cette force d'esprit, cette dignité individuelle qui réduit si fort le domaine de la tyrannie. Ignorants, incapables de s'occuper et de s'instruire, trop apathiques pour essayer de se distraire, ils boivent goutte à goutte la ciguë que leur verse la cour et en eux rien n'invite le tyran au repentir ni ne le condamne au respect.

Je cesse d'écrire l'histoire et ne serai plus qu'un triste fabricateur de chronique. Je me bornerai à classer d'après les années les faits consignés dans mes journaux et, lorsque j'y joindrai quelques réflexions, ce seront celles que je fis sur les lieux et à l'époque où ces faits se passèrent. Souvent on s'étonnera de ne trouver aucune explication de ce que je rapporte ; c'est que je n'aurai pas pu l'éclaircir.

Du reste, avec le manque de suite qui caractérisa les projets de ce règne, il était impossible de rechercher les causes et les effets. Ne connaissant la Russie que sous Catherine, les lumières que cette grande souveraine s'était plu à développer en moi se sont éteintes avec elle. Je me suis trouvé tout à coup au milieu de choses inconnues, du chaos. Me sentant hétérogène à ceux qui gouvernaient, j'ai traversé ce règne comme dans un tourbillon toujours trop brillant ou trop obscur pour que mes yeux aient pu s'y faire.

1796 (1)

La première idée qui occupa Paul Ier fut de déshonorer sa mère, et les deux moyens qu'il y consacra furent de faire déterrer Pierre III, dont il ne se croyait pas le fils, ainsi que la suite le prouva, et de montrer la plus grande compassion au prince Zoubov, favori en place à l'époque de la mort de l'impératrice. Il y avait à la fois dans le premier de ces moyens beaucoup d'adresse apparente et de maladresse réelle en faisant croire, par une pitié filiale si recherchée et si publique, que la bonté de son cœur était au-dessus de tous les calculs politiques; de maladresse parce qu'un souverain qui se respecte, qui est père d'une nombreuse famille, doit à l'État même de ne pas réveiller des souvenirs inutiles et des questions délicates dont l'examen ne peut se faire sans une sorte de déshonneur préalable. Je ne pense pas qu'il y ait des doutes fondés sur la légitimité de l'empereur et, comme en tout état de cause on est plus sûr de sa mère que de son père, il est inouï d'aller déterrer l'un pour servir de témoin contre l'autre et d'employer les morts à détruire une gloire qui avait effacé bien des choses, et qui composait le seul droit au trône de celui qui allait si imprudemment s'en priver.

Il fut ordonné de trouver le corps de Pierre III; cela devait être fort aisé : il avait été enterré dans le cimetière du couvent Saint-Alexandre-Nevski. Un vieux moine indiqua la place. On dit pourtant qu'on ne trouva

(1) Il est bon de faire observer que le comte Fédor n'était pas fort en chronologie. Souvent les événements qu'il assigne à une certaine année du court règne de Paul Ier se rapportent à une autre.

de reconnaissable qu'une botte et que cette bière était celle d'un... (*illisible*)... Quoi qu'il en soit, cette botte et ces ossements furent mis dans un cercueil pareil à celui de l'impératrice, et placé à côté du sien sous un même catafalque. Cela fut d'un effet prodigieux; les niais battaient des mains, les gens sensés baissaient les yeux, mais ce qui acheva de paraître sublime aux premiers fut qu'on choisit pour rendre les honneurs à Pierre III les gens qui avaient préparé sa mort et parmi lesquels se faisaient remarquer le prince Orlov, le vainqueur de Tchesmé et le grand maréchal prince Bariatinski. Le premier était vieux et cassé depuis de longues années et comme on allait se mettre en marche — et elle devait être longue, — il objecta l'impossibilité d'y figurer. Mais Paul, qui était là pour se repaître d'un supplice très mérité sans doute, mais bien peu convenable, lui fit remettre sur un carreau de drap d'or la couronne impériale et lui dit d'une voix de stentor : « Prends et marche. » Si au sortir de là le comte Orlov eut la permission ou l'ordre d'aller voyager, tandis que le prince Bariatinski fut exilé, ce fut un nouveau raffinement, une manière de plus d'attirer l'attention du monde sur ce que les conseillers de l'empereur appelaient un grand acte de justice.

Ce grand pas fait, on pouvait s'attendre à bien d'autres et l'attente publique ne fut pas trompée. Deux espèces de gens absolument inconnus à Saint-Pétersbourg occupèrent tout à coup les avenues du trône. L'empereur, d'une main semblait créer, et de l'autre ressusciter.

Ici, c'était un assemblage de petites figures vulgaires habillées d'uniformes qu'on n'avait point encore vus,

décorées d'ordres qu'on ne connaissait pas encore, sans manières, hors l'insolence dans la démarche et le regard, sans noms, et lorsqu'on s'en informait, on recevait pour toute réponse : « Ce sont des Gatchinois, » c'est-à-dire des gens que l'empereur avait dressés et vêtus à sa manière pendant le long séjour qu'il avait fait à Gatchina. Cela formait de telles caricatures que les Wadkovski, les Narichkine, les Rostoptchine, les favoris enfin, vêtus comme les autres, ne se reconnaissaient point à première vue. Là, c'était une troupe de gens entre soixante et quatre-vingts ans, couverte de vieilles housses vertes chamarrées de larges galons d'or bien usés, se prosternant à chaque mot, baisant la main à chaque sourire de l'empereur et apportant chacun en manière d'hommage quelque oripeau du temps de Pierre III. A leur tête était M. Goudovitch, ami intime de ce monarque et dont la conduite noble et mesurée avait mérité l'estime de Catherine II, dont il ne voulut jamais rien accepter ; homme médiocre mais vertueux et qui, ayant voulu être franc avec le père, fut bientôt éconduit. Parmi eux était aussi Ismaïlov, mon beau-père, renvoyé comme capitaine aux gardes en 1762. Celui-là avait apporté un bonnet de grenadiers à corne et une vieille hallebarde. Il obtint les petites entrées, dîna et soupa tous les jours avec Leurs Majestés Impériales, fut fait lieutenant-général, grand-croix de Sainte-Anne, chevalier de Saint-Alexandre, et reçut en don, outre un fort bel hôtel à Saint-Pétersbourg, une terre très considérable (1). Ce fut à son

(1) Pierre Ivanovitch Ismaïlov (1724-1807) fut rayé des listes du régiment Préobrajensky le 28 juin 1762, car c'est grâce à sa vigilance que Passek fut arrêté. Peu de jours après l'avènement de Paul Ier au trône,

crédit que je dus de sortir de la forteresse de Pernau d'abord après l'avènement de Paul Ier au trône. Sa Majesté voulut bien me pardonner un crime que personne, ni moi-même n'a jamais connu et qu'en tout cas je n'avais pas pas commis à son égard. Et pour que rien ne manquât à une grâce si éclatante, pendant que j'étais à genoux, Elle daigna me dire : « Si ma mère vous a exilé en Livonie, moi je vous exilerai en Sibérie. » C'était apparemment pour l'amour de la rime, car pour de la raison il n'y en avait guère dans ce propos. On ne me rendit point mon ancienneté à la cour et, comme j'avais ri d'une charge de maître des cérémonies créée pour le prince Bariatinski, fils de la princesse de Holstein-Beck, l'élégant le moins propre à cette fonction, l'empereur pour m'humilier en créa sur-le-champ une seconde charge pareille pour moi. En me le faisant annoncer par M. Narichkine, il me fit défendre de dire des bons mots sous son règne. Comme je n'en faisais pas métier, je résolus de me taire. On conçoit, après la manière dont j'avais été traité par Catherine, quel effet produisit sur moi le début de son successeur.

Au premier cercle diplomatique que tint ce prince, il avait dit à ceux qui le composaient : « Messieurs, je n'ai point hérité des querelles de ma mère et veux que vous en avertissiez vos cours » . Il disait aussi : « Je ne suis qu'un soldat, je ne me mêle ni d'administration, ni de politique, je paie Bezborodko et Kourakine pour vaquer à ces choses-là. »

Je ne dirai de sa politique que cela : lorsque les cir-

il fut en effet promu du rang de capitaine d'infanterie à celui de lieutenant général.

constances l'obligèrent à s'occuper des véritables intérêts de l'Etat, il fut toujours forcé d'en revenir aux errements de la politique de Catherine. Son début dans l'administration intérieure ne fut pas moins singulier et fut suivi de démarches marquant tant d'ignorance qu'on ne concoit pas qu'il se soit trouvé tant de personnes pour vanter ce prince comme un grand justicier. Un ukase dont sa haine contre feu l'impératrice s'était promis une grande satisfaction produisit un étonnement général. Il autorisait à demander justice du passé, à porter avec confiance aux pieds du trône les plaintes étouffées sous le règne précédent, mais personne ne parut et les démarches faites sous main n'amenèrent personne devant la commission chargée d'examiner les récriminations. Quelques jours plus tard, les parvenus qui composaient le conseil secret voulant porter un coup sensible à la noblesse qu'ils commençaient déjà à faire craindre à l'empereur, lui persuadèrent de faire publier un édit par lequel les serfs étaient admis à intenter action contre leurs maitres. Le feu n'a pas d'effet plus rapide. L'insurrection dans les gouvernements de Novgorod et de Tver fut si générale qu'il fallut envoyer à la hâte le prince Repnine avec six mille hommes pour contenir les insurgés (1). Le législateur imprudent fut obligé de revenir sur ses pas... (*illisible*) ... qui maintenait le premier en y ajoutant toutefois la clause que tout serf qui porterait plainte contre son

(1) Les historiens russes assignent comme cause de cette insurrection un ukase de Paul par lequel il ordonnait aux paysans de prêter serment aussi bien que les autres classes. Ce manifeste produisit parmi la population rurale l'impression d'un acte d'émancipation, les paysans n'ayant point été admis jusqu'alors à prêter le serment de fidélité.

maître commencerait par recevoir quelques coups de knout, et ne serait écouté qu'après avoir passé par les mains du bourreau. Il ne resta de ces essais qu'un établissement qui eût été fort bien s'il n'avait eu visiblement pour but de favoriser les délateurs. C'est ce qu'on appelait la « Boëtte ». C'était une petite loge placée à la droite de la grande entrée du Palais d'hiver avec une petite fenêtre dans laquelle on jetait les requêtes et les lettres adressées à l'empereur; idée fort magnanime, mais qui rappelait trop les gueules du lion de Venise.

Parmi les milliers d'ordonnances qui se succédèrent d'heure en heure il en parut une si extraordinaire, je dirai même si odieuse pour les hautes classes, si comique dans ses résultats que la majorité des habitants n'ayant pas de quoi y satisfaire, la capitale offrait alternativement des rues désertes et des mascarades de carnaval. Il défendait de sortir en frac; il ne fallait paraître hors de chez soi qu'avec l'habit habillé de son état, l'épée au côté, les décorations si on en avait. Les chapeaux ronds, les pantalons, les bottes à revers, les souliers à cordons, tout cela était sévèrement défendu, et sur-le-champ. de sorte que le temps physique manquait et que les moyens pécuniaires ne suffisaient pas à l'obéissance passive. Les uns se virent forcés de rester cachés chez eux, les autres parurent comme ils purent; c'étaient des petits chapeaux ronds transformés au moyen d'épingles en chapeaux à trois cornes, des fracs dont on avait ôté le collet rabattu et sur lesquels on avait cousu des pattes de poches, des pantalons retroussés en dedans et assujettis au genou, des cheveux coupés en rond, couverts de poudre, et auxquels

on avait attaché une queue. J'avais imaginé de ne sortir le matin qu'en voiture; de me faire conduire hors de portée de toute inquisition et de me promener ensuite dans le costume ordinaire. Mais je m'aperçus bientôt que c'était jouer trop gros jeu parce que devant, suivant l'usage, descendre de voiture devant chaque personne de la famille impériale, je risquais à tout instant d'être pris en contravention.

Les étrangers, les Anglais surtout, se crurent au-dessus de cette loi, mais la police les traita si cavalièrement, on fit si peu droit aux plaintes de ceux contre lesquels elle avait sévi qu'ils jugèrent plus prudent de s'y soumettre. Les francs-maçons même qu'il avait protégés si chaudement comme grand-duc, auxquels il avait l'air de se voir affilié avec tant de plaisir, ne lui parurent plus que des conspirateurs privilégiés et qu'il fallait faire disparaître de la surface de l'empire.

Mais si d'une main il nivelait l'espèce humaine, de l'autre, non moins prompte, il la couvrait tellement de marques d'honneur (1) qu'elles en perdirent tout leur effet tant à cause de la profusion avec laquelle on les distribuait que du choix de ceux sur lesquels on les faisait tomber de préférence. J'ai dit que l'ordre de Sainte-Anne avait été partagé en quatre classes et devint le signe distinctif des Gatchinois. Celui de Sainte-Catherine, auquel feu l'impératrice avait conservé un

(1) Sous le règne de Paul deux dames, les comtesses Litta et Gagarine, furent créées chevaliers de l'ordre de Malte. Le valet de chambre turc de l'empereur, Koutaïssov, jouit de la même distinction. La rapidité de sa carrière fut véritablement prodigieuse : le 6 décembre 1798, grand veneur; le 22 février 1799, baron; le 9 janvier 1800, comte. Un autre, le frère de la belle Mme Gagarine, était à dix ans aide de camp de l'empereur.

si grand lustre, que sous son règne à peine quelques dames l'avaient obtenu, fut divisé en deux classes et les promotions devinrent journalières. Il en fut de même des dames à portrait, dont le nombre ne s'était jamais élevé à plus de quatre ou cinq et, quant aux demoiselles des chiffres, elles formèrent bientôt une légion. Mais rien n'égala la prostitution des grades militaires. On vit des généraux qui n'avaient pas encore de barbe, et le bâton de maréchal, qui jusque-là n'avait pu s'acquérir que sur les champs de bataille, se donnait à la parade. La dépréciation des honneurs devint telle que l'Empereur en fut frappé lui-même. Un jour le prince Repnine ayant voulu donner à la parade son avis sur quelque chose, l'Empereur lui dit : « Monsieur le maréchal, vous voyez cette garde montante ? Elle est de 400 hommes. Eh bien ! je n'ai qu'un mot à dire et ils sont tous maréchaux. » Ce fut au même maréchal qu'il dit tout haut en plein cercle, trouvant qu'il se plaçait trop en avant : « Sachez qu'il n'y a de grand seigneur en Russie que ceux auxquels je parle et pendant l'instant où je leur fais cet honneur. » Le militaire était l'occupation principale et l'importance de la parade telle, que toutes les affaires du jour dépendaient de son plus ou moins de réussite. Les Gatchinois formés en secret sous le règne précédent devinrent les instructeurs et les inspecteurs de toute l'armée, qui eut bien de la peine à oublier tout à coup ce qu'elle savait pour apprendre ce qu'elle n'avait jamais vu. Les plus vieux généraux se voyaient traités en écoliers. On voyait derrière le souverain des gens à cheval qui s'y tenaient à peine. Mais aucun corps n'eut tant à souffrir que la garde. Elle n'avait été sous les impératrices qu'un corps

d'apparat par les grades duquel tout le monde passait pour arriver à la cour ou entrer avec avantage dans la ligne. Elle n'avait jamais quitté la capitale, si ce n'est dans le premier trouble de l'attaque imprévue de Gustave III et, si le soldat à cette occasion avait fait preuve de bravoure, les officiers s'étaient conduits à la manière la plus misérable. Il fallait donc la refondre et pour faire cette grande opération avec succès et sûreté, car c'étaient des espèces de janissaires, on commença par la larder de Gatchinois qui répondirent de tous et réussirent bien à l'accomplir, à quoi les distributions en argent et en viande contribuèrent toutefois autant que les paroles et les coups.

La passion de Paul pour les cérémonies égalait presque celle qu'il manifestait pour le militaire. Soir et matin il y avait quelque raison de tenir la cour en haleine. Les fêtes d'église, les jours de naissance de la famille impériale, les fêtes d'ordres, tout cela ne suffisait pas. Les après-midi il allait en cérémonie à la chapelle pour tenir sur les fonts tous les enfants des soldats; mais cet exercice finit par l'ennuyer et le grand maréchal se trouva peu à peu chargé de cette fonction à la place de Sa Majesté. On baisait la main et on se mettait à genoux à tout propos et non comme autrefois pour la forme; il fallait que l'Empereur entendît le genou frapper le plancher et sentît le baiser s'appliquer sur sa main.

Que de courtisans eurent défense de paraître pour y avoir manqué, plus par embarras sans doute que par mauvaise volonté! Que de courtisans subirent alors le même sort pour avoir essayé de conserver un reste d'élégance! Un dimanche, après la messe et pendant le

cercle, un aide de camp, après en avoir reçu l'ordre à l'oreille, prit le prince G... par le bras, le conduisit dans la cour, fit assembler la garde et, là, devant le front, l'Empereur et toute la cour étant aux fenêtres, il le fit asseoir sur la caisse et recoiffer par le tambour.

Les entrées, qui avaient toujours été une grande distinction, furent accordées à tant de gens que le cercle de Sa Majesté n'était plus qu'une cohue. Tout cela baisait la main en passant deux à deux dans un défilé que formait d'un côté l'Empereur et l'Impératrice et de l'autre le grand maréchal et le maître des cérémonies, qui étaient les derniers à jouir de cet honneur et se trouvaient responsable du bruit et des gaucheries de tout ce monde-là. La peur faisait qu'on s'accrochait en allant au baise-main, qu'après s'être accrochés on se faisait des excuses, pendant ce temps d'autres se préparaient à l'honneur qui les attendait en se mouchant et le tout maintenait un petit murmure qui mettait l'Empereur dans de grandes fureurs. Tantôt il nous ordonnait tout haut d'aller donner des leçons sur le respect qu'on lui devait, tantôt impatienté du peu de succès de nos représentations ou plutôt de nos supplications, car nous priions le monde d'avoir pitié de nous, il criait de sa voix sépulcrale : « Silence ! » ce qui faisait pâlir les plus intrépides. Je me souviens qu'un jour que je terminais la cérémonie en lui baisant la main à mon tour, il me dit avec assez de bonhomie qu'il était singulier qu'on ne parvînt pas à faire observer le respect dû à la circonstance. Le croyant bien disposé, je lui dis : « Hélas, Sire, rien n'est si bruyant que le silence de six cents personnes. » Sur ce mot il se redressa tout rouge de colère et me dit : « Je vous trouve

bien osé de faire de l'esprit lorsque vous n'êtes là que pour recevoir mes ordres ! » En général, cependant, il était content de ma manière de faire et souvent il me dit : « Vous faites votre service avec dignité et comme un grand seigneur ; s'ils étaient tous comme vous, cela rappellerait Louis XIV. Vous ne perdez jamais la tête et je n'ai dans les cérémonies qu'à vous regarder pour savoir ce que j'ai à faire. » C'est que je n'avais jamais peur et que j'avais résolu de me venger de l'humiliation de cette triste place par un aplomb et une attitude qui en imposassent à Sa Majesté elle-même. Aussi MM. W... et C... et mon collègue le prince Bariatinski étaient-ils indignés que je ne suasse pas toujours sang et eau comme eux et qu'il y eût des éloges pour moi là où il n'y avait que des semonces pour eux.

Je terminerai l'article de cette année par donner une idée du système financier de l'Empereur. Comme tout selon lui avait été détestable sous le règne précédent, il n'avait pas manqué de relever la faute qu'on avait faite en émettant du papier-monnaie à outrance, et par un amour-propre qui était, je crois, sans exemple, il voulut que l'argent monnayé valût plus qu'il n'annonçait. On conçoit que cet argent disparût rapidement, la refonte donnant un gain assuré, et en Russie les intelligences étant fort ouvertes en fait de profit. Il ne voulut pas, à cause de sa laideur, qu'on mît son effigie sur cette précieuse monnaie et y substitua la devise que les templiers portaient sur leur grand étendard, le Beauséant. Alexandre Ier imita son exemple ; je ne sais si les souverains, soit orgueil soit modestie, ont le droit de frauder ainsi la postérité.

Bien des gens, voyant continuer la faveur de M. Bez-

borodko, crurent à la fable répandue au commencement du règne, à savoir que Catherine II avait fait un testament contresigné par quatre grands seigneurs par lequel la couronne passait à son petit-fils et qui aurait été livré par ce ministre à l'Empereur. Mais d'abord l'impératrice connaissait trop bien les affaires pour croire que quelques mots signés de sa main suffiraient à changer les destins de l'empire. Ensuite, qu'est-ce qu'on peut appeler en Russie des grands seigneurs? Quel est leur pouvoir s'ils ne conspirent? Quelle est leur considération s'ils s'éloignent des marches du trône? Enfin, où en aurait-elle trouvé quatre assez imbéciles pour signer un acte illusoire qui les conduisait immédiatement à l'échafaud? Le crédit de M. Bezborodko ne reposa que sur ses talents ou, pour mieux dire sur son habitude des affaires dont on ne pouvait se passer au début, sur ce qu'il était sorti des basses classes, circonstance à laquelle le despotisme a toujours attaché un grand prix et sur l'espèce d'attrait qu'avait l'empereur pour M. Kotchoubei, son neveu (1). Le mérite de ce ministre fut de conserver, aux premières transactions du règne, les formes reçues et d'obliger l'empereur à ne pas rompre trop tôt et trop violemment les mesures politiques qu'il avait trouvées établies.

Une idée grande et belle vint occuper l'Empereur

(1) A l'occasion de son couronnement Paul Ier combla littéralement Bezborodko de dons magnifiques. Ce fut d'abord une terre dans le gouvernement d'Orlov et 30,000 hectares dans le gouvernement de Voronèje, puis 6,000 âmes à son choix et enfin la dignité de prince russe. Cependant ces cadeaux généreux ne suffirent point à rétablir l'équilibre du budget de ce prince fastueux. L'entretien d'un véritable sérail à la turque et l'acquisition de précieux tableaux de maîtres lui coûtaient des sommes fabuleuses. Ses héritiers eurent à régler des dettes énormes après sa mort, qui survint en 1799.

vers la fin de l'année; ce fut de rassembler à l'ombre de son trône les souverains détrônés. Il leur fit proposer à tous cet asile inviolable. Le Pape fut sollicité de se rendre à Saint-Pétersbourg, mais son grand âge, la transition des climats, l'inconvenance d'une retraite au sein de l'église schismatique, tout s'opposait à ce qu'il acceptât la proposition. Il ne prévoyait pas encore les traitements cruels qui l'attendaient ou s'était déjà résigné au martyre. Le roi de Pologne profita seul de ces offres généreuses et fut reçu en roi. L'intimité devint embarrassante dès le second jour. Le roi m'a conté que l'Empereur le sollicita les larmes aux yeux et en lui baisant les mains de lui avouer qu'il était son père, ce qu'il ne pouvait faire ayant la certitude que ce n'était pas lui. L'Empereur, qui avait mis le plus grand prix à une naissance dont il se croyait sûr, changea de ton pour exiger à cet égard des détails qu'il craignait, mais le roi tint bon et chercha à lui prouver, par les raisons les plus solides, qu'il pouvait et devait se croire le fils de Pierre III, dont Paul, à plusieurs reprises, et par un retour inconcevable, avait parlé comme d'un ivrogne et un prince incapable de régner.

Au milieu des actions extraordinaires de l'Empereur, il y en avait cependant qui montraient la noblesse de son cœur. Bien qu'on n'ait voulu voir dans la délivrance du général Kosciuszko qu'une manière nouvelle de nuire à la mémoire de Catherine II, il faut avouer qu'il y eut bien de la grâce dans ce qu'il y mit. Il fut, accompagné du grand-duc Alexandre, le trouver dans sa prison pour lui annoncer la liberté et une pension et se contenta en retour de sa parole d'honneur. On aura beau dire, le plaisir de voir les heureux qu'on fait, la

confiance qu'on accorde à un ennemi prouvent un bon cœur. Malheureusement celui de Paul avait rarement de l'influence sur son caractère.

1797

Un sacre est une bien grande affaire pour un prince qui a la passion des cérémonies et qui, se sentant muni du pouvoir spirituel et temporel, croit devoir les faire rivaliser pour en assurer et en augmenter l'éclat. C'est aussi une grande affaire pour des courtisans qui cherchent, au bout de leurs moindres actions, des grâces ou des cadeaux.

Il y avait donc bien longtemps qu'on s'en occupait à Saint-Pétersbourg et que toutes les pensées se portaient sur Moscou, terme et théâtre de leur gloire nouvelle. Ceux surtout qui comptaient sur une faveur double croyaient qu'ils allaient être sacrés en même temps que leur empereur, et que la faveur dont ils jouissaient en prendrait un caractère indélébile.

Pâques tombant sur le 5 avril, ce jour-là fut choisi pour le sacre. L'oint du Seigneur devait paraître sur le trône au même jour où Dieu reparaît sur l'autel. Il se flattait d'en devenir doublement sacré à ses sujets. On verra bientôt jusqu'où il poussa le désir de l'être.

Je copie ici mon journal qui est très exact puisque, comme on se le rappelle, j'étais maître des cérémonies.

15 *mars*. — Leurs Majestés partent et font le voyage en cinq jours. Tout le voyage se fit en habit habillé, l'épée au côté.

Leurs Majestés trouvèrent, à Pétrovski, la cour, le

conseil secret et les dames des trois premières classes. Dès que le clergé eut fait les cérémonies d'usage, Elles se retirèrent dans leurs appartements. Il y avait là un fameux personnage; c'était Platon, archevêque métropolitain de Moscou, auquel sa place assurait le droit de sacrer l'Empereur, mais Sa Majesté ne l'aimait pas et, ayant voulu lui ôter jusqu'au moindre doute à cet égard, aurait déclaré qu'il ne voulait pas l'être par lui. Gabriel, archevêque métropolitain de Novgorod, devait le remplacer. Platon, supérieur à cet affront, avait déclaré qu'il assisterait au sacre comme simple curé de son église, et Paul ne se sentait pas assez fort pour le lui défendre. Très malade, il s'était fait porter à Pétrovski. Personne, pendant la longue attente à laquelle nous y fûmes condamnés, ne s'était approché de lui. Moi seul, qui le connaissais beaucoup pour avoir résisté à son éloquence lorsqu'à l'occasion de mon mariage il voulut me convertir (les Golovkine étaient protestants), je fus m'établir à côté de lui. Il en fut touché et il me dit en souriant : « Parmi cette foule de bons chrétiens je n'ai rien à espérer que d'un hérétique. »

Après un quart d'heure de retraite, Leurs Majestés Impériales reparurent dans la rotonde. L'archevêque de Novgorod les harangua comme président du Saint-Synode. Après lui parla le métropolitain Platon comme archevêque de Moscou. Son discours fut long, mais si beau, si plein d'immortelles vérités que Leurs Majestés Impériales furent touchées jusqu'aux larmes et lui baisèrent les mains avec une vive émotion (1). L'Empereur

(1) Jamais je ne vis de scène plus touchante, bien que, de sang-froid, on ne dût considérer le tout que comme une attaque générale de maux de nerfs. (Note du comte Golovkine).

lui répondit, après quoi commença un grand baise-main à genoux; d'abord les dames, puis les hommes, ensuite de quoi Leurs Majestés Impériales parurent sur le balcon et, bien qu'on eût défendu la sortie de Moscou au peuple, la foule fut grande dans la cour du château.

La disgrâce du métropolitain venait de ce que l'Empereur ayant voulu décorer le clergé, ce qui ne s'était jamais fait, lui avait envoyé le cordon bleu que Platon avait refusé en disant : « Un chevalier doit porter l'épée, l'épée est faite pour verser le sang et le sang souille l'autel. Je ne puis être à la fois prêtre et chevalier. » Les prières, les menaces, rien ne put l'ébranler. Deux ans plus tard, l'empire se couvrant de nuages, les provinces commençant à s'indigner de la tyrannie, l'Empereur lui manda qu'il était affreux à un pontife aussi estimé de donner l'exemple de la désobéissance. Il céda et d'autant plus facilement que son exemple ne servirait à rien. Il venait de s'enfermer dans la retraite du couvent de Saint-Serge (1).

16 *mars*. — Leurs Majestés Impériales furent voir le Kremlin, l'Empereur à cheval et l'Impératrice en carrosse. L'affluence du peuple était énorme, jusqu'aux toits tout était couvert de monde. Le grand-duc Alexandre arriva dans l'après-midi. Leurs Majestés Impériales avaient été voir le palais du comte Bezborodko qui devait leur servir de demeure, le Kremlin étant trop petit et mal distribué pour loger une famille aussi nombreuse que la famille impériale.

(1) Il avait pour la cour de Rome une haine qui allait jusqu'au ridicule : « Vous vous moquerez de moi, disait-il, mais les Papes ne me semblent qu'une succession d'Antéchrists et les cardinaux des suppôts de l'enfer. » (Note du comte Golovkine).

17 *mars*. — Arrivée du grand-duc Constantin. Le soir on cloua les drapeaux du 2e régiment des Gardes.

18 *mars*. — Bénédiction des drapeaux, le matin. Leurs Majestés Impériales vont voir les enfants trouvés. Les officiers du 2e régiment eurent l'honneur de souper avec Leurs Majestés Impériales. Arrivée des grands-ducs.

19 *mars*. — Bénédiction des drapeaux du 3e régiment des Gardes.

20 *mars*. — Leurs Majestés Impériales visitent l'hôpital.

21 *mars*. — Leurs Majestés Impériales se promènent dans les environs. Visite d'un hôpital.

22 *mars*. Leurs Majestés Impériales furent entendre la messe. L'après-midi il y eut cercle pour la quatrième classe.

23 *mars*. — La journée se passe dans la retraite, la nouvelle étant arrivée de la mort de Mme de Benckendorf (1), que S. M. l'Impératrice honorait d'une affection particulière.

24 *mars*. — Dans la matinée les maîtres des cérémonies furent annoncer le sacre au corps diplomatique.

25 *mars*. — Première annonce publique du sacre. Le cortège à cheval se rassembla sous les ordres du général Arkharov à la porte de Tver. Les hérauts étaient en costume et le nôtre était composé d'un surtout de velours, couleur à volonté et richement brodé, avec des écharpes et des guêtres de satin blanc et des queues de renard, le chapeau à trois cornes à la militaire et le plumet blanc. Ceux qui avaient des décorations por-

(1) Née Schilling von Cannstatt.

taient le cordon par-dessus le surtout. La première station était au château de Pétrovski. Pendant que le cortège attend l'ordre d'entrer dans la cour, arrive le roi de Pologne. Seconde proclamation au Kremlin, troisième à la place des boutiques. Là, le cortège se partage en deux colonnes dont chacune alla de son côté suivant les ordres reçus.

26 *mars*. — Seconde procession semblable à la première.

28 *mars*. — Entrée solennelle de Leurs Majestés Impériales dans Moscou. Ordre de l'entrée : les cosaques du corps, les hussards du corps, les équipages des grands de Moscou, la jeune noblesse à cheval, les charges de cour, les gardes à cheval, les chevaliers-gardes, S. M. l'Empereur et les grands-ducs à cheval, les chambellans et les gentilshommes de la chambre à cheval, S. M. l'Impératrice en carrosse avec Mesdames Élisabeth et Hélène. Le régiment des gardes, les dames de la cour. On fut de Pétrovski au Kremlin, et du Kremlin à la ..... (1). La marche dura depuis une heure de l'après-midi jusqu'à cinq heures du soir. Le froid fut très vif ce jour-là et l'éclat de la cérémonie s'opposait à toutes les précautions d'usage.

29 *mars*. — Dans la matinée, troisième et dernière proclamation du sacre. Grande cour à laquelle fut admis le corps diplomatique. Le roi de Pologne dîna chez Leurs Majestés Impériales.

30 *mars*. — Audience du nonce après le dîner. Baptême du fils du comte B..., tenu sur les fonts par l'Empereur.

(1) Illisible.

1er *avril.* — Le matin, l'Empereur porta au Kremlin les drapeaux des gardes et vint habiter cet ancien palais.

2 *avril.* — Lavement des pieds; préparation des saintes huiles.

3 *avril.* — Répétition des cérémonies du sacre. L'Empereur y assiste. Cette répétition ne fut pas une des scènes les moins piquantes parmi tant d'autres auxquelles nous assistâmes jusqu'à extinction de chaleur naturelle. L'Empereur se conduisit comme un enfant charmé des plaisirs qu'on lui prépare et avec toute la docilité qu'on peut attendre de cet âge. Il fallait une bonne dose de peur ou de prudence pour ne pas porter sur sa figure plus que de l'étonnement. L'après-midi, il voulut faire une seconde répétition dans la salle du trône pour l'instruction de l'Impératrice. Lui ayant fait signe de venir se placer à ses côtés sous le dais, cette princesse, soit ignorance, soit modestie calculée, prit les marches latérales, mais il lui dit d'un ton rude : « Ce n'est pas ainsi, Madame, qu'on monte sur un trône; redescendez et prenez les marches en face. » Il ne restait plus un moment pour les actions simples et naturelles; on était toujours en présence depuis le grand matin jusqu'au soir et, comme Moscou est immense et que les personnes de la cour demeuraient toutes fort loin du Kremlin, le temps physique pour s'absenter n'existait pour personne. Je sais que pour ma part les trois derniers jours avant le sacre il ne me restait que quelques heures de la nuit pour me reposer et que les changements continuels de toilette se faisaient dans les corridors du couvent ou dans les innombrables recoins de cette antique demeure des tsars.

4 *avril*. — Leurs Majestés Impériales assistent à la messe au couvent de Tchoudov.

5 *avril* (1). — Jour de Pâques et du sacre. Vers huit heures, la procession se mit en marche. Le chemin depuis le palais à la cathédrale est si court que, pour gagner du terrain, elle passe autour du grand clocher. L'Empereur était en uniforme et botté, l'Impératrice en toile d'argent rebrodé d'argent et coiffée en cheveux. L'Empereur avait pour assistants les deux grands-ducs, et l'Impératrice, le grand chancelier et le maréchal comte Salticov.

La cérémonie fut longue et suivie de cent autres que l'Empereur et le grand maître des cérémonies inventaient à plaisir (2). Au sortir du sacre il y eut dîner sous le dais, pendant lequel nous eûmes ordre de faire des révérences de femmes comme on en faisait autrefois en France, en traversant le parquet de la salle du parlement. Les plats étaient portés par des colonels et accompagnés de deux chevaliers-gardes qui présentaient les armes lorsqu'on les posait sur la table. Après le dîner eut lieu la grande distribution des grâces ; elle fut vraiment grande, on pourrait même dire qu'elle fut immense. Le comte Bezborodko et les princes Kourakine (3) en eurent pour des millions. Le principe de

(1) Toutes ces dates se rapportent au vieux style.

(2) Les exigences de l'Empereur en matière de cérémonies sont fort bien caractérisées par un épisode que le comte Fédor raconte dans ses notes sur Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. « Au sacre il fut obligé de paraître en manteau royal sur un balcon derrière l'estrade où l'Empereur se faisait couronner. Soit fatigue, soit distraction, soit qu'il crût Paul trop occupé pour songer à lui, soit qu'il n'y trouvât aucune difficulté, il s'assit, mais l'Empereur s'étant retourné lui fit brusquement ordonner de se tenir debout, ce que M. Narichkine, depuis grand maréchal de la cour, ne lui mâcha point. »

(3) Les princes Kourakine reçurent deux magnifiques terres dont une

l'Empereur était que les terres des domaines rapportaient davantage à la couronne en passant par les mains des particuliers, ce qui était vrai, dès qu'il ne se décidait pas à changer l'administration. Elles furent presque toutes distribuées aux favoris et ce fut le fondement de la fortune territoriale des Gatchinois. Les cordons, les diamants, les rangs, tout ce qu'on peut distribuer fut prodigué et, calcul fait, Paul Ier, dans cette seule journée, donna fort au delà de ce qui avait été donné par ses prédécesseurs depuis Pierre jusqu'à Catherine II (1). Je fus le seul qui n'eut rien, bien que l'Empereur me fit très bon visage. Je n'en parlerais pas si ce n'était pour citer un mot assez heureux et un fait qui, bien qu'insignifiant, donne une idée de la marche des choses dans ce temps-là. Comme on était à se féliciter en sortant de la cour et que les degrés, dits l'escalier rouge, étaient couverts de gens qui s'embrassaient et se contaient leurs bonnes fortunes, M. de N... (2), grand maréchal, et qui avait été des plus comblés, voyant d'en haut que j'allais monter en voiture, me cria devant deux cents personnes : « Comment dans une telle averse avez-vous trouvé moyen de rester sous le parapluie? — Vous me feriez plaisir, Monsieur, de le demander à celui de qui tout dépend, car je n'en sais rien. »

Le lendemain, comme j'entrais dans la salle du trône, Mlle Nélidov, encore en position d'amie intime,

avait une superficie dépassant 20,000 hectares, par surcroît le vice-chancelier eut 4,300 âmes.

(1) En tout plus de 82,000 âmes. Schilder, *Paul Ier*, p. 345.

(2) Vraisemblablement Alexandre Lvovitch Narichkine, grand-maréchal en 1798. A l'occasion du couronnement il reçut seulement l'ordre de Sainte-Anne, première classe.

me dit tout bas, et d'un ton de confidence qu'elle n'avait jamais avec moi, de me rendre à trois heures dans son appartement, que l'Empereur voulait me voir en particulier. J'y fus; nous passâmes une bonne heure dans l'attente. Enfin parut Koutaïssov, le valet de chambre de confiance, qui lui parla à l'oreille. Je la vis rougir et s'embarrasser. Il sortit et elle me dit en balbutiant : « Sa Majesté vient de me faire avertir qu'elle est retenue chez l'Impératrice et que vous pouvez vous retirer. » Depuis, je n'ai jamais su ni ce qu'on me destinait, ni pourquoi l'on changea d'avis. Il est vrai que je n'ai fait aucune démarche pour le savoir.

Un objet qui pendant cette succession de cérémonies attirait l'intérêt du public était cette jolie Mme Anne (1), épouse du grand-duc Constantin, déjà si malheureuse et de plus si souffrante, qui, n'ayant pu obtenir qu'on la dispensât d'y assister, se trouvait régulièrement mal. Je me rappellerai toujours que dans un couvent où Leurs Majestés entendaient une messe, je la vis tout à coup pâlir et n'eus que le temps de l'empêcher de tomber sur le pavé et l'emportai sur un vieux tombeau où je fus obligé de l'abandonner. Cette cour, trop occupée des pompes de la vie pour apercevoir ce grand avertissement de sa brièveté, me causa une émotion qui me fit oublier que j'avais des fonctions à remplir.

(1) Le grand-duc Constantin épousa en 1796 la princesse Juliane de Saxe-Cobourg, âgée de quinze ans. En acceptant la foi grecque-orthodoxe, elle reçut au baptême le nom d'Anne. Elle supporta les brutalités de son mari jusqu'en 1801, où elle quitta la Russie pour toujours. Le divorce formel fut prononcé seulement en 1820. Elle habita longtemps la campagne d'Elfenau, près de Berne, et vint finir ses jours à la Boissière près de Genève.

On se contait à l'oreille un fait incroyable s'il n'avait eu de nombreux témoins. On disait que le grand-duc, qui n'aimait pas sa femme et qui alors était dans cette fougue qui lui fit faire tant de choses cruelles, avait, peu de jours auparavant, imaginé de faire entrer de grand matin, tandis qu'elle dormait, des tambours de la garde dans sa chambre à coucher et que, sur un signe donné, ils se mirent à battre la diane. La frayeur de la princesse fut si grande qu'on crut qu'elle en mourrait sur-le-champ. L'obligation de cacher ce fait à l'Empereur l'engagea à des efforts surnaturels pour paraître aux cérémonies du sacre et sa santé s'en ressentit longtemps.

L'Empereur, fâché de voir la fin des cérémonies, en inventa une si indécente que je fus sur le point de demander une audience pour la faire manquer. Elle consistait à dépouiller pièce par pièce les honneurs de l'empire avant de les reporter en procession au trésor. Nous vîmes paraître LL. MM. II. en grand costume du sacre et se placer sur le trône. Les grands officiers leur ôtèrent successivement les couronnes, le sceptre, le globe, les colliers de l'ordre, les manteaux. Elles restèrent là si dénuées que par une suite de sentiment que je ne pourrais détailler aujourd'hui, je me sentis les yeux pleins de larmes.

La cour était tellement excédée de fatigue, car on avait rétabli pour les dames les grands paniers et ôté tous les sièges de l'appartement du Kremlin, que l'on voyait les grands de l'empire, hommes et femmes, appuyés le long des murailles, ayant à peine la force de parler. Je ne résistai pas le dernier jour à faire une plaisanterie dans la chambre d'audience. Tandis qu'on

attendait la sortie de LL. MM., je me glissai le long des murs ainsi garnis de personnages en faisant de profondes révérences et leur disant entre haut et bas : « Je me flatte de n'avoir pas de si tôt l'honneur de vous revoir. » Si on avait osé rire à cette cour, cela eût produit de grands éclats, surtout lorsqu'avec sa mine froide, la maréchale de Repnine dit tout haut : « Voyez si on peut se fier aux nouvelles de la cour. On avait assuré que le comte Golovkine avait défense de dire des bons mots sous le règne de Sa Majesté. »

Une affaire dont on ne parla guère dans ce temps-là, mais qui pouvait amener de grands résultats et donna beaucoup à penser, c'est que l'Empereur, en sa qualité de chef de l'église, voulut dire la messe et que, n'osant risquer une innovation si frappante au sein de la capitale, il avait décidé qu'il dirait la première à Kasan, où il était prêt à se rendre. Les habits sacerdotaux les plus magnifiques étaient faits. Il se croyait sûr de s'établir le confesseur de sa famille et de ses ministres, mais le synode le sauva de ce ridicule avec une présence d'esprit admirable. Au premier mot que l'Empereur dit de son dessein, sans laisser transpercer la moindre surprise, et certes elle était grande, on lui représenta que les canons de l'église grecque défendaient la célébration des saints mystères à un prêtre qui s'était remarié. Comme il n'y avait pas songé et qu'il n'osait ou ne voulait rien changer à la loi du sacerdoce, il fallut renoncer à ce projet. Il s'en consola en s'affublant, lorsqu'il faisait ses dévotions, d'une petite dalmatique bien courte de velours cramoisi toute brodée en perles qui avec son uniforme, ses bottes, sa longue queue, son grand chapeau à trois cornes et sa figure chétive

en faisait une des choses les plus curieuses qu'on pût voir. Ayant eu vent de ce projet d'officier et me trouvant un matin au Kremlin en tête à tête avec le métropolitain Platon, je lui dis : « Votre Excellence doit être bien contente, voilà sur le trône un prince plein de religion.

— Hélas !

— Comment, Monseigneur, est-ce que vous n'y croyez pas ?

— Le moyen de n'y pas croire ? mais malheureusement la religion au lieu d'être là — en mettant la main sur le cœur — est là — en la portant au front. »

Il faut, sans nier la vérité de la réflexion, dire à la louange de Paul Ier qu'il avait une extrême tolérance en fait de religion.

Deux grands actes signalèrent l'époque du sacre. Le premier établit la succession de la couronne. Il était digne d'un empereur, père d'une nombreuse famille, de mettre l'empire à l'abri de toute incertitude à cet égard. L'autre dota les ordres Saint-André, Sainte-Catherine, Saint-Michel et Sainte-Anne de nombreuses et riches commanderies. L'un et l'autre causèrent une joie générale mais on a vu, hélas ! que le premier n'a rien empêché ; l'autre resta lettre morte faute d'argent.

L'Impératrice n'avait pas moins joui que l'Empereur des cérémonies du sacre. Les grandes toilettes étaient son élément. Ce qui tuait de fatigue les autres femmes ne l'éprouvait en aucune manière. Même enceinte, elle gardait sa grande parure depuis le matin jusqu'au soir et entre le dîner et le bal, toute serrée qu'elle était, faisait comme une autre en déshabillé sa correspon-

dance, des ouvrages en tapisserie et quelquefois même travaillait avec Lebrecht, le médailleur en pierres. Son sort s'était fort adouci depuis qu'elle avait suivi le conseil de Mme sa mère, qui était de gagner Mlle Nélidov par de bons procédés. Comme cette favorite n'était ni galante ni intéressée et qu'elle avait infiniment d'esprit, elle fut touchée de la confiance d'une princesse qui pouvait la regarder comme sa rivale et ramena vers elle l'Empereur. La mort de Mme de Benckendorf avait calmé Sa Majesté sur les idées du joug dont il s'était cru menacé et rien selon toute apparence n'aurait troublé cette paix sans le projet qui s'était formé de donner au monarque une maîtresse dans toute l'étendue du terme. Une femme portant un beau nom (1), puisqu'il avait été élevé jusqu'au trône par Pierre Ier, mais d'une conduite scandaleuse, maîtresse dans ce temps de M. Ouvarov, un des aides de camp et favoris de l'Empereur, imagina de jouer un rôle. M. Ouvarov et le valet de chambre turc Koutaïssov la vantèrent à l'Empereur. M. Valouïev, grand maître des cérémonies, la plaça sans cesse en face de S. M. et la chose fut assez visible pour être aperçue de toute la cour, pour inquiéter l'Impératrice, pour chagriner les honnêtes gens et pour faire juger à ceux qui connaissent le train ordinaire des choses de ce monde que ce serait le complément des inconvénients de tout genre dont on était menacé. La suite prouva combien leur prévoyance était fondée.

Le grand-duc successeur, qui avait cru voir le ciel s'ouvrir lorsque son père monta sur le trône et qui

(1) Anne Pétrovna Lapoukhine.

montrait jusqu'à l'indécence la joie qu'il avait de ne plus obéir à une vieille femme — je ne rapporte que cette expression-là, — le grand-duc Alexandre vit dès la première année combien son sort était différent de celui dont avait joui l'Empereur dans les mêmes conditions. On lui fixa un revenu de 500,000 roubles et à Mme la grande-duchesse une pension de 150,000 roubles, mais hors le logement il ne lui était rien fourni. Il avait sa cour particulière, sa table, son écurie et c'était à lui à les payer. Il était chef du second régiment des gardes, inspecteur général de l'armée, chef des bureaux de la guerre et de la marine, directeur général de la police de l'empire, il présidait le Sénat; tout cela composait un premier ministère bien complet, mais personne ne faisait cas ni de son apparente autorité ni de ses bonnes grâces. Il ne pouvait placer ni déplacer personne, ni signer son nom sans un ordre exprès qu'encore il n'était pas libre d'aller demander. Pupille et victime des Gatchinois, il était traité par eux, non comme un chef, non comme un fils d'empereur, mais comme un élève qu'on reprend et néglige tour à tour. Accablé de travail, obligé quelque temps qu'il fît de remplir dans toute leur étendue les devoirs de colonel de son régiment, n'étant sûr de dîner que lorsqu'il dînait avec l'Empereur, ne dormant que peu d'heures et toujours par accablement à côté d'une des plus jolies femmes du monde, souvent au désespoir et n'osant pas se plaindre, n'osant pas même témoigner de la bienveillance dans la crainte de faire exiler ceux sur lesquels il l'aurait portée, il ouvrit enfin les yeux et se reprocha la manière dont il avait, d'après l'Empereur, jugé la grande souveraine dont il devait à son tour

occuper le trône et vit qu'il n'était qu'un fantôme solennellement placé entre l'inutilité et l'éreintement. Au bout de la première année le mal n'était pas sans remède. En usant de l'esprit dont il était doué, en revenant graduellement sur ses pas, en montrant le courage qui lui appartenait, en contenant la familiarité des favoris et des valets, en s'occupant, non de bagatelles militaires, mais des grandes parties de l'administration il aurait pu, sans manquer au respect que doit un fils, à la fidélité que doit un sujet, se rendre assez considérable pour mériter l'estime de l'Empereur et l'admiration de l'empire, mais il ne le sut pas. L'Empereur s'en aperçut et en abusa jusqu'à le traiter publiquement de la manière la plus grossière, jusqu'à lui ôter les moyens de prévenir une catastrophe affreuse dont le cœur du jeune prince eût suffi pour garantir un père.

A peine un nouveau règne avait commencé et déjà s'était réuni un parti qui a toujours existé en Russie, ce dont peu de personnes ont été frappées bien que son influence ait toujours été grande et que les Russes aient un grand tact en fait d'intrigues. Mais ce parti, tout en tenant par mille côtés à la cour, s'y montrait peu et c'est ce qui fait apparemment que si peu de gens l'aient remarqué et que personne n'en a parlé. C'est ce que j'appellerai le « parti allemand (1) » qui, né sous Pierre Ier du désir de diriger la civilisation, se

(1) Les remarques du comte Fédor sur le parti allemand ne sont pas dépourvues d'actualité, car ce parti a subsisté jusqu'à nos jours. Tout comme du temps du comte Fédor, il se compose « de gens de différentes nations » qui professent être très russes. « Le sont-ils ? » C'est aux Russes de pure nationalité à résoudre cette question un peu scabreuse.

compose sous les règnes suivants de gens de différentes nations, de tout rang, de tout sexe, qui formaient tacitement une ligue envers et contre tous. Sous Pierre Ier, Lefort, Ostermann et quelques amiraux en furent les colonnes, plus tard ce furent Munich, Biron, le grand chancelier Golovkine et ses fils, etc. Sous Catherine II, chose curieuse, les Orlov furent ses premiers chefs, auxquels succéda le général Bauer. A l'avènement de Paul il reprit toute sa force, et la liste que je vais donner de ses membres la fera mieux connaître que tout ce que je pourrais dire : l'Impératrice, le comte Pahlen, le comte Panine, le comte Pierre Golovkine, grand veneur, M. de Campenhausen, le baron de Graevenitz, Mme de Lieven, etc. (1). Parmi ces personnages il y en avait qui ne s'étaient jamais vus ni parlé; il n'y avait ni plan général, ni rassemblement pour en former, mais ils s'estimaient sur parole les uns les autres et formaient comme une secte. Le danger de l'un mettait les autres en mouvement et plusieurs même ne se doutaient pas jusqu'à quel point ils y appartenaient et en recevaient l'impulsion. Je ne sais si j'ai rendu clairement mon idée du parti allemand en Russie, mais c'est une des choses qui n'échappent pas à l'observateur attentif et qu'on ne saurait nier, bien qu'il soit difficile de les prendre sur le fait.

Au retour de Moscou, l'Empereur parut plus sûr de son fait et surtout plus le maître. Chaque jour fut témoin de grâces et disgrâces inattendues et dont personne ne pouvait deviner les raisons. La cause cepen-

(1) La plupart des noms illisibles.

dant en était aussi simple que déraisonnable. Pendant le règne précédent il s'était fait des notes sur tous les événements sans en connaître les causes et sur toutes les personnes avec des raisonnements sur ce qui lui paraissait plus juste ou plus à propos. Cette collection était devenue immense et, pour peu qu'il s'ennuyât et n'eût rien de mieux à faire, il s'enfermait pour la feuilleter. C'est là ce qui tout à coup lui rappelait des personnes et des faits oubliés depuis longtemps et le portait à récompenser ou à punir des actions dont les auteurs eux-mêmes ne se rappelaient pas. Il en fut de la politique et de l'administration comme des personnes, mais ces impromptus-là portaient leurs fruits avec eux et il en fallut restreindre l'émission.

1798

Cette année fut de toutes celles du règne la moins fertile en événements. La raison en est simple. Les fautes en tout genre que commettait l'Empereur n'avaient pu avoir encore leur entier développement. Jusque-là trop occupé de faire et de défaire autour de lui, ne travaillant encore qu'en petit, la force des événements n'avait pas opposé à ses desseins assez de résistance pour développer la tyrannie de ses principes et l'impétuosité de ses volontés.

Un homme qui lui avait fait déjà bien du mal en le rendant plus soupçonneux et plus arbitraire était le général Arkharov l'aîné, employé jadis déjà à la police pour laquelle il semblait né et revêtu depuis à Saint-Pétersbourg et à Moscou du ministère de la ter-

reur. Ce fut lui qui, le premier, imagina de dominer Paul et de se rendre nécessaire en lui montrant partout des factieux, en l'isolant de tout ce qui n'était pas valet par charge ou par caractère, en plaçant entre l'Empereur et les pensées généreuses un mur inexpugnable, en rabaissant son esprit aux précautions les plus viles et les plus inutiles ainsi que la fin l'a bien prouvé.

Cette belle capitale où l'on circulait aussi librement que l'air, qui n'avait ni portes, ni gardes, ni douaniers, transformée en une vaste prison entourée de guichets, le palais devenu le séjour de la terreur auprès duquel on ne passait qu'en frémissant et devant lequel on ne devait, même en l'absence du souverain, passer qu'en se découvrant la tête; ces belles et larges rues rendues désertes; la vieille noblesse ne pouvant aller faire son service à la cour sans exhiber à sept reprises des permis de police — telle était la situation. Arkharov fut disgracié, mais ses principes devinrent la base de la fortune de ses successeurs.

Un autre homme, aussi en faveur que lui, eût été propre peut-être à calmer l'effervescence graduelle où de telles mesures jetaient Paul et peut-être le tenta-t-il. C'était Bezborodko, devenu prince et grand chancelier et qui avait eu l'honneur de loger l'Empereur dans son palais à l'époque du sacre et la bonne fortune de le lui vendre ensuite. Mais il était trop égoïste, trop distrait par de grandes affaires et des plaisirs obscurs, trop prudent, je dirais même trop petit compagnon par sa naissance, son maintien et ses manières pour pouvoir l'entreprendre avec succès. Il avait d'ailleurs à faire la fortune de son neveu favori Kotchoubei, qu'il

fit nommer vice-chancelier, malgré sa jeunesse et sa médiocrité, dès qu'il trouva l'occasion de se décharger sans danger sur quelqu'un d'aussi dévoué du poids des affaires insupportable à sa paresse.

Un autre homme qui eût paru plus fait pour un rôle dont la beauté pouvait encore tenter était le prince Alexandre Kourakine, neveu (1). du comte Panine, gouverneur de l'Empereur. Il était l'ami intime de Paul depuis son enfance, mais sa faveur ne se soutenait que par la flatterie et l'habitude de le voir sans donner d'inquiétude à d'autres. Il avait la passion de briller, non point à force de mérite et de crédit, mais à force de diamants et de dorures et n'ambitionnait les grandes places que comme des occasions plus propres que d'autres à les étaler sans cesse. Il parvint à toutes et ne sut user d'aucune, ni même de l'exil qui leur servait d'entr'acte, pour engager son maître à des calculs plus dignes d'un monarque. Étayé de son frère le prince Alexis, que l'on vit bientôt procureur général et cordon bleu, il se crut à peu près maître de l'état où le moindre Gatchinois avait plus de crédit que lui, et l'alliance que ces messieurs contractèrent avec Mlle Nélidov et l'Impératrice ne les sauva pas du sort commun sous Paul Ier : la disgrâce. Ce furent les deux frères Korsakov qui protégèrent le désastreux projet qu'apporta un Hollandais, Robert Woot, pour faire payer ce que le gouvernement devait à la maison Hope d'Amsterdam. J'en dirai deux mots pour montrer où conduisait sous ce règne le crédit de ceux qu'on

(1) Le terme exact serait : petit-neveu. C'est le grand-père et non le père du prince Alexandre Kourakine dont la femme était née Panine, sœur du comte Nikita Ivanovitch Panine.

pouvait par comparaison appeler les honnêtes gens.

Robert Woot présenta son plan. Celui-ci consistait en une nouvelle banque de secours pour la noblesse qu'elle mettrait à l'abri de l'usure et des poursuites des créanciers dont, par parenthèse, elle a toujours prouvé qu'elle n'avait pas grand'peur. Mais comment mettait-il à l'abri de l'usure? Comme le plan était de rembourser en vingt-cinq ans, capital et intérêts, il se trouvait que le malheureux gentilhomme payait 14 pour 100 du capital emprunté. Comment mettait-il à l'abri des créanciers? En autorisant le gouvernement à confisquer les terres engagées, pour peu que le remboursement fût en retard. Je me permis d'en parler à M. le Procureur général avec la franchise d'une ancienne amitié. Il ne voulut point m'entendre. J'en parlai à d'autres avec d'autant plus de chaleur que, n'ayant pas de dettes, je ne pouvais être guidé que par l'amour du bien public. Cela fit quelque bruit. L'Impératrice, qui ne m'a jamais honoré de sa bienveillance et qui ne manquait jamais l'occasion de se mêler des affaires (1), crut faire un grand effet en disant au Procureur général bien haut, en plein cercle : « Laissez parler les ignorants; quoi qu'ils disent, vous aurez toujours pour vous mon opinion. » Je ne pus m'empêcher de remarquer, bien bas à la vérité, que l'opinion d'une impératrice, quelque respect qu'elle inspirât, ne pouvait avoir cours à la Bourse. Cela se redit. Cette princesse alla s'en plaindre et l'Empereur, sans m'en

(1) « Un certain Woot, premier commis de Hope, achète toutes les lettres de change et fera une excellente affaire pour lui. Il est très protégé par l'impératrice... » Rostoptchine au comte Vorontsov, 12 novembre 1797. *Archives Vorontsov*, t. VIII, p. 185.

faire plus mauvais visage que de coutume, se borna à faire publier le lendemain qu'on allait renouveler un oukase de l'impératrice Anne qui condamnait ceux qui se permettaient de mal parler d'une chose décrétée à avoir la langue percée d'un fer rouge. Mais quel intérêt, dira-t-on, pouvaient avoir un vice-chancelier et un procureur-général, gens riches par eux-mêmes et par les dons de l'Empereur dans cette affaire? La voici : La possession des terres engagées à la nouvelle banque, pourvu qu'on paye les intérêts régulièrement, est assurée pour vingt-cinq ans. Celles qu'on vient de recevoir de la munificence impériale le sont bien moins; ce qui a été donné peut être confisqué, c'est donc celles-ci qu'il faut engager à la banque et, comme on n'a pas de dettes, on emploiera les sommes empruntées à l'achat de terres nouvelles, ce qui, dans vingt-cinq ans, aura triplé la fortune territoriale. Voilà pourquoi il fallait percer la langue qui s'opposait à cet établissement immoral qui augmenta le désordre dans les grandes maisons.

Je ne citerai pas, par égard pour quelques familles, les suites de la banque de secours si propres à me justifier du crime de rébellion dont l'impératrice tâcha de me faire punir.

Ceci me conduit à rapporter une chose qui fut cause de bien des malheurs et d'événements dont on cherche en vain la cause. L'Impératrice n'était pas méchante et cependant le désir d'influer lui fit faire beaucoup de mal sous ce règne. Vertueuse, tenant à la fidélité de l'Empereur, le moyen le plus sûr qu'elle eût trouvé de le rappeler était de profiter de l'intimité de la couche conjugale pour lui conter un tas de nouvelles vraies ou

fausses, de lui donner un grand nombre d'avis bons ou mauvais, que son esprit soupçonneux recueillait avidement. Dans ces moments d'épanchement tout était bon. Amis et ennemis tout était sacrifié par l'Impératrice qui, pressée quelquefois de questions sur des faits, n'épargnait personne. Des gens de l'intérieur m'en avaient averti. On m'avait dit de remarquer que le lendemain des soirs où l'Impératrice disait à l'Empereur, au moment où il se retirait : « Mon cher ami, j'aurais bien des choses à dire à Votre Majesté Impériale si elle le permettait », il arrivait toujours quelque disgrâce, grande ou petite. Cette phrase singulière décidait de la chambre où l'Empereur allait se coucher, et l'Impératrice était si sûre de son fait qu'elle affectait de ne pas presser la fin de son jeu ce jour-là.

Je doutais encore de l'exactitude du fait lorsqu'il m'arriva une chose qui acheva de me convaincre. C'était à Gatchina. L'Impératrice m'ayant fait jouer avec elle, le comte Pouchkine et M. Narichkine, il survint une difficulté, pour un coup, entre ces messieurs. Ils me prirent pour juge, je refusai ; l'Impératrice se joignit à eux pour me décider. Je la suppliai de m'en dispenser, mais elle me l'ordonna. Je donnai tort au second, bien que l'impératrice penchât visiblement pour lui. Il en fut blessé et ne voulut pas se soumettre. Je lui représentai que je n'avais pas cherché à décider de la question, que je l'avais fait par ordre suprême, que j'avais motivé mon opinion et la jugeais bonne. L'Impératrice me dit d'une voix altérée que je n'avais pas le droit de m'obstiner vis-à-vis de quelqu'un dont le rang était au-dessus du mien. Je me tus et baissai les yeux respectueusement. « On fait bien de se taire quand on n'a rien

à répondre, » reprit-elle en ricanant, « voyons, que pouvez-vous répondre? — Que j'ignorais, Madame, qu'il y eût des rapports entre le rang et les talents. » Le souper interrompit le jeu. L'Empereur, à table, ne causa qu'à moi; on sortit de table. Le jeu recommença, et l'Empereur, en s'approchant, me mit la main sur l'épaule. Comme il se retirait, l'Impératrice lui dit sa fameuse phrase, et le lendemain, à huit heures, on vint me dire de la part de l'Empereur que Sa Majesté ne souffrait pas de jacobins en Russie. Il ne me reparla plus dès lors que pour affaires du département des cérémonies.

L'Impératrice avait été obligée de faire son deuil du crédit et des manières des Gatchinois. Elles les avait vus naître et façonner sous ses yeux, sous le règne précédent. Sa politique lui commandait de les regarder comme ses serviteurs fidèles, mais, d'autre part, elle la portait à entraver aveuglément tous ceux qui pouvaient prendre quelque empire sur l'Empereur. Pour n'être pas accusée cependant d'éloigner tout le monde, elle ne manquait pas les occasions de vanter, à titre d'hommes vertueux, les gens les plus médiocres qu'elle pût trouver. Le vieux comte Stroganov (1) fut de ce nombre. Un beau jour il se trouva grand chambellan. L'Empereur finit par s'ennuyer de ses vieilles anecdotes de Paris et de son peu d'aptitude à la place réputée d'une grande importance qu'il occupait. Sa chute était certaine; l'Impératrice voulut parer le coup, mais ses

(1) Alexandre Serguiéievitch (1738-1811), président de l'académie de Arts. Peut-être le comte Fédor juge-t-il ce personnage trop sévèrement. En tout cas, il s'élevait par son éducation et ses connaissances en matières artistiques et scientifiques au-dessus de bon nombre des courtisans de Paul Ier.

efforts furent vains. Enfin l'Empereur, l'ayant rencontré en 1799 sur le grand chemin, lui fit dire qu'il pouvait revenir habiter à la cour et qu'il le verrait avec plaisir à sa table. Dès qu'elle put s'approcher de lui, l'Impératrice, l'attirant dans une croisée, lui dit : « Au nom de Dieu, monsieur le comte, soyez fort prudent, » et elle allait continuer, mais le comte, se rappelant tout ce que sa bonté loquace et indiscrète lui avait coûté, l'interrompit en disant : « Oui, oui, Madame, il faut que chacun de nous prenne garde à soi. »

Le hasard me rendit témoin, au commencement de l'année, d'une scène qui peut-être n'eût pas frappé un autre, mais qui m'amusa beaucoup. C'était le 3 février, jour de l'ordre de Sainte-Anne. Après la messe, l'Empereur, qui était en grand costume, se retira dans ses appartements en attendant le dîner et envoya ceux qui portaient la queue et les honneurs respirer un moment. Il ne resta dans la chambre que le grand-duc Alexandre et moi. Après un moment de silence Sa Majesté dit au jeune prince : « Duval a beau dire, cette couronne est horriblement pesante. » Monseigneur ne répondant rien, elle ajouta : « Tenez, prenez-la et jugez-en vous-même. » Il n'y avait, j'en aurais répondu, aucune intention dans ce propos, mais le grand-duc apparemment crut le contraire, car il se déconcerta visiblement, balbutia, toussa et n'osa jamais trouver la couronne ni lourde ni légère. Le grand maréchal en entrant le tira d'embarras.

L'affaire la plus marquante se passa au cœur de l'été, pendant que la cour était à Pavlovsk (1). Elle fut jugée

(1) Évidemment une erreur. C'est à l'été de l'année 1799 qu'il faut la rapporter. SCHILDER, l'*Empereur Paul Ier*, p. 428.

telle par ceux qui observaient la marche que prenait le caractère de l'Empereur. Le vieil amiral Tchitchagov (1), que la politique de Catherine avait si magnifiquement récompensé des fautes qu'il avait faites dans la guerre de Suède, avait un fils (2) contre-amiral, homme de talent et de caractère. Il déplut aux Gatchinois, qui s'appliquèrent à le chicaner de manière à ne plus lui laisser d'autre parti que de demander son congé sous prétexte d'aller se marier en Angleterre. Le ministre lui refusa la permission de partir. L'ambassadeur, sir Charles Whitworth, intervint en sa faveur. L'Empereur exigea, avant toute chose, qu'il rentrât au service. L'amiral ne refusa pas, mais demanda qu'on lui fit justice du passé. Cela se traitait dans le grand cabinet. Au bout d'une demi-heure on entendit la voix sépulcrale du maître s'altérer de plus en plus; enfin, la porte s'ouvrit et l'amiral sortit, mais ses cordons, son habit et jusqu'à sa cravate, tout lui avait été arraché (3), mais il était calme et il attendait son sort au milieu de l'antichambre. Un aide de camp de l'empereur vint lui jeter sur les épaules un manteau de cosaque et lui signifier de se rendre en droiture à la forteresse. Au moment de sortir, sous bonne escorte, il se retourna fort noblement vers le grand maréchal et lui dit : « M. Narich-

(1) Vassili Iakovlevitch (1726-1809).

(2) Paul Vassilievitch (1762-1849), connu surtout par l'échec qu'il subit dans ses efforts pour couper la retraite de la Grande-Armée, lors du passage de la Bérésina. Après la guerre il se retira à l'étranger. Ami des institutions libérales, époux d'une Anglaise, Ellen Proby, il se fixa définitivement en Angleterre et s'y fit même naturaliser. Malheureusement le texte posthume de ses mémoires (Berlin 1855, Paris 1862) est apocryphe.

(3) On ne pouvait douter qu'il n'eût été indignement maltraité. (Note du comte Fédor.)

kine, ayez la bonté d'aller prendre dans la poche de mon habit un billet de cinquante roubles et mon portefeuille ; je ne pense pas que l'Empereur veuille m'en priver et comme j'ignore où on me conduit, je pourrais en avoir besoin. » Il tint bon dans la prison quelques semaines, quelques moyens qu'on employât pour le réduire, et comme on finit par en avoir quelque honte à cause du roi d'Angleterre, on en passa par où il voulut (1). Alors, il consentit à rentrer au service et comme il fallait encore lui accorder d'aller se marier, on lui donna, pour sauver les apparences, le commandement de l'escadre russe qui agissait alors de concert avec la flotte anglaise. Cette affaire fit grande réputation à M. Tchitchagov. Il fut nommé ministre de la marine sous le règne suivant, place qu'il remplit bien, dit-on, mais il passa de là, après avoir signé la paix avec les Turcs, au commandement de la Bérésina. Cela le perdit et, bien plus, l'humeur qu'il en conçut et les propos que cette humeur lui fit tenir.

Une famille italienne parut à la cour avec un grand éclat; c'est celle de M. de Litta. Leur histoire fut courte, mais leur destinée fut brillante. Je la prendrai de plus haut, parce que, avant de peindre certains gens, il faut dire d'où ils arrivent et après avoir dit ce qu'ils firent il faut encore dire ce qui leur en arriva. Feu l'impératrice Catherine II, ayant vu la nécessité de remonter la flotte des galères fort négligée, demanda au grand-maître de Malte un homme capable de les commander. Son choix tomba sur le chevalier de Litta, fils du marquis de Litta de Milan, chevalier de la Toison

(1) Le comte Fédor n'exagère pas. L'affaire se passa à peu près comme il l'a décrite. SCHILDER, l'*Empereur Paul Ier*, p. 428.

d'Or et l'un des plus riches seigneurs de ce pays-là. Non content de faire des caravanes (?) avec quelque distinction, ce chevalier s'était plus particulièrement appliqué à la marine qu'il n'était d'usage parmi ces jeunes profès. Peu après son arrivée, la guerre éclata entre la Suède et la Russie, ce qui le mit sous les ordres du prince de Nassau-Siegen et lui valut le grade de contre-amiral et la croix de Saint-George. Comme on avait su que pendant la guerre son avis avait toujours différé de celui de son chef, et comme M. de Nassau avait toujours été battu ou déjoué, il en resta à M. de Litta une sorte de réputation négative qui, sans trop inviter à la confiance, n'avait cependant rien de trop contraire à la saine raison, et aurait pu dès lors le servir utilement. Mais un fond de caractère lombard, de l'intrigue, des propos indiscrets, des plaintes sur la prétendue ingratitude du gouvernement le mirent mal en cour. Il demanda son congé, on le lui refusa avec humeur. Il en mit dans sa manière d'obtenir au moins un semestre dont il profita pour aller à Vienne, à Milan, à Malte faire croire que sa taille colossale n'avait pas été la moindre cause de sa fortune en Russie, ce qui acheva de le perdre dans l'esprit de l'impératrice. Il se crut tellement fini qu'il se mit à gaspiller sa fortune et se donna de grands mouvements pour avoir le cordon de l'Aigle blanc déjà si prostitué alors. Le semestre expiré, il fallut revenir malgré le peu d'agrément que cela lui promettait.

C'est alors qu'il commença à faire les affaires de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La Pologne venait d'être définitivement partagée et cet ordre ainsi que la cour de Rome avait des intérêts majeurs à ménager

en Russie. La famille Litta jugea non sans raison le moment venu pour s'illustrer. L'un des fils, celui dont je viens de parler, allait y retourner, l'autre, surpris par les événements, se trouvait nonce *in partibus* à Varsovie et il était facile au père, fort accrédité par toute l'Italie et tenant à tout le monde par ses alliances, de leur procurer les honneurs et les avantages des futures négociations. J'étais alors à Rome, le Pape m'en parla. Je crus ne pas devoir déguiser à Sa Sainteté que les MM. de Litta étaient les gens les moins propres à y réussir, ayant eu le malheur ou la maladresse de déplaire à Sa Majesté Impériale, l'un par ses prétentions et ses propos et l'autre par la conduite partiale qu'on l'accusait d'avoir tenue pendant et après le massacre de Varsovie. J'insinuai que tout autre prélat serait agréable à ma cour et que, quant aux affaires de l'ordre de Malte, l'impératrice, voulant profiter de l'occasion des négociations pour rétablir la fortune d'un homme distingué, serait flattée de voir préférer à tout autre le prince..... (1), parent du grand-maréchal et ambassadeur à Rome. Mais le crédit de M. de Litta prévalut sur ses insinuations, ce qui acheva d'indisposer contre eux l'Impératrice. L'archevêque de Thèbes (Litta) et son frère furent nommés plénipotentiaires, mais l'un n'obtint pas la permission d'arriver à Saint-Pétersbourg, ni l'autre, qui y était déjà revenu, de déployer son caractère.

Sur ces entrefaites l'impératrice mourut et tout changea de face. Les MM. de Litta, indépendamment de l'intérêt puissant de la nouveauté, car un nonce

(1) Illisible.

et un ministre de Malte n'étaient point des personnages ordinaires à la cour de Russie, avaient en leur faveur le principe affiché d'accueillir tout ce qui avait déplu et d'écraser tout ce qui avait joui de la faveur. L'astuce italienne et l'ambition comprimée trouvaient à étendre leurs ressorts et l'on verra tout ce qu'elles obtinrent. Le chevalier, qui s'était fait faire bailli, déploya son caractère de ministre plénipotentiaire. Le nonce arriva pendant les fêtes du couronnement, et fut reçu avec distinction. L'Empereur s'occupa beaucoup de ses sujets catholiques, mais plus encore de l'ordre de Malte. Le bailli (1) cultiva avec soin cet intérêt naissant. Il affecta de croire son ordre dans une position critique et travaillant avec l'Empereur comme deux personnes qui sans se concerter se lient aux dépens d'un tiers, le premier proposa de faire arriver une ambassade extraordinaire et solennelle et l'autre fonda des commanderies. On verra quels développements ces deux démarches acquirent l'année suivante.

1798

Le 17 janvier fut envoyé au Sénat l'oukase au sujet du prince Patiomkine que tout le monde croyait auss

(1) Le 31 octobre 1798, Jules Pompeiévitch — les Russes appelaient ainsi le bailli — épousa la veuve du comte Scavronski, née Engelhardt, nièce du prince Patiomkine. Ce mariage se fit contrairement à la règl fondamentale de l'ordre de Malte, qui enjoignait le célibat à ses membres. Cette infraction ne présentait rien d'extraordinaire, en tenant compte du fait curieux que parmi les chevaliers de l'ordre de Malte nommés par Paul Ier on pouvait voir Koutaïssov, sorti des rangs des Infidèles et deux dames, la princesse Anna Pétrovna Gagarine, née Lapoukhine, et la comtesse Litta, femme du bailli.

oublié que mort. Il décrétait la destruction du monument élevé à sa gloire par feu l'impératrice à Kherson, déclarant qu'un sujet dont l'administration avait été aussi vicieuse ne pouvait avoir mérité un tel honneur. On prétend que ses os furent jetés à l'eau (1). L'opinion sur l'administration de ce ministre était une ; mais bien ou mal il avait fondé des villes, creusé des ports, créé des chantiers. La flotte de la mer Noire était superbe et c'était se venger sur quelques pierres d'une création colossale qu'on ne pouvait détruire. Mais l'Empereur, qui d'abord avait voulu faire renverser le palais de la Tauride et puis s'était décidé à le conserver, voulut prouver que cet acte d'économie n'était pas dû à quelque ménagement ou à quelque respect pour le règne précédent.

Le 28 janvier naquit le grand-duc Michel. Ce fut un grand événement à la cour parce que c'était le premier fils de l'Empereur, *fils d'empereur*, qui naquit en Russie et que les discussions à ce sujet furent sans nombre. Je me souviens distinctement d'une personne qui demanda si, en sa qualité de fils d'empereur, le nouveau-né n'avait pas des droits au trône fort supérieurs à ceux des trois princes, ses frères aînés qui n'étaient que fils de grand-

(1) Cette fois le comte Fédor exagère. En réalité la chose se passa autrement. Le 27 mars 1798, le procureur général Kourakine communiquait au gouverneur de la province de Novorossiisk un ordre secret dont voici la teneur : « Il est connu à Sa Majesté que le corps de feu le prince Patiomkine n'est point encore inhumé, mais qu'il repose dans un caveau sous l'église et qu'il y a des gens qui fréquentent ce caveau. Estimant que cet état de choses est fort inconvenant, Sa Majesté ordonne que le corps soit inhumé sans que l'affaire devienne publique, dans le même caveau et dans une fosse expressement creusée, et que le caveau soit comblé de terre de telle manière qu'on ne s'aperçoive pas qu'il y ait jamais eu quelque chose. » Cet ordre fut exécuté pendant la nuit du 28 avril 1798. Schilder, *l'Empereur Paul Ier*, p. 427.

duc et que la galerie fut partagée dans ses avis. En attendant Sa Majesté Impériale jugea qu'effectivement la naissance et le baptême devaient être accompagnés de cérémonies qui fissent voir la différence qu'il y a entre le fils d'un souverain et celui d'un successeur au trône.

La plus pénible et la plus ridicule m'échut en partage. Ce fut d'aller, au moment où l'Impératrice venait d'accoucher, annoncer en grande cérémonie cet événement au corps diplomatique. J'appuie sur cette circonstance, non parce qu'elle m'est personnelle, mais parce qu'elle donne une juste mesure de l'effet qu'avait déjà produit à cette époque le système de terreur adopté par le gouvernement. Il était plus de minuit lorsque je sortis en carrosse à sept glaces du Palais d'Hiver pour une des courses les plus froides qu'on puisse imaginer et que les circonstances eussent rendue mortelle pour quelqu'un de moins robuste que moi. Toutes les portes cochères à cette heure se trouvaient fermées et, malgré l'importance de ma missive, il n'y avait pas d'espoir d'y entrer sans une perte de temps considérable. Mais ceci était le moindre inconvénient. Il fallait d'abord les faire ouvrir. Les portiers, à la vue de la livrée de la cour, entraient en soupçon et se bornaient à ouvrir leur lucarne et à dire que tout le monde était couché. Il devenait nécessaire alors de déclarer que je venais de la part de l'Empereur et voulais parler au maître de la maison. « Mais tout dort. — Hé bien, allez éveiller le valet de chambre de ma part, et dites-lui que j'ai à lui parler. — Mais il dort dans la garde-robe de Son Excellence. — Faites ce que je vous dis. » Il allait donc faire ma commission et gagner un

appartement qu'il était assez difficile de se faire ouvrir. Là, conseil d'État intérieur. Éveillera-t-on, ou n'éveillera-t-on pas Son Excellence? Si on venait pour l'arrêter! Enfin, le valet de chambre s'habillait, descendait en tremblant et en grelottant, arrivait plus mort que vif jusqu'à la portière et commençait par dire que Son Excellence dormait et qu'il ne pouvait se permettre de l'éveiller. « Je viens par ordre de l'Empereur et vous ordonne de lui dire que je vais monter. » Il se retirait en tremblant. Jusque-là toutes les visites se ressemblaient, mais il y en eut deux où le ministre s'excusa positivement de me recevoir en me faisant dire qu'il était souffrant. Les autres, ou dans une attitude fière ou très décontenancés, me reçurent après une grande attente dans le salon. Les plus heureux furent ceux chez qui je n'arrivai que le lendemain matin, car ma course fut si longue que je n'arrivai au Palais d'Hiver qu'entre dix et onze heures pour y faire mon rapport.

On se représente tout ce qui se serait dit sur cette expédition si on eût osé en parler. Quant à moi je me consolai de ce qu'elle avait eu de fatigant par l'espoir que l'Empereur, auquel je n'en cachai pas les difficultés, en tirerait quelques conséquences propres à l'éclairer sur les sentiments qu'il inspirait. J'eus grand soin de ne pas lui laisser voir le côté plaisant de l'aventure; ces domestiques étrangers mourant de peur et ces diplomates en déshabillé, ma dignité si ridiculement compromise et le froid affreux que moi et les pauvres gens de la cour avions souffert.

J'en reviens à l'Impératrice pour qui cette couche fut une époque bien fâcheuse. Les suites physiques en

avaient été, ainsi que pour toutes les autres, très dangereuses à cause de la funeste habitude de Sa Majesté de se lacer pendant ses grossesses, à l'effet de conserver sa taille, chose à laquelle, il est vrai, elle avait, malgré son embonpoint, merveilleusement réussi. Il n'y avait rien eu de plus alarmant que dans les neuf autres couches, mais les amis de l'Empereur, dont quelques-uns avaient, comme on le verra plus loin, leur plan tout fait, firent parler l'accoucheur qu'on avait fait venir de Gœttingue. Cet homme, très indifférent sur les suites de ses discours, déclara que, vu la fécondité de l'Impératrice, il était à craindre qu'elle ne continuât à faire des enfants, ce qui amènerait infailliblement sa mort suivant les règles et les indications de l'art (1).

L'Empereur reçut cet avis avec frayeur et, soit qu'il fût ou non du complot, déclara que la vie de l'Impératrice lui était infiniment précieuse ; il se faisait un devoir d'amour de ne plus l'exposer (2), d'autant plus que le Ciel lui ayant accordé une nombreuse lignée, l'État n'avait plus rien à exiger de ce côté-là. L'Impératrice, ainsi que toutes les femmes vertueuses, fort attachée aux devoirs conjugaux, ne goûta point cette belle résolution, traita le professeur allemand d'ignorant et d'impertinent, mais autre n'en fut. Le professeur retourna dans son pays comblé d'or et de cadeaux et,

(1) L'accoucheur qui avait assisté Sa Majesté dans ses couches précédentes était le baron Joseph Mohrenheim, professeur d'obstétrique attaché à l'hospice des Enfants trouvés. C'est l'aïeul du baron Arthur Mohrenheim qui représentait la Russie à Paris sous le règne d'Alexandre III.

(2) Une fois déjà, en 1788, lors de la naissance de la grande-duchesse Catherine Paulovna, la vie de sa mère fut en grand danger.

dès le jour même, Leurs Majestés Impériales firent lit à part, ce qui déconcerta fort les gens du parti de l'Impératrice et calma un peu les inquiétudes de ceux que cette princesse n'aimait pas.

Quelques jours après revint de Venise M. Mordvinov (1) qui y avait été longtemps ministre. C'était un homme insignifiant et maladif, qui se rendait si bien justice qu'il se crut assez peu remarqué pour pouvoir se donner, après un si long voyage, quelques jours de repos. Mais l'Empereur, toujours ses rapports de police à la main, ne l'entendait pas ainsi. On pouvait se croire insignifiant, mais non se dispenser de rivaliser d'empressement avec les plus assurés. Ne pouvant le punir d'être fatigué et ne voulant pas cependant perdre l'occasion d'humilier et de chagriner — ce qu'il appelait *maintenir l'ordre* — l'Empereur fit publier par la police, dans toutes les maisons, qu'on saurait gré à ceux qui indiqueraient au gouvernement la demeure de ce pauvre homme, qui parut le lendemain et puis disparut, tant la retraite avait de charme pour lui. Il avait vécu de même à Venise où il n'avait d'exercice que de se défendre des intrigues du comte d'Antraigues et de la demoiselle Saint-Huberty, sa femme et des agitations de la cour de France établie à Vérone qui, sous Catherine II, se plaignit à plusieurs reprises mais sans succès de sa froideur et de son inaction. Son frère, l'amiral (2), était un homme de beaucoup de talent et d'une haute vertu, qui rendit de grands services dans les provinces adjacentes à la mer Noire, mais qui prouva qu'avec

(1) Alexandre Siméonovitch, chargé d'affaires à Gênes (1781-1785), à Venise depuis 1785.

(2) Comte Nicolas Siméonovitch (1754-1845).

des lumières et de la probité on est trop hétérogène à de certaines latitudes.

Une chose qui fit moins de bruit parce qu'on n'osait en parler transpira deux jours plus tard dans le public. Le duc de Holstein-Beck venait de faire un trait assez piquant. C'était un petit homme qui avait parfaitement mauvaise façon, qui vivait à Königsberg fort à l'étroit avec femme et enfants, se mêlait de tout, même d'agriculture et d'écrire des livres. Il était major général au service de Prusse quand l'Empereur parvint au trône. Il fut invité à se rendre à Saint-Pétersbourg, y vint et y fut reçu au mieux, bien qu'il sentit la pipe et la bière à vous renverser. On le créa d'emblée lieutenant général, commandant de Pavlovsk et de Gatchina et d'un très beau régiment d'infanterie. L'Empereur se coiffa tellement du personnage qu'il ne s'en passait plus que « Prince de mon sang ». Mais ce prince du sang voulait avant tout beaucoup d'argent pour payer ses dettes et des pensions bien assurées pour ses enfants, si peu fortunés que sa fille aînée fut obligée d'épouser un général silésien, le baron de Richthofen. Voyant qu'il n'obtenait que des promesses et qu'il n'aurait que beaucoup d'honneurs et de fatigues, il demanda un congé de six semaines pour aller voir la princesse, mais à peine eut-il passé la frontière qu'il envoya fièrement sa démission, traitant de couronne à couronne avec l'Empereur qui en fut outré mais ne put s'en venger.

Depuis le nouvel ordre de choses établi dans l'intérieur, l'Impératrice avait acquis une sorte de crédit. L'Empereur avait voulu par des égards et des marques de confiance la consoler d'une séparation jugée nécessaire. Il fallait voir l'Empereur la consulter et la charger

de quelques commissions diplomatiques. Les conseils de Mlle Nélidov la guidaient dans ce qu'il y avait de plus difficile : sa conduite vis-à-vis de l'Empereur ; mais Mlle Nélidov commençait elle-même à mettre de la passion dans la sienne. Si la politique les avait unies jusque-là, un intérêt commun commençait à les lier bien davantage. On ne pouvait plus se dissimuler que les favoris ne travaillassent avec obstination à triompher des principes moraux de l'Empereur et à lui faire prendre une maîtresse déclarée. On pouvait soupçonner l'objet destiné à ce pompeux déshonneur, mais toute cette intrigue, tout ce roman — car l'Empereur voulait plutôt un roman qu'une bonne fortune, — était encore tellement enveloppé de nuages qu'il eût été plus digne du rang de l'Impératrice et de l'esprit de son amie, et plus habile comme conduite de retenir l'Empereur sur le bord du précipice par des preuves d'estime et de respect. Mais les passions humaines sont comme les avalanches, elles s'accroissent de tout ce qui se trouve sur leur route et se consolident par les obstacles qu'elles rencontrent.

Enfin, le 25 juillet, l'orage éclata. Sur les dix heures, l'Empereur ayant fait chercher Monseigneur lui ordonna de se rendre chez l'Impératrice et de lui défendre de sa part de jamais se mêler d'affaires. Le jeune prince déclina la commission, voulut en faire sentir l'inconvenance et tâcha d'intercéder pour sa mère ; mais le monarque hors de lui-même s'écria : « Je croyais n'avoir perdu que ma femme, mais je vois que j'ai encore perdu mon fils. » Le fils se jeta aux pieds du père et pleura sans pouvoir le désarmer.

Sa Majesté s'en fut chez l'Impératrice, la maltraita

et l'on dit même que si le grand-duc ne fût entré et n'eût fait de son corps une égide à sa mère, on ne sait quelles en auraient pu être les suites. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'enferma sous clef et qu'elle resta pendant trois heures sans pouvoir communiquer avec personne. Mlle Nélidov, qui se croyait en état de résister à cet orage et assez puissante pour le diriger, s'en fut trouver le monarque irrité, mais au lieu de le calmer elle eut l'imprudence, bien étrange de la part d'une personne qui devait si bien le connaître, de vouloir l'accabler de reproches. Elle lui montra l'injustice de sa conduite envers une princesse aussi vertueuse, aussi respectable que l'Impératrice, jusqu'à lui dire qu'elle était adorée des grands et du peuple, ce qui était faux en soi et bien dangereux à dire en ce moment-là, à l'avertir qu'on le regardait comme un tyran, qu'il se rendait l'objet de la risée de ceux qu'il ne faisait pas mourir de peur, à le traiter enfin de bourreau. La surprise de l'Empereur, qui jusque-là lui avait tenu lieu de sang-froid, se changea en fureur : « Je sais que je n'ai fait que des ingrats, dit-il, mais je vais prendre un sceptre de fer et vous en serez frappée la première, sortez! » Elle fut à peine hors du cabinet qu'elle reçut l'ordre de se retirer de la cour. Il me semble même qu'elle fut formellement exilée au château de Lohde en Esthonie.

Les princes Kourakine, le vice-chancelier et le procureur général, le général Nélidov, son neveu, etc. furent congédiés, et pour que rien ne manquât à l'humiliation de l'impératrice, Koutaïssov, qui de barbier était devenu veneur à la retraite de M. P..., Koutaïssov, l'auteur de toutes ses peines et qu'elle ne pouvait

souffrir, fut, le jour de sa fête, décoré du cordon de Saint-Alexandre.

Sur ces entrefaites, arriva de Rastadt le comte de Cobenzl, à qui l'Empereur dit au sortir de l'audience : « Si vous avez des paquets pour l'Impératrice, vous me les remettrez publiquement au moment où j'irai à table, car les choses sont changées. Elle ne se mêle plus de rien. » La confidence était étrange et l'embarras de l'ambassadeur extrême. A son départ il n'avait, par ordre de l'Empereur, traité qu'avec l'Impératrice ; il lui devait des réponses et des éclaircissements qui ne pouvaient se faire que de bouche. Le prince Bezborodko se tenait derrière les voiles constitutionnels de sa place, tâchant de diriger la partie politique, abandonnant le palais aux valets qui y tenaient la première place.

On jugea dès lors que l'Impératrice passerait de la faveur à la disgrâce et de la disgrâce à la faveur et qu'à chaque fois les ministres et les grandes charges passeraient dans d'autres mains. La suite a vérifié la justesse de cette prophétie. On vit alors une preuve remarquable du pouvoir de l'éducation. Le lendemain matin, comme au retour d'une manœuvre l'Empereur rentrait au palais, il rencontra Mlle Nélidov et Mme B... qui partaient pour leur exil. Sa Majesté remit son gant et resta le chapeau bas jusqu'au moment où la voiture commença à rouler.

Un fait peu important par lui-même, mais que la circonstance rendit fort piquant, avait la veille produit une catastrophe secondaire. Le diacre qui servait la messe en étant venu au grand-duc Constantin dans les prières pour la famille impériale, au lieu de l'appeler grand-duc, l'appelle « très haut et puissant empereur ».

L'empereur, furieux, ordonne de le chasser sur l'heure. Il est vrai que ce pauvre prêtre aurait pu trouver un moment plus heureux pour une si forte distraction.

La grande affaire de cette année fut celle de Malte. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ce sujet parce qu'il est fort connu. Je me bornerai à certains détails qui ne le sont pas, mais qui l'expliquent mieux que tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici. J'ai déjà dit comment M. de Litta qui, sous Catherine II, n'avait eu aucun succès dans ses négociations, avait profité de l'avènement de son successeur, du contre-pied qui faisait la base de toutes les actions de celui-ci. M. de Litta avait promis à l'Empereur une ambassade solennelle. Elle n'arriva pas, mais bien des pouvoirs suffisants pour en composer une et la rendre aussi pompeuse qu'il était possible. On juge de l'agrément infini pour l'Empereur de régler cela et pour M. de Litta de se préparer toutes espèces de moissons. Ce fut lui qui devint l'ambassadeur et le voyage qu'il avait à faire pour obtenir les choses déjà réglées n'était pas long, mais le temps qu'il aurait mis à venir de Malte fut employé à faire faire les carrosses qui n'auraient pas deux lieues à rouler et les fourgons où il n'y aurait rien à mettre. Enfin Son Éminence se déroba de la ville et je fus le chercher hors de la porte de Péterhof dans les carrosses de la cour. Tous les grands y avaient envoyé les leurs. L'entrée fut magnifique. Le peuple n'y comprenait rien. Un boucher qui reconnut l'ambassadeur se mit à crier : « Cet homme est un fourbe. Il veut faire croire à l'Empereur qu'il ne fait que d'arriver, mais il y a plus de deux ans qu'il me doit six cents roubles. » L'Empereur fut supplié d'agréer le titre de protecteur de l'ordre.

Paul, s'investissant aussitôt d'un pouvoir qu'on ne lui avait pas conféré, donna la croix et l'accolade à ceux qu'il gratifiait des commanderies nouvellement créées. L'ambassadeur, après avoir été doté de la plus lucrative, fut décoré du cordon rouge. Des diamants tombèrent à pleines mains sur ceux qui en voulaient; un uniforme magnifique fut destiné à distinguer la langue de Russie des autres, et tout semblait fini, mais ce n'était que le prélude de mesures encore plus extraordinaires et que je vais rapporter de suite pour ne pas interrompre le fil de cette singulière affaire.

Les Français dans le cours de leurs conquêtes avaient en passant attaqué Malte, et le grand maître Hompesch, soit imprévoyance soit lâcheté, avait rendu cette place dont un des généraux dit après l'avoir examinée : « Il est fort heureux que nous ayons trouvé quelqu'un pour nous en ouvrir les portes. » Dès que cette nouvelle arriva à Pétersbourg, tous les intérêts de l'ordre furent trahis à la fois. Je dirai plus bas ce que je pense de la conduite que tint l'Empereur. Celle de M. Litta, en se bornant à suivre la ligne de ses devoirs, pouvait être digne des plus grands éloges en même temps qu'extrêmement avantageuse à ses intérêts particuliers. La faveur dont il jouissait mettait entre ses mains toute la puissance de la Russie. Il en fallait profiter pour assembler en Allemagne un chapitre général et y faire juger publiquement le grand maître. On ne pouvait balancer sur le choix de son successeur dans le magistère et M. de Litta, à la tête de nos armées déjà prêtes à voler partout, allait reconquérir sa capitale et restituer à la chrétienté son principal boulevard. Cette idée, à la fois si simple et si noble, ne lui coûtait

que la peine de se rendre en Allemagne. Mais son ambition visait à l'argent plus qu'à la gloire. Il était aimé de la comtesse Scavronski, dame d'honneur de l'Impératrice, jouissant de deux cent mille roubles de rentes; il voulait l'épouser et le caractère ardent de l'Empereur, qui ne voyait que l'occasion de reproduire son autorité sous une forme nouvelle, ne lui laissa apparemment pas le temps de changer de plan et d'en adopter un meilleur que celui qui le déshonora et acheva de perdre l'ordre. Son frère le nonce, qui déjà était grand prieur de la langue de Russie avec neuf mille roubles d'appointements et les honneurs d'ambassadeur du Saint-Siège, avait obtenu les dispenses nécessaires pour le mariage. L'intérêt, l'égoïsme, avaient étouffé les lois de la décence. On permettait au bailli de se marier sans rien perdre de ses dignités et de ses commanderies. L'Empereur, enchanté de découvrir un lien nouveau qui pouvait l'unir avec son favori, voulut bien se rappeler que Mme Scavronski avait l'honneur d'être alliée à la famille impériale et lui dit publiquement, le jour des fiançailles : « Je vous rends grâces, madame, de vous être chargée de mes dettes et de celles de l'État envers M. de Litta. »

Bientôt les affaires de l'ordre l'occupèrent uniquement. On transforma l'assemblée du prieuré de Russie en chapitre général. On y admit tous ceux qui étaient revêtus de la croix, on y appela tous les chevaliers de l'univers. M. de Litta, qui par son mariage avait si solennellement renoncé à ses droits, en fut le président et ce ramassis de gens où, excepté les chevaliers de la Houssaye et de la Tourette, personne n'avait fait de vœux, proclama, le 29 novembre, l'Empereur Paul Ier

grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. On ne fut pas même aux voix pour cette élection. La volonté suprême de celui qui s'abaissait jusqu'à vouloir une dignité qu'il eût été au-dessous de lui d'accepter ouvrait et fermait les bouches. M. de Litta eut, avec la dignité de lieutenant du grand maître, une pension de douze mille roubles, mais cet événement si extraordinaire eût été imparfait aux yeux de l'Empereur s'il n'eût donné lieu à quelque grande cérémonie. On imagina donc celle de l'installation du grand maître schismatique marié et intrus. Elle se fit dans la salle blanche du Palais d'Hiver, où tous les chevaliers des ordres de Russie en grand costume furent rangés sur autant de files. On avait fait faire une couronne magistrale, l'étendard de la Russie, le poignard de la foi, le grand sceau de l'ordre. Tout cela fut porté en procession. L'Empereur était sur le trône. Le bailli de Litta vint faire hommage public de sa trahison, le grand maître l'accepta avec les larmes de l'enthousiasme. Sa maîtresse, Mlle Lapoukhine, et Mme de Litta furent décorées de la grande croix et, afin qu'elles fussent partout les premières, on l'ôta avant la cérémonie à toutes les femmes d'Europe qui l'avaient et on la leur rendit aussitôt après. Le sieur Koutaïssov, naguère valet de chambre, reçut aussi la croix en qualité d'écuyer du grand maître. On déclara M. de Hompesch et ses adhérents traîtres et abominables sans les avoir interrogés. On affecta de ne prévenir de rien le duc d'Angoulême qui se trouvait à Mitau, ni tant d'illustres chevaliers des langues de France, de Provence et d'Auvergne qui étaient à l'armée de Condé et qui eussent donné une apparence de justice à ces étranges procédés. Celle de

Bavière ayant demandé quelques éclaircissements fut insultée et le ministre de l'Électeur chassé de Pétersbourg; enfin jamais délire ne fut plus complet, ni ne produisit en moins de temps autant d'actes illégaux et ridicules. L'Empereur, pour déchoir visiblement, avait foulé aux pieds les lois, la décence et la prudence.

Bientôt l'idée de reconquérir le chef-lieu de l'ordre fit oublier le système pacifique et sage dont le prince Bezborodko, élève de Catherine II, avait jeté les fondements. On arma. Ne doutant jamais de rien en fait de pouvoir, on nomma un commandant et une garnison pour une place encore entre les mains d'un ennemi redoutable et déjà connu pour ne jamais s'entendre à des restitutions. On fournit enfin à la cour de Vienne un moyen de nous attirer dans la guerre générale avec toutes nos forces.

Une pluie de croix de Malte inonda la capitale. Mes frères, mon cousin et moi étant les seuls Russes qui eussent un droit reconnu à cette croix comme descendants, par les femmes, d'Alphonse Du Puy, frère de Raymond, premier grand maître, nous eûmes les honneurs d'une cérémonie particulière où nous fûmes déclarés chevaliers nés de l'ordre de Saint-Jean. On créa une garde du grand maître, dont le commandement fut donné à M. de Litta. Au moment de sa nomination, venant de sortir du cabinet de l'Empereur et me trouvant au milieu du cercle qui en garnissait ordinairement les portes, il m'expliqua que sa charge l'obligeait à ne jamais quitter la personne du souverain et voulant, comme à l'ordinaire, se donner certains airs de grandeur, il ajouta : « J'ai été général sur mer et me voici général sur terre. — Prenez garde, monsieur, lui

dis-je vivement, que vous ne soyez au premier jour général en l'air. » Cela fut prophétique. La haine et la jalousie qu'il inspirait croissaient avec les honneurs.

Dans les longues conférences avec le souverain amenées par les affaires de l'ordre s'en glissaient d'autres qui leur étaient étrangères. Les ambassadeurs employaient cette voie nouvelle et les ministres du pays s'apercevaient chaque jour davantage de la perte de leur influence. La perte de M. de Litta fut jurée entre eux et il leur avait donné trop de prise pour être longtemps en état de leur résister. J'ignore au juste les moyens qui furent employés, mais ils opérèrent rapidement. Il fut rayé de la liste des dîners, puis cet ordre s'étendit aux bals. Sa femme se plaignit, les espions étaient à toutes les portes. Enfin, après avoir épuisé à leur égard toutes les chicanes, on les exila au moment où le plus fort de l'orage semblait passé. Le nonce, le ministre de Naples, tout ce qu'on appelait le parti italien prit les couleurs de la disgrâce et, comme il fallait toujours confondre le sacré et le profane, les églises catholiques eurent ordre de ne plus reconnaître la suprématie de Rome.

A mesure que j'avance dans l'histoire de ce règne, j'ai besoin de recourir pour chaque fait au journal que j'ai tenu pendant sa durée, car il me semble à chaque fois que je rêve, que j'invente et cependant il ferait foi que je ne transcris pas tout ce qu'il me rappelle. Mais l'histoire de Malte me fait trop avancer dans celle de Russie.

Disons cependant encore qu'il pouvait y avoir dans tout cela une grande et belle pensée, celle de se faire chef de toute la noblesse d'Europe à l'époque où les

institutions les plus anciennes et les plus nécessaires venaient à crouler, mais si cette idée fut jamais celle de Paul Ier, il suffit des moyens et des hommes qu'il y employa pour lui ôter ce qu'elle avait de noble et pouvait avoir d'utile.

Depuis l'époque du sacre, l'Empereur s'était occupé de l'aînée des filles de M. Lapoukhine, sénateur de Moscou. Diverses circonstances la lui avaient fait revoir. Il croyait que, pour ressembler à François Ier, Henri IV ou Louis XIV, il était indispensable d'avoir une maîtresse en titre ou, pour mieux peindre son opinion sur ce chapitre, d'avoir une « dame de ses pensées », et Mlle Anne, bien qu'elle ne fût ni jolie, ni aimable, lui semblait réunir tout ce qu'exigeait un rôle si brillant. On trouvera à l'article qui la concerne les détails singuliers de ce roman (1). Je me bornerai à

(1) Ce chapitre, probablement un des plus captivants parmi les souvenirs du comte Fédor, ne s'est pas retrouvé dans ses papiers. Peut-être ceux qui fouillèrent la caisse renfermant les papiers de l'ancien diplomate trouvèrent-ils intérêt à faire disparaître ce récit.

L'épisode Lapoukhine est un des plus piquants du règne de Paul Ier, même si les relations du souverain avec « la dame de ses pensées » ne furent que platoniques, comme un historien russe, le général Schilder, se plaît à nous le démontrer. L'Empereur rencontra Mlle Lapoukhine à un bal. C'était à Moscou, au mois de mai 1798. L'entourage du monarque ne négligea point d'attirer son attention sur cette belle personne. « Votre Majesté lui a tourné la tête, » dit un des courtisans. Quelques mois plus tard — le 1er août, — le père d'Anne Pétrovna eut l'honneur de dîner avec l'Empereur. Huit jours après il fut nommé procureur général. Le 20 août il reçut un magnifique cadeau de Sa Majesté : la belle maison de feu l'amiral Ribas, située sur le quai de la Néva. Le 23 août, l'Empereur le nomma membre du conseil. Le 6 septembre, il fut promu au rang de conseiller privé actuel. Le même jour Mme Lapoukhine fut faite dame d'honneur. « C'est une passion du temps de la chevalerie, écrit le comte Rostoptchine au comte Vorontsov (2 novembre 1798), et jamais l'Empereur ne la voit autrement qu'en public ou en présence de son père et de sa belle-mère ». *Archives Vorontsov*, VIII, 275. Cinq mois à peine s'étaient écoulés que M. Lapoukhine se vit élevé au rang de

dire ici que ceux qui avaient un intérêt à corrompre leur souverain, les uns pour l'éloigner des affaires, les autres pour faire naître de ces occasions lucratives où l'amour devient trésorier du prince, d'autres enfin pour assurer l'impunité de leurs propres désordres, ne cessèrent de s'agiter que lorsqu'ils eurent réussi dans leur honteux projet, auquel le silence des anciens serviteurs et les nombreuses maladresses de l'Impératrice assurèrent le plus complet succès.

Tout changea de face à la cour. La famille impériale ne fut plus que la principale décoration d'un théâtre destiné au triomphe de la favorite. Les ministres tournaient vers elle leurs regards jusque-là errants comme les pensées de leur souverain. L'esprit connu du père de l'idole leur devint un souci de plus et cet esprit très délié et soutenu de quelques talents administratifs avait en effet de quoi inquiéter leur ambition. De nouveaux personnages parurent tout à coup sur la scène, entre autres le prince Gabriel Gagarine, ancien ami de Lapoukhine, ancien amant de Mme Lapoukhine et par la suite le père de mademoiselle, contribuant avec tout son esprit, et il en avait plus que les autres, et sa profonde immora-

prince, avec le titre « d'altesse sérénissime » en récompense « de sa fidélité et de son zèle ». Le prince nouvellement créé reçut par surcroît : 1° une magnifique terre avec 8,000 âmes ; 2° le portrait de Sa Majesté ; 3° la grande croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; 4° l'ordre de Saint-André enrichi de diamants. Cependant la vertu de Mlle Lapoukhine resta inébranlable, d'après les historiens russes. Elles repoussa toutes les avances de l'Empereur et lui déclara enfin que son cœur appartenait au prince Gagarine. Paul mit le comble à sa générosité en ne s'opposant point à ce mariage. Les noces du jeune couple furent célébrées en présence de la cour et Mme Gagarine fut sinon la maîtresse, au moins l'amie du souverain qui continua cependant à la combler de ses attentions. Les petites querelles ne manquèrent point à cette idylle, mais d'ordinaire on s'entendait parfaitement.

lité à l'affermissement de ce nouveau parti. Tout changea de face et les courtisans eussent été complètement déroutés, s'ils n'avaient trouvé dans leur merveilleuse souplesse un suppléant aux lumières qui leur manquaient au premier moment. Ils étaient accoutumés aux favoris. Pour réussir auprès d'eux, il ne leur avait fallu que de la bassesse, mais une favorite était une divinité d'un genre nouveau. Il semblait qu'un peu de galanterie et de grâce devait se mêler à ce culte et visiblement ils se passèrent d'emblée (?). Je crois me rappeler que j'ai été le seul qu'on n'ait pas vu chez Mlle Lapoukhine. Le personnage qui, dans ce nouvel ordre de choses, poussa le mieux sa fortune fut le barbier Koutaïssov, déjà veneur et cordon rouge, confident des amours de son maître. Il aspira, malgré sa crasse ignorance, à devenir ministre, et si les ministres ne vinrent pas lui porter leur portefeuille, du moins ne manquèrent-ils pas de venir journellement le consulter.

1799

Au commencement de cette année, tout l'empire était à la disposition de trois femmes. Elles se connaissaient à peine de nom et partageaient ainsi l'autorité souveraine sans pouvoir se concerter.

La première était Mme Gerber, d'abord gouvernante et ensuite dame de compagnie de Mlle Lapoukhine, assez jeune et belle, mariée au précepteur du frère de la favorite, admise en tiers aux visites journalières que venait faire l'Empereur et qui, de prime abord, vit tout le parti qu'elle pouvait tirer de la cir-

constance. La princesse Dolgoroukov (1) s'étant adressée à elle pour obtenir la liberté du prince Bariatinski (2), son père, qui était exilé et lui ayant fait accepter un diamant, cette intrigue fut exécutée. Mme Gerber fut envoyée à Kazan avec son mari auquel on donna une bonne place à l'université (3) de cette ville. La seconde était Mme Chevalier, première actrice de l'Opéra-comique et maîtresse en titre du sieur Koutaïssov. Le crédit absolu qu'elle avait sur son amant, enté sur celui que Koutaïssov avait sur l'Empereur, lui donnait une part très directe et très réelle au pouvoir (4). C'était une bonne femme et qui n'en eût pas abusé, mais son mari, danseur de tréteaux, jacobin forcené, auquel on permit d'endosser l'uniforme de Malte, joignait à l'insolence habituelle à de pareilles gens une rapacité qui même parmi eux ne l'est pas. Le prince Chérémétiev lui donna vingt mille roubles pour être quitte de la direction du théâtre.

La troisième était la jeune Gascoygne, fille d'un vieux médecin anglais nommé Guthrie, femme d'un Écossais directeur des forges d'Olonetz qui passait pour avoir déserté sa patrie avec les secrets de son métier, et maîtresse du prince Lapoukhine, père de la favorite. Le père, charlatan s'il en fut jamais et qui commençait tous ses discours par « Nous autres savants, etc. », avait découvert un moyen assez nou-

(1) Catherine Féodorovna Bariatinski (1769-1849), mariée au prince Vassili Vassilievitch Dolgoroukov.

(2) Féodor Serguiéievitch, grand maréchal (1742-1814), celui qui avait participé activement au coup d'état de Catherine.

(3) Le comte Fédor se trompe. En 1799 il n'y avait en Russie qu'une seule université, celle de Moscou.

(4) Abbé Georgel, *Mémoires*, t. VI, p. 126.

veau et très ingénieux de mettre le public à contribution. Il s'informait dans les bureaux, qui le ménageaient fort, des affaires terminées et signées, en faisait retarder l'expédition et se rendait aussitôt chez les personnes intéressées, offrant, moyennant une somme proportionnée à l'importance de l'affaire, de la faire expédier dans les vingt-quatre heures. Sûr de son fait, cette méthode le maintint longtemps à califourchon sur le Pactole et dans l'attitude d'un crédit réel. A la chute du patron ces gens rentrèrent dans le néant. Mme Gascoygne était belle et aimable et fit depuis assez d'effet en voyageant.

Mais tant d'amour mêlé aux affaires n'adoucissait pas l'humeur de celui qui leur prêtait tant d'autorité. L'administration et la politique s'en ressentaient de la manière la plus fâcheuse, c'est-à-dire qu'un caprice, un dépit amoureux faisait sentir ses commotions jusqu'aux extrémités de l'Europe et faisait tressaillir tout ce vaste empire.

L'affaire de Malte se continuait tragiquement pour ceux qui en avaient le plus espéré. J'ai déjà dit de quelle hauteur tombèrent M. de Litta et ses complices. La députation bavaroise, à la tête de laquelle avait brillé le bailli de Flachslanden, après avoir été comblée de marques de faveur, fut disgraciée et renvoyée. Le bailli, avec la grâce et la dignité qui lui étaient propres, avait cherché à concilier les formes usitées dans les affaires de l'ordre avec la vivacité et le despotisme qu'y portait l'Empereur. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer aux avanies et aux dégoûts les plus sanglants. Les députations du grand prieuré d'Allemagne et celui de Bohême furent plus heureuses.

Reçues avec transport parce qu'elles fournissaient de nouvelles occasions à la vanité, à la passion de cérémonies, après bien des ennuis elles furent congédiées avec indifférence. Le fond de cette affaire était épuisé. Le maréchal Salticov avait un énorme surcroît de pension en qualité de lieutenant du grand maître. Le comte Rostoptchine, ennemi né des étrangers, avait placé en qualité de vice-chancelier le chevalier de la Houssaye, fort digne de son amitié par la ressemblance de leurs caractères envieux. Le comte de Maisonneuve et quelques autres petits héros de salon qui cherchaient du pain avaient été casés ; les grands de la cour qui n'ont jamais assez de cordons avaient celui de Malte et pour cela se croyaient gentilshommes à qui rien ne manque. Quant à Malte, elle était encore dans la catégorie des raisins verts.

Le goût des décorations est tel chez nous que le nouveau grand-maître ne manqua pas de proposer un échange de croix chapitrales à la cour de France. Sa Majesté en envoya une cargaison à Mitau, d'où M. de Cossé en apporta de l'ordre de Saint-Lazare autant qu'on en avait demandé. Mais comme il fallait que Paul Ier mît son cachet à tout, il fit ôter au bailli de Flachslanden, qui n'était pas son sujet, celle que le roi lui avait envoyée comme au frère d'un homme qui l'avait longtemps et bien servi.

La position du corps diplomatique devenait tous les jours plus embarrassante. Ce n'était rien que de voir et d'entendre journellement des choses extraordinaires sur lesquelles la diplomatie n'avait ni instructions ni tradition, mais c'était de ne savoir plus à qui s'adresser pour les explications et les redressements d'abus.

Le grand chancelier prince Bezborodko était mort le 6 avril et le ministère des affaires étrangères avait été organisé d'une manière absolument nouvelle. Le comte Rostoptchine, parvenu de beaucoup d'esprit, d'une grande ignorance, d'un mauvais caractère et d'une audace extrême, y présidait avec le titre (1) de premier ministre des affaires étrangères, ayant avec lui comme vice-chancelier le comte de Panine (2), jeune homme de beaucoup d'instruction, mais sans aucune connaissance du cœur humain, du monde et de la cour et en qui l'esprit n'était par conséquent qu'un membre inutile et dangereux. Or la paresse du Souverain qui trouvait plus commode (3)... que par boutades et la jalousie du premier ministre qui d'une part détestait les étrangers et de l'autre craignait de leur laisser voir son insuffisance, avaient réglé de la manière suivante la marche des affaires. L'Empereur ne travaillait qu'avec le premier ministre, et le corps diplomatique ne pouvait s'adresser qu'au vice-chancelier, qui de son côté ne pouvait pas s'adresser au souverain et ne communiquait avec Sa Majesté que par le chef du département, qui par là restait maître absolu des négociations et pouvait faire parler l'Empereur comme il lui convenait et ne lui faire parvenir que ce qui lui convenait. On se figure quelle complication, quelles longueurs nuisibles dans un temps où les événements se suivaient avec une rapidité étonnante, quel manque effrayant de responsabilité dans le ministère. Une ressource

(1) Le titre exact était : président du collège des affaires étrangères.
(2) Nikita Pétrovitch (1771-1837). Ambassadeur à Berlin, puis vice-président du collège des affaires étrangères et vice-chancelier.
(3) Illisible.

devait rester aux ambassadeurs, celle des communications journalières de société, mais aucun des deux ministres ne tenait maison. On ne pouvait que dans des cas très rares demander audience au comte Rostoptchine, on ne pouvait voir le comte Panine qu'en lui demandant son heure, et ni l'un ni l'autre de ces ministres n'allaient en société. De là une lenteur funeste, un arbitraire intolérable, des scènes entre les deux ministres, le renvoi du comte Panine et finalement la chute de M. Rostoptchine, due au courage avec lequel l'année suivante le ministre de Naples rompit toutes les barrières et parvint à éclairer l'Empereur sur la conduite de son favori (1).

Ici finit brusquement le manuscrit. Est-ce voulu, ou la suite a-t-elle été soustraite lorsque la caisse renfermant les papiers du comte F. Golovkine a été ouverte et fouillée à Berne par des gens restés inconnus, mais probablement en rapport avec...

(Note du propriétaire actuel des papiers du comte Fédor).

Fragments sur le règne de Paul communiqués par le comte Fédor à M. Chatelain.

Dans l'esquisse biographique du comte Fédor par Nicolas Chatelain, esquisse fort superficielle d'ailleurs, publiée en 1861 dans la *Revue Suisse* (t. 24) par M. William Reymond, se trouvent quelques fragments des mémoires de Golovkine sur le règne de Paul Ier.

(1) Les causes de la disgrâce de Rostoptchine furent tout autres. Schilder, *l'Empereur Paul Ier*, p. 480 et suiv.

Ces récits communiqués par lui à son ami Chatelain se rapportent évidemment aux derniers jours qu'il passa à la cour de Paul avant son exil. Peut-être les pages qui manquent à notre manuscrit contenaient-elles les passages identiques.

I

Un jour qu'il y avait grand monde chez le comte ***, je m'y trouvais, me dit M. Golovkine, lorsque tout à coup les portes s'ouvrent à deux battants et l'on annonce l'Empereur. Impossible à moi de m'esquiver et, quoi qu'il pût en arriver, je sentis qu'il fallait faire bonne mine à mauvais jeu. L'Empereur ne tarda point à m'apercevoir et vint droit à moi avec un air de colère le plus terriblement concentré qu'on ait vu, et s'exprimant, selon son usage, par circonlocutions et par détours : « N'est-il pas vrai, monsieur le comte, me dit-il, que lorsqu'on s'est proposé d'avoir un plaisir, il est infiniment piquant et fâcheux d'être payé par un refus et qu'on ne pardonnerait point à un homme qui vous mettrait dans le cas de vous causer une humiliation, en récompense d'une grâce que vous lui auriez demandée? » Ne voyant pas trop où il en voulait venir, ne comprenant rien à ce long préambule qui me parut obscur et que ma position ne servait pas à rendre plus clair : « Certainement, répondis-je, la chose est comme Votre Majesté l'envisage, mais je ne la comprends pas tout à fait. — Je veux dire, monsieur le comte, reprit-il d'un ton un peu moins doucereusement farouche, que, si je vous priais de me faire le plaisir de souper avec moi, apparemment vous me refuseriez. Je dois

me garder de vous le demander. Je sais d'ailleurs qu'il est des personnes plus favorisées que moi qui jouissent habituellement du bonheur de vous posséder et ce serait fort injuste de les priver plus longtemps de votre présence. » A ces mots il me fit une légère inclination. Je répondis par une profonde révérence. Le cercle s'étant incontinent ouvert pour me faire place, j'en profitai, Dieu sait ! avec autant d'empressement que le cérémonial pouvait le permettre. Je reculai jusqu'à la porte, faisant mes trois révérences. Oh ! que je trouvai l'air qu'on respire dans les corridors et sur l'escalier pur et suave ! Je m'en régalai à longs traits.

II

Ennemi irréconciliable de la France depuis la Révolution, le comte ne pouvait admettre l'idée que Paul se fît le champion de Bonaparte, que l'autocrate de toutes les Russies traitât d'égal à égal avec un aventurier de gloire ; il le trouvait d'autant plus mauvais que Paul avait débuté par être aussi hostile à la Révolution française que la dignité de sa couronne l'exigeait. Cette manière de voir du comte Fédor étant parvenue aux oreilles de l'Empereur, il en fut exaspéré au plus haut degré et dit que s'il le rencontrait sur son passage il le ferait jeter par les fenêtres. Ce propos fut à son tour rapporté au comte.

Après le récit d'une scène violente avec Paul Ier, le comte continue en ces termes : « Vous ne vous faites pas d'idée de ce que c'est que de sentir son visage effleuré par l'haleine de quelqu'un qui s'est promis de

vous faire jeter par les fenêtres. Paul était un homme à tenir sa parole et il y avait là parmi ses courtisans des gens qui m'aimaient assez pour exécuter les volontés du maître. Sorti du palais, je me trouvai comme une mésange qui a échappé à la serre du vautour. »

PORTRAITS, SOUVENIRS

ET

ANECDOTES

PORTRAITS ET SOUVENIRS

I

FRÉDÉRIC LE GRAND ET LA COUR DE RUSSIE

Le roi ne manquait jamais de tourner la cour de Russie en ridicule ; il y mettait une sorte d'acharnement, comme s'il s'était chargé de nourrir à la brochette un chef de révoltés. Je me souviens qu'un soir (1), c'était pendant les revues de 1780, il me dit en ricanant : « Il y a une chose dont votre tante oubliera de vous prévenir et à laquelle il faut bien faire attention. Vos impératrices ont toujours de la gorge ; c'est comme un attribut de l'empire, comme le sceptre, la couronne et le globe. Or, il importe que vous sachiez qu'il est aussi dangereux d'y regarder lorsqu'elles ne l'ordonnent pas, que de n'y point regarder lorsqu'elles veulent bien vous la montrer. Souvenez-vous de cet avis en temps et lieu et tenez-vous toujours bien. »

Le roi n'aimait pas la Russie et savait que j'étais destiné à servir Catherine II, qu'il n'aimait pas davantage.

(1) Le comte Fédor rencontrait le roi chez sa sœur, la princesse Amélie, qui honorait la comtesse Kameke, née Golovkine, de son amitié.

Il la regardait comme sa créature, ce qui était vrai jusqu'à un certain point, et pourtant il la taxait de la plus horrible ingratitude, ce qui, avec un machiavélisme aussi organisé que le sien, était tout au moins comique. Catherine, de son côté, n'oubliait pas qu'après l'avoir mariée au successeur au trône de toutes les Russies, il avait voulu engager ce prince, devenu souverain, à la faire enfermer. Le résultat de ce qu'ils disaient à ce sujet, car je puis me vanter d'avoir été malgré ma jeunesse le confident de leurs sarcasmes réciproques, était de voir qu'ils se craignaient et s'estimaient également. Il m'est resté de cette double confidence une anecdote, qui m'a paru d'autant plus remarquable qu'ils me l'ont contée l'un et l'autre, c'est que l'impératrice Élisabeth ayant l'habitude de manger tous les jours du pâté de Périgueux, le roi, pendant toute la durée de la guerre de Sept ans, laissa passer les courriers qui en étaient chargés, sans que jamais la cour de Russie en eût abusé, ni que celle de Berlin eût cru devoir s'en défier.

II

LA PRINCESSE DACHKOV A LA COUR DE FRÉDÉRIC II (1)

En 1769, la princesse Dachkof, qui croyait avoir mis Catherine II sur le trône, se retirait, mécontente, en

(1) Dans ses *Mémoires* (t. I, ch. x), la princesse raconte qu'en dînant chez M. Mitchell, elle rencontra le comte de Finkenstein, ministre des affaires étrangères de Prusse et que celui-ci aurait exprimé l'extrême empressement du roi de la voir présentée à sa cour.

Angleterre, et la duchesse de Kingston, qui venait d'y causer un si éclatant scandale, allait s'établir en Russie. Le roi qui aimait beaucoup le chevalier Mitchell, envoyé britannique à sa cour, le fit venir à Potsdam et, du plus loin qu'il le vit, avec une colère merveilleusement jouée, lui cria : « Vous m'aviez promis de la confiance, de la bonne foi, vous m'aviez assuré que le traité de commerce entre l'Angleterre et la Russie ne serait pas renouvelé, et cependant j'ai les preuves du contraire. » Le ministre de jurer qu'il n'en sait rien; le roi de s'obstiner, le ministre de le prier de vouloir bien lui donner à cet égard de plus amples détails. « Oui, monsieur, un traité de commerce. On y a même ajouté une branche nouvelle. — Et laquelle, sire? — Un commerce de folles. J'en suis sûr, les échantillons viennent de passer par Berlin. »

Grands rires de part et d'autre, grands rires du public le lendemain et de l'Europe au bout de quinze jours. Ces dames avaient voulu voir le roi, elles y avaient mis de l'obstination, le roi s'était moqué d'elles et voulait que tout le monde le sût.

III

ALEXIS ORLOV (1)

Il avait grand air, sans avoir les manières d'un grand seigneur. Sa haute et large stature, ses décorations rendaient sa figure très frappante, et son visage

(1) 1737-1808.

eût été beau sans les marques de désespoir qu'y imprima Pierre III dans son agonie. Ainsi que le prince, son frère, il ne parlait pas français, mais l'un et l'autre aimaient fort à parler l'allemand, et lui se vantait de quelques mots italiens qu'il avait recueillis à Livourne. Les apparitions du comte Alexis avaient lieu à Tsarskoïé-Sielo, comme moins frappantes pour le public, et je les aimais fort, par instinct de curiosité et d'observation. Comme il n'arrivait qu'invité, qu'attendu, il était entouré de la plus grande considération. Il ne connaissait personne de nous, et, à travers la politesse du courtisan qui ne veut rien faire de trop, ni de trop peu, perçait une certaine insolence qui semblait nous dire : « Je ne sais pas qui vous êtes. » Comme je parle l'allemand, il causait plus avec moi qu'avec les autres, parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de ne savoir que le russe, au milieu d'un cercle où l'on ne parlait que français et, comme je passais pour être fort en faveur et que je ne parlais pas le russe, il n'avait que cette manière de me montrer quelque attention. Le contraste entre cette vieille grande figure et la figure petite et maigre du prince Zoubov, alors favori et âgé de vingt-cinq ans, était très piquant.

IV

ROGERSON

Catherine II avait pour premier médecin, mais sans trop le consulter, un long Écossais, bien maigre, quoiqu'avec un petit visage vermeil surmonté d'une petite

perruque à bourse, nommé sir Samuel Rogerson. Il était gauche dans ses manières, mais très fin dans sa conduite. Sa place, qui supposait du savoir et le gros jeu, l'avait mis de tout et partout. Il avait même été employé dans des négociations secrètes à Vienne et ailleurs, aussi la politique était-elle, après le jeu (1), sa passion dominante. Il avait pris l'habitude, les dimanches pendant la messe de la cour, de se placer dans la porte où le corps diplomatique attendait l'Impératrice pour lui baiser la main, ce qui était assez ridicule en soi et ne plaisait pas également à tous les ambassadeurs. Un jour, M. de Swart, chargé des affaires de Hollande depuis cinquante ans, petit vieillard bien gros, bien rubicond, bien brusque, bien malin, profitant d'un moment de silence, dit tout haut : « J'ai remarqué qu'il y a deux espèces de gens qui ont le diable au corps de la politique : les tailleurs et les médecins. » On se figure l'unanimité des rires. Sir Samuel fut longtemps sans donner audience aux ambassadeurs.

J'ai dit qu'il aimait fort le jeu. Un soir, à la fin de la partie chez la princesse Michel Galitzine, il eut une prise si violente avec Maruzzi, espèce d'aventurier italien employé par la cour, qu'il lui échappa avec éclat ce qu'on a grand soin de retenir en bonne compagnie. Il fut le seul dans le salon qui conserva sa contenance :

(1) Un jour il se trouvait avec une nombreuse compagnie dans le magnifique Palais d'Été élevé par le comte Bezborodko sur les bords de la Néva. On se mit à jouer au whist et Rogerson eut le comte pour partenaire. Ce Petit-Russien facétieux eut une idée originale : chaque fois que le médecin se rendait coupable d'une *renonce*, il faisait lâcher un coup de canon. Grand étonnement, suivi d'un accès de colère de l'irascible Écossais. Peu s'en fallut qu'on n'en vint aux coups.

« Vilain obstiné, dit-il à Maruzzi, vous avez désorganisé, à force de disputer, tout le système de mes entrailles. » Qu'on ajoute à cela l'accent des deux parts et l'on se représentera toute l'originalité de cette scène.

V

LE COMTE NICOLAS SALTICOV (1)

Sans jamais viser ouvertement à rien, le comte Nicolas prétendit et arriva toujours à tout. C'était un petit homme sec, fort jaune, avec des yeux très vifs, des manières affables et quantité de tics étudiés, qui lui donnaient le temps de se composer un visage et des réponses; après cela, sans foi que pour les siens ni loi que ses intérêts, d'une avidité scandaleuse et d'une fausseté permanente. A côté de lui, en tout et pour tout, était sa femme, née princesse Dolgoroukov (2), qui avait été fort belle, qui avait conservé le costume du temps où elle l'était et s'était créé un privilège de singularité auquel tout le monde, les souverains même, avaient fini par se soumettre. On ne la voyait qu'après qu'elle s'était assurée que l'on n'avait

(1) Nicolas Ivanovitch (1736-1816).

En confiant la surintendance de l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin à Nicolas Ivanovitch, Catherine II reprit d'une main ce qu'elle avait donné de l'autre en choisissant Frédéric-César de Laharpe pour gouverneur de ses petits-fils. Salticov est responsable du choix des hommes vicieux placés auprès des grands-ducs qui contre-balancèrent l'influence salutaire de Laharpe.

(2) Nathalie Vladimirovna (1737-1812).

aucune espèce de parfum et, alors même, on n'en approchait qu'à distance et en souffrant que de vilains nains brûlassent entre elle et vous des étoupes, des plumes ou toute autre chose aussi propre à faire bondir le cœur. Elle ne paraissait en public que de loin en loin et comme une châsse miraculeuse descendue de l'autel aux grandes occasions, presque jamais sous Catherine II qui en faisait peu de cas, plus souvent sous Paul Ier qui lui avait donné le cordon qu'elle était bien aise de montrer. Alors elle s'humanisait et, si la chose était nécessaire aux intérêts des siens, elle aurait pendant une demi-journée causé avec un flacon d'ambre ou de musc. Ce couple habile avait débuté dans le monde avec six cents roubles de rentes ; c'est de M. le maréchal que je tiens ce détail ; et il finit par en laisser six cent mille, ce que je tiens de leurs enfants. Le maréchal avait bien servi pendant la guerre de Sept ans, ce qui avait contribué à le faire remarquer. Son talent pour l'intrigue avait fait le reste, et parvenu au ministère de la guerre et à la surintendance de l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin, son crédit n'avait plus souffert d'échecs. Il avait été grand-maître de la maison de Paul Ier du temps de Catherine II et s'était acquitté de cet emploi délicat avec un art qui lui avait valu la reconnaissance de l'une et de l'autre. Ce fut lui qui plaça le prince Zoubov, dernier favori de la mère, et parvint avec son secours à renverser le prince Patiomkine. Ce fut lui que Paul Ier, devenu grand-maître de Malte, créa lieutenant de l'ordre, place dont il trouva moyen de conserver l'énorme pension jusqu'à sa mort. Ce fut lui, un peu aidé de moi, qui plaça son cousin, le comte Tolstoï auprès du grand-

duc Alexandre (1), auprès duquel il joua depuis un si grand rôle. Enfin, hors les affaires, auxquelles il avait l'art extrême de ne prendre aucune part, rien n'est arrivé à la cour de son temps, sans qu'il eût, plus ou moins, machiné pour ou contre. On eut bien de la peine de le faire déguerpir des appartements qu'il avait au Palais d'Hiver et où il faisait des profits sur tout, et il coûta bien de l'argent pour l'engager à occuper son hôtel, où il vécut toujours comme un homme sans fortune. Il avait trois fils, dont le second, Alexandre (2), mérite seul d'être nommé. Homme de beaucoup d'esprit et de savoir et qui parvint très jeune (3), mais sans crédit à être ministre des affaires étrangères. L'aîné était aveugle.

Lorsque la glorieuse campagne de 1814 fut terminée, l'empereur Alexandre, voulant faire participer tout le monde apparemment à sa grandeur et à son contentement, créa prince le maréchal, qui exerçait en quelque manière en son absence la charge de vice-empereur. Cette dignité fut étendue à toute sa postérité. Il mourut peu après et, bien qu'il n'eût cessé d'occuper de grandes places, sa mort ne laissa pas de vide sensible.

(1) Nicolas Alexandrovitch, grand-maître de la Cour (1761-1816).

(2) Alexandre Nikolaïevitch avait épousé Nathalie Golovkine, fille du comte George Golovkine, cousin du comte Fédor.

(3) Après la paix de Tilsit.

VI

RAZOUMOVSKI (1)

Ce sont des Ukrainiens et l'on va voir de quelle classe. Un frère Alexis, qui était chantre de la chapelle impériale, donna, pendant la messe, dans l'œil de l'Impératrice Élisabeth. Ce caprice décida de la fortune de la famille. Il fut déclaré favori et parvint à la dignité de comte et à la charge de grand veneur. Son cadet Cyrille gardait les cochons aux environs de Batourine

(1) A celui dont la patience serait à bout avant d'avoir terminé la lecture du travail fondamental de VASSILTCHIKOV, *la Famille Razoumovski* (5 volumes), la notice condensée du comte Fédor pourra rendre un réel service. A vrai dire, les membres de cette famille, qui a tant coûté à la Russie et qui a si peu travaillé pour elle, méritent plutôt l'oubli. Cependant un fait curieux d'ordre généalogique se rattache à la descendance du cosaque Razoum. Des Pérovski, bâtards d'Alexis Cyrillovitch Razoumovski, descend en droite ligne la fameuse Sophie Pérovskaïa, l'inspiratrice du complot nihiliste qui aboutit à la tragédie du 13 mars 1881. La table généalogique ci-après démontre que l'arrière-grand-oncle du père de Sophie Pérovskaïa n'était autre que l'époux morganatique de l'impératrice Élisabeth.

Le cosaque RAZOUM

ALEXIS, époux morganatique d'ÉLISABETH, impératrice de Russie.	CYRILLE, hetman des Cosaques. | ALEXIS, ministre de l'instruction publique sous Alexandre Ier (1748-1822). | NICOLAS IVANOVITCH PÉROVSKI, gouverneur de la Crimée, † 1858. | LÉON NICOLAÏEVITCH, † 1890. | SOPHIE PÉROVSKAÏA, exécutée le 15 avril 1881.

et c'est de lui que je tiens les détails suivants. Ce n'étaient pas les cochons de son père qu'il gardait, mais ceux d'un paysan de leurs parents, nommé Boudlianski, et qui était plus riche qu'eux. Quand Alexis se vit établi, il songea à Cyrille et on envoya un officier afin de l'amener plus honorablement; mais Cyrille, qui était grand, croyant qu'on voulait le faire soldat, à la vue d'un uniforme abandonna les cochons et se sauva sur un arbre, d'où on ne le fit descendre que par famine. Arrivé dans la capitale, après l'avoir décrassé et vêtu, on le remit à un gouverneur genevois nommé, je le crois, Saladin, pour lui donner des manières et de l'instruction. Ce gouverneur allait à l'église et pendant qu'il y était, l'élève s'abandonnait aux plaisirs innocents de sa première enfance.

Parmi les cadeaux que Frédéric II avait été dans le cas de faire à la cour de Russie s'était trouvé une belle tabatière, enrichie de diamants pour le frère du favori. Un beau dimanche qu'il était seul, Cyrille tira cette boîte de l'armoire de son gouverneur qui eut la surprise, en rentrant, de voir qu'il en avait fait sauter tous les chatons au moyen des pincettes de la cheminée. On peut se figurer l'état du bijou ! Quand M. le maréchal Razoumovski voyait messieurs ses fils en train de prendre de grands airs, il ne manquait jamais d'amener le récit de quelque exploit pareil de sa jeunesse et d'en expliquer la cause par la bassesse de son origine, et ce n'était pas un spectacle indifférent que de voir des hommes faits et en place, chamarrés d'or et de cordons, obligés d'abaisser devant de nombreux témoins les bannières qu'ils portaient si haut dans le monde.

Leur père était un homme de plus de six pieds et

des mieux faits, avec un visage plus beau d'expression que de traits. Il y avait dans ses manières quelque chose de sauvage et dans sa pose quelque chose d'oriental, mais l'ensemble était plein de grandeur et n'appartenait qu'à lui. Son éducation ayant commencé à dix-huit ans, elle n'avait pu déranger ni la justesse des sens ni la droiture du caractère; et bien qu'il fût très ignorant, son jugement l'emportait au conseil sur l'esprit et le talent de ses collègues. Les circonstances lui avaient fourni une fortune immense et qu'il dépensait avec magnificence. Ses palais, sa suite, sa livrée, son hospitalité, tout y répondait. Son frère l'ayant fait élire ataman ou prince des cosaques de l'Ukraine, et cette dignité, trop voisine encore du temps des Mazeppa, ne convenant pas aux maximes de Catherine II, elle lui en fit céder la possession contre le bâton de maréchal et une forte pension avec la jouissance du palais de Batourine, sa capitale, et des domaines qui y étaient attachés. Il s'y retirait quelquefois lorsqu'un long séjour à Pétersbourg lui commandait plus d'économie. Sur la fin de sa vie, il se retira à Moscou, où il vivait en roi.

Il avait voyagé. Quand il vint à Paris, M. de Choiseul expliqua à Louis XV qu'il fallait distinguer un étranger de cette importance, et le roi le promit. On l'appela donc à Versailles pour le présenter d'une manière plus particulière que les autres auxquels l'usage n'était pas d'adresser la parole. Le roi, pressé de se rendre à la chasse du sanglier, oublia sa leçon et passa sans dire autre chose lorsqu'on lui nomma le maréchal, qu'un « Ah! » insignifiant. « Le roi me prend apparemment pour un sanglier, » dit celui-ci au duc

de Choiseul, un peu confus de la distraction. Il fut résolu de réparer la chose de la manière la plus flatteuse, mais jamais le maréchal ne voulut retourner à la cour et Paris applaudit et au mot qu'il avait lâché, et à la conduite qu'il tint.

Il laissa plusieurs fils : le comte Alexis, homme de grand mérite et qui fut ministre de l'instruction publique ; le comte André, fait prince au congrès de Vienne à la suite d'une longue carrière diplomatique, le plus haut et le plus fat des hommes, qui passa pour l'amant de la grande duchesse, première femme de Paul Ier et le fut selon toute apparence de la reine Caroline de Naples ; le comte Pierre, militaire, insignifiant. Ce fut celui-ci qui, à la suite de la guerre de Suède de 1790, où il s'était fort mal conduit, reçut le cordon de Pologne, et comme on lui disait que cela ferait jaser, il répondit : « Bah, les propos finiront et le cordon me restera. » Le comte Léon était un assez bon militaire et homme à bonnes fortunes ; le comte Grégoire (1), aussi laid que ses frères étaient beaux, fut célèbre pour ses travaux minéralogiques et la pluralité des femmes qu'il avait épousées dans les différents pays où il s'était trouvé ; enfin le comte Ivan, qui mourut jeune, promettait, non pas de l'esprit, mais de la valeur et quelques talents militaires. Ses filles furent la maréchale Goudovitch, bonne et bien laide créature ; la fameuse Mme Zagriajska, personnage original et même ridicule partout ailleurs que dans ce pays-là et Mme Vassiltchikov, qui donna dans tous les excès de

(1) Épousa en secondes noces la baronne Schenk von Castel du vivant de sa première femme, la baronne Malsen. La légalité du second mariage ne fut pas reconnue en Russie.

la galanterie et de la dévotion (1). De tant d'enfants, nés d'une princesse Narichkine, aucun ne vécut avec le maréchal. Les honneurs de sa maison étaient faits par une comtesse Apraxine (2), laide, couverte de blanc et de rouge, vulgaire outre mesure et dont le comte de Ségur disait un jour de grand dîner : « Il en faut convenir, voilà une femme qui travaille merveilleusement en viandes. »

VII

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME RUSSE

(Fin du dix-huitième siècle)

Si la puissance de l'homme résidait dans la magie de ses manières, si la société, si l'État pouvait employer autre chose que sa tête, son cœur ou son bras, le gentilhomme ici n'aurait qu'à se montrer pour justifier le système de Pierre Ier et les moyens qu'il employa pour l'établir. Je pense, et personne ne me le disputera, qu'à l'exception des Français, nul ne l'égalera sur le théâtre du monde. Discours légers et piquants, idées en apparence très libérales, horreur bien prononcé pour tout ce qui sent la barbarie, goût pour les arts, grâces dans le maintien, élégance dans la mise, magnificence dans les habitudes, talents de société, les

(1) Elle prit le voile sous le nom d'Agnia.

(2) Le comte Apraxine se rendit coupable de bigamie. Il enleva la comtesse Elisabeth Cyrillovna Razoumovski et l'épousa, quoiqu'il fût marié à Anna Pawlovna Iagoujinsky. De même que Mme Vassiltchikov, la comtesse Apraxine se fit religieuse et mourut en 1813.

langues, la danse, la musique, la comédie, assurance qui promet encore au delà de ce qu'ils laisse voir, tels sont en Russie les attributs de l'homme de qualité, de l'homme de cour, de celui qui est destiné aux ambassades, au commandement, au conseil. Mais ne lui parlez ni d'histoire, car il n'a pas même étudié celle de son pays, et si vous y remontez plus haut que Pierre Ier, auquel il croit devoir ses succès, vous serez confondus de son ignorance ; ni de géographie, car hors la route de Moscou à Saint-Pétersbourg et celle de Saint-Pétersbourg à Paris, il ne connaît la Suisse que par la *Nouvelle Héloïse*, la Hollande parce qu'elle fut l'école du grand Pierre, l'Italie parce qu'on lui en parle sans cesse et l'Angleterre, parce que c'est de là que lui viennent ses fracs, ses bottes, ses chevaux et ses bassets ; ni d'auteurs classiques, s'ils n'ont été traduits par Delille, ni de mathématiques et bien moins encore d'économie politique, d'administration territoriale, de logique ou de religion.

Le noble de province n'en sait pas davantage et la plupart du temps ne sait rien de tout ce que sait l'autre ; mais il a une haute opinion de son pays, de son souverain, de sa religion, de sa noblesse et de ses esclaves. Il est versé dans l'art de faire valoir ses terres et de gouverner le peuple, dans les rapports commerciaux de l'intérieur, dans la manière d'aider l'administration à moins de frais et de fatigues pour elle et pour lui, et comme son bien-être dépend de la bonne organisation de la police générale, il l'a étudiée dans toutes ses parties. Il n'est pas fort moral, mais il est fort habile. Il n'est pas instruit, mais il est adroit et lorsque le hasard qui, sous une administration despotique,

choisit de préférence ceux qui ne prétendent à rien l'appelle aux places, il y porte une expérience préparatoire et une sagacité que l'autre n'acquiert jamais. Il croit et rend tout possible, et bien qu'étranger à l'opinion publique, trouve dans l'estime qu'il s'accorde à lui-même la force nécessaire pour la diriger. Je ne confierais ma femme, ma fille, ni mon secret à aucun de ces deux hommes-là, mais je ferais de grandes choses avec le dernier. Aucun des deux cependant n'est coupable de ce qui lui manque, ni de ce qu'il a de trop.

Le vice radical ne gît pas dans la personnalité nationale qui n'est que secondaire, mais dans l'incertitude des institutions et dans un système illusoire autant qu'affreux, qui fonda la tranquillité publique sur l'immoralité et l'ignorance de la première classe des citoyens et dans un genre d'éducation qui le propage. J'écrirais sur ce triste texte un gros volume plein de bonnes et belles maximes, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire et il ne servirait à rien : je me bornerai à remarquer que là où le prince n'accorde à ceux que l'éducation sort de la foule qu'une estime plus voisine de la crainte que de la confiance, les sujets cessent d'y voir le premier des moyens de parvenir et se hâtent d'acquérir l'espèce de dorure sous laquelle se cachent si bien les autres ressources de l'ambition. Parvenu à l'âge de seize à dix-huit ans, âge où doit commencer cette seconde éducation qui fait les hommes publics, les fils de nos grands ne songent, ainsi que leurs parents, qu'à enlever des prix, qu'ils n'ont pas le talent et n'ont pas encore eu le temps de mériter. Dans cet âge de l'étourderie, de l'insouciance, tout déjà devient

pour eux un calcul, et des jalousies, non pour des femmes, pour des succès de société, mais pour des rangs et des décorations corrompent les cœurs et abaissent les esprits. Ce ne sont pas les vertus, les mérites, les avantages obtenus de la naissance et de l'éducation, qui éveillent les haines ; ce sont les faveurs de la cour et les espérances qu'elle permet. Pervertis de génération en génération, héréditairement avilis, les grands ne voient, n'aiment dans leurs enfants que les instruments de leur ambition et les colonnes de leur fortune, et l'éducation qu'ils leur donnent ne tend qu'à hâter l'instant de les y employer. Le fils qui, saisi d'un sentiment intérieur que Dieu donne à tous avec la vie, s'arrête dans sa marche pour réfléchir et pour étudier, n'est à leurs yeux et aux yeux de tous qu'un maniaque ou un sot. C'est là pour eux l'enfant prodigue de la famille. De là ce choix imprudent et scandaleux d'instituteurs étrangers, qui, dans Paris, perruquiers sans pratiques ou histrions sans succès, viennent professer chez nous l'impudence et l'immoralité.

Ah ! qu'on ne pense pas que je me plaise à charger le tableau. Ce n'est pas un vieillard morose et brisé de ses chutes qui écrit ceci. Je suis encore dans la force de l'âge et puis indiscutablement prétendre encore à tout. A l'époque où une grande souveraine ne croyait pas mes vingt-cinq ans au-dessous de sa confiance auguste, quand elle me montrait au loin, sous le règne de son petit-fils, la place où, fort des lumières qu'elle daignait me prêter, je travaillerais à régénérer la patrie ; quand mon ambition, épurée par la grandeur du but qu'elle m'offrait, ne me laissait voir d'immortalité que celle du talent et de la vertu, alors, comparant ma

faiblesse à des travaux qui demandent un Hercule, j'ai pleuré souvent sur les bords d'un torrent de fange qui achève de combler les écuries d'Augias.

VIII

COBENZL (1)

La fin de cette famille fut très brillante. Deux cousins germains, les comtes Philippe et Louis, furent tout ce qu'on peut être dans la monarchie autrichienne. Il n'y eut guère d'affaires du temps où l'un ou l'autre n'eût joué un rôle, et la comtesse de Rhumbeck, sœur du dernier, par ses singularités et le monde dont elle savait s'entourer, ne servit pas peu à leur attirer les regards du public à Vienne et à l'étranger. Le physique de ces messieurs pouvait consoler de ne leur pas voir d'enfants. Philippe était petit, maigre, jaune, ayant la tournure d'un prêteur sur gages italien. Louis était gros, roux, louche et malpropre jusque dans la plus brillante toilette, et sa femme, née la Rovère de Montelabatte, quoiqu'ayant de l'esprit, était une des plus désagréables créatures qu'on pût rencontrer et d'une malpropreté à tuer ses poux jusqu'à table. L'air de ces messieurs, outre la protection de Marie-Thérèse fort attachée au comte Louis, n'avait pas mal servi à la grande fortune que devaient leur faire faire leurs talents

(1) Le comte Fédor s'est bien gardé en parlant de Cobenzl d'emprunter des traits aux *Mémoires secrets* de Masson. Son recueil d'anecdotes complète donc plaisamment le portrait dessiné par Masson.

naturels et acquis. On peut dire qu'ils avaient trop mauvaise façon pour effrayer leurs rivaux d'ambition, et c'est ce qui les fit arriver aux plus brillantes ambassades et au ministère.

Le comte Louis non seulement avait une grande passion pour le monde, mais il affectait tellement de se tenir en mouvement, qu'il était impossible de découvrir quant il travaillait. Il avait surtout une passion désordonnée pour la comédie française, et malheureusement pour sa profession, qui demande de la dignité, il la jouait dans la dernière perfection et partout, lorsqu'il ne la pouvait jouer, ne parlait d'autre chose. Cela l'exposa aux scènes les plus désagréables. Un soir qu'il faisait le rôle de *Pandolphe* de la *Serva Padrona*, plus fagoté, plus barbouillé que tout ce qu'on peut imaginer, il fut surpris d'une rage de dents et n'eut que la force de se jeter sur son lit où il s'endormit. Deux valets de chambre alternaient auprès de lui pour le service et celui qui assistait à son lever ne le voyait la veille se coucher. Il se réveille le lendemain, il sonne; le valet de chambre arrive et voyant cette affreuse figure se sauve en jetant les hauts cris et en répandant dans la maison, qui s'assemble aussitôt, que le diable s'est emparé du lit de Son Excellence. On se figure le tumulte de la maison, la fureur de l'ambassadeur et les propos de Saint-Pétersbourg. Une autre fois un courrier fort important arrivant de Vienne, il ordonne de le faire entrer, oubliant qu'il faisait en costume la répétition d'un rôle de Juif avec une barbe et un emplâtre sur l'œil. Le courrier en recule de deux pas et refuse de remettre ses dépêches. On a beau lui expliquer le cas, il s'obstine et il fallut aller chercher le baron Sed-

deler (1), ministre de Toscane, qui connaissait le courrier, pour l'assurer que c'était là l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Royale apostolique.

J'étais depuis quelque temps déjà nommé à l'ambassade de Naples, lorsqu'un jour, à Tsarskoïé-Sielo, l'Impératrice mécontente du comte de Cobenzl, qu'elle y avait fait venir, me dit à travers la table : « Tâchez d'y plaire et de vous y plaire; j'en mets tous les moyens à votre disposition et ne vous défends qu'une chose, c'est de jouer la comédie. Lorsqu'on est chargé de me représenter, il faut renoncer à faire tout autre personnage. » Le coup était rude, mais il frappait juste. On accusait dans le temps ce négociateur d'avoir joué la comédie, ayant en poche la nouvelle de la mort de Marie-Antoinette, mais je ne l'ai jamais cru. Il était capable d'une bassesse pour réussir, mais non d'une infamie aussi gratuite. Mme de Rhumbeck, fort inconsidérée dans ses propos et dans ses plaisanteries, et pour qui l'idée d'amuser son frère était l'affaire principale, lui aurait nui infiniment si la fortune de M. de Cobenzl n'avait été comme une destinée irrévocable. Il eut à sa première ambassade de Russie le dégoût de la voir renvoyée de Saint-Pétersbourg. Arrivé depuis à celle de Paris sous le Consulat, il allait toutes les après-dîner faire le trio (?) de Mme Buonaparte. On le faisait attendre, souvent on le renvoyait sans le voir, mais il revenait dévotement s'y ennuyer de mépris trop méri-

(1) Emmanuel-Jean-Népomucène Seddeler, ministre de Toscane à la cour de Russie, eut un fils, le baron Ludvig Ivanovitch (en russe), qui prit du service dans l'armée russe et se fit naturaliser. Il est la souche d'une famille de militaires qui se sont distingués au cours des guerres que la Russie a soutenues pendant le dernier siècle.

tés. Il est vrai que la plupart du temps il réussissait dans sa besogne, mais avec de tels moyens, lorsqu'il ne s'agit pas du salut de la patrie, la réussite est-elle un titre de gloire, et même un homme comme il faut lui doit-il de tels sacrifices ?

C'était un homme usé par les veilles et par la bonne chère; car, malgré l'amour qu'il affectait pour les femmes à la mode, le plaisir n'aurait guère contribué à le faire mourir à cinquante ans. Son peu de fortune et celle plus considérable du comte Philippe passa avec leur nom à un comte de Coronini, gentilhomme de Styrie ou de Carniole comme eux. La mémoire du père du comte Louis est restée chère aux Belges qu'il avait gouvernés en qualité de plénipotentiaire (?) sous le prince Charles de Lorraine, frère de l'Empereur François.

IX

LE PRINCE DE LIGNE (1)

Charles, prince de Ligne et du Saint-Empire Romain, était grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison d'Or, capitaine des gardes allemandes de l'Empereur, feld-maréchal, etc., ce qui, joint à une grande naissance, une grande fortune dissipée, une grande souplesse, une grande gaieté, une moralité de circonstance et de nombreux voyages, en avait fait ce

(1) M. Victor du Bled, dans son étude sur le prince de Ligne (*Revue des Deux-mondes*, 1er avril 1889), a cité cette page, qu'il devait à une communication particulière.

qu'on appelle communément un grand seigneur et un de ces personnages célèbres auxquels il ne manque que du talent et de la considération. Sa jeunesse fut partagée entre la cour de Vienne dont la politique était de distinguer les Belges, et celle de Versailles où le roi et les princes ne le nommaient que Charlot. Joseph II, qui employait de préférence les gens médiocres, les croyant plus souples, et les gens aimables, comme plus capables de s'insinuer, l'employa surtout avec la Russie dans différentes négociations, comme quelqu'un qu'on pouvait démentir, et à l'armée, où il montrait de la valeur et de l'activité, comme un général auquel on donne ensuite des collègues et même un chef sans qu'il puisse s'en formaliser. M. de Ligne était grand et bien fait, avec un visage qui devait avoir été beau, quoiqu'un peu efféminé. Il devait, à vingt ans, avoir l'air de ce qu'on appelle populairement un bellâtre. Ses manières le premier jour étaient belles et grandes, mais dès le lendemain d'un cynisme surprenant. Il disait et faisait des choses qui ne cadraient ni avec son nom, et moins encore avec ses emplois. Sa malpropreté visait à l'originalité. A *sa montagne* (1) près de Vienne, son séjour favori depuis la perte de Belœil et de ses terres des Pays-Bas, le désordre et le dépenaillement étaient extrêmes et comme, à moins d'affaires, il ne quittait son lit que pour dîner, on y trouvait une bourrique ou une chèvre et lui échevelé abandonnant les soins de sa tête aux doigts actifs d'un valet de chambre ou d'un mulâtre confident. Une écritoire renversée, des manuscrits illisibles et surchargés de ratures, aver-

(1) Le Kahlenberg.

tissaient qu'il avait écrit, ce qui, soit en prose, soit en vers, était d'une profonde médiocrité. Sa fille chérie, sa Christine, la princesse de Clary, « le seul de ses enfants, disait-il, qui fût de lui », assise dans un coin à les déchiffrer et à les recopier, ou près de lui à manger des fruits tout en grondant des choses qu'il disait, complétait le tableau. Ses œuvres étaient sans nombre et Mme de Staël eut toute la peine imaginable d'en tirer deux volumes, parce que les anecdotes mêmes, qui les pouvaient rendre piquantes, étaient mal contées.

Lorsqu'il fut décidé que Frédéric II enverrait à Pétersbourg son successeur, la cour de Vienne y envoya le prince de Ligne avec l'ordre de déjouer l'illustre négociateur qui, naturellement timide, était encore parti de Berlin avec une incommodité fort douloureuse et qu'il n'avait osé confier au roi son oncle. Quelques jours après son arrivée, le prince royal fut conduit à l'Académie et, à force de discours à entendre, de minéraux, d'armures et d'embryons à voir, s'évanouit. Le prince de Ligne aussitôt se met en voiture et vole au château. Catherine apprenant qu'il est dans ses appartements, le fait entrer et lui demande quelle raison l'y amène si tôt. « Hélas! Madame, j'avais suivi le prince de Prusse à l'Académie et lorsque j'ai vu qu'il y était sans connaissance, je me suis hâté de venir en informer Votre Majesté. » Ce mot et bien d'autres joints à la personne qui déplaisait d'ailleurs, remplirent parfaitement le but de la cour de Vienne.

Joseph ne saisissait pas aussi promptement les mots que sa bonne sœur de Russie. Revenant très mécontent des Pays-Bas, il se plaignit au prince de Ligne du mau-

Grégoire Patiomkine
Prince de la Tauride

vais esprit des Flamands : « Au bout du compte, je ne veux que leur *bien*. » — « Ah! sire, croyez qu'ils en sont fort persuadés. » L'Empereur ne comprit pas ce jeu de mots, qui, trois semaines après, courait toute l'Europe.

X

LA BELLE FANARIOTE (1)

(Madame de Witt)

Qui n'a pas entendu parler, il y a trente ans, de la belle Grecque? Qui ne l'a vu promener par toute l'Europe? Pour moi, je la vis à Berlin en 1781. C'était une porteuse d'eau du Sérail, que Boscamp, agent de la Pologne à Constantinople, enleva et que, par la suite, il céda à un homme, on ne sait de quel pays, nommé de Witt, qui la promena dans toutes les grandes villes (2). La guerre étant survenue entre la Porte et la Russie, elle s'en fut au quartier général de Jassy où elle captiva si bien le prince Patiomkine, que mesdames ses nièces en prirent le plus grand ombrage. Elle n'était là qu'à titre d'amie, elle voulait, disait-elle, le civiliser; elle y mettait beaucoup de grâce et d'astuce et le gouvernait absolument; or ces dames étaient bien plus jalouses du crédit que du cœur de leur cher oncle, mais leurs agitations, leurs petites perfidies ne

(1) 1766-1822.

(2) « Slowacki, le poète polonais que Paris a vu mourir en 1849, a consacré un poème à l'histoire des dernières années de sa vie, en s'excusant presque, dans une préface, de toucher à un sujet aussi scabreux. » Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 152.

parvinrent pas à la débusquer. Elle suivit le prince à Pétersbourg (1791), se trouva avec un hôtel magnifique, de brillants équipages, une garde-robe qui ne laissait rien à désirer et le diplôme de comtesse du du Saint-Empire Romain. En dépit des usages les plus sévères, le prince la présenta lui-même à l'Impératrice, qui dès le lendemain l'honora d'un cadeau en pierreries. Toute la cour fut à ses pieds et les bassesses allèrent si loin, que, tandis que Sa Majesté donnait audience au corps diplomatique, le comte de Cobenzl, ambassadeur d'Autriche, promenait Mme de Witt en cabriolet sous les fenêtres du palais impérial. A la mort de son nouvel ami, elle se retira dans les terres qu'il lui avait fait obtenir et pendant un temps on n'en parla plus.

Ce fut dans ces terres, voisines de sa fameuse seigneurie de Tulczyn que le comte Potocki fit sa connaissance. Son cœur, si longtemps vacant, se donna aussitôt et cet amour le conduisit aux actions les plus folles et les moins délicates, d'autant que son fils aîné vint se placer au nombre de ses rivaux. Entre Polonais ces sortes d'affaires ne sont pas longues; on parla de procès de divorce et il fut résolu que la comtesse Potocka serait forcée d'y consentir. Sa faveur étant passée, sa langue lui avait fait beaucoup d'ennemis, ses dépenses beaucoup de créanciers et M. de Choiseul-Gouffier et moi, qui lui étions restés fidèles, n'avions ni secours, ni conseils à lui donner. Un jour qu'on lui demandait des nouvelles de son procès : « Hélas ! dit-elle, M. Potocki s'obstine à croire ses enfants bâtards. C'est ajouter l'injustice et la calomnie au fâcheux cachet de leur légitimité. »

Paul Ier, qui ne l'aimait pas parce qu'il la craignait, ne lui était point favorable. On passa outre et la nouvelle comtesse Potocka parut à la cour. Autant elle avait paru belle et pleine de grâces en costume grec, autant elle parut ridicule en costume ordinaire et avec des airs de grande dame. On pouvait dire que cette comédienne, ravissante dans la servante-maîtresse, était maussade et laide dans Ninette à la cour. Pendant ce temps, la véritable comtesse Potocka se consolait ou se vengeait en disant des bons mots qui finirent par l'éloigner de la cour et de la capitale.

XI

LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER

Ce dernier nom lui venait d'avoir épousé la dernière de la famille de l'amiral Bonnivet de François Ier. Le comte de Choiseul était ambassadeur de France auprès de la Porte au moment de la Révolution. Il avait été en Turquie comme voyageur, et c'est à ce voyage et à cette ambassade que l'on dut le bel ouvrage si connu sous le nom de *Voyage pittoresque de la Grèce*. Il s'était distingué à Constantinople par ses intrigues contre la Russie, mais, la guerre étant survenue, il ne s'y dis-

(1) Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de Choiseul-Beaupré (1752-1817), prit le nom de Choiseul-Gouffier après son mariage avec la dernière des Gouffier. Épousa en secondes noces la princesse Hélène de Bauffremont. Son fils aîné, Antoine-Louis-Octave (1773-1840), pair de France et chambellan russe, épousa après la mort de sa première femme, née Potocka, Mlle Tiesenhaus, auteur des *Mémoires sur l'Empereur Alexandre*. Ses fils devinrent sujets russes.

tingua pas moins par la protection active qu'il accorda aux prisonniers russes et qu'il poussa jusqu'à leur faire bâtir un hôpital en bois au milieu de l'arsenal, où ils furent singulièrement bien traités. La Révolution étant accomplie dans son pays, il se soutint quelque temps dans celui-ci contre les menées des Jacobins de l'Orient, mais enfin il fut obligé d'aller demander un asile chez le chargé d'affaires de Russie, qui, dans l'incertitude des sentiments de sa cour, le traita d'abord fort lestement; mais une invitation très flatteuse de venir au plus tôt à Saint-Pétersbourg étant parvenue à l'ex-ambassadeur, le chargé d'affaires comprit un peu trop tard les égards qu'il lui devait.

Jamais personne ne fut annoncé avec plus d'éclat, ni attendu avec plus d'impatience. Je me souviens qu'à Tsarkoïé-Sielo, m'avançant vers l'Impératrice qui descendait du petit escalier de la colonnade accompagnée du prince de Nassau, elle me cria d'assez loin : « Devinez qui nous aurons ici dans six semaines ? » Je n'avais garde, car il ne m'était jamais arrivé, je pense, de songer à la personne qu'en feuilletant son ouvrage. « C'est le comte de Choiseul. On me mande qu'il sera ici en moins de temps peut-être et qu'il est déjà sur notre territoire. » Cela fut dit si vivement que je n'en pus découvrir la cause que dans la réputation littéraire de l'homme, qui sans doute avait séduit M. de Zoubov, le favori, et dans les grâces que l'Impératrice avait toujours eues pour les beaux esprits de Paris. Ce miracle si fort annoncé nous arriva donc au bout d'un mois, et du premier coup d'œil fut déclaré fort au-dessous de ce qu'on attendait; car à la cour, surtout à celle-là, on n'en fait pas à deux fois pour juger un homme : il est

examiné et approuvé ou condamné sans appel dans les vingt-quatre heures.

Celui-ci était petit et carré avec des bras fort arrondis, d'immenses sourcils noirs, qui donnaient à son front un certain air de matelas crevé, un petit nez de perroquet, quelque chose de trop arrangé dans le regard, un teint fort échauffé, plus d'astuce que d'esprit dans la physionomie, un grand embarras mal caché par de grandes manières banales; point de plaque ni de cordon, rien qu'une petite croix de Saint-Louis à la boutonnière; c'était tout ce qu'il fallait en un mot pour être jugé dès la porte et pour y tomber. Comme il y avait plusieurs années qu'il avait quitté la France, cet éternel sujet de toutes les conversations du temps, la sienne parut peu intéressante. Il conta que l'évêque d'Autun, Talleyrand, son ami intime, le compagnon de son enfance, lui niait un dépôt de quatre cent mille francs; cela parut piquant. Il en reparla le lendemain; cela parut plat. Il n'eut pas plus de succès à la ville qu'à la cour. Un amour ridicule pour une coquette de la haute volée le déconsidéra complètement. Sa Majesté, qui lui avait promis la présidence de l'Académie à la retraite de la princesse Dachkov, éluda sa promesse en refusant à celle-ci de la lui accorder, et se borna à faire acheter sa vaisselle d'argent, qui était assez considérable. Enfin le comte Esterhazy, ministre des princes français, fort ancré et qui, au rebours de ses instructions, n'employait son crédit qu'à perdre ceux de leurs sujets qui lui faisaient ombrage, ne trouva point M. de Choiseul indigne de ses soins et le perdit dans l'esprit de l'Impératrice. En voici la preuve : un soir que je dis qu'il était impossible de traiter plus agréablement

que lui et d'une manière plus instructive tout ce qui avait rapport aux arts, ce qui était très vrai, elle me traita avec une sorte de dureté, et en me conseillant de ne pas décider sur ce que je n'entendais pas.

Quelques personnes, soit justice, soit calcul, songèrent en différents temps à remonter sa réputation. Le comte de Markov, à la prière de Mlle Hus, sa maîtresse, s'y employa dans les moments de faveur, mais tout fut inutile et la cour ne lui fut plus ouverte qu'avec la foule. Cette disgrâce, dont il faisait fort l'affligé, le rangea au changement de règne tout naturellement dans la classe des victimes respectables du dernier régime. Paul Ier l'admit à sa société particulière, le nomma président de l'Académie des arts, lui confia la fameuse bibliothèque de Varsovie et, ce qui valait mieux que tout cela, lui accorda en Samogitie une terre de cinq mille louis de rente et qui le faisait plus riche qu'il ne l'avait jamais été en France par lui-même, tout ce qu'il y possédait venant de Mme de Choiseul. Mais sa facilité à se laisser mener par la première femme qui voulait bien faire grâce à sa laideur, quelques affaires d'usure, dans lesquelles son nom se trouva compromis et, plus que tout, la haine aveugle du nouveau ministère contre les émigrés, le remirent plus bas encore qu'il ne l'était à la mort de Catherine II. Le projet d'élever une statue à Souvorov le ressortit un moment de l'oubli. Il fut appelé, consulté et se croyait rentré en faveur, lorsque le 21 janvier 1800 il fut exilé pour avoir diné chez le comte de Cobenzl, ambassadeur d'Autriche, qui alors avait défense de paraître à la cour, ou pour avoir été causer avec Dumouriez, sur lequel Paul n'avait pas encore pris de parti.

Ayant été exilé moi-même le lendemain, je le trouvai dans une petite auberge à deux lieues de la capitale, où il attendait, ainsi que bien d'autres, ses équipages. Nous étions là près de quatre-vingts exilés de la même fournée, entre autres le vieux marquis de Lambert et Mme Gerebtsov, sœur de M. Zoubov. Le pauvre Choiseul quittait à regret une femme assez médiocre, mais qu'il croyait aimer à la folie, et un appartement de petite maîtresse, où il nous donnait des dîners de six couverts très agréables.

J'ai dit que M. de Choiseul était fort bon à entendre sur tout ce qui tenait aux arts, et en effet rien n'était plus agréable. Vous expliquait-il un métier, rien n'était plus clair ni plus instructif. Hors de là, sa conversation était la plus médiocre du monde. Personne de sa qualité ne dessina jamais au crayon comme lui. Aussi ne faisait-il que cela et il oubliait jusqu'aux affaires les plus majeures pour satisfaire son goût pour le dessin. Quant à son moral, on trouvait que je l'avais peint au naturel en disant que si M. de Talleyrand eût été ambassadeur à la Porte et M. de Choiseul évêque d'Autun, nous aurions vu le premier à Saint-Pétersbourg et le second ministre des affaires étrangères de la Convention nationale, du Directoire et de Bonaparte. On n'y aurait trouvé que la différence de la figure et du talent.

Je retrouvai M. de Choiseul à Paris du temps de l'Empire et vécus plusieurs années avec lui dans la même société. Il passait ses journées chez ce même ami qu'il nous avait dit en Russie lui avoir soustrait quatre cent mille francs, lui faisait la cour pour être préfet, conseiller d'État ou sénateur, et puis m'en disait des horreurs tous les soirs. Il vivait alors dans

les amours les plus ridicules avec la princesse Hélène de Bauffremont, bel esprit et amie de Mme de Genlis. Nous les avions nommés les petits savants parce qu'ils discutaient toujours et dissertaient sur tout. Il menait cette intrigue tout à la maison devant Mme de Choiseul, femme d'un grand mérite et devant cinq filles mariées qui s'en désolaient. Leur mère étant morte, le père épousa son Hélène qui, étant devenue veuve peu après, fut traitée avec peu de respect par les enfants du premier lit.

A la Restauration, personne ne se trouva plus royaliste que le comte de Choiseul-Gouffier, ce qui lui valut d'être fait pair avec une pension. Il rentra à l'Académie française et à celle des sciences (1), acheva son *Voyage pittoresque de la Grèce*, et, manque de moyens, ne put achever son beau pavillon d'Idalie dans l'avenue de Neuilly. Tout y était construit sur des modèles d'Athènes et travaillé avec une rare perfection. A peine fut-il mort, que ce lieu charmant devint un lieu public sous le nom de Jardin Marbeuf. J'en eus honte pour les Parisiens à commencer par les princes de la famille royale et du sang.

(1) Golovkine veut évidemment dire ici l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

XII

LUBOMIRSKI

Un des procès les plus importants du règne de Catherine II, tant par la grandeur de l'objet que par celle des parties, fut celui que soutint ce Polonais contre les héritiers et la mémoire du prince Patiomkine. Ce n'est pas le rôle que j'y ai joué qui m'en fait juger ainsi, mais il développe si bien la manière dont les affaires majeures se traitent en Russie, même sous les règnes les plus justes, et détaille d'une façon si intéressante le caractère de cette grande souveraine, qu'il est important d'en conserver l'histoire. Le prince Patiomkine, ayant épuisé ce que pouvait en sa faveur la fortune dans le pays auquel il appartenait, porta ses avides regards au delà des frontières. La couronne de Pologne, le duché de Courlande, la souveraineté de la Valachie et de la Moldavie avec le titre de roi furent les hochets dont son ambition démesurée s'occupa successivement. N'ayant pu engager Catherine à partager avec lui le trône de Russie, il crut pouvoir l'obliger à lui en élever un ailleurs.

L'affaire dont je vous parle date du temps où la Pologne était l'objet de ses vœux et peut-être eût-il été plus prudent et moins immoral de la lui donner que

(1 Prince François-Xavier Lubomirski, lieutenant général au service de la Russie, chevalier des ordres de Sainte-Anne et Saint-Hubert de Bavière; parent éloigné du comte Fédor, ayant épousé en troisièmes noces Marie-Lvovna Narichkine, sœur de Catherine Lvovna Golovkine, née Narichkine. George Golovkine, l'époux de Catherine Lvovna, était le cousin germain du comte Fédor.

de la partager. Quoi qu'il en soit, il commença par faire à cet égard ce qui dépendait de lui. Il fallait obtenir l'indigénat ; pour l'obtenir il fallait posséder des terres dans le royaume et c'est ce qui l'engagea à acheter du prince Lubomirski pour six millions le comté de Smila. La négociation faite et terminée de bouche entre le prince et lui, il en tira l'avantage qu'il s'en était promis, fut déclaré magnat de Pologne, mais trop occupé des affaires de l'empire, oublia de terminer celle-ci, ne songea ni à payer, ni à donner des sûretés pour la somme considérable qu'il se trouvait devoir. Etabli dans son quartier général de Jassy, dévoré d'ambition et d'affaires, inabordable pour d'autres que pour ses nièces et quelques favoris, il sut à peine que le prince Lubomirski était dans son armée, qu'il se tenait à sa porte où l'intérêt le plus grand et le plus légitime le faisait veiller nuit et jour. Il n'y avait dans ce procédé ni mauvaise foi, ni mauvaise volonté, ni embarras, ni fausse honte, mais du viziriat porté à l'excès joint à une indolence sans exemple. Si quelqu'un avait osé lui faire apercevoir le rôle qu'il jouait en morale, sa fierté seule aurait suffi pour l'obliger à satisfaire son créancier, mais parmi ses entours, les uns tremblaient de lui déplaire et les autres auraient cru ridicule d'employer leur crédit en faveur d'un grand seigneur qui ne savait pas se protéger lui-même, d'un Polonais qui avait l'air de mendier ce qu'il était si simple d'exiger. Celui-ci, voyant qu'il ne réussissait pas même à obtenir audience, fit venir à l'armée sa femme, née comtesse Rzevuska, laide et sotte, mais femme, mais Polonaise, et passant au besoin par le trou d'une aiguille. Elle se donna tous les mouvements

nécessaires et s'en donna tant, que le prince la vit, l'écouta, trouva ses prétentions aussi justes qu'elles l'étaient et la mit en possession du comté de Doubrovska, évalué deux millions, comme objet d'échange et lui promit des titres en bonne forme pour les quatre millions restant.

Ce commencement de réussite mit la princesse en goût de mener l'affaire à bonne fin. Elle s'établit dans l'antichambre de son débiteur, le suivit partout où ses affaires ou ses caprices le conduisaient. Elle semblait devenue un membre du quartier général de l'armée et sans s'effrayer des hauteurs des nièces, des brocards des favoris, du manque de logement et quelquefois de nourriture, elle ne désempara plus. J'ignore ce que tant de constance avait produit, mais le prince Patiomkine mourut. Quand les Lubomirski s'adressèrent aux héritiers, ceux-ci demandèrent à voir les titres et, comme il n'en existait qu'aux yeux de la probité, ils nièrent la dette. Malheureusement, les héritiers n'étaient pas de ces gens qu'on traduit d'abord et avec succès devant les tribunaux; c'étaient Mme la comtesse Branicka, femme du grand général de Pologne, dame du palais de l'Impératrice et de son ordre, toute entourée encore de la princesse et de son oncle ; Mme la comtesse Scavronska, dame du palais et principal objet des affections de cet oncle ; Mme la princesse Galitzine, mariée à un homme estimé pour sa probité et ses services : deux autres nièces, Mmes Chépélev et Ioussoupov (1); M. le comte Samoïlov, cordon bleu et procu-

(1) Les cinq nièces du prince Potemkine, énumérées par le comte Fédor étaient issues du mariage de sa sœur Hélène avec Vassili Andreïévitch Engelhardt. Une sixième était mariée au conseiller privé Michel Joukov.

reur général ou ministre suprême de justice et de finance et quelques autres tout à fait propres aux rôles d'aboyeurs. Il fallait solliciter et réunir tous ces gens-là, il fallait obtenir de leur part des refus, il fallait pouvoir constater ces refus, et l'ombre menaçante du défunt et la douleur, feinte ou véritable mais encore récente, de l'Impératrice formaient avec les circonstances autour des quatre millions un mur en apparence inexpugnable.

Le prince Lubomirski n'avait ni esprit, ni considération, ni conseils; la princesse s'était perdue au milieu des subalternes et ne pouvait plus secouer la poussière des antichambres. Mais ils avaient des enfants et le bon droit a quelque chose de majestueux qui enveloppe aisément ceux qui peuvent s'en couvrir et quelques personnes murmuraient en leur faveur. On leur conseilla d'évoquer, faute de preuves, leur cause au tribunal, dit de conscience, espèce d'arbitrage établi par l'Impératrice sous la protection immédiate du gouvernement, et, fort heureusement pour eux, ils suivirent ce conseil.

Je n'avais à cette époque que vingt-deux ans (1) et n'étais que gentilhomme de la chambre, mais j'étais déjà de la société journalière et intime de l'Impératrice, qui s'amusait fort de mes étourderies. Le comte Zoubov, premier ministre et favori, semblait ne pouvoir se passer de moi et je dirai sans vanité, car il y a si longtemps de cela, que dans l'incertitude qu'on avait de ma destinée, la grande moitié de toutes les Russies et une bonne partie de l'Europe cultivaient ma faveur,

(1) Le comte Fédor se rajeunit, puisqu'il était né en 1766; il avait donc, en 1794, vingt-huit ans.

ainsi que j'en citerai ailleurs des exemples assez remarquables. Un matin, à mon audience, car il est du pays où c'est la faveur encore plus que la place qui en fait donner, j'entends discuter que le prince Lubomirski, cherchant, selon les ordonnances du tribunal de conscience, deux personnes pour y plaider sa cause, avait essuyé au delà de vingt refus. Le cas était grave, car les ordonnances portent que le refus entache d'infamie celui qui le reçoit ou celui qui le fait et je fus révolté de la lâcheté générale. « S'il s'était adressé à moi, dis-je tout haut, je n'aurais pas osé refuser et peut-être serais-je parvenu à me donner un collègue. » Le lendemain, de bon matin, on m'annonça le prince. Il venait en grande tenue, le cordon sur l'habit — car les Polonais ont un luxe de respect qui leur est particulier, — me faire, à travers mille excuses de sa témérité, la proposition de plaider ses intérêts et de me nommer moi-même l'adjoint qui me conviendrait le mieux. Je vis toutes les conséquences de la réponse que j'allais lui faire, mais j'avais été chercher ce guêpier, et n'étais pas homme à refuser d'y mettre la tête. J'acceptai donc la qualité d'arbitre et déclarai que je prenais pour collègue M. Weydemeyer, autrefois attaché à l'un de mes oncles et alors secrétaire du conseil. « Je ne connais, dis-je au prince, ni les lois, ni la langue, mais l'honneur se fera entendre aisément et mon collègue se chargera des formes. » Le pauvre prince, transporté de joie, faillit m'embrasser les genoux et fit publier en tout lieu sa bonne fortune.

Cela fit véritablement une grande nouvelle. Personne ne crut qu'à mon âge j'allais de mon chef m'embarquer dans une affaire aussi sérieuse et l'on crut que

l'Impératrice ou le comte Zoubov m'y jetait en qualité d'enfant perdu, ce qui, dès le jour même, me valut de la part de l'une et de l'autre des marques non douteuses de mécontentement. Les héritiers, transportés d'étonnement et de colère, mais poussés au pied du mur, nommèrent de leur côté un vieux parent, le sénateur Joukov, espèce d'imbécile n'ayant plus que le souvenir d'une immoralité perdue avec l'âge et un sieur Iermolov, encore en possession de toute la sienne. Le sénateur Rjevski présidait alors au tribunal de conscience, mais ce n'était qu'un mannequin dans un fauteuil, une marionnette, dont les fils étaient entre les mains du comte Samoïlov, ministre de la justice, ainsi que je l'ai dit plus haut, et co héritier. Nous vérifiâmes nos pouvoirs et les conférences commencèrent.

Tout autre que moi eût été épouvanté de l'abîme sur lequel je m'étais volontairement assis. L'Impératrice, tenant fortement à la réputation d'un homme qu'elle avait honoré pendant vingt-cinq ans de sa confiance et de son amitié, se trouvait offensée que quelqu'un, qui n'avait d'appui que ses bontés, osât l'attaquer ouvertement et ne se calmait que par la certitude de mon ignorance et de mon impéritie. Le comte Zoubov, enchanté que quelqu'un se chargeât d'exhumer un colosse, qu'il avait ou croyait avoir eu beaucoup de peine à renverser, mais obligé de cacher soigneusement un sentiment si choquant pour l'Impératrice, affectait une sorte d'indignation contre l'homme qui, passant pour son ami intime, prenait sur lui un soin aussi déplacé. L'armée de mille envieux, contenue jusqu'alors par mon crédit, ne pouvant honnêtement attaquer mes principes, criait hautement à la témérité et à l'impru-

dence de ma conduite. Je vis bientôt que celui pour lequel je me perdais si généreusement craignait déjà de s'être mal adressé et que celui que j'avais associé à cette bonne action, mari d'une femme de chambre de Sa Majesté, prenait des conseils d'autres que de moi.

Cependant la cour fut pour moi ce qu'elle est toujours en pareille circonstance : un séjour riant dans une atmosphère pure, où rien n'annonce les orages et où l'on ne peut être qu'assommé. Rien ne changea à l'extérieur dès que la première surprise fut passée. L'Impératrice, qui me traitait comme à l'ordinaire, semblait dans une ignorance complète. Le comte Zoubov, qui ne m'en parlait que comme de l'erreur d'un bon cœur, comme d'une folie de jeunesse, ordonnait sous main à nos petits entours de me vanter de la beauté de ma conduite et de la grandeur de mon caractère. Il lui importait peu que je me perdisse, puisqu'au fond du cœur il ne m'aimait pas, mais il lui importait de voir flétrir la mémoire d'un homme qui les avait longtemps abreuvés de mépris. Je ne me surpris ni un moment d'incertitude ni un mouvement de crainte, et si j'en eusse ressenti, les soins que la partie adverse se donna pour me gagner auraient suffi pour me rassurer. Tous les héritiers, et en corps, et séparément, me cajolaient à l'envi et Mme Branicka, la principale d'entre eux, bien qu'avare, me fit offrir 180,000 roubles pour me désister de l'entreprise.

Les conférences cependant allaient leur train et l'affaire n'avançait pas. On ergota sur des mots que je n'entendais pas; on citait des lois étrangères au procès que je n'entendais pas davantage : j'étais comme le chien du tournebroche qui s'agite, fait dix lieues et

se retrouve toujours à la même place. Le sieur Iermolov se permit un matin de me prendre en pitié, de me dire qu'il était étonné que si jeune et si peu instruit, je voulusse jouter avec lui qui dormait sur les lois, car le malheureux était membre d'une commission établie pour la rédaction du code. « Je ne sais, lui dis-je, si vous dormez sur les lois, et cela est assez indifférent dans un tribunal où l'on n'admet que celles de la conscience; mais ce qui est clair, c'est que vous voulez m'endormir et que je ne le souffrirai pas. »

On voulait gagner du temps, et comme pour m'assurer un port dans des tempêtes futures je m'étais fait nommer à l'ambassade de Naples, on comptait sur une occasion quelconque de me faire partir et sacrifier ensuite à volonté le prince Lubomirski et ses enfants. Je m'aperçus du projet et, pour en tirer avantage contre l'ennemi, je demandai un congé de six semaines pour aller arranger à Moscou mes affaires domestiques. Cette résolution inattendue fit la plus grande sensation à la cour et dans le public. On crut qu'elle était l'effet d'un repentir, que je me désistais de toute influence dans ce singulier procès; on m'accorda aussitôt la permission que je demandais et je partis.

Ce que j'avais prévu arriva. A peine étais-je à Moscou que je reçus la communication officielle d'une prétendue sentence du tribunal; je dis prétendue, puisqu'elle ne pouvait être légale sans mon consentement. Le bon Rjevski s'était courageusement rangé du parti du plus fort, le prince Lubomirski était condamné à perdre ses 4 millions; tout semblait fini, les héritiers triomphaient et l'Impératrice, libre de toute inquiétude, ne voyait plus en moi qu'un étourdi et un

sot. Mais c'était le moment que j'avais attendu pour développer mes ressources. Je renvoyai le même jour au tribunal sa sentence, me bornant à y ajouter par apostille que je n'étais pas encore mort et que je reparaîtrais au jour fixé par Sa Majesté Impériale pour l'expiration du congé qu'elle avait bien voulu m'accorder. En attendant, je rédigeai mon opinion sur l'affaire. Une ombre de probité suffisait pour la décider. Mon mémoire était sur deux colonnes, l'une en français portant ma signature, l'autre en russe qui était la traduction de la première et que je n'eus garde de signer, de crainte que, ne pouvant s'attaquer au fond, on ne s'accrochât à la lettre, et je repartis pour la cour.

Une heure après être descendu de voiture, j'envoyai le paquet au président, accompagné d'un billet pour lui dire que le tribunal s'étant permis de prononcer sans moi, je me permettais d'éclaircir l'affaire sans lui, mais qu'aussi soumis qu'il l'était peu à l'esprit de son institution, c'était entre les mains de son chef que je déposais une opinion que rien ne pourrait changer ni altérer. La cour était à Tsarkoïé-Sielo. Sa Majesté Impériale me reçut avec cette bonté protectrice que la puissance accorde si volontiers à une médiocrité prouvée, M. Zoubov avec un ricanement qui disait beaucoup et n'expliquait rien, ses entours avec un air de reproche et d'humeur et les courtisans comme des gens qu'on a mis à l'aise par une faute sans remède. Mais l'instant de la catastrophe approchait. Le lendemain, lundi, jour de conseil, l'Impératrice donna, dans la matinée, audience à plusieurs personnes venues de Pétersbourg. Comme je n'ai jamais été curieux ni avide

de petits détails, je ne l'appris qu'ensuite. Lorsque nous nous rassemblâmes pour le diner, je vis à Mme la grand-générale Branicka et au comte Samoïlov un air de triomphe et de jubilation qui me frappa.

L'Impératrice parut avec tous les symptômes d'une colère mal étouffée, des rougeurs au visage, la voix enrouée, et elle se mit à table sans parler à personne sur son passage. Ma charge me mettait vis-à-vis d'elle et je vis qu'elle mettait de l'affectation à ne pas me regarder. Je voulus m'en éclaircir et, comme j'en avais l'habitude, j'entamai la conversation, mais elle se tut et rougit. J'étais à deviner la cause d'un si grand changement lorsqu'un courrier vint me dire à l'oreille que M. le maréchal comte Nicolas Salticov m'attendait au sortir de table dans son appartement. Je le croyais retourné comme de coutume à sa campagne au sortir du conseil, et cette exception à ses habitudes et cette invitation de la part d'un homme aussi considérable, que je ne voyais pas chez lui et qui, sous prétexte que j'avais éloigné de lui le comte Zoubov, faisait profession de me haïr, me parurent annoncer quelque chose de grave et d'extraordinaire. Dès que l'Impératrice fut rentrée dans ses appartements intérieurs, je me rendis chez le maréchal que je trouvai dans un embarras extrême, apparemment à cause de ma réputation de franchise.

Il me fit des excuses sur la peine qu'il me donnait, affecta de lire des lettres importantes, que je voyais bien qu'il ne lisait pas, relevait par moment, selon son habitude, certaines pièces de son habillement toujours prêtes à tomber, enfin quand il crut avoir rassemblé assez d'assurance et d'esprit, il me dit avec son ton

patelin habituel : « J'ai pour vous, mon cher comte, une commission terrible de la part de notre auguste souveraine! — Et laquelle donc, monsieur? » Nouvelles excuses et puis protestations d'estime et d'amitié et douleurs sincères de l'imprudence habituelle de la jeunesse qui se perd par des exagérations de sentiments vertueux, enfin tout ce qu'il y a de plus propre à désespérer un homme fort pressé de connaître son sort.

« Veuillez, monsieur le maréchal, m'instruire plus particulièrement de mon malheur. — Eh! bien, vous le voulez? Sachez donc que Sa Majesté Impériale m'a chargé de vous dire que quand vous seriez membre de la Convention nationale de Paris ou de Varsovie, vous ne vous seriez pas permis un mémoire aussi insolent que celui que vous avez envoyé au tribunal de conscience, mais qu'elle saura vous remettre dans les bornes du respect et du devoir. — Est-ce tout, monsieur le maréchal? — Hélas! mon cher comte, cela me paraît trop si je ne consulte que l'intérêt que je vous porte. » — Permettez, monsieur, que je vous remercie des ménagements et de la politesse que vous avez bien voulu mettre dans l'exécution de l'ordre dont vous avez été chargé », et je voulus me retirer. « Restez, j'ai ordre aussi de rapporter la réponse que vous croirez devoir me faire. — Je n'en aurais qu'une et je ne la crois pas de saison. — N'importe, vous pouvez me la confier. — Ayez donc la bonté, monsieur le maréchal, de dire à l'Impératrice que mon respect inaltérable et mon admiration sans bornes me forcent de penser qu'elle ne s'est pas donné la peine de lire mon mémoire. — Mais, monsieur! — Je n'ai pas d'autre réponse à faire », et profitant de la surprise du vieux courtisan, je m'échappai.

Pendant qu'on préparait ma voiture, une personne qui m'était dévouée vint me conter que M. Rjevski, conduit par M. Samoïlov, était venu avant l'heure du conseil se jeter aux pieds de l'Impératrice pour lui demander pardon d'accuser un homme, comblé de ses bontés, de manquer de respect à sa personne sacrée et d'obéissance à ses sublimes lois, mais que le cas était trop grave, etc., etc. Je m'en fus à Pétersbourg. En route je composai la lettre que j'avais résolu d'écrire à Sa Majesté. Je l'écrivis en arrivant et elle l'eut le lendemain à son réveil. Elle était en huit pages in-folio et partagée en deux parties : 1° mon opinion sur l'affaire; 2° mon opinion sur la conduite de l'Impératrice pendant le cours du procès. Cette lettre était écrite avec candeur, avec confiance, pleine de vérités et de raisonnements, telle enfin qu'on ne peut risquer qu'avec un esprit supérieur. Je lui prouvais qu'elle seule entachait la mémoire de son défunt ministre par les doutes qu'elle semblait mettre en avant, que le public était plus juste qu'elle envers lui, et qu'elle savait ainsi que moi et sans que j'eusse besoin de le publier, que le prince Patiomkine, toujours occupé des affaires de l'État, avait négligé celle-ci, comme toutes celles qui ne regardaient que lui.

Ma lettre expédiée, je fus à la campagne voir ma femme et mes amis qu'en ce temps je ne voyais guère et ne leur parlai de rien. Je croyais ma lettre à peine arrivée, que je reçus un courrier du maréchal qui me donnait pour le lendemain, à sept heures du matin, rendez-vous à sa maison de la porte de Péterhof. C'était l'avant-goût du triomphe. Une réponse si prompte, un ministre âgé et auquel on épargnait les moindres

fatigues, condamné à faire huit lieues pour conférer avec moi, prouvaient qu'on me traitait en puissance ou en favori. Effectivement les portes du maréchal s'abattirent devant moi et l'humeur qui perçait à travers les phrases qu'il croyait propres à la cacher m'en dit plus que lui. Il me remit une réponse de quatre pages in-folio toute de la main de l'Impératrice. Elle entrait dans le plus grand détail sur l'affaire même et sur l'effet qu'elle pouvait produire ; elle daignait se justifier sur plusieurs points et finissait par cette phrase remarquable. « Il se peut qu'en fait de législation vos idées valent mieux que les miennes, mais les miennes sont lois et les vôtres doivent s'y soumettre, cependant j'en demande plutôt le sacrifice à un attachement sur lequel je compte. » Je voulus mettre en poche ce titre précieux et singulier d'approbation et d'estime, mais le maréchal me déclara qu'il avait ordre de le reprendre et de le rapporter, que tout ce qu'il pouvait me permettre, était de le relire, ce que je fis. Je voulais répondre, mais il me dit que l'Impératrice me le faisait défendre et que l'affaire était finie pour moi. Effectivement elle en ôta la connaissance au tribunal de conscience et s'en réserva le jugement.

Je reparus le soir à la cour. Sa Majesté me traita comme quelqu'un avec lequel on a des confidences et les courtisans se rapprochèrent fort de moi. Je partis peu après pour Naples ; mais malgré mon absence et la prison qui suivit mon ambassade, elle ne prononça jamais de jugement. Enfin quand Paul Ier monta au trône, on trouva sur une table du cabinet de travail ce mémoire à deux colonnes qui avait manqué me coûter si cher. L'Empereur le lut et mit au bas sous ma

signature : « Qu'ainsi soit fait! » Ces trois mots le transformèrent en décret impérial qui servit de règle au Sénat et força enfin les héritiers du prince Patiomkine à s'exécuter.

XIII

A BERLIN (1794)

J'étais parti de la Russie le cœur navré du projet d'un partage définitif de la Pologne. Jamais rien ne m'avait paru plus immoral, ni plus impolitique. Mais j'en savais la raison secrète. Catherine avait déclaré en plusieurs occasions qu'elle ne détacherait rien du domaine de la couronne. Le prince Zoubov, favori et Markov, ministre en pied, avaient une fortune à faire ; un dernier démembrement du royaume voisin pouvait seul lever la difficulté qui s'y opposait, et comme il arrive toujours en pareille occasion lorsqu'il s'agit d'un gâteau à partager, leurs ennemis furent tacitement d'accord d'une trahison si manifeste à la gloire de leur souveraine. Mais, dans une conversation que j'eus avec Elle peu avant mon départ, j'avais découvert une sorte de remords anticipé de l'injustice qu'elle ne se sentait la force d'empêcher, et qu'elle verrait de bon œil l'homme assez habile et assez courageux pour la lui éviter, malgré Elle et ses ministres. Berlin, étant à cette époque un centre de négociations pour les affaires de la Pologne, où se faisait la guerre, et de la France, avec qui plusieurs cours songeaient déjà à

traiter, il paraissait assez naturel qu'un débutant de mon âge, nommé à une ambassade insignifiante, s'arrêtat ici pour étudier la politique générale et les affaires du temps. Le chaos auquel je me trouvai initié sur-le-champ et que je tâcherai de peindre en peu de mots m'offrit des facilités particulières pour arriver à ce but et il suffira, pour en donner une idée, d'expliquer de quelle manière se traitaient les affaires entre la Prusse et la Russie.

Je trouvai à Berlin en fonction de plénipotentiaire ordinaire le vieux comte de Nesselrode, placé là comme ayant été jadis de la société particulière de Frédéric le Grand et devant connaître à fond les vieux ministres qui lui avaient survécu et les rubriques de la politique prussienne. On ne s'apercevait pas encore alors que la méthode était changée ; qu'il ne s'agissait plus en Europe des principes de cabinet fondés sur les intérêts de l'État, mais des intérêts particuliers des ministres et que ce qui naguère aurait coûté la tête attirait à peine une réprimande. Comme M. de Nesselrode ne réussissait pas, on lui avait adjoint le sieur Alopéus (1), ancien premier commis au bureau des affaires étrangères, figure hétéroclite, personnage fougueux, mais rompu aux détails. Cependant les troubles de Pologne, la guerre qui s'en était suivie, le peu de succès des Prussiens, l'épuisement des finances, ayant paru ralentir les efforts du roi, on avait encore expédié

(1) Ce Finlandais-suédois rendit de bons services à la Russie. Maxime Maximovitch Alopéus (1748-1822) fut ambassadeur à Berlin (1790-1796 et 1802-1808). Promu en 1819 au rang de baron en Finlande et en 1820 au rang de comte polonais. « Extérieur de paysan parvenu, plus de finesse et de ruse que d'esprit, plus de connaissance des formes de bureau que du fond de la politique », d'après le comte Fédor.

pour Berlin le prince de Nassau-Siegen (1), dont les manières chevaleresques, l'habitude des cours et la respectueuse familiarité obtinrent plus qu'on n'aurait pu raisonnablement en espérer. Ces trois négociateurs s'entre-détestaient, s'entre-déjouaient à qui mieux mieux et j'arrivais comme exprès pour rassembler leurs plaintes et recevoir leurs confidences. Le premier radotait déjà, rabâchait sans cesse et, pour mieux faire valoir l'étendue d'un esprit qu'en Russie on trouvait insuffisant aux affaires, contait au premier venu le peu qu'il en savait. Le second, naturellement colère et mal élevé, se trahissait jusque dans son silence et, par un choix singulier et qu'aisément on aurait pu juger coupable, il s'était mis sous la direction du ministre d'Angleterre. Le troisième, par la manière silencieuse qu'il avait adoptée dès sa jeunesse, de peur de trahir son ignorance et sa médiocrité et par la liberté qu'il prenait, en sa prétendue qualité de prince, de ne traiter qu'avec le roi et les favoris, jetait sur les deux autres un air de défaveur du gouvernement qu'ils étaient chargés de servir en commun.

Au bord opposé la complication n'était pas moins grande et moins contraire au bien des affaires. Le comte de Finkenstein, espèce de premier ministre, n'était plus qu'un beau vieux fantôme et convenait de sa nullité pour peu qu'on le poussât. Le comte d'Alvensleben, personnage de représentation et le comte de Haugwitz, parvenu au ministère par les petits entours, tâchaient d'avoir l'air de les diriger, mais avec

(1) Le marquis D'ARAGON, dans son livre *le Prince de Nassau-Siegen*, ne mentionne pas expressément cette mission, mais cite *in extenso* une lettre de Nassau à sa femme, datée de Berlin, 6 décembre 1794.

eux l'on ne tenait rien de sûr, tant qu'on ne s'était assuré des secrétaires du cabinet, tellement invisibles et inabordables qu'on pouvait vivre des années à Berlin sans acquérir des preuves matérielles de leur existence. Enfin parvenait-on à les voir, à les persuader ou à les gagner, on n'en était pas plus avancé quelquefois que le premier jour, parce que, dans de certaines occasions qu'on ne pouvait ni prévoir ni calculer, il n'y avait de négociation bien faite que celle qui se traitait par le général de Bischofswerder, aide de camp général du roi et qui, en qualité de Pontife des Illuminés, disposait alors exclusivement des volontés et de la puissance de son maître.

Quand du côté prussien on vit que du côté russe ce serait à qui s'emparerait de moi, on me crut un personnage et des deux bords ce fut à qui se jetterait le premier à ma tête. M. de Nassau, qui à Pétersbourg avait été de mes plus affidés courtisans, à qui j'avais donné pour secrétaire un alsacien nommé Anstett (1), que j'avais trouvé commis d'une marchande de modes, et qui depuis joua sous Alexandre Ier un assez grand rôle dans la diplomatie pour être l'objet de la haine particulière de Bonaparte, M. de Nassau crut de son intérêt et eut l'air de croire de son devoir de prévenir le roi et M. de Bischofswerder, que l'Impératrice m'honorait de mille bontés, comme de correspondre avec moi, et que ma mission de Naples n'était qu'un prétexte pour examiner mainte chose et lui en rendre compte directement. Cela fit l'effet qu'il en attendait et dès ce moment toute espèce de distinction fut mise en œuvre pour me séduire.

(1) Voir plus loin l'article « Anstett ».

Le roi étant à Potsdam, je n'avais pas encore demandé à lui être présenté. Il habitait le petit pavillon de Heiligensee, où hors des favoris, des maîtresses et des bâtards personne, pas même la famille royale, n'avait été admis; et l'on croyait généralement que le souvenir des échecs qu'il avait éprouvés en Pologne, le mauvais effet qui en était résulté dans l'armée et dans la nation, et la crainte des persécutions qu'il essuyerait s'il s'avisait de pousser la guerre avec d'autant plus de vigueur, l'y retiendraient encore longtemps. Une lettre de M. de Nassau vint tout à coup m'annoncer que Sa Majesté, voulant me voir, m'invitait avec Mme Golovkine à passer la journée du surlendemain au pavillon du Heiligensee, que Mme de Bischofswerder avait été nommée pour en faire les honneurs et que les carrosses de la cour nous attendaient à la barrière de Potsdam. Comme il était clair que je n'avais pu solliciter une faveur qui ne s'accordait à personne, je me crus obligé de prévenir monsieur le comte de Finkenstein de l'ordre que j'avais reçu et le vieillard me sut gré de cette marque d'attention. Tout ce qu'on avait imaginé pou voir rendre agréable une distinction extraordinaire se trouva réuni. La société était composée de sept personnes : Le roi, M. et Mme Bischofswerder, le prince de Nassau, le comte de Luzi, ancien ministre de Frédéric II en Angleterre, Mme de Golovkine et moi. Nous eûmes déjeuner à la russe, pêche sur le lac, dîner élégant et somptueux, illumination de l'orangerie, concert des premiers artistes, souper, entrée des petits appartements intérieurs, hommage accordé à la curiosité de Mme Golovkine et où nous fûmes vivement touchés de voir le portrait du pauvre petit Louis XVII au-dessu-

de la table à écrire ; enfin Sa Majesté ne nous congédia qu'après minuit.

Au sortir du dîner le monarque m'avait pris à part et très franchement initié dans le secret de tant de bontés. Ce prince me dit sans préambule que, sachant deux choses, la confiance particulière dont m'honorait l'Impératrice et l'attachement que par suite de mon éducation j'avais conservé à la Prusse, il comptait sur moi pour aplanir les difficultés qu'une complication d'intérêts et surtout de négociateurs ne faisaient qu'accroître tous les jours ; qu'il ne demandait pas mieux que de complaire en tout à Sa Majesté Impériale ; mais qu'il ne pouvait aller au delà de ses moyens ; qu'au reste M. de Bischofswerder avait l'ordre de me donner toutes les explications que je pouvais désirer à cet égard. Je répondis que je n'étais autorisé en aucune manière à me mêler d'affaires de cette importance, mais que la profonde reconnaissance que m'inspirait la confiance dont m'honorait le roi me fournirait peut-être quelque idée propre à satisfaire les deux cours. A peine le roi eut-il rejoint les dames, que MM. de Bischofswerder et de Nassau vinrent s'emparer de moi et me répétèrent, mais avec plus de détail, tout ce que je venais d'entendre. On me mâcha longuement tout ce qu'on voulait que je susse et que j'écrivisse en Russie ; mais je n'étais pas arrivé jusque-là pour servir d'instrument aux projets d'autrui. C'était le mien que je voulais poursuivre et l'occasion était trop belle pour n'en pas profiter. Je me retranchai donc, comme avec le roi, dans l'impossibilité de m'immiscer sans un ordre exprès en des choses où il ne se rencontrait déjà que trop d'agents de toute espèce et je réitérai la promesse de m'en occuper par

dévouement aux deux cours. Je résolus en même temps, pour donner plus de poids aux idées que je voulais faire adopter, d'en retarder la communication le plus que je pouvais.

On conçoit que pendant ce temps on ne négligea aucune occasion de me maintenir dans les dispositions nécessaires. Je n'en citerai qu'un exemple, parce qu'il frappa singulièrement le public, qui n'en pouvait deviner la raison et qu'il n'y eut pas un agent diplomatique qui n'en fit rapport à sa cour, même MM. de Nesselrode et Alopéus, qui depuis la petite fête de Potsdam s'étaient fort refroidis à mon égard. L'opéra alors à la mode était la *Flûte enchantée* de Mozart. Elle venait d'avoir un grand nombre de représentations, mais j'étais arrivé à Berlin trop tard pour en jouir. Je demandai fort modestement au baron de Reck, directeur des spectacles, s'il ne pourrait nous procurer le plaisir d'une représentation. Il me répondit fort cavalièrement que cela ne se pouvait pas ; qu'il en coûterait trop et que chaque étranger se croirait en droit de demander de pareilles faveurs. J'ignore comment le roi en fut instruit, mais deux jours après arriva de Potsdam à M. de Reck l'ordre de donner cette pièce dans la semaine et à la reine la prière d'y aller et nous faire inviter à y assister dans la loge royale. Cela fit grand bruit. La reine me dit en riant qu'elle voyait bien qu'on lui faisait jouer un rôle en politique et que c'était ce qui l'empêchait de risquer des questions.

Cependant bien des jours s'étaient passés ; les affaires de Pologne s'embrouillaient de plus en plus et, malgré les impatiences du prince de Nassau, déjà occupé de projets nouveaux, je ne demandais ni

audience au roi, ni conférence à M. de Bischofswerder. La curiosité les gagna si fort, peut-être l'espérance, qu'on n'imagina rien de mieux que de faire arriver à Berlin le roi, deux jours après avoir annoncé qu'il ne quitterait pas sa retraite de sitôt. Le premier pas fait, il fallut faire tous les autres et dès le lendemain je dînais seul avec Sa Majesté dans le plus intime intérieur.

C'était le moment de m'expliquer et voici en substance le discours que je tins au roi en présence des MM. de Nassau et de Bischofswerder : « La Prusse et la Russie font depuis assez longtemps une guerre sans succès contre la Pologne. La révolution française ajoute les embarras politiques de tout genre au danger de ce foyer toujours renaissant. Il faut donc l'éteindre pour jamais. Mais que fera-t-on? Un dernier partage de ce malheureux royaume? Quoi de plus affreux en morale, lorsque les trois souverains, qui se croyent obligés à le faire, s'évertuent dans les affaires générales à parler de désintéressement et de loyauté ! Quoi de plus imprudent que de rendre frontières trois puissances qui n'ont que trop d'occasions d'ailleurs de se brouiller ! Ce ne serait en résultat que changer la nature d'un danger permanent. Voici une idée assez simple et qui peut-être obvierait à tout. On partagera la Pologne, mais sans rien lui enlever. De ses provinces on fera trois grands-duchés : celui de Pologne que l'on rendra héréditaire dans la famille des Poniatowski, peu riche, peu considérée, sans alliances, sans moyens d'en former de dangereuses ; celui de Lithuanie qu'on donnera aux Birons, que l'Impératrice a promis de protéger et auxquels les guerres toujours renaissantes avec la Suède ne permet-

tent plus de laisser la Courlande et ses ports; celui de Volhynie dont on fera la dot de quelque cadet d'Allemagne. Jamais par mariage ou par succession aucun de ces trois états ne pourra être réuni à un autre et moins encore passer sous la domination d'une des trois grandes puissances qui les auront fondés et qui en garantiront à perpétuité l'existence. »

Je me tus et vis dans tous les yeux l'approbation la plus marquée. Le général cependant, voulant faire le bon serviteur et l'habile homme, prit un ton d'humeur pour me dire : « Votre Éminence dispose un peu lestement de la Courlande en faveur de sa Souveraine. » — « Le vôtre, monsieur, est trop versé dans le chapitre des convenances et des probabilités pour mettre en discussion ou en difficulté un article qui parle de lui-même, et je compte assez sur la justice et la sagesse du roi pour oser vous dire en présence de Sa Majesté que, dans les circonstances où se trouve l'Europe, l'Impératrice prendra la Courlande quand Elle voudra et la conservera. Au reste je ne parle qu'en mon nom. Le roi a bien voulu s'informer de mon opinion particulière; je viens d'avoir l'honneur de la lui soumettre avec franchise. Voilà tout. »

Le monarque, qui se sentait soulagé comme souverain et comme honnête homme, me combla d'éloges et de remercîments, et leva la séance en disant que j'aurais son opinion à lui sous peu de jours. Le prince de Nassau était ravi, parce qu'il se voyait déjà sur le trône de Volhynie, enfin cette idée, qu'après trente ans je ne puis m'empêcher de trouver encore belle et bonne, eût réussi à Pétersbourg si j'avais osé ou pu la faire parvenir sur-le-champ à l'Impératrice à l'insu de

son ministère, et n'aurait plus souffert aucune difficulté, puisque deux mois après je la fis goûter complètement au cabinet autrichien. Mais je trouvai à Vienne le comte, depuis prince Razoumovski, ambassadeur de Russie, qui en prévint le ministère russe, dont il se montrait d'autant plus soigneusement esclave qu'il voulait lui cacher à quel point il l'était du baron de Thugut et du chevalier Eden, ministre d'Angleterre. Les triomphes du maréchal Souvorov, couronnés par la prise de Varsovie, changèrent les manières et le ton de Catherine envers Frédéric-Guillaume. Je me trouvai coupable de ce qui aurait dû faire ma réputation et ma fortune et l'ambassade de Naples, qui avait servi de moyen à mes débuts en diplomatie, servit bientôt de prétexte pour perdre un homme que les ministres trouvèrent peut-être trop fort pour espérer de se l'asservir.

Je quittai Berlin comblé des bontés journalières du roi.

XIV

A VIENNE (1794)

Je conserverai toujours, je pense, le souvenir de l'étonnement que me causa la cour de Vienne. Cette cour tenant le premier rang en Europe, placée à la tête d'une république d'anciens souverains et si longtemps l'arbitre de la guerre et de la paix du monde, m'inspirait de loin deux sortes de respect, celui qui tient à la grande et légitime puissance, l'autre que produit l'antiquité et la possession. Mais quelle fut ma

surprise, en entrant après de longs faubourgs, dans cette ville petite et à rues étroites, en voyant cette demeure mesquine et enfumée où vivaient un empereur et tant d'archiducs, en me trouvant devant un souverain (1), qui, bien qu'âgé de vingt-sept ans, décelait à chaque mouvement l'embarras de l'enfance et les preuves d'une éducation négligée ; qui, avec du bon sens et de l'instruction, soumet toujours son opinion à celle d'un autre, qui ne se montre à son peuple que dans une toilette et un équipage de procureur; et puis cette cour déserte, ce baron de Thugut premier ministre de fait et n'ayant ni les manières ni l'attitude d'une ambition satisfaite; ce comte de Colloredo, ancien gouverneur du prince et resté son maître, plus propre à conduire un séminaire qu'une monarchie, ou même la cour d'un petit souverain; et puis ce genre de vie, ces audiences publiques et insignifiantes du matin, ce dîner en tête-à-tête avec une impératrice ambitieuse, mais sans dignité; ces petits pétards allumés tous les soirs à la bougie par des femmes de chambre pour amuser Leurs Majestés Impériales et Royales et cette culture de choux dans des pots à fleur sur une terrasse du château, et ce vieux baron Van Swieten dépossédé d'un appartement qu'il possédait depuis trois règnes, parce que de ses fenêtres il voyait tout cela..., je le répète ce souvenir ne me quittera jamais.

Et puis quel monde dans la capitale! Des princes, des comtes, anciens dynastes riches et orgueilleux, passant leur vie avec des filles, des valets et leurs chevaux; des femmes jolies et vives, réduites à des amours

(1) François II.

et à des plaisirs vulgaires; de médiocres spectacles, d'ennuyeuses assemblées peuplées d'individus de tout pays; ni gens de lettres, ni gens d'esprit pour faire oublier la mauvaise chère et la longueur des grands dîners... Je le répéterai cent fois, je ne l'oublierai jamais et, sans les promenades publiques, quelques femmes polonaises et le prince de Ligne, je serais reparti le lendemain de mes audiences.

XV

D'AVARAY

Pendant longtemps et notamment pendant son séjour à Vérone, le roi Louis XVIII accordait toute sa confiance au comte d'Avaray, son capitaine des gardes. Il avait disposé avec intelligence des relais lorsque son prince se sauva de la France et le roi, heureux d'un prétexte qui justifiait à ses yeux une faveur, d'ailleurs sans excuse, affectait de répéter qu'il lui devait la vie. Il lui permit à cette occasion de prendre les armes de France au milieu des siennes, des armes de la famille de Béziade ! et d'y ajouter, au lieu de devise, la date du jour où ils avaient franchi ensemble les frontières du royaume. Je pris la liberté de demander ce qu'eût fait de plus le roi Louis XVI en faveur du marquis de Bouillé, si le voyage de Varennes eût réussi. Mais l'aveuglement du maître ne pouvait être égalé que par l'insolence du petit homme, qui le traitait souvent de manière à embarrasser les assistants et, se mêlant de

tout avec une assurance extrême, faisait le plus grand tort à ses affaires.

Un jour, au moment où l'on pouvait le moins s'en flatter, arriva, au risque de sa vie, ayant traversé toute la France, un aide de camp de confiance de M. de Charette, chef de la Vendée. Il apportait des nouvelles et des propositions de la plus haute importance et des plans aussi sages que ceux du conseil de Vérone l'étaient peu. A peine ce brave eût-il été introduit dans le cabinet du roi, que M. d'Avaray y entra par la porte du fond et sans autre façon fut se jeter dans un fauteuil. « Sire ! qui est donc cet homme-là? dit le Vendéen stupéfait. — C'est, répondit le roi fort embarrassé de l'insolence du favori et de l'indigne question du guerrier, c'est le comte d'Avaray, qui m'a sauvé la vie et qui me ramènera en France. — Il est bien singulier, Sire, que nous ne l'ayons jamais entendu nommer. Un homme aussi digne de vos bontés devrait être envoyé à M. de Charette. » La conversation devint embarrassante et, pour comble de maladresse, le favori voulant, comme on dit, rompre les chiens, tira sa montre et comme si le roi n'y était pas, dit : « Il est six heures, je vais vous conduire à l'Opéra. » — « Il y a six ans que les bons Français n'y vont plus, » et le Vendéen, après avoir jeté sur le petit homme un regard de mépris, sortit du cabinet sans attendre les ordres du roi et de Vérone sans lui en faire demander. Il nous dit, au comte d'Antraigues et à moi : « Avertissez le roi, que si jamais il nous amenait de tels b... dans la Vendée, nous commencerions par les faire brancher (pendre). »

Comme j'avais dans mes instructions d'être aux ordres des princes français autant que je le jugerais

convenable à leurs intérêts et aux principes de ma cour, j'eus pendant mon séjour une correspondance suivie avec le roi et son conseil. M. d'Avaray y mêlait incessamment de la prose et, pour juger de l'esprit qu'il y mettait, il suffira de savoir qu'un jour il m'envoya un grand mémoire afin d'engager le roi de Naples à se défaire de tous ses équipages de chasse et d'en consacrer la valeur et l'entretien ordinaire aux plans de ses cousins de France. Autant eût-il valu proposer à Ferdinand de renoncer à la vie.

La santé de M. d'Avaray, de tout temps très mauvaise, empira encore par le séjour de Mitau et l'obligea de fuir de climat en climat jusqu'à Madère, où il mourut. Le roi, pour confirmer l'opinion qu'il avait toujours cherché à donner de son mérite, car il ne pouvait plus le souffrir, créa son père duc et maître de la garde-robe avec de fortes pensions et, qui pis est, avec la confirmation des armoiries. Les Béziade étaient de petites gens, mais le père du comte d'Avaray, le premier duc, avait épousé Mlle de Nassau, sœur de la princesse de Montbarrey et de la fameuse comtesse de Coislin, et par ce moyen, ils étaient parvenus à s'introduire à la cour.

Le roi avait trop d'esprit pour espérer de me persuader au sujet des prétendus mérites et services du comte d'Avaray. Il imagina, ne sachant pas à quel point mes notions sur tout ce qui le regardait étaient complètes, de me confier la véritable raison selon lui d'un tel attachement: c'est que ce respectable et digne ami, voyant à quel point, pendant le séjour de Coblence, son maître se laissait entraîner par la comtesse de Balbi (1),

(1) Née de Caumont-Laforce (1753-1842). Le comte Vorontsov, qui

lui ouvrit les yeux sur cette femme dangereuse et sauva ainsi sa réputation sous le double rapport des mœurs et de la sûreté. Je le contai au duc de la Vauguyon et au comte de Saint-Priest et ils convinrent que Sa Majesté abusait du droit de me traiter en étranger. On a vu depuis, à l'occasion de Mme du Cayla (1), qu'elle s'est toujours flattée de se faire soupçonner de quelque penchant pour le beau sexe. Le fait est qu'Elle naquit complètement privée du sens le plus exquis et que jamais rien par conséquent ne parvint à le développer.

XVI

LA REINE CAROLINE (2)

La reine avait le visage éminemment autrichien, mais bien moins agréable que celui de ses sœurs, la duchesse de Teschen et la reine de France. Sa taille était bien prise, son cou et ses mains étaient d'une blancheur éclatante et ses manières fort dignes de son rang. Elle parlait bien en différentes langues, mais avec une volubilité extrême. Quant à ses qualités, voulant ne dire que la vérité, je n'en dirai pas grand bien. Elle était généreuse, mais par ostentation et sa bienfaisance, dont ceux qui y ont eu part ont fait les détails les plus touchants, provenait bien plus du désir de se faire

la vit en Angleterre, l'appelle une « impertinente intrigante ». (*Archives Vorontsov*, t. IX, p. 310.)

(1) Du Cayla (Zoé-Caton, comtesse) (1784-1850). V. sur elle le livre publié par Capefigue en 1866.

(2) Marie-Caroline, reine de Naples (1752-1814), fille de Marie-Thérèse d'Autriche et sœur de Marie-Antoinette, reine de France.

des partisans et de créer des trompettes à sa renommée que d'aucun autre motif. Dans toutes ses bonnes œuvres, je n'ai jamais découvert que du calcul et de la vanité et je n'en donnerai qu'une preuve, mais assez forte, c'est que je n'ai jamais vu tomber ses bienfaits que sur des intrigants mâles et femelles. Elle avait beaucoup d'esprit, mais tellement soumis à ses passions, et même aux impressions du moment, qu'il ne lui servait guère qu'à faire bien complètement des fautes sans excuse. On n'a jamais vu, je pense, une personne plus pressée de parler et d'agir que cette princesse et l'on ne pouvait voir sans une sorte d'admiration, quelque opinion qu'on eût d'ailleurs des résultats, tout ce qu'elle parvenait à expédier d'affaires dans sa journée et toutes, affaires d'intrigues qui demandent tant d'explications de détail.

On conçoit assez qu'avec un pareil caractère, la reine de Naples avait soin de s'entourer d'intrigants et de gens capables de se plier aux idées les plus déraisonnables. Dans les premiers temps de mon séjour elle me dépêchait souvent un des plus éhontés d'entre eux, nommé le chevalier de Bressac (1) et chassé, disait-on, de France avec une fleur de lis sur l'épaule. Un autre honnête homme, dont Sa Majesté se servait fréquemment, était un nommé Marialese, soldat de la garnison de Palerme, et qui, au moment d'être exécuté, je ne sais pour quel crime, lui fit déclarer qu'il possédait un talent secret et prodigieux, mais qu'il ne dévoilerait qu'autant qu'il aurait eu sa grâce. Effectivement, je doute que la société en ait jamais produit de plus

(1) Goraxi, t. I, p. 218.

infernal. Pourvu qu'on lui livrât une ligne ou deux d'une écriture quelconque et qu'on lui donnât le temps de la bien étudier, il copiait ensuite de la même main tout ce qu'on lui fournissait, soit par écrit, soit sous la dictée. M. Azara, que la reine voulait perdre auprès de la cour d'Espagne, reçut de Madrid, où la confiance en lui était entière, huit grandes lettres pleines d'infamies et de choses criminelles et si bien de son écriture, que lui-même par moment croyait les avoir écrites. Il les avait conservées, et pour me prémunir me les montra. Si cet affreux moyen de perdre un homme fut par la suite employé contre moi (1), comme contre tant d'autres, à qui il en coûta l'honneur et la vie, je ne fus pas aussi heureux, à ce qu'il parait, que le chevalier Azara, ou ma cour se fit plus de scrupules que la sienne de dévoiler un tel mystère.

La reine avait eu un grand et naturel désir d'établir ses filles ainées, fort laides et désagréables, surtout la seconde qui fut grande-duchesse de Toscane et un véritable monstre de figure.

Elle voulait pour la première, pour la princesse Marie-Thérèse, l'infant de Parme, mais le duc de Parme fut sourd. Elle se rabattit alors sur le duc d'Aoste, et le marquis de Brême fut envoyé par le roi de Sardaigne pour traiter du mariage. Le genre de la négociation lui avait fait accorder les petites entrées. Il arriva un matin chargé d'une lettre du roi et ne trouva dans l'antichambre que la future de son prince. « Votre Altesse Royale sait-elle si je pourrais avoir l'honneur de voir la reine ? — Je pense que oui,

(1) Allusion aux malheureux couplets qui brisèrent sa carrière diplomatique. Voir *Introduction historique*, chap. VI, p. 83.

mais il faudra attendre. — J'attendrai; cela va sans dire. — Oui, mais je crois devoir vous prévenir que cela pourra être très long. J'ai regardé par le trou de la serrure, la reine est couchée avec... et ces choses-là durent ordinairement très longtemps. » L'ambassadeur, très embarrassé de la confidence, se retire. Réflexion faite, il garde sa lettre et dépêche un courrier au roi, son maître, avec le détail qu'on vient de lire. Le courrier revint aussitôt avec l'ordre de rompre à tout prix. La pauvre princesse semblait perdue, le ciel en ordonna autrement; il la plaça sur le premier trône de l'Europe (1), où elle ne porta de sa mère que le désir de gouverner et une grande fécondité, mais à l'abri de tout soupçon.

Les deux filles aînées de la reine, une fois établies, furent ses plus grandes ennemies et ne s'en cachèrent pas. Quand je passai par Vienne pour aller à Naples, l'impératrice-reine, après l'audience où je lui fus présenté, m'appela jusqu'à la porte de la pièce voisine et me dit : « Connaissez-vous déjà ma mère ? — Je n'ai pas encore cet honneur. — Hé bien, monsieur, vous la connaîtrez. » Et elle me planta là en riant à gorge déployée. Plus loin, passant par Florence, je fus voir le palais Pitti et trouvai tous les portraits et bustes de la reine de Naples rassemblés dans un corridor qui conduit aux lieux d'aisance à l'anglaise qui se trouvent au premier étage. La reine le savait et voulut un jour convenir que je les avais vus là. Elle me dit : « Ces pauvres gens sont encore plus ineptes que mauvais. »

Le régent de Suède, duc de Sudermanie, depuis

(1) Elle épousa François II, empereur d'Autriche.

Charles XIII, s'était brouillé avec la reine de Naples à cause de la protection qu'elle avait accordée au baron d'Armfelt, ministre de Suède en Italie, impliqué dans une conspiration contre ce prince, qui avait, mais en vain, tenté de le faire enlever jusque dans Naples. Il s'en était suivi une déclaration de guerre assez imprudente de la cour de Suède, à cause de son commerce du Levant. Mais comme d'ailleurs les deux puissances belligérantes ne pouvaient s'atteindre, on avait de part et d'autre eu recours à la plume des plus infernaux libellistes. La reine, dans l'effroi d'un nouveau pamphlet qu'allait publier contre elle et M. Acton le sieur Piranesi, agent de Suède à Rome, me confia ses nouvelles angoisses. Je voulus lui persuader d'opposer le mépris public à l'insulte ténébreuse, mais, loin d'accepter un conseil aussi sage, elle me conjura de la sauver de ce nouvel affront, dont l'idée la poursuivait jusque dans le sommeil. Je promis d'y songer. Dès le lendemain, nouvelles instances. Alors je lui dis que je n'avais qu'un seul moyen de lui obéir, mais impossible à proposer et à accepter. Elle voulut le connaître. C'était de m'adresser au chevalier Azara (1), qui, étant maître dans Rome, pouvait seul faire défendre ou saisir le libelle. Quant à moi, je comptais tellement sur les principes de ce ministre, que j'étais sûr d'obtenir de lui le coup d'autorité nécessaire aux intentions de Sa Majesté. D'abord elle jeta les hauts cris, mais le danger lui paraissait pressant et elle consentit à tout. Cependant, comme à cette cour on ne pouvait jamais avoir trop de prudence, je mis une condition au service

(1) Ministre d'Espagne à Rome.

qu'on attendait de moi. C'était d'écrire ma lettre dans le cabinet de la reine et de lui laisser le soin de la faire expédier. Elle la lut, son secrétaire la cacheta et elle partit.

A quelques jours de là, arriva de Rome un énorme ballot. C'était toute l'édition et le manuscrit du libelle. La lettre qui l'accompagnait ne fut ouverte que chez la reine, qui eut la triste curiosité de la vouloir lire. Azara entre autres choses me mandait : « Je vous conseille de faire un cas particulier de la marque de considération que je me plais à vous donner. Il ne fallait pas moins que votre intervention pour respecter le bandeau royal sur un front si indigne de le porter. Recevez ma parole la plus sacrée qu'il n'existe plus un seul feuillet, ni manuscrit, ni imprimé de ce libelle ; mais en même temps recevez le conseil de ne pas rendre aussi légèrement service à des gens incapables d'en sentir le prix. » Effectivement, quand la reine voulut me perdre, elle plaça parmi les raisons de se plaindre de moi, qu'étant accrédité auprès de sa personne, j'entretenais avec ses plus mortels ennemis des liaisons si étroites, qu'elles allaient de part et d'autre jusqu'aux plus grands sacrifices.

XVII

FERDINAND Ier

Ferdinand IV, devenu à la suite de plusieurs révolutions Ferdinand Ier, était un grand homme de six pieds, avec un assez vilain visage sur un très beau corps. La

cour d'Espagne, ayant été obligée de céder à un cadet le royaume des Deux-Siciles, avait chargé le prince de San-Nicandro et Bernardo Tanucci de rendre le jeune souverain incapable de régner par lui-même; aussi, à l'époque de son mariage, savait-il à peine signer son nom et l'énergie naturelle de son caractère se bornait-elle à surmonter les fatigues de la chasse et de la pêche. Mais son âme resta noble et son jugement sain, ce que la reine sa femme eut mainte occasion de déplorer, lorsque, pour l'arracher à l'influence de ses vieux ministres, elle lui eut donné une sorte d'éducation. Il voulait tout savoir et, s'il était aisé de le distraire de ses devoirs par l'appât des plaisirs, il les remplissait à merveille dès qu'il avait résolu de s'en charger. Il quittait son habit, retroussait les manches de sa chemise jusqu'au dessus du coude, prenait la plume et terminait dans une matinée les affaires les plus arriérées, donnait de bons coups de pied dans le derrière à ceux que ces rares et grands jours de travail lui fournissaient occasion de trouver coupables. La reine elle-même subit quelquefois cette punition tardive d'actions contraires à la justice et au bien-être des peuples.

Si Ferdinand eût reçu l'éducation qu'exigeait son rang et que méritait la beauté de son âme, il eût été celui des descendants d'Henri IV qui lui eût le mieux ressemblé « Je ne suis qu'une bête, disait-il au grand-duc de Toscane Léopold. Je ne sais pas comme toi faire à tout bout de champ un code de lois; mais une chose que je te prie de remarquer, c'est qu'aucun Napolitain n'est venu se mettre sous ta protection et que moi je suis toujours entouré de Toscans. » Il était impossible de ne pas l'aimer, et sans les modifications qu'y appor-

taient les intrigues de la reine, jamais souverain n'eût été adoré autant que lui. Il avait cette facilité, cette bonhomie qui rendaient Henri IV si cher et assuraient aux moments de faiblesse l'indulgence la plus entière. Ayant établi à Santa-Lucia des manufactures en soieries sous la direction du cardinal Ruffo, il y donnait des fêtes aux paysannes et s'amusait de leurs familiarités. Elles allèrent jusqu'à fouiller dans les poches du roi et emportèrent l'or qu'elles y avaient trouvé. Le roi rit, mais il était économe et mauvais plaisant, et comme il prévit qu'à la première occasion l'attaque se renouvellerait, il remplit ses poches de jetons de cuivre. Les paysannes ne manquèrent pas d'aller à l'assaut et le roi de rire à leurs dépens. Mais qu'arriva-t-il ? Cette monnaie leur étant inconnue, elles partirent en hâte pour Naples et demandèrent aux marchands de les changer contre des pièces d'or ordinaires. On leur répondit que cette monnaie était fausse ; mais elles la maintinrent de bon aloi comme ayant été donnée par le souverain et traitèrent les marchands de fripons. Les brailleuses étaient en force, le tumulte allait croissant, les marchands eurent peur ; ils escomptèrent des sequins pour des jetons, mais furent demander justice au roi. Elle était facile à rendre On racheta les jetons au prix qu'ils avaient été payés et le roi nous dit : « Il n'y a que moi de coupable ; je serai plus sage à l'avenir. »

Dans un royaume sans mœurs, un roi sans éducation devait avoir des principes fort étranges (1) sur les

(1) « Le roi de Suède lui ayant demandé si le général Acton était marié, Ferdinand lui répondit que non, mais qu'il aimait les femmes de ses amis, et là-dessus il éclata de rire... Quelquefois il dit que le diadème des rois ne sert souvent qu'à rendre plus visibles les cornes dont

vertus domestiques et les convenances; aussi n'était-il nullement étonné d'apprendre que quelqu'un s'introduisît de jour là où de nuit il régnait sans partage. Il n'en témoignait rien à la reine, mais lorsqu'on lui présentait un nouveau favori, ce qui ordinairement était pendant sa partie de billard, il le toisait un moment, lui adressait une phrase quelconque par laquelle il le traitait en ricanant d'Altesse Royale et puis ne le regardait ni ne lui parlait plus. Cette manière philosophique de considérer les intérêts conjugaux n'était pas celle de la reine, et l'exemple du roi n'avait aucune influence sur elle. Sa jalousie croissait avec le nombre de ses propres infidélités. C'est que dans ce genre de choses le roi ne considérait que le plaisir et la reine ne calculait que l'influence dans les affaires. Il lui semblait que l'extrême souci que se donnait la reine pour le gouvernement de ses États méritait pour récompense une liberté indéfinie, et qu'après de si grands services, il n'y fallait pas regarder de si près. Il semblait à la reine, par la même raison, que si elle n'admettait personne aux soins de l'empire, que si son zèle pour le monarque et pour la monarchie la portait à se charger seule d'un si grand fardeau, elle ne devait partager avec personne l'amour et la confiance du roi (1).

leur front est chargé ; mais qu'il vaut mieux souffrir le libertinage des reines que d'en venir à des éclats qui compromettraient la dignité du trône. » Goraxi, *Mémoires secrets*.

(1) Cf. sur Ferdinand et Caroline de Naples les *Souvenirs de la baronne du Montet* (Paris, Plon), p. 98, 109, 245, 250.

XVIII

HAMILTON

Sir William Hamilton était depuis trente et un ans ministre d'Angleterre à Naples lorsque j'y arrivai dans la même qualité. Il passait en Europe et même dans son pays pour un savant et n'était rien moins qu'instruit. Son goût ou son dévouement à la chasse lui valut pendant nombre d'années une sorte de faveur à laquelle le système politique de cette cour ne nuisait pas. Toujours tournés vers le soleil levant, les Napolitains ont parmi eux des gens fort savants et comme la science n'exclut pas la bassesse, on s'empressait de toutes parts d'envoyer au chevalier Hamilton les découvertes et les dissertations que ce territoire si riche en phénomènes donnait occasion de faire et dont les ambitions de province voulaient occuper la cour. Le secrétaire de la légation, pauvre Hollandais qui n'avait rien de mieux à faire, était chargé de traduire en anglais tous ces mémoires et quand la collection fut devenue assez considérable, le ministre eut l'idée de l'envoyer à Sir Joseph Banks, président de la société royale de Londres. Celui-ci, dans sa reconnaissance, la publia sous le nom d'Hamilton. Le succès de ce premier volume en amena un second et, si je ne me trompe, un troisième, sous le nom de « Campi Phlegræi », et l'auteur prétendu parut dès lors digne de tous les sièges académiques. C'était beaucoup pour la réputation de quelqu'un qui ne pouvait prétendre à aucune, mais il est un genre de bonne fortune qui semble à bien des

gens plus solide que la gloire et que M. Hamilton ne négligea jamais, j'entends l'argent.

La femme de M. Tanucci, ancien précepteur du roi, et devenu son principal ministre, avait admiré dans ce pays où tout est rare une vieille montre émaillée que portait Sir William. Il la lui offrit. Elle refusa. Grandes obstinations de part et d'autre ; enfin il lui dit : « Prenez-la et faites-moi donner ces vieux pots couverts de poussière qui sont dans la première chambre de la secrétairerie d'État au-dessus des armoires. » Ce n'était rien moins que le choix des vases étrusques déterrés sous le règne précédent et que Charles VII partant pour l'Espagne avait ordonné d'envoyer à Madrid. Quand le bonhomme Tanucci eut appris cet arrangement, il entra dans la plus violente colère, traitant sa femme de coquine d'oser accepter un bijou de si grand prix, et portant aux nues la délicatesse du ministre d'Angleterre, d'en mettre à de vieux pots qui n'étaient bons qu'à être brisés ; et dès le soir même il les fit transporter à son hôtel. C'est la superbe collection que la Société royale s'empressa d'acquérir et dont Hamilton lui fit payer une somme si considérable. L'heureux négociateur m'a conté vingt fois au moins ce marché, comme une preuve de la profonde ignorance des Napolitains, même des plus renommés pour leurs talents, et de son savoir-faire, dont il déguisait le côté honteux sous le nom de patriotisme.

Il avait été marié en premières noces avec la fille de lord Cathcart, femme d'un mérite éminent. Celle qui lui succéda était si différente d'extraction, de mœurs et de moyens, elle a joué des rôles si différents et si publics, qu'elle mérite ici une mention détaillée.

C'était une fille de joie de Londres, nommée Hart et qu'un jeune Gréville, neveu de M. Hamilton, avait amenée en Italie. Quand, par une suite immédiate du mécontentement de la famille, ces amoureux n'eurent plus de quoi vivre, l'infante, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, s'en fut à l'Académie de Rome servir de modèle à un demi-ducat par séance et eut le plaisir de faire à son tour les frais du ménage. L'oncle cependant écrivait de Naples des lettres fulminantes, auxquelles le neveu répondait toujours qu'il n'y avait qu'à voir l'objet de sa passion pour le lui pardonner. La curiosité l'emporta sur la colère; l'oncle vint à Rome et vit ce rare objet. Le traité fut bientôt conclu. On paya les dettes du neveu, qui partit pour l'Angleterre, et la demoiselle se retira à Naples sous la sauvegarde de l'oncle. Une vieille femme honorée de la qualité de mère ou de tante vint présider à une éducation dont elle-même avait grand besoin. Miss Hart apprit l'italien et la musique. Son protecteur lui faisait répéter les attitudes académiques qui depuis firent sa réputation. On n'y admettait d'abord que les intimes, mais la passion croissant avec le succès, ainsi que le désir de les étendre, il l'épousa.

La reine de Naples cria au scandale. Le ministre d'Angleterre essuya une espèce de disgrâce dont il fit peu de cas; mais le temps si favorable à de certaines choses effaça les impressions. On ne parla plus que de la beauté et du talent de lady Hamilton. Elle fut présentée à la cour; M. Acton en fit un instrument d'intrigues, la reine son amie intime et la bassesse du public une espèce de premier ministre. Tant de gloire n'enivra pas la belle Anglaise au point de lui faire

négliger la palme académique. Chaque étranger obtenait de lui voir faire ses attitudes (1). Ses beaux cheveux, une tunique blanche, une couronne de fleurs et un voile suffisaient à toutes. Elle rendait avec une perfection ravissante toutes les affections de l'âme et, de tant de nuances à rendre, n'exceptait que l'amour. Son vieux mari en extase était là, l'expliquant, l'applaudissant et montrant à côté de cette superbe créature la caricature la plus ridicule et la plus dégoûtante. Je l'ai connu cassé, sourd, avare, immoral, ennuyeux. Un grand seigneur anglais me disait de lui : « Le roi croit payer ici un négociateur et la nation n'y trouve qu'un négociant de vases antiques. » Dès qu'il se présentait une occasion de dépense, il sortait de Naples et en chargeait ses collègues ; c'est ainsi qu'en 1795 il me laissa sur les bras l'amiral Hotham et les officiers d'une flotte de trente vaisseaux de ligne, qui prirent ma maison pour une taverne. Quand les Français parurent devant Naples, la reine fit chercher M. Hamilton pour le consulter. Il ne trouva rien à dire à Leurs Majestés que ces mots : « Mes vases sont en sûreté, j'abandonne le reste à l'ennemi. » Elles ne lui pardonnèrent jamais ; mais le crédit de la femme suffisait pour deux.

Cette femme finit sa carrière par être publiquement la maîtresse de Nelson, l'objet des plus grossières caricatures et la tutrice de la fille unique de ce Don Quichotte marin. Elle était devenue monstrueuse de graisse et mourut d'apoplexie à Caen, en Normandie, en 1815.

(1) Le peintre anglais Romney a reproduit ces attitudes dans une remarquable série de tableaux.

XIX

A PERNAU

Pernau était quelque chose de si peu connu à la cour, que lorsque le comte de Pahlen (1), gouverneur général de Courlande, qui à mon retour de Naples fut chargé de m'arrêter à la frontière, m'annonça l'ordre qu'il avait de m'y faire renfermer, je me rappelais à peine d'avoir entendu prononcer ce nom : « Qu'est-ce que Pernau? » lui dis-je. — « C'est, reprit-il en riant, une petite ville qui, à la taille, aux bâtiments, aux montagnes, au luxe, à la vue, à la société, aux plaisirs, aux ressources près, est absolument semblable à Naples. Elle est au fond d'un golfe formé par deux caps avancés, avec une île entre eux; enfin vous verrez que l'Impératrice n'a pas voulu que vous perdiez le souvenir du lieu de votre ambassade. »

Cependant il prit un air sérieux et me remit l'ordre expédié pour mon arrestation. Il était conçu en termes très forts, mais motivés si singulièrement, qu'il était très aisé de voir que les raisons alléguées n'étaient pas celles d'un traitement sans exemple chez nous vis-à-vis d'un homme de ma sorte, lorsqu'il n'avait pas été précédé d'un procès. Moi, qui venais de donner des preuves si publiques de mon attachement à la maison de Bourbon, qui n'avais encouru la haine de la reine

(1) Baron Peter Ludwig (en russe Pierre Alexiéievitch) Pahlen (1745-1826). En ce temps gouverneur de la Courlande, Livonie et Esthonie, plus tard, sous Paul Ier, comte, favori et chef de la conspiration qui mit fin au règne et à la vie de ce souverain.

de Naples que pour avoir voulu l'empêcher de se perdre, j'étais accusé d'avoir adopté des opinions jacobiniques fort indignes de ma naissance et peu conformes au respect que l'Impératrice exigeait de ses ministres pour toute autorité légale. Les motifs annoncés me faisaient pitié; ce qui s'en suivait excitait en moi la plus vive indignation et Catherine me semblait se dégrader en sacrifiant à des gens de la trempe de MM. Zoubov et Markov le plus fidèle de ses sujets et le plus désintéressé de ses serviteurs. Cependant je me bornai à dire : « Hé bien, monsieur, faites-moi conduire à Pernau. » — « J'ai fait mon devoir comme gouverneur général, » répondit le comte de Pahlen, « il est temps de montrer à M. le comte Golovkine le souvenir que j'ai conservé de ses anciennes bontés. Lisez ceci et gardez-m'en le secret. »

C'était une lettre particulière de l'Impératrice, conçue à peu près en ces termes : « Tâchez de faire peur à cet étourdi de Golovkine. C'est une tête exaltée par les circonstances et qu'un peu de rigueur calmera bientôt. Faites savoir au général Kelchen, commandant de Pernau, que c'est un prisonnier tout entouré de ma faveur et pour lequel j'exige les plus grands égards. Il faudra qu'on tâche de l'amuser et de le distraire. Si, parmi les gentilshommes du voisinage, il s'en trouve qui chassent et voient le monde, il faudra leur faire savoir que vous attendez d'eux qu'ils lui fassent politesse; mais surtout qu'il ignore l'intérêt que je lui porte. C'est un homme que je ne veux pas perdre et que quelques mois suffiront à rendre tel qu'il doit être. » L'Impératrice me connaissait mal. En me rendant justice, la justice que je méritais, je lui eusse

sacrifié sans autre calcul mes ressentiments contre les ministres, mais leur complaire par une disgrâce si éclatante, si forte, sans exemple chez nous, si propre à me déconsidérer en Europe, ne l'était qu'à me raidir contre toute espèce de traitement. Je remerciai M. de Pahlen de sa confiance comme je le devais et j'en pris occasion de me confirmer dans mon premier mouvement, qui avait été de ne jamais faire la moindre démarche pour rentrer en faveur. Il voulut me retenir à dîner, moi, je voulus partir.

A Riga, je ne reçus aucune visite que celle du commandant, le général de Benckendorf (1), et toutes ses sollicitations pour en recevoir d'autres furent vaines ; je ne voulais plus qu'arriver à Pernau. La route pour y parvenir depuis Riga est longue, pénible et peu fréquentée. D'heure en heure la contrée devenait plus triste. Je ne trouvais d'autres provisions que du mauvais pain noir, du saumon mal fumé et de la bière détestable. Un cosaque, porteur d'instructions, m'avait devancé, de sorte que je fus reçu avec des respects infinis et que j'eus la plus grande peine à me dépêtrer de M. le commandant et du bourgmestre de la ville. Sachant que l'Impératrice se ferait rendre le compte le plus minutieux et que je la chagrinerais beaucoup, j'affectais la contenance d'un homme traité avec la dernière rigueur. J'affectai de ne demander ni plume, ni papier, ni livres, de n'oser me promener, ni voir du monde et en même temps de ne montrer ni chagrin, ni humeur. Voulait-on me faire parler, je me bornais à dire que je ne pouvais faire d'autre démarche que

(1) Christophore Ivanovitch (1749-1823), père du fameux chef des gendarmes, Alexandre Christophorovitch.

de demander qu'on me fît mon procès, mais que, comme il ne pouvait aboutir qu'à prouver mon innocence, il valait mieux en faire le sacrifice à Sa Majesté Impériale et ne jamais sortir de Pernau. Parfois je rappelais le mot connu du chancelier de l'Hôpital : « Si l'on m'accusait d'avoir mis en poche les tours de Notre-Dame, je commencerais par m'enfuir. » Je fis acheter de la toile et me mis à coudre, comme pour ne pas donner d'ombrage par quelqu'occupation plus sérieuse, enfin tout ce que la malice la plus raffinée peut imaginer pour désoler son Souverain sans manquer au respect et à la soumission, je l'employai avec cette certitude de réussir que donne une connaissance intime de son caractère. Effectivement Elle n'y tint pas.

Au bout de deux mois arriva comme par hasard et comme si un hasard pouvait conduire à Pernau, surtout un homme tel que celui-là, M. de Kalitchev (1), chambellan de Sa Majesté, et qu'un grand talent pour le violon avait mis dans l'intimité de Zoubov. Il vint me voir, me témoigna un grand intérêt, voulut me faire croire que le ministre avait été fâché et même blessé de mon exil; qu'il s'était plaint à l'Impératrice de ce qu'elle usait d'une si grande rigueur et sans exemple sous son règne à l'égard d'un homme que l'on comptait parmi ses plus intimes amis et que Sa Majesté avait répondu : « La vanité de Golovkine ne s'en plaint pas; il sait que je n'ai guère fait qu'à lui l'honneur de traiter avec cette sorte d'importance un de mes sujets. » Il voulait me persuader d'écrire pour obtenir

(1) 1800-1801, envoyé à Vienne, ministre pour les affaires de Malte.

ce qu'il appelait en sa qualité de courtisan ma grâce ; il se chargeait de ma lettre, me répondait de son patron; mais il échoua complètement et son voyage n'aboutit qu'à me replacer entre l'Impératrice et son favori comme un objet de conversation très pénible.

Deux mois plus tard arriva aussi, comme par hasard, un personnage bien autrement habile, bien empressé à se charger d'affaires singulières et fort habitué à l'intrigue, mais qui à soixante ans passés ne s'était pas encore aperçu que personne n'était jamais dupe de sa prétendue bonhomie; c'était le comte Charles d'Osten-Sacken (1), ex-gouverneur du grand-duc Constantin et qui l'avait déjà été de son père. Il était de la province, y venait d'acheter des terres voisines de Pernau et rien n'eût été plus vraisemblable que son apparition sur cette plage déserte, si le besoin de me faire voir la confiance dont il se trouvait honoré ne l'avait rendu très indiscret dès le premier quart d'heure. Il me trouva dans un calme héroïque si complet, dans un stoïcisme tellement établi, qu'après avoir pendant deux jours bredouillé plus que de coutume et en vain, il partit avec une colère qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher, trouvant qu'on ne traitait que trop bien un criminel si obstiné.

Ma femme (2), que j'avais laissée à Berlin auprès de

(1) En russe Carl Ivanovitch (1733-1808).

(2) Née Nathalie Pétrovna Ismaïlov (1769-1849). Dans une lettre du comte Fédor datée de Montallègre (Paris), 3 juillet 1809, nous lisons : « Les romans foisonnent. Il en a paru un de ma femme : *Alphonse de Lodève ;* mais que tout cela est pauvre et languissant ! Voilà du moins ce que me disent ceux auxquels je m'en fie, car je n'ai garde de perdre mes larmes en un tel labyrinthe. » Ce n'est pas le seul roman dont Mme Golovkine s'est rendue coupable. Elle a encore fait paraître : *Éli-*

mon père, par la connaissance que j'avais du sort que tâcheraient de me faire MM. de Zoubov et de Markov, et auquel je ne voulais pas qu'elle participât, ma femme vint me rejoindre et ma position en eût été fort adoucie, si elle avait eu quelque peu de philosophie. Mais Pernau et le néant de mon genre de vie lui parurent odieux. En vain je pris, à cause d'elle, la résolution de changer mes habitudes ; je la fis promener, lire ; je consentis même à la conduire, et quelquefois à la porter à cause de la boue, jusqu'à une grange où des acteurs forains avaient établi leur spectacle ; mais sa santé dépérissait, son humeur s'altérait, elle ne voulut point aller à Moscou dans sa famille et une femme de chambre parisienne, peu préparée aux prisons et aux exils, achevait par ses vapeurs de faire de l'espèce de casemate où nous étions logés une Thébaïde en insurrection.

Ce supplice domestique et journalier me fit descendre graduellement du piédestal sur lequel je m'étais maintenu jusque-là. Il me parut un beau jour que le fond de ma conduite n'était qu'une ingratitude déplacée ; qu'après tant de marques de confiance que l'Impératrice avait daigné accorder à ma jeunesse, Elle devait être blessée de n'en avoir aucune pour Elle dans mon cœur ; qu'instruit comme je l'étais par l'indiscrétion du comte de Pahlen, indiscrétion peut-être ordonnée, des bontés qu'Elle me conservait, il était condamnable ou tout au moins ridicule de ne pas chercher à en profiter tant pour mon avantage que pour prouver l'impuissance de mes ennemis. Toutefois revenir sur mes pas n'était pas sans inconvénient au

sabeth de S..., ou histoire d'une Russe, publiée par une de ses compatriotes, Paris, 1802.

bout de sept mois; il était important de ne pas me déconsidérer par la manière et pour le moment de retour, et ce que je voyais de plus clair était qu'il fallait réussir avec éclat ou échouer en secret.

Je pris une résolution qui paraîtra bien singulière, qui ne pouvait être expliquée que par le genre de liaison, si j'ose m'exprimer ainsi, qui avait subsisté jadis entre l'Impératrice et moi et dont le résultat me parut à l'abri de tous les inconvénients. Ma femme avait rapporté d'Italie des peaux d'éventails; le médecin de Pernau me fit venir de Riga un peintre et je mis en train cette intrigue d'un genre si nouveau. L'éventail fut partagé en trois tableaux. Dans le premier, un jeune homme, vêtu à l'antique, se promenant par le jour le plus serein sur une grande route, semblait s'avancer vers un temple placé dans le lointain et que des chiffres enlacés annonçaient appartenir à Catherine II. Dans le second, le jeune homme était parvenu aux marches du temple, et une prêtresse, à laquelle l'artiste, par un bonheur singulier, avait sans la connaître donné la figure et les traits de l'Impératrice, lui tendait la main pour y monter. On apercevait quelques nuages à l'horizon. Dans le troisième tableau, les Furies au plus fort d'un orage affreux chassaient le jeune homme du temple. Il fuyait effrayé, mais la tempête en soulevant son manteau faisait voir qu'il emportait sous le bras une petite ancre, symbole modeste de l'espérance. Quand l'ouvrage fut fixé, j'y joignis quelques vers explicatifs que je ne signai pas et fis par un homme affidé mettre au bureau des postes de la ville la plus voisine ce paquet, adressé selon l'usage, à Sa Majesté Impériale en main propre.

O sagesse divine! Comme vous vous jouez de nos projets! J'étais content de moi. Je venais de remplir deux buts à la fois : j'avais cédé à la voix de ma conscience qui m'avait ordonné ce rapprochement et j'y avais cédé sans me départir de l'attitude noble que j'avais prise à l'instant même où je reçus à Mitau ma sentence. Quel que fût l'effet de ma démarche, je pouvais être tranquille. J'avais souvent dessiné et fait de mauvais vers par ordre de Catherine; ce que renfermait ce paquet sans signature lui indiquait assez de quelle main il était parti; la confiance était sans bornes, le moyen ingénieux, le passé et le présent plaidaient pour moi et l'avenir restait à sa disposition. Comme il fallait au moins huit jours pour savoir l'issue de la démarche, je m'étais promis d'y penser jusque-là le moins que je pouvais, et j'avais obtenu de Mme de Golovkine, qui renaissait, ainsi que Mlle Justine, aux plus flatteuses espérances, de tenir en respect sa brillante imagination et son éloquence ordinaire.

Le troisième jour — il était deux heures du matin, — j'entends frapper violemment à ma porte ; on ordonnait d'ouvrir de la part du commandant et j'eus à peine le temps de passer une robe de chambre que ce bonhomme se trouva devant moi pâle, défiguré et le désordre dans tous ses traits : « Je ne sais si la nouvelle que je viens vous annoncer, me dit-il, vous semblera bonne ou mauvaise, pour moi tout est fini ; notre grande Impératrice est morte. » Pour moi aussi, monsieur, et je courus m'enfermer dans l'espèce de cabinet que je m'étais fait et ce ne fut qu'au soir du second jour que les prières de Mme Golovkine parvinrent à m'en faire sortir; bel éloge, aujourd'hui que j'y pense

de sang-froid, de celle qui m'avait fait mettre dans ce lieu. Cette grande souveraine était morte le 6/17 novembre. Nous étions au 10 et attendions les détails de cet événement, lorsque le courrier qui me portait l'ordre de me rendre à la cour arriva. Il fallut partir sur-le-champ; le temps était affreux, je n'avais de choix que parmi des chemins de traverse ; les loups pendant la nuit attaquèrent à plusieurs reprises les mauvais chevaux que l'on m'avait fournis.

J'arrivai accablé à Pétersbourg où déjà rien ne se ressemblait. Mon paquet avait été le premier qu'avait ouvert le nouvel empereur et le premier objet qui se présenta à ce prince si acharné à mal parler du règne des femmes fut un éventail. Je fis l'impossible pour me le faire rendre, mais on feignit de ne pas le retrouver et on me conta depuis qu'il avait été jeté au feu. Le bon général Kelchen perdit sa place de commandant de Pernau et moi j'eus bientôt lieu de regretter de n'être plus son prisonnier.

XX

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH (1)

(femme d'Alexandre Ier)

Les fiançailles.

Bien que la princesse ne fût pas nubile, on fixa les noces pour le mois d'octobre, car on ne doutait plus de rien. Les instructions pour la langue et la religion commencèrent dès le lendemain, et les préparatifs de tout genre furent immenses. On commença par arranger la partie du Palais d'Hiver qui fait le coin de la Néva et de l'Amirauté. On y plaça des glaces et des tentures sans prix. La chambre à coucher devint un modèle d'élégance et de magnificence. La tenture était d'une étoffe blanche de Lyon avec les bordures brodées en grosses roses; les colonnes de l'alcôve, les portes et les lambris de verre, couleur de rose, montés en bronze doré avec des bas-reliefs en camaïeux blancs qui, appliqués sous ces masses transparentes, avaient l'air de flotter dans le vague d'une atmosphère plus étendue que la chambre. Hors Sa Majesté, M. Zoubov, le général Tourtchaninov, secrétaire du cabinet et moi, personne jusqu'au jour des noces ne fut admis à ces féeries.

Le baptême de la princesse et les fiançailles se firent

(1) Elisabeth Alexiéievna (1779-1826), troisième fille du margrave Charles-Louis de Bade. En 1793 épouse du grand-duc Alexandre. Elle figure dans la collection des trente-neuf portraits, dessinés par Louis de Saint-Aubin, publiés en reproductions phototypiques par Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch.

les 20 et 21 mai (n. s.) 1793. Elle fit à haute voix, au milieu de la chapelle du palais, sa confession de foi. Elle était belle comme un ange. Sa robe était rose, brodée de grosses roses blanches avec un jupon blanc brodé en roses de la même espèce, mais de couleur de rose ; pas un diamant et ses beaux cheveux blonds flottants ; c'était Psyché ! Le grand-duc, à qui on avait changé sa coiffure enfantine, avait un habit de brocart d'argent rebrodé d'argent. La princesse reçut le nom d'Élisabeth, en mémoire de l'Impératrice, par qui Catherine avait été choisie et fut déclarée grande-princesse ; car nos princes devant regarder tout le monde comme fort au-dessous d'eux et ne pouvant épouser que des femmes d'une qualité égale à la leur, cette cérémonie est la première par laquelle on commence en pareille occasion. Ce fut un beau spectacle que de voir cette grande souveraine montant sur une estrade avec ce beau couple pour le présenter à Dieu et à la nation. Moi, j'en pleurai bonnement. Dès que la nouvelle grande-princesse fut rentrée dans ses appartements, Sa Majesté lui envoya des cadeaux magnifiques en diamants. On y remarquait entre autres un collier composé de sept solitaires pris de la fameuse épaulette du prince Patiomkine, dont tous les joyaux étaient retournés à la couronne; mais la nouvelle Altesse Impériale était si fatiguée de cette longue cérémonie qu'elle eut à peine la force de quitter le lit sur lequel elle s'était jetée au retour, pour les recevoir. D'ailleurs les diamants et les parures n'étaient pas ce qui la touchait le plus.

Le mariage.

L'entier développement de la princesse se faisait toujours attendre et la nature, peu complaisante, semblait se rire de l'impatience de l'Impératrice et de la manière dont elle hâtait les préparatifs de tout genre. Ces détails sans nombre pouvaient seuls la distraire de cette contrariété et son imagination la servait si merveilleusement qu'elle croyait les futurs enchantés l'un de l'autre. Sa conversation à ce sujet me faisait un supplice journalier, car je ne voulais ni la tromper, ni la désabuser, et mon sang-froid lui semblait tantôt un manque d'attachement, tantôt un vice de caractère. La vérité est que ces deux enfants ne pouvaient se convenir. Le prince, plus âgé d'un an, n'avait rien de fait dans l'esprit ni dans le caractère ; ses manières hors de la représentation n'avaient ni grâce ni dignité ; il n'était que fort beau et fort instruit. La princesse, pour son malheur, sortait d'une petite cour où la dignité des manières n'était qu'une suite de celle de l'âme, où, sous l'affection particulière d'une mère fort éclairée, sa raison avait devancé l'âge et où, par une suite de l'émigration française, son esprit, en se développant, avait été frappé de la grâce et du bon goût qui font le charme de la vie privée. Aussi le grand-duc ne prit-il pour elle que de l'estime et se sentit-il blessé de sa supériorité, tandis que la grande-duchesse, sans avoir de reproches graves à lui faire, se trouvait embarrassée de se voir liée à un enfant.

Enfin le moment de les unir, si longtemps attendu, parut, et l'Impératrice en profita avec une promptitude

imprudente qui n'aboutit qu'à déjouer ses plus chères espérances. On confia pour quelques heures le grand-duc à Mme Torsoukov, femme d'un de ses menins et nièce de Mme Piérekoussihina, femme de chambre de Sa Majesté, et les noces se célébrèrent le 9 octobre (n. st.) 1793. Ce fut, je l'avouerai, une grande délivrance pour moi. Rien n'est fâcheux, ni pénible comme d'être obligé d'accorder une grande importance à ce qui n'en a pas, d'exercer son ambition sans but déterminé, de n'apercevoir que de petites choses dans un très grand cadre et de perdre son temps à des occupations dont le détail nous humilie. Aujourd'hui il me semble qu'à l'âge que j'avais alors je ne pouvais être bon à autre chose et que je devais me trouver trop heureux d'être d'une manière ou d'une autre dans l'intimité des cabinets ; mais alors je pensais différemment et rien ne me paraissait assez au-dessus de moi pour m'empêcher d'y prétendre. Peu après les noces, je fus nommé à l'ambassade de Naples, de sorte que je perdis de vue cette jeune cour et ne savais en parler que d'après d'autres, ce qu'en pareille matière je ne puis souffrir. Toutefois ce qui s'y est passé pendant le temps de mon absence exige que je rapporte sommairement ce qu'on m'en a dit.

On a généralement cru que l'Impératrice, désespérant de voir des enfants au grand-duc Alexandre, avait chargé le prince Zoubov, avec lequel, au reste, elle n'avait plus alors de liaison que celle des affaires et de la confiance, de porter remède à ce malheur; que la raison d'État lui avait suggéré cette bizarre idée, que Mme de Chouvalov s'était prêtée à ce plan et que l'heureux favori s'était permis de montrer à Mme la

grande-duchesse un empressement dont elle s'était fort offensée (1) ainsi que la famille impériale. J'ignore ce qui en est et je ne le crois pas, parce qu'il n'y a pas d'apparence que Catherine soit sortie de l'extrême mesure qu'elle a toujours mis à toutes ses actions, dans une circonstance où cela n'était pas nécessaire et où, parmi tant de moyens de réussir, tout l'empêchait d'en choisir un également odieux et ridicule. Ce que je sais, c'est qu'à mon retour en Russie, Leurs Altesses Impériales ne pouvaient souffrir ni Mme de Chouvalov ni M. de Zoubov, et que l'Empereur Paul Ier s'exprimait sur le compte de la première avec le dernier mépris. Mais, à la cour, cela ne prouverait rien. Il me semble, d'ailleurs, que l'Impératrice devait connaitre assez Mme la grande-duchesse et ce caractère qui ne se livrait jamais ni à la discussion, ni à la dispute, et ne lui faisait faire tout juste que ce qu'elle voulait pour ne pas risquer une chose aussi inouïe que celle-là, elle qui avait échoué souvent dans les moindres bagatelles.

Je n'en citerai qu'un trait. La princesse ne pouvait souffrir le rouge, et l'Impératrice, comme elle le disait plaisamment à Mme de Chouvalov, ne pouvait souffrir qu'une jeune femme parût en public avec l'histoire de sa santé sur le visage. Après mille remontrances inutiles à ce sujet, Sa Majesté croyant que Mme de Chouvalov manquait de fermeté, chargea le maréchal, comte Salticov, d'expliquer sa volonté à Mme la grande-duchesse. Il lui fit dire qu'il demanderait à la voir à la fin de sa toilette et que ce serait de la part de l'Impératrice. Comme elle se doutait de l'objet de l'ambassade, elle

(1) Comparez à ce sujet le chapitre v des *Mémoires de la comtesse Golovine* (édition russe, Saint-Pétersbourg, 1900).

attendit pour le faire entrer qu'elle fût prête à passer chez Sa Majesté. Alors, allant à sa rencontre avec un flambeau à la main, elle lui dit : « Regardez-moi bien, monsieur; comment me trouvez-vous? Parlez sans compliments. — Mais... très jolie. — Vous l'entendez, mesdames, le maréchal est content ; il n'y faut donc rien ajouter. » Et le laissant tout ébahi, elle s'en alla si vite qu'il ne put la rejoindre. L'Impératrice, d'abord un peu surprise, ne fit que rire des plaintes du maréchal, et le voyant tout scandalisé de la légèreté d'un tel procédé dit : « Elle a raison, elle est charmante; qu'on ne lui en parle plus. »

Le règne suivant amena pour cette princesse ainsi que pour tout le monde des moments très fâcheux. L'Empereur, sous prétexte qu'elle lui rappelait sa première femme, nourrissait pour elle un sentiment plus que paternel et dans des moments d'humeur contre son fils lui disait un peu trop clairement que Monseigneur n'était pas digne d'une femme si parfaite. Ce fut pourtant l'époque où ce jeune couple fut le plus uni ; la gêne, l'ennui, une sorte de danger de position rapprochaient deux cœurs obligés de se défier de tout le monde. A celle du mariage du roi de Suède (1), qui, au lieu d'épouser la sœur du grand-duc, épousa celle de Mme la grande-duchesse, celle-ci eut des scènes fort désagréables (2) à essuyer de la part de l'Impératrice sa belle-mère, qui prétendait prouver qu'elle

(1) Gustave IV (1792-1809) épousa en 1797 Frédérique-Dorothée de Bade. Il fut connu après son abdication sous le nom de « colonel Gustafson ». Frédérique-Dorothée divorça en 1812 et mourut en 1826 à Lausanne.

(2) La comtesse Golovine en parle longuement dans le chapitre XIV de ses *Mémoires* (édition russe, Saint-Pétersbourg, 1900).

avait ménagé cette affaire depuis longtemps et cherchait à persuader l'Empereur que la princesse Frédérique de Bade devait à Mme sa sœur de l'avoir emporté sur la grande-duchesse Alexandrine. Comme s'il ne s'était pas montré à deux reprises assez d'obstacles politiques et religieux pour écarter un tel soupçon !

Le roi de Suède, persuadé des avantages d'une alliance intime avec la Russie et n'ayant pu être beau-frère de Monseigneur par la maison impériale, voulut l'être et le devint par la maison de Bade. Rien n'était si simple et cet orage se dissipa de lui-même. Ceux qui eurent lieu bientôt après entre l'Empereur et Monseigneur rendirent la position de la grande-duchesse aussi pénible qu'embarrassante. Le comte Golovine, chef de la maison du grand-duc et ami intime du comte Rostoptchine, ministre favori de l'Empereur, crut faire fortune en se déclarant l'ennemi du prince qu'il était chargé de servir. Alors commencèrent les intrigues les plus odieuses. On chercha dans l'intérieur de la petite cour de quoi la rendre coupable et ridicule aux yeux de la grande. On porta l'insolence jusqu'à publier que Mme la grande-duchesse souffrait les soins du prince Adam Czartoryski (1) aide de camp et ami intime du grand-duc ; que Monseigneur le trouvait bon et protégeait leurs amours, et lorsqu'enfin elle mit au monde la princesse Marie, à qui, bien que née de parents très blonds, la nature avait donné des cheveux très bruns, les propos devinrent d'autant plus insupportables que les répéter était une manière très sûre de faire sa cour. Monseigneur montra dans cette occasion une indiffé-

(1) Voir les *Mémoires de la comtesse Golovine*, chap. IX, (édition russe, Saint-Pétersbourg, 1900).

rence singulière et bien déplacée; quant à Mme la grande-duchesse, elle se renferma dans ses devoirs de mère et d'épouse et se consola de l'injustice d'une cour peu faite pour l'apprécier.

Le système de persécution une fois établi, les ennemis de Leurs Altesses Impériales pouvaient s'en reposer sur le caractère inquiet de l'Empereur, qui n'épargna ni son autorité, ni l'honneur de sa maison. Il fit ordonner à sa belle-fille d'envoyer tous les jours prendre des ordres pour la toilette à Mlle Lapoukhine (1), sa maîtresse, et ne fut pas obéi. Alors on mit des sentinelles à sa porte.

Mme de Chouvalov et le prince Czartoryski, pour lequel on obtint l'ambassade de Turin, furent chassés; la princesse Chakhovskoï, dame et amie de Mme la grande-duchesse, fut menacée du même sort, et l'impassibilité invincible qu'elle opposa à de tels affronts et les larmes de Monseigneur suffirent à peine pour adoucir le souverain irrité. Des personnes bien instruites m'ont assuré — car je me tenais le plus loin que je pouvais de tout cela — que, livré qu'il était aux conseils de valets qu'il avait faits ministres et ayant publiquement renoncé à la pureté de mœurs qui avait distingué jusque-là sa vie, l'Empereur n'était pas fâché de trouver dans sa famille des désordres propres à justifier ou à pallier du moins les siens; que c'était là ce qui le portait à tolérer ceux du grand-duc Constantin, à y exposer la princesse son épouse et l'avait porté même jusqu'à vouloir faire soupçonner la vertu de l'Impératrice, la femme sous ce rapport la plus sévère et la plus irréprochable du monde entier.

(1) Voir p. 183.

Les débuts de l'Impératrice.

Rogerson, le premier médecin, m'a conté qu'un instant après la Révolution (1), étant entré dans le cabinet des nouveaux souverains, il les trouva assis ensemble dans un coin, les bras enlacés, leurs fronts appuyés l'un contre l'autre et pleurant tous les deux si amèrement qu'ils ne le virent pas entrer. Il fallait que l'Impératrice, avec l'esprit et le caractère dont le Ciel l'a douée, s'emparât des affections et de la confiance d'un jeune homme qui n'avait pas autant qu'elle de l'un et de l'autre, qui, honnête au fond du cœur, se trouvait épouvanté de sa grandeur et qu'elle connaissait trop pour ne pas savoir qu'il a souvent besoin d'un guide; mais elle manqua ce moment et tous les autres, et soit plan, soit insouciance, se voua à une nullité que dans sa position un esprit élevé et juste et un cœur délicat ont souvent dû se reprocher depuis. Mme la margrave sa mère, qui vint la voir peu après son avènement au trône et pour qui, par parenthèse, elle ne put ou ne voulut obtenir un traitement convenable, Mme la margrave lui fit à ce sujet les plus fortes remontrances. Elle lui observa que sa religion, son attachement à son époux, sa réputation, sa sûreté personnelle, que tout lui faisait la loi d'aspirer à la confiance, à l'amitié, à l'estime de l'Empereur, mais les remontrances, les conseils, les prières furent inutiles. L'Impératrice, voyant sa belle-mère tout occupée à s'assurer un crédit et des partisans, crut qu'en aspirant au même but,

(1) Allusion à la fin tragique de Paul Ier.

elle allait établir une joute d'intrigues et d'intérêts qui répugnaient à ses principes. Elle pensait que n'ayant pas donné d'héritier au trône et pouvant survivre à l'Empereur, elle ne devait pas, au moment de sa mort, se munir d'une autorité illégale que chaque membre de la maison impériale se croirait en droit de lui disputer et qu'alors peut-être elle n'aurait plus envie de céder. Voilà les nobles mais faux principes qui l'ont conduite à l'isolement et à la plus fâcheuse nullité. L'Empereur, qui d'abord l'avait crue pleine de vues supérieures et qui peut-être en était secrètement humilié, ne la regarda plus dès lors que comme une femme ordinaire, qu'un époux peut négliger et avec laquelle un souverain a peu de ménagements à garder.

La cour, la voyant peu ménagée, s'est fait un mérite de la négliger à son tour et la nation, accoutumée à des princesses actives et intrigantes, s'est persuadée que celle-ci ne lui accordait pas de quoi justifier l'ambition de la gouverner. Si du moins elle avait voulu suivre l'exemple de l'Impératrice douairière et conserver cette pompe extérieure à laquelle la nation est accoutumée et qui lui en impose plus que les vertus et les talents! Mais elle préféra imiter l'Empereur, qui se moquait ouvertement des usages de ses parents que les nombreux favoris appelaient « gothiques » et « allemands ». On la vit arpenter les rues de la capitale et les quais et paraître aux promenades dans une espèce de fiacre à quatre chevaux, ou à pied, n'ayant qu'une dame et un laquais. Un matin, au Jardin d'Été, un jeune officier revenant de l'armée et qui n'avait pas l'honneur de la connaître l'aborda avec une familiarité alarmante, et quand on lui dit à qui il s'adressait, ne pouvant le

croire, redoubla d'impertinence. Il fallut, je crois, appeler la garde du palais. Le public et l'Impératrice furent scandalisés comme ils le devaient d'une si sotte aventure. Sa Majesté en fut humiliée et surprise, mais l'Empereur la trouva très plaisante et l'on ne changea rien, malgré une si forte leçon, aux usages de la nouvelle cour.

Le caractère de l'Impératrice.

Elle a plus de génie que d'esprit, ce qui fait qu'à moins de circonstances grandes et extraordinaires, il est difficile qu'elle se donne la peine de raisonner sa conduite et, comme le manque d'expérience et de conseil l'empêche de savoir ce que lui commanderait sa position, il est impossible qu'elle la juge sainement et ne s'obstine pas dans la fausse route qu'elle a préférée. Elle a du tact, de la sagacité, connaît mieux le cœur humain qu'on ne pourrait le croire, mais le manque d'ambition ou les faux calculs de la sienne rendent ces qualités inutiles. Elle est instruite et s'instruit avec une facilité extrême; c'est la femme de Russie qui en connaît le mieux la langue, la religion, l'histoire et les usages. En public elle a de la grâce, de la mesure, l'art de s'exprimer; mais la crainte d'y trop réussir lui donne souvent un air d'insouciance peu flatteur. Elle est prudente parce qu'elle est naturellement renfermée, elle est froide parce qu'elle est ennuyée, et pouvant aspirer à tous les genres de succès, elle a une manière de les négliger qui compromettent tour à tour son cœur et sa raison. En un mot, son attitude est celle d'une victime politique pour qui la vie et la mort ont les mêmes

appas, et comment en serait-il autrement ! Elle n'a pas la gloire d'une vie publique et n'a pas les agréments d'une vie privée. Ses enfants sont morts, son époux ne s'occupe plus d'elle, sa famille en est séparée pour jamais. La cour ne la voit guère, la nation ne lui est point attachée, tous les intérêts de la vie ont disparu pour elle. Mais, comme je l'ai dit plus haut, cette charmante figure sans couleur et sans expression cache un génie et un jour une occasion pourra subitement le développer. Alors on verra une femme d'un ordre supérieur, mais qui en sera encore plus étonnée elle-même que les autres.

Une saillie de l'Impératrice

(alors grande-duchesse).

Voyant le grand-maître des cérémonies Valuïev (1), personnage très ridicule et qui ne s'était avancé à la cour que par des enterrements et des obsèques, elle dit à Monseigneur (l'Empereur Paul Ier) : « Qui de nous, pensez-vous, doit mourir pour lui faire avoir le cordon bleu? » Comme ses discours sont toujours pleins de retenue, cette question sous un règne tyrannique parut très remarquable.

(1) Pierre Stepanovitch. La famille Valuïev a donné plus tard un homme d'état remarquable à la Russie, le ministre des affaires intérieures sous le règne d'Alexandre II.

XXI

NESSELRODE (1).

Nesselrode est le nom d'une famille de comtes immédiats du Saint-Empire Romain, possessionnée dans le pays de Juliers, où elle avait une grande charge héréditaire. Un cadet de cette famille fort peu fortuné vint en Russie, sous je ne sais quelle protection, fut successivement ministre plénipotentiaire à Lisbonne et à Berlin, jouit d'un moment de faveur sous Paul Ier, mais qui encore, sujet qu'il était à lâcher des mots fort salés, ne fut pas long. Il fut renvoyé en Allemagne pour avoir commencé une conversation par : « Je vais avoir l'honneur de conter une chose que ne savent ni Votre Majesté Impériale ni ses ministres. » Il eut défense d'inventer et de colporter des nouvelles et se retira à Francfort où il mourut très vieux (2). Il avait en passant par cette ville pour se rendre à Lisbonne, quoique assez âgé déjà, épousé une demoiselle Gontard (3), d'une famille bourgeoise et commerçante, personne à la fois très agréable et d'un grand mérite. De ce mariage entre un vieillard et une femme qui n'était pas de la première jeunesse naquit un fils, qui pendant toute sa vie eut l'air d'un embryon échappé à l'esprit-de-vin (4).

(1) Ministre des affaires étrangères et chancelier de l'empire russe, né en 1780, mort en 1862.

(2) Maximilien-Jules-Wilhelm-Karl, comte Nesselrode (1724-1810).

(3) D'origine huguenote. Dolgoroukov (*Généalogie des familles russes*, t. III, p. 203) attribue aux Gontard une origine juive.

(4) C'est en le désignant que Napoléon dit pendant un dîner aux Tuileries : « Voilà un petit homme qui sera un grand homme. »

Sa carrière est fort remarquable. Son père me le présenta en 1794, à mon passage pour l'Italie. Il le faisait étudier tant bien que mal à Berlin et vêtir en garde-marine parce que le goût du petit bonhomme était de voguer plutôt que de marcher, et qu'il avait peu d'espoir de le placer en Russie autrement que dans la marine. Je le perdis de vue jusqu'au règne de Paul Ier, qui, ayant la passion des Allemands, déclara le petit Nesselrode son aide de camp et le fit jucher avec un énorme chapeau et un habit bien ample sur un grand cheval. C'était une figure à peindre, et la mort de l'Empereur, qui le harassait, vint fort à propos lui sauver la vie. Mais que devenir? Ce fut moi, fort en disgrâce pour mon compte, qui m'avisai de faire sa destinée sans penser, à la vérité, qu'elle irait aussi loin. Je le décidai à entrer dans la carrière diplomatique, où les services de son père lui avaient assuré une sorte de droit, et le conduisis chez le comte de Panine, ministre des affaires étrangères et mon ennemi déclaré. La surprise de Son Excellence fut grande lorsqu'on m'annonça, mais mon thème était bien fait : « Nous ne nous aimons pas, mais cela ne saurait nous empêcher de faire le bien. Je vous amène un homme de qualité sans carrière et sans protecteur. Chargez-vous de sa destinée. Il n'a pas la sottise de courir après de vaines distinctions, mais il les voudrait mériter. Voyez ce que votre position vous permet et votre cœur vous ordonne de faire », et je les laissai seuls (1).

(1) Maintes fois le chancelier Charles de Nesselrode fait allusion dans ses lettres, récemment publiées par son petit-fils (Paris, 1904, 2 vol.), aux relations amicales qui existaient entre lui et le comte Fédor; cependant la dette de reconnaissance contractée envers Golovkine ne semble point avoir pesé lourd sur ses épaules.

La suite de cette singulière entrevue fut une fortune étonnante. On l'envoya servir sous des ministres habiles et sévères; sous le vieux Alopéus, à Berlin, sous le comte de Stackelberg, à la Haye; si bien que les circonstances et les revirement ayant placé M. de Nesselrode à Paris sous le prince Alexandre Kourakine, le meilleur et le plus magnifique des hommes, mais le plus insignifiant des ambassadeurs, le secrétaire d'ambassade devint très utile et parut un aigle. Buonaparte, qui avait voulu l'ambassadeur parce qu'il le savait sot, eut de l'humeur contre le secrétaire qui l'empêcha de l'être assez; enfin les guerres et les traités du temps ayant fait remarquer le petit homme, et l'Empereur Alexandre aimant fort à s'entourer de gens qui ne tenaient à rien et n'avaient que la routine des bureaux, le déclara, à la surprise universelle, secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Il épousa aussitôt la fille de Gouriev (1), ministre tout-puissant des finances, et tant de circonstances réunies en peu de temps le couvrirent de cordons et le firent nager dans l'or. Arrivé au pinacle il y montra une insuffisance qui l'y fit rester, c'est-à-dire une timidité à l'égard de l'Empereur et une sorte d'embarras dans les négociations qui l'eussent perdu sous un prince qui n'aurait pas voulu avoir l'air de tout faire par lui-même. M. de Nesselrode fut nommé ministre au conseil en 1821. Je puis donner une preuve bien frappante de cette timidité.

(1) Gouriev aussi bien que Nesselrode se sont immortalisés dans le domaine de la haute gastronomie. Tandis que le gendre inventait le pudding et les glaces « à la Nesselrode », le beau-père enrichit l'art culinaire moscovite d'un chef-d'œuvre gastronomique, connu jusqu'ici en Russie sous le nom de « gruau de Gouriev ». Il est composé d'ingrédients pour la digestion desquels un estomac russe s'impose.

Lorsque Buonaparte revint en 1815, tout le corps diplomatique s'éloignant de Paris, je vis que j'avais, grâce à ma nullité, un service impayable à rendre à l'Europe, dont les principaux souverains et ministres étaient encore rassemblés à Vienne : c'était de rester à Paris et de n'en sortir qu'avec toutes les notions politiques et militaires propres à les éclairer sur les effets du retour de l'usurpateur. J'exécutai si bien mon plan que le vingt-deuxième jour je partis pour Bâle fort éclairé sur ce qu'il leur importait de savoir et amenant par-dessus le marché le secrétaire de la chambre de Monsieur, qu'on voulait fusiller, et un dragon de la garde, réfractaire, qu'on m'avait prié de sauver. De Bâle j'expédiai un mémoire fort circonstancié, conseillant par-dessus tout de ne pas perdre un moment et d'attaquer avec ce que l'on avait de forces disponibles. Le prince de Metternich et le comte de Mercy me contèrent depuis que, ma dépêche arrivée à onze heures du soir, on assembla le congrès et qu'à deux heures les courriers partirent pour donner à lord Wellington et au général Blücher l'ordre de marcher. Je ne m'attendais pas à un remerciment et moins encore à une récompense de la part d'un souverain fâché de m'avoir, aux yeux de l'Europe, une aussi grande obligation, car elle parut telle et tous les souverains attendirent que le mien en donnât le signal pour m'envoyer les preuves de leur reconnaissance ; mais je pensais que M. de Nesselrode, que je puis regarder comme ma créature, se trouvant chargé à cette époque du portefeuille des affaires étrangères, devait au moins m'accuser la réception de ma dépêche ; mais il y a six ans de cela et je l'attends encore. Il avait su que l'Empereur n'aurait

garde de me montrer quelque satisfaction et dès ce moment il crut de son strict devoir de ne pas même remplir les formes usitées entre gens de qualité. Il est vrai de dire qu'Alexandre avait résolu que les armées n'avanceraient pas, tant que la sienne ne serait pas arrivée; qu'après la lecture de ma dépêche il avait fallu renoncer à ce calcul et qu'il ne pardonnerait pas à un de ses sujets de faire, depuis l'auberge des Trois-Rois de Bâle, donner la bataille de Waterloo. Un homme de caractère eût senti ce que malgré cela lui imposait la circonstance; il eût parlé en homme de qualité et en ministre, mais le petit homme n'en avait pas et tenait son cœur en poche dès qu'il paraissait devant son maître.

Son père donnait dans l'excès contraire. Il disait tout ce qu'il voulait dire selon que son humeur l'y portait, et comme à une figure grotesque il joignait une manière plaisante, ses coups de dents et de pattes laissaient de profondes cicatrices. Paul Ier, fort obsédé par l'Impératrice sa femme lorsqu'il s'agissait de la famille de Wurtemberg, ordonna au vieux Nesselrode d'arranger les affaires du prince Louis, son beau-père, qui était au service de Prusse. C'étaient dettes à tous les coins de Berlin. Quand il en eut toutes les notes, il se hâta de joindre la sienne à sa première dépêche. Elle commençait par cet article : « Pour des meringues et autres sucreries, 2,000 écus. » On conçoit les rires de l'Empereur et du ministre et les fureurs de l'Impératrice, et combien il était indécent d'immortaliser par les comptes de l'État des dépenses de ce genre, faites par un prince, par un général, par un homme de quarante ans! L'Impératrice ne le lui a jamais pardonné.

Comme le malin vieillard avait servi dans sa jeunesse en France et beaucoup vécu à Paris, qu'ensuite il avait été pendant plusieurs années dans la société de Frédéric le Grand et des beaux esprits qui la composaient, il tirait si juste qu'on n'avait garde de se mettre sous sa visière. Je suis sûr qu'avec moi, qu'il aimait beaucoup, il eût ri de grand cœur de la position brillante et empêtrée de monsieur son fils, mais il l'avait mis au monde dans un âge trop avancé pour pouvoir sans miracle jouir de ses prospérités.

Mme de Nesselrode, sa bru (1), était grande et forte et donnait à son mari l'air d'être tombé de sa poche. Elle avait de l'esprit, du manège, savait fort bien s'y prendre à l'égard de l'Empereur Alexandre et se chargeait volontiers et fort bien des airs d'importance qui n'auraient pas convenu au physique chétif de son mari, qui, entre ce grand empereur, cette grande femme et cette grande fortune prêtait singulièrement à la caricature.

J'allais oublier un mot fort piquant du vieux Nesselrode. On l'accusait d'être fort indiscret dans ses conversations avec Paul Ier. On l'en accusait ouvertement et on affectait de le fuir. « On m'accuse, dit-il un jour fort haut, de redire à Sa Majesté Impériale tout ce que j'entends, mais je puis jurer que dans ce pays je n'ai jamais rien entendu qui valût la peine d'être rapporté. »

(1) Le comte de Falloux donne dans son livre sur *Madame Swetchine* un portrait fort sympathique de Mme Nesselrode, l'amie de son héroïne.

XXII

LE BARON D'ANSTETT (1)

Le prince de Nassau-Siegen, étant envoyé par l'Impératrice au comte d'Artois qui se trouvait à Nimègue, me pria de lui donner un secrétaire de confiance. Je me rappelai un jeune Alsacien, premier commis et amant entretenu d'une vieille Française, intrigante transformée après bien des aventures en marchande de modes et qu'elle m'avait prié de placer. Le prince l'accepta sans balancer et lui trouva bien des talents ; mais leur ménage était monté sur un pied contraire à tous les autres. Ordinairement le ministre fait son brouillon et le secrétaire copie et met au net, au lieu

(1) Il se trouve dans la *Famille Razoumovski*, par Vassiltchikov (t. III, p. 441, en russe), un récit sur les origines d'Anstett, qu'on insère ici à titre de comparaison : « Ivan Ossipovitch Anstett, natif de Strasbourg, fut un homme d'un esprit remarquable, quoique un peu cynique. En 1789 il entra au service de la Russie avec le grade d'officier dans la flotille des galères commandée par le prince de Nassau-Siegen. Après la guerre contre les Suédois, il fut transféré dans le service diplomatique, tout en restant sous les ordres du prince de Nassau. On lui confia des négociations secrètes à Berlin et en Pologne. En 1801 il fut nommé conseiller d'ambassade à Vienne. Razoumovski appréciait ses qualités brillantes. A Vienne, Anstett sut se rapprocher de tous les hommes remarquables. Il se lia avec Pozzo di Borgo et Gentz et contribua sans doute au rapprochement de l'ambassadeur avec ces météores politiques. Anstett appartenait à cette catégorie de diplomates cosmopolites, dont il y avait alors bon nombre en Europe et que la Russie débonnaire accueillait à bras ouverts. Cependant il n'y a pas de doute qu'Anstett, grâce à son esprit et à ses profondes connaissances se distinguait fort de la masse de ces aventuriers, auxquels on confiait, avec l'insouciance si caractéristique de notre patrie, les secrets diplomatiques les plus importants. » Anstett fut récompensé plus tard de ses services par le poste de ministre de Russie à Francfort.

qu'ici le ministre dictait, le secrétaire corrigeait la rédaction improvisée et alors c'était le prince qui copiait péniblement le brouillon que souvent il ne savait pas lire. Le secrétaire enlevé au comptoir d'une boutique, et qui ne me parut d'abord qu'un gros garçon allemand, devint M. d'Anstett, ministre plénipotentiaire de l'Empereur Alexandre dans les occasions les plus importantes (1), cordon rouge, enfin en tous points un personnage, que Buonaparte haïssait à mort et réclama comme sujet. Il avait le défaut de boire et cela parut dans une occasion assez particulière. Étant ivre et assistant à la cérémonie par laquelle lord Aberdeen recevait l'Empereur Alexandre chevalier de l'ordre de la Jarretière, il se mit pendant un silence religieux à dire tout haut : « Quelle... farce! » L'Empereur, qui peut-être était de son avis, borna sa colère à faire mettre à l'ordre du jour qu'on ne devait point traiter d'affaires avec son conseiller privé d'Anstett l'après-dîner. On aimait les parvenus, un grand seigneur y eût perdu sa place.

XXIII

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, ROI DE PRUSSE (2)

Bien bâti ; sans physionomie ; d'abord timide ; conversation simple et de bon sens, suivie si elle porte sur des objets ordinaires ou sérieux, coupée, embarrassée si elle devient spirituelle ou plaisante ; en apparence ennemi des respects et des hommages, dans le fond du

(1) Par exemple au congrès de Vienne.
(2) Voir l'article Metternich, p. 303.

cœur rempli d'exigence ; voulant le bien, mais paresseux à l'excès et tenant à un système énoncé par crainte du travail ; plaçant l'obstination, qui le met à l'abri de la nécessité de réfléchir, à la place du caractère qu'il croit avoir et n'a pas ; ne faisant jamais rien que pour se débarrasser de ses ministres ou pour plaire à la reine ; ne lisant, n'écrivant, ne dessinant jamais ; n'allant à la parade et au sermon que dans les grandes occasions ; s'endormant régulièrement au spectacle, dansant par étiquette, indifférent aux arts comme aux sciences ; se promenant ou montant à cheval pour faire de l'exercice ; aimant les femmes par tempérament, la sienne par habitude, ses enfants par instinct et la royauté comme un moyen de ne faire que ce qu'il veut.

XXIV

LA REINE LOUISE DE PRUSSE

(1804)

Parvenue au trône, la reine imprima à la cour et au public ses principes sévères de vertu, sa passion pour les fêtes et les plaisirs et cette légèreté à laquelle conduit le manque de ressources réelles. Aussi voyait-on se faire à Berlin en toute honnêteté les choses les moins convenables. La sauvagerie du roi et la nullité de la reine les mettant complètement à l'abri des séductions de l'esprit, leur intérieur était trop triste, trop monotone pour qu'une jeune souveraine animée du désir de briller et de faire époque, s'y laissât condamner. Elle essaya d'abord de se former une société, mais dès que

le roi apercevait chez la reine quelqu'un de plus que la grande-maîtresse, la fille d'honneur de service, le chambellan éternel et son propre aide de camp, son malaise était visible et allait toujours croissant. Il se laissait conduire à l'église et à la comédie, mais, à peine assis, il s'y endormait, de sorte que la pauvre reine ne vit qu'un moyen, celui de renverser les barrières et de se charger seule de la représentation, à quoi sa beauté, son élégance, le désir de plaire et de briller, malgré le manque de conversation, la rendirent en peu de temps fort propre. Alors on ne rêva plus que bals et ballets et de toutes parts les étrangers affluèrent, apportant en tribut leur curiosité et leur argent.

Cependant, malgré son amour et sa complaisance habituelle, le roi avait de certains hoquets de dignité personnelle auxquels on n'était jamais préparé et très amusants pour ceux qui, comme moi, étaient admis au conseil secret des fêtes. Il m'en est resté deux exemples. Lors du ballet des *Noces de Philippe d'Espagne et de Marie d'Angleterre*, il ne voulut jamais permettre à la reine de se servir des joyaux de la couronne. « Ces choses-là ne sont pas faites pour des farces. » Jamais on ne put le tirer de là et les larmes amères de la princesse ne parvinrent pas à l'humaniser. Elle n'eut pour le rôle pompeux de Marie que ses bijoux particuliers, fort peu considérables, et ce que les princes du sang et les dames de la cour purent lui céder. Le duc de Cambridge fut obligé de rabaisser au niveau des idées d'un roi de Prusse la magnificence de Philippe II, qui n'avait pu prévoir l'existence d'un monarque de ce nom.

Lors du ballet des *Noces d'Alexandre et de Statira*, qu'au grand scandale de la ville, du pays et de l'Europe

nous dansâmes devant vingt-cinq mille personnes sur le théâtre public, il se trouva aux répétitions, qu'après la cérémonie nuptiale les nouveaux mariés, déjà fatigués de leur danse particulière, devaient rester sur pied pendant une heure que défilaient et dansaient devant eux les députations des peuples vaincus. Cela était insoutenable en soi, et de plus, fort contraire à la dignité du conquérant de l'Inde et de son épouse. On proposa un trône, des fauteuils, des carreaux, mais le roi ne sortit pas de son dilemne : « Si on veut faire la danseuse, il faut commencer par savoir si on en a la force. » Comme tous les moyens de persuasion avaient échoué, la reine me pria d'une manière si touchante d'avoir pitié d'elle, que je me chargeai de la commission très délicate d'attaquer à mon tour ce souverain si ferme dans les petites choses.

Je profitai d'une répétition au vieux château et d'une promenade solitaire du roi dans les salles voisines de celle où elle se faisait pour essayer mon éloquence et ma logique. Je fus écouté avec bonté : « J'avais pris jusqu'à présent toutes les raisons pour des folies de la reine, ou des bêtises de Massow (c'était le grand maréchal), mais vous me prouvez qu'il est juste de céder. — Votre Majesté me permet-elle d'ordonner de sa part des carreaux de velours rouge garnis de crépines d'or, qu'on prendra au garde-meuble de la couronne. — Fort bien ! » et je courus triomphant donner les ordres nécessaires.

Statira était transportée et Alexandre le Grand — le prince Henri, frère puîné du roi — me fit l'honneur de m'embrasser de tout son cœur. Arrive le grand jour, arrive le grand pas solo de la reine, qui fut si amère-

ment et si justement critiqué; arrive la cérémonie nuptiale; arrivent les peuples de l'Inde. La reine veut s'asseoir : pas de carreaux; on se regarde; on dépêche un figurant après l'autre, pas de carreaux. La reine était prête à s'évanouir de lassitude et de colère. Dès que nous fûmes descendus en procession du théâtre dans la salle du bal, je courus m'informer de la cause de cet oubli. Le roi avait dit au grand maréchal : « Pas de carreaux; vous direz qu'on les avait oubliés; si la reine se trouve trop fatiguée, c'est elle qui l'aura voulu. »

Mais ce n'étaient pas les seules humiliations auxquelles la futilité de ses goûts exposait cette charmante princesse. Dans le commerce entre femmes élégantes, le respect est marchandise fort légère. Il arriva dans le même hiver deux événements si minimes par eux-mêmes, que j'aurais quelque honte de les rapporter, si ceux qui ont l'habitude de la cour ne savaient combien les moindres bagatelles y ont quelquefois d'influence, et qu'elles y trahissent bien plus les caractères que les événements importants.

La reine ayant dit qu'elle aurait pour le carnaval [de 1804] une robe d'une si grande beauté que rien n'en approcherait, toutes les femmes présentes se mirent l'esprit et la bourse à la torture, non pour rivaliser avec elle, mais pour se rendre dignes de paraître auprès de Sa Majesté. Mme Golovkine prit malheureusement un vol plus haut. Ne pouvant se flatter de me rendre complice d'un crime de lèse-majesté et de lèse-raison au premier chef, elle acheta en secret un châle de cachemire si précieux, que la reine et les princesses n'avaient cru pouvoir s'en passer la fantaisie. Elle le fit

aussitôt découper par bandes et appliquer sur une robe de crêpe blanc. Le jour du bal qui devait ouvrir le carnaval étant venu, elle eut soin de n'arriver au cercle de la reine qu'après que Sa Majesté y aurait paru et prit si bien ses mesures qu'au moment de son entrée la robe royale était dans son apogée ; la sienne, de loin, frappait par sa modestie, mais lorsqu'elle approcha, lorsque le fameux châle fut reconnu, un murmure général se fit entendre et l'horizon se couvrit d'épais nuages qui, n'ayant pu éclater, restèrent pour jamais suspendus sur la tête de Mme Golovkine. Elle eut beau, quelque temps après, donner à la reine un spectacle français, chose rare et fort estimée dans ce pays-là, fête qui manqua me ruiner, parce que le théâtre de Lichtenau prit feu dans la nuit suivante, rien de ce côté-là ne lui fit plus voir un seul jour serein.

Buonaparte, qui dans ce temps commençait déjà à distribuer ses grâces aux têtes couronnées, envoya pour les étrennes deux robes de dentelle à Berlin, l'une pour la reine, l'autre pour la femme du secrétaire de confiance du roi. Cette espèce de parité, assez offensante déjà par elle-même, pouvait se dissimuler par l'extrême différence du prix des deux robes. Effectivement l'une était à cent piques au-dessus de l'autre sous tous les rapports, mais pour comble de dégoût, le général Beurnonville avait eu ordre de présenter la moins belle à la reine. On agita un moment si on l'accepterait, si on la porterait; mais les cours d'Allemagne s'étaient déjà placées sur la pente rapide et glissante de la déconsidération.

XXV

METTERNICH

J'avais fait la connaissance du comte Clément de Metternich, c'est ainsi qu'il s'appelait alors, à Dresde, au commencement du siècle. Fils d'un homme fort médiocre, mais qui, et peut-être à cause de cela, était parvenu aux places les plus éminentes d'un pays auquel il n'appartenait point (1) et d'une femme pleine d'esprit et de moyens d'intrigue, il était, bien qu'à peine sorti de l'Université, envoyé extraordinaire de l'empereur d'Autriche à la cour de Saxe. Bien fait, bien mis, fort blond, fort pâle, son air distrait qui passait pour romanesque auprès des femmes passait pour réfléchi auprès des hommes. Quelques femmes russes et polonaises, qui se jetèrent à sa tête, le tournèrent bien plus vers le roman que vers l'histoire, à laquelle la carrière qu'il venait d'embrasser semblait le consacrer plus particulièrement. En général, il avait une teinte de hauteur fort convenable aux grandes places et une mesure inaltérable qui suffisait pour trahir une véritable vocation diplomatique. Toutefois quelques marques de fatuité, qui parurent à la suite de ses premières aventures galantes, diminuèrent peu à peu la bonne opinion qu'on avait d'abord conçue de lui. On crut voir que la réputation d'homme à bonnes fortunes serait celle qu'il rechercherait de préférence et, sans

(1) Les Metternich étaient originaires de la région du Bas-Rhin.

sa femme, petite-fille du fameux prince de Kaunitz et fort digne par son esprit de l'être, qui n'était pas aussi jolie et aussi aimable qu'elle était sensée, qui avait été épousée par convenance et avec laquelle par convenances réciproques il vivait sur le pied de la plus extrême indulgence, il eût entièrement perdu ses avantages réels dans la poursuite d'une gloire si fugitive. Mme de Metternich lui faisait apercevoir par amitié les inconvénients d'une conduite qu'elle ne lui eût pas reprochée par amour. Ce fut le seul côté faible que je trouvais alors dans son mari et contre lequel, malgré les occupations plus propres à l'en détourner, il combattit fort longtemps en vain.

Du reste, il se montra dès sa jeunesse plein de sagesse et d'application, maître de ses sentiments particuliers et maître de sa physionomie; froid et mesuré dans la discussion malgré un bon fond d'amour-propre; sachant régler ses regards, ses gestes et ses expressions, bien qu'assez enclin à l'emportement; grand et facile travailleur, ayant le goût et le don de s'instruire; plus amateur des sciences et des arts que des belles-lettres; en apparence également insensible à l'éloge et à la critique, quoique très sensible à l'une et à l'autre; enfin un véritable diplomate par suite d'un physique heureux, d'un naturel flexible et d'une éducation soignée.

Je m'attachai fort aisément à lui. La franchise, la vivacité de mon commerce contrastaient trop avec la froideur et la retenue du sien pour ne pas éveiller son attention et, comme ce qui nous frappe sans nous contrarier nous captive, la liaison s'établit bientôt entre nous. Il sentait que j'avais plus d'esprit, plus d'imagination que lui, mais en même temps qu'il était doué de

bien plus de sagesse et de réflexion que moi, de sorte qu'il fut bien moins réservé avec moi que son caractère et sa position me l'avaient fait craindre d'abord. Un jour il vint me confier qu'on lui proposait la mission de Prusse et que Mme sa mère désirait fort qu'il l'acceptât, mais qu'il se sentait trop peu capable de la bien remplir pour consentir à s'en charger. Le poste de Berlin passait pour fort glissant, et quoique les deux cours fussent réunies par le danger commun qui les menaçait du côté de la France, il semblait encore qu'il fallait un talent plus qu'ordinaire pour les maintenir dans des rapports si nouveaux. Comme je connaissais à fond et le pays et l'homme dont il s'agissait, mon avis fut d'accepter. Cet avis fut suivi et la nomination ne se fit pas longtemps attendre. Il se rendit incontinent à son nouveau poste et comme je ne pouvais le rejoindre qu'au bout de quelque mois, je lui donnai les instructions (1) nécessaires à son début; non des instructions en politique, il en savait plus que moi sur ce chapitre et je me serais cru fort coupable d'en donner qui, peut-être, eussent été contraires aux vues de mon gouvernement; mais des détails circonstanciés sur tous ceux avec lesquels il serait obligé de se mettre en rapport dès les premiers jours. Il s'en trouva bien, et à la manie près, dont il était bien loin encore de se corriger, de courtiser les femmes à la mode, manie qui alla jusqu'à le faire soupçonner par la reine de ne pas lui porter un assez profond respect, il se conduisit à Berlin en diplomate consommé. Sa maison était fort agréable et devait paraître telle dans

(1) C'est de ces « Instructions » qu'est tiré le portrait de Frédéric Guillaume III, roi de Prusse, qu'on a pu lire à la page 295.

un pays où il n'y en avait guère de pareilles et aucune de journellement ouverte aux étrangers.

Notre liaison s'augmenta par suite des mêmes habitudes. Mais l'Europe touchait aux catastrophes qui devaient la bouleverser si longtemps. Je retournai bientôt en Russie et je ne revis M. de Metternich qu'à Paris en 1807. Il y était ambassadeur. Il me reçut avec une vive amitié et qui me combla de joie. Il y ajouta un air de distinction, mais il voulait que je le visse dans sa gloire et je le lui pardonnai aisément.

Je l'avais connu embarrassé dans un poste moins important; maintenant il croyait nager tout seul et bientôt je fus moins content de lui que je ne l'avais été ailleurs. Mais nos positions étaient bien changées et cela tenait aux succès de société, qui en France décident de tant de choses. J'en eus de très grands, parce que par mes manières, mon langage et mes défauts mêmes, j'étais éminemment Français et que ma nullité politique ôtait tout inconvénient aux bontés dont on trouvait plaisir à me combler. Placé de prime abord au milieu de la meilleure compagnie, j'y avais l'air d'une plante du terroir et d'une plante cultivée dans les beaux jours de l'ancienne société. Je n'étais payé, ni pour voir du noir où j'avais vu du blanc, ni pour dénigrer un jour ce que j'avais loué la veille; je parlais haut là où personne n'osait dire son avis, et le dé de la conversation m'appartenait par cela seul que personne n'osait causer. M. de Metternich n'osait voir que la cour et le gouvernement, n'osait se lier qu'avec les partisans connus du nouvel ordre des choses. Ailleurs, si par hasard il s'y trouvait, il était craint et craintif. Il était bien fait, bien mis, assez aimable, mais le tout

était visiblement allemand. Il n'était donc qu'ambassadeur et ne pouvait s'instruire qu'à prix d'argent et réussir qu'à force de complaisances, et moi, qui n'étais rien, qui passais même pour n'être pas trop bien vu de ma cour, j'étais dans l'intimité de tous les partis, et sans peine ni dépenses je savais et voyais tout.

Rien n'eût été plus favorable à la position de mon ancien ami et aux affaires générales que notre intimité ; mais soit amour-propre, soit défiance, il se renferma dans la grandeur de son ambassade et fit le mystérieux. Ce qu'il ne pouvait nier, il prétendait le savoir déjà ; ce qu'il croyait pouvoir me cacher encore, il me le disputait avec hauteur. D'ailleurs nous n'étions d'accord sur aucun principe de conduite. Le système de servilité et de duplicité adopté par les diplomates européens à l'égard de Buonaparte me semblait avilissant autant qu'inutile. Ce conquérant, qui, tranchons le mot, ne devait sa grandeur qu'à la petitesse de ses contemporains, était l'homme du monde le plus aisé à déconcerter par la franchise et à tenir en respect par la fermeté ; il fallait le savoir et en profiter. C'est ce que personne de ceux qu'on a employés auprès de lui n'a su voir, ni faire. M. de Metternich disait avec justesse « que tout ambassadeur accrédité auprès de Buonaparte était nécessairement premier ministre de la cour qui l'avait envoyé et qu'il devait en avoir le pouvoir ». Mais ce n'était là qu'une première proposition. La seconde, bien plus importante et à laquelle il ne songeait pas plus que les autres, était que ce premier ministre en mission ne devait jamais tergiverser avec les principes qu'il avait annoncés, ni chercher à endormir par des phrases banales et des flatteries usées le

plus éveillé des souverains. Que de fois je conjurai le prince Kourakine, ambassadeur de Russie, de mander à sa cour que le premier des souverains qui dirait non, et sans commentaire, à une proposition quelconque du cabinet des Tuileries, ferait reculer Buonaparte! Mais la peur avait gagné l'univers. Monarques, premiers ministres, ambassadeurs semblaient privés d'yeux, d'oreilles, et qui pis est, de cœur. Le nom de Buonaparte faisait sur les cabinets et les armées de l'Europe le même effet que celui d'Iboudakali dans l'opéra du *Calife de Bagdad*.

Je me trouvai derrière M. de Metternich à la fameuse scène qui se passa à Saint-Cloud en 1808, et je ne fus pas content de lui, non qu'il ne parlât très bien dans cette occasion, mais il fallait parler fort haut ou essayer de faire taire Buonaparte. Celui-ci vomissait à haute et intelligible voix un torrent d'injures contre l'empereur d'Autriche, et il était visible que c'était à l'Europe entière qu'il les adressait. L'ambassadeur répondait juste, mais par habitude et respect, si bas, qu'à deux pas on ne pouvait l'entendre. Le public ne vit donc dans cette scène, unique dans son espèce, qu'un despote qui gourmandait un esclave embarrassé de sa justification. A peine fut-elle passée, que les espions décorés rôdèrent en tout sens pour recueillir les opinions de l'assemblée. Un des plus ancrés d'entre eux, connaissant ma franchise, vint d'un air d'intérêt plaindre l'ambassadeur de la terrible position dans laquelle il s'était trouvé. Le grand nombre de gens qui nous entourait ne m'empêcha pas de répondre que M. de Metternich s'était fort mal conduit, qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait et que, malgré le respect que

je professais pour les souverains, une pareille avanie ne pourrait m'arriver. « Eh! qu'eussiez-vous fait? — J'aurais forcé l'Empereur à rentrer dans sa dignité, en lui disant assez haut pour être entendu jusqu'au fond « de la galerie : « Sire! comme mon auguste maître ne « m'a point autorisé à traiter de pareilles matières « devant témoins, Votre Majesté trouvera bon que je « ne lui réponde pas. » Cela fut rapporté sur l'heure. On crut que Buonaparte me ferait parvenir quelques marques d'indignation; mais après un moment de réflexion il dit froidement : « C'eût été bien répondu, mais les gens qui savent répondre cela ne sont pas employés aujourd'hui. » On verra bientôt l'impression qui lui en resta.

La guerre suivit de près cette scène, et il est vrai de dire qu'on n'en fait guère de cette espèce que lorsqu'on est décidé à rompre. Après avoir pendant longtemps demandé des passeports sans en obtenir, M. de Metternich vit paraître enfin un officier de la gendarmerie chargé de le conduire jusqu'aux avant-postes autrichiens, déjà fort éloignés des frontières de la France. Sa femme et ses enfants devinrent alors l'objet de tous mes soins. Malgré le danger apparent attaché à une fidélité si publique, persuadé, comme je l'ai toujours été, que le chemin droit est le seul qu'on puisse suivre avec quelque sûreté, je me consacrai entièrement à la famille de mon ami. Pendant tant de mois que Mme de Metternich fut obligée de rester à Paris, hors une personne qu'elle honorait de ses bontés particulières, elle ne vit que moi.

Fouché me dit un jour : « Ne craignez-vous pas de perdre la bonne opinion que l'Empereur a de vous? Il

se pourrait que Sa Majesté vous en parlât devant le monde, afin de donner aux étrangers la mesure qu'ils doivent tenir dans la circonstance où vous vous trouvez. » — « Je le crois, comme vous, monsieur, mais l'Empereur est bien persuadé, j'espère, que je profiterais de la même occasion pour leur donner la mesure de ce qu'il y aurait à répondre en pareil cas. » La scène dont le ministre me menaçait n'eut pas lieu, et Buonaparte me traita fort poliment, comme il l'avait toujours fait.

Pendant ce temps, nous avions eu une grande preuve de l'inconvénient des négociations amoureuses pour un négociateur politique. Mme de Metternich reçut un matin de la part de la duchesse d'Abrantès (Mme Junot) un billet fort pressant pour la venir trouver à l'heure même. L'ambassadrice s'y rendit aussitôt; mais quelle fut sa surprise, même sa terreur, lorsqu'elle se vit reçue par le duc en fureur et qui ferma sur elle la porte à double tour : « Nous sommes trahis l'un et l'autre, lui dit-il. Je viens de surprendre les lettres de votre mari à ma femme et je vous ai fait appeler pour être le témoin de la réparation que je vais vous faire. Notre cause est commune, notre vengeance doit l'être. » On se figure l'embarras d'une petite personne bien fluette, peu éloquente, compromise de la manière la plus indécente, vis-à-vis d'un furieux sans principes, sans éducation et qui criait à être entendu de tout le quartier. Elle trouva moyen cependant de le calmer, obtint d'aller parler à sa femme, qui n'attendait pas moins que la mort et finit par se sauver de la maison. Il fallait se rendre en droiture de là aux Tuileries, conter la chose à l'Empereur, lui demander satisfaction de Junot

et protection pour sa femme; mais Mme de Metternich vit les choses d'un autre œil, craignit le scandale, négocia avec M. Junot, s'établit l'amie de sa rivale et fit bien quant aux résultats, car la première fois que Buonaparte la revit, il fut à elle et l'embrassa en lui disant : « Vous êtes une bonne petite femme, qui a su m'éviter un grand embarras avec ce butor de Junot. »

J'avoue que ce compliment ne m'eût pas consolé d'un affront que les circonstances où se trouvait l'ambassadrice rendait singulièrement pénible.

La paix se fit; M. de Metternich en fut le négociateur et le mariage de Buonaparte avec l'aînée des archiduchesses en devint momentanément le sceau. Je cessai dès lors d'aller aux Tuileries et ne vis plus que rarement l'ambassadeur d'Autriche. Il ne pouvait plus exister d'intimité là où il y avait si grande divergence de principes, et chacune de mes paroles, chacun de mes regards étant nécessairement un reproche ou une épigramme, je mis la reconnaissance bien à l'aise quant aux procédés que j'avais eus pour sa famille et je fis bien, car Mme de Metternich s'était tellement monté la tête en faveur de Buonaparte et en attendait de si grands établissements que ma conduite envers elle pendant sa captivité me semblait presque une audace punissable vis-à-vis du héros auquel elle venait se dévouer. Les événements se succédèrent avec une effrayante rapidité. M. de Metternich parvint bientôt au premier ministère et se transforma pour moi en personnage de gazettes, intéressant parce que je ne pouvais cesser de rendre justice à des qualités et à des talents que j'étais plus en état d'apprécier que tout

autre, mais dont la politique étroite et fallacieuse me donnait d'autant plus d'humeur, que c'était à moi que s'adressaient de préférence les réflexions auxquelles elle donnait lieu (1).

XXVI

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

L'Impératrice Marie-Louise était assez grande, bien faite, blonde, moins blanche, moins colorée qu'à son arrivée en France, mise élégamment, ayant de la facilité et de la grâce et offrant plutôt l'image d'une jolie femme que celle d'une grande souveraine. Il ne lui restait aucun regret du trône et du mari qu'elle avait

(1) Ils se revirent seulement en 1817, à Florence. En apercevant Golovkine pour la première fois dans la capitale de Toscane, « Metternich poussa un cri, se jeta dans les bras de Golovkine où il resta quelques moments en proie à la plus vive émotion. » « Sachant que je passais mes soirées chez Mme d'Albany, raconte le comte Fédor, il s'y fit présenter dès le jour même. Il entrait, s'asseyait un moment à côté d'elle et puis tout en disant : « Il faut que j'aille faire ma cour au comte Golovkine », sortait du cercle, venait s'établir à côté de mon fauteuil et n'en bougeait plus. Une amitié à la fois si vive et si affichée donna beaucoup à penser au corps diplomatique et au ministère toscan. Je devins l'objet de l'attention publique. Comme M. de Metternich ne manquait jamais en public de me traiter d'Excellence, on y joignit toutes les formes d'un grand respect et bientôt mon rôle me déplut à l'excès. »

L'impression de Golovkine que Metternich jouait la comédie ne fut point effacée par l'hospitalité magnifique du prince dont il jouit pendant quinze jours aux bains de Lucques. Elle fut confirmée par le joli tour que lui joua son ami, en le présentant à une cour, rigoriste en matière d'étiquette, lorsqu'il était en costume de voyage : « chapeau gris, gilet blanc et léger pantalon de nankin. » (Voir « Les fêtes de Livourne », p. 362.)

perdus et un profond sentiment des chagrins qu'elle avait éprouvés (1). Elle ne pouvait croire qu'on la soupçonnât de vouloir jamais rejoindre Buonaparte ou retourner en France, et la manière dont elle me parla de son fils me confirma dans la pensée que j'avais depuis le jour de sa naissance, c'est qu'elle n'était pas sa mère. Sur ce que je lui confiai des appréhensions qu'on pouvait avoir au sujet de cet enfant, elle me fit une réponse très remarquable : « La conduite de la cour de Vienne à son sujet est aisée à tracer. Il ne faut jamais qu'il soit assez riche pour se rendre redoutable, ni assez pauvre pour faire naître la pitié. — En le consacrant à l'Église ?... » Elle me coupa la parole. « Oui, il faudra l'y amener, mais non pas l'y forcer. » Je fus si content de ses sentiments que je lui demandai la permission de les faire connaître au roi de France, ce qu'elle m'accorda. « C'est un bien bon prince, dont je n'ai qu'à me louer et auquel je souhaite sincèrement du bonheur. »

Elle me peignit sa position à Parme comme peu riante : un pays ruiné, des finances épuisées, point de société, aucune ressource pour y suppléer. « Tout ce que je souhaite et demande, c'est qu'on ne me laisse pas dans le dénuement et qu'on me permette, de loin en loin, d'aller à Vienne pour m'assurer que j'appartiens encore à quelqu'un. » Une larme s'échappa de ses yeux. Cette princesse était née pour le bonheur domestique. Un caractère égal et facile, le goût des plaisirs

(1) Les impressions du comte Fédor se rapportent à l'année 1817, quand il rencontra Marie-Louise en rade de Livourne, à bord du vaisseau qui devait emmener au Brésil sa sœur Léopoldine (épouse de Pedro, prince héréditaire du Brésil). Quelques jours plus tard il revit l'Impératrice aux bains de Lucques.

simples, bonne musicienne, bonne ouvrière, aimant les exercices du corps, le cheval, la danse, la promenade, elle avait tout ce qui rend heureux dans une sphère ordinaire; mais elle avait connu les grandeurs et le luxe et sa sphère ne devait pas être rétrécie par le manque de moyens de la remplir et de l'orner.

XXVII

NARBONNE

Le comte Louis de Narbonne-Lara était né en 1750 ou 1751 de Mme Adélaïde de France (1). On ne sait au juste si ce fut Louis XV ou le Dauphin qui se rendit coupable de cet inceste, mais on est sûr que ce fut le père ou le fils, et c'est ce qui a fait dire depuis que la conduite de M. de Narbonne pendant la Révolution avait été d'autant plus inexcusable, que personne n'était aussi Bourbon que lui. Dès que la grossesse de sa mère fut connue, on fit appeler de Parme une Mme de Narbonne fort ambitieuse et qui perdait ses talents pour l'intrigue dans les cabinets de Mme l'Infante. Elle arriva grosse, fut déclarée dame d'honneur de la princesse et accoucha lorsque cela fut nécessaire. On la fit duchesse, ce qui allait mieux avec son nom, qui est fort beau, qu'avec le rôle dont elle s'était chargée. Son mari, bien que duc, conserva des sentiments plus nobles, se tint éloigné de la cour et à sa mort deshérita sans scrupule son prétendu fils. Ce fils devint joli, spi-

(1) Golovkine présente ici comme un fait certain une rumeur souvent reproduite, mais restée à l'état d'hypothèse.

rituel, aimable en manières et en propos, et Mme Adélaïde, contenant à peine un secret que ses bontés trahissaient sans cesse, le fit nommer son chevalier d'honneur. Toute la France a été témoin de l'excès et de l'indiscrétion de ses dépenses. On n'en citera qu'un trait, c'est que chaque fois qu'il donnait à souper chez Mlle Contat, actrice de la Comédie-Française et sa maîtresse, il y faisait porter de Versailles la vaisselle de Mme Adélaïde.

La Révolution démasqua ce héros de salon. Il fut le ministre de la guerre d'un roi dépouillé et qu'il aurait, pour plus de raison qu'aucun autre, dû défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang ; il le fut malgré ce bon roi, et dans cette place devenue coupable fut le premier qui arbora le bonnet rouge. Son incapacité l'en priva au bout de quelques semaines et ce qui acheva de le déconsidérer, ce fut la lettre qu'il fit écrire à Mesdames pour obtenir du président de l'Assemblée nationale la permission de sortir de France et qui finissait par ces mots : « Nous avons l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Président, vos très humbles servantes, Adélaïde et Victoire de France. » On avait fait épouser au comte Louis, c'est le nom que ses succès auprès des femmes lui avaient valu, on lui avait fait épouser Mlle de Montholon, héritière d'un premier président au Parlement de Normandie. Mme de Narbonne suivit les princesses en Italie, ainsi que sa prétendue belle-mère la duchesse, et le comte Louis se perdit dans les intrigues galantes de l'émigration, tantôt en Angleterre tantôt en Suisse.

Je ne puis me refuser de conter ici une anecdote bien peu intéressante sans doute, mais assez piquante

à cause des personnages. La Révolution avait dispersé sur la surface du globe les époux, les amants, les amis. Mme de Staël, forcée à s'exiler dans son château de Coppet, se souvint des heures délicieuses que lui avait fait passer à Paris le comte Louis. Il était à Londres. Elle lui envoya l'argent nécessaire pour le voyage et le somma, au nom de l'amour et de l'amitié, de la venir joindre au plus tôt. Il reçoit cet ordre charmant et ne songe plus qu'aux moyens de surmonter les obstacles qui le séparent des bords du lac de Genève. Mais pendant ce temps paraît à la cour de Coppet un Suédois (1) d'une beauté si remarquable, qu'il eût été inutile et ridicule de vouloir lui résister. Mme de Staël, soit qu'elle crût avoir le temps nécessaire pour filer un nouveau roman, soit qu'elle doutât de l'empressement de M. de Narbonne, se livra sans réserve au vainqueur, mais à peine étudiait-elle la puissance de l'amour sur les cœurs septentrionaux, qu'elle reçut un billet de Genève de la main du comte Louis. Quel embarras cruel! Comment mettra-t-elle en présence deux rivaux si jaloux sans doute d'un amour qu'ils croient sans partage? Mais son esprit vient au secours de son cœur. Elle exigea de M. de Narbonne de l'attendre à Genève. Trois jours se passent en précautions, en fausses confidences, en serments exigés de ne demander ni explications ni sacrifices. Enfin elle a tout prévu, tout combiné et les cabinets de Coppet sont témoins de la première entrevue entre le superbe Suédois et l'impétueux Français.

La journée se passa à merveille. Les rivaux sont très

(1) Ribbing? V. la lettre de Mme de Staël à Meister, Lausanne, 18 mai 1794. *Lettres inédites* publiées par MM. Ustéri et Ritter, p. 113.

froids, et l'on pouvait s'y attendre, mais une politesse étudiée recouvre tout, et la fille du grand Necker se couche enivrée d'un succès si complet. Cependant la matinée du lendemain était déjà fort avancée; on se rassemblait pour le déjeuner et bientôt il ne manqua pour compléter la société du château que ces illustres étrangers. On les envoya prier de paraître, mais ils ne sont pas dans leur chambre. On les fait chercher dans le jardin, mais on ne les y trouve pas : déjà l'on s'étonne, bientôt on s'inquiète ; Mme de Staël conserve à peine un reste de sang-froid ; chacun fait des recherches et des suppositions, mais les suppositions et les recherches sont inutiles. Enfin un habitant de la ville déclare que sur les quatre heures du matin il a vu deux hommes, que l'on reconnaît aussitôt au portrait qu'il en fait ; qu'ils marchaient en silence et semblaient avoir pris la route de Suisse. Quel coup de foudre et de lumière! Mme de Staël voit déjà couler le sang de ses amis et le même coup va les lui enlever tous les deux. Son désespoir est sans bornes ; elle n'a plus rien à cacher, elle veut mourir ; tout ce qui l'approche lui tient lieu de confesseur ; des gens affidés sont envoyés sur tous les chemins ; le chirurgien de la ville a ordre de se tenir prêt à tout événement ; les discours éloquents et moraux de M. Necker n'ont plus d'accès auprès de sa fille mourante ; les deux tiers de la journée se passent ainsi, lorsque arrive Coindet, le secrétaire de cet excellent père. Il a vu aborder une barque, d'où sont sortis ces messieurs fort chargés de poisson. Le fait était qu'au moment de se coucher M. de Narbonne avait vu le Suédois qui préparait des lignes : « Vous aimez la pêche? — Oui, monsieur. — Y allez-

vous souvent? — Je compte y aller de grand matin. — Me permettrez-vous de vous accompagner? car je l'aime avec fureur. — Très volontiers. » Et ils étaient partis, et la pêche avait été heureuse et un vent très fort s'était longtemps opposé à leur retour. On fut deux jours dans le château de Coppet sans avoir le courage de s'entre-regarder.

Quand on fut rentré en France, M. de Narbonne y revint comme les autres et, n'ayant rien au monde, fut très heureux d'occuper deux petites chambres chez la vicomtesse de Laval, au fond du faubourg Saint-Honoré de Paris.

Il comptait un peu sur son ancienne liaison avec l'ancien évêque d'Autun; mais M. de Talleyrand, ministre sous le Directoire et le Consulat, et bientôt grand dignitaire de l'Empire et prince de Bénévent, ne crut pas le comte Louis un homme propre à être mis en avant sous Bonaparte. Des manières élégantes, une instruction plus brillante que solide, une extrême légèreté lui semblaient trop hétérogènes pour un terroir où des talents positifs et le manque de manières furent d'abord les conditions premières d'une fortune à faire. M. de Narbonne se plaignit amèrement et indisposa celui dont il avait tout attendu et, comme son attention se bornait à une sous-préfecture ou à toute autre ressource, aussi modeste que celle-là, M. de Talleyrand se justifia par l'impossibilité de consentir et de contribuer à un tel avilissement de son ancien ami.

Cependant, les affaires d'Espagne ayant fait pâlir l'étoile du prince de Bénévent, le comte Louis fit sonner encore plus haut son mécontentement et se fit rechercher par les ennemis de son ami. Tout à coup,

pendant que l'Empereur guerroyait en Autriche, on apprit, non sans une extrême surprise, qu'il était appelé à l'armée avec le rang de général de division et peu après qu'il avait été fait commandant de Raab.

Une circonstance bien médiocre décida alors de sa fortune. Ayant un rapport à présenter, au lieu de le donner de la main à la main comme faisaient les autres, il le posa sur son chapeau et le présenta ainsi à l'Empereur étonné.

On dit au monarque avide de respects qu'on en usait ainsi avec les rois, et la fortune de M. de Narbonne n'éprouva plus d'obstacles.

Il fut peu après nommé ministre plénipotentiaire en Bavière; mais il s'ennuyait à Munich et me pria de lui faire avoir l'ambassade de Vienne. Cela était assez aisé par le crédit que j'avais dans le cabinet autrichien et la facilité que j'eusse trouvée du côté des Tuileries, mais le moment n'était pas venu apparemment. Je remis d'un jour à en parler à M. le prince de Schwarzenberg qui venait d'arriver comme ambassadeur d'Autriche et, pendant ce temps, on lui proposa M. Otto qu'il accepta, n'ayant pas d'ordre de se mêler de cette nomination. Cependant M. de Narbonne nous arriva de Munich avec le cordon de Saint-Hubert et un plan bien formé d'enlever les suffrages de la cour et de la ville. Un air de franchise mêlé aux plus adroites flatteries lui assura les bontés de Bonaparte. « Votre mère vient d'arriver? — Oui, Sire. — Elle ne m'aime pas, dit-on? — Je ne puis cacher à Votre Majesté qu'elle a encore plus d'admiration que d'amour. »

Une autre fois que M. de Talleyrand contait assez méchamment à son souverain, qui ne savait guère le

français, que le roi d'Angleterre parlait et écrivait correctement quatre langues : « Quatre langues ! Je ne connais pas de laquais de place en Allemagne qui n'en sache six au moins. » Et puis encore, l'Empereur disant avec humeur qu'il ne savait pas pourquoi la cour de Vienne refusait de chasser MM. les princes de Lambesc et de Vaudémont : « Eh ! Sire, donnez-les-lui. Les petits présents entretiennent l'amitié ». J'en citerais bien d'autres, mais ces traits suffiront pour faire connaître la manière qu'adopta l'ancien courtisan de Versailles.

Napoléon prit tout à coup pour ceux de ce temps-là un goût qui chagrina beaucoup ses compagnons de fortune. Il voulut faire M. de Narbonne chevalier d'honneur de la nouvelle Impératrice, mais la duchesse de Montebello, qui ne voulait pas d'un homme qui se croirait appelé à lui indiquer chaque révérence et qui trouvait le comte de Beauharnais, dont elle se moquait beaucoup, plus propre à la soumission qu'elle exigeait de tous les entours, le fit crûment refuser par Sa Majesté, ce qui valut au personnage d'être nommé aide de camp de l'Empereur, place où il ne fut d'abord que comme une vieille poupée destinée à maintenir les traditions presque oubliées. Il avait près de soixante ans ; il y en avait vingt-cinq qu'il n'était monté à cheval et sa position eût paru déplorable à tout autre qu'à lui ; mais il la soutint si bien que dans cette malheureuse fuite de Russie, en 1812, il n'y eut guère que lui qui conserva figure humaine et le courage d'esprit nécessaire pour prouver à l'Empereur à quel point tous les autres et lui-même manquaient. Ce fut alors qu'il parvint au comble de ses vœux en obtenant l'ambassade si désirée

de Vienne. Ses amis, et il en avait beaucoup, en montrèrent publiquement une joie extrême, mais eux et lui ne savaient pas où ce poste devait le conduire.

L'ambassade ne fut pas longue. Les affaires de l'Europe se brouillèrent. L'Autriche reprit la politique décente et conforme à sa sûreté qu'elle n'eût jamais dû abandonner. M. de Narbonne fut nommé avec le duc de Vicence plénipotentiaire au congrès de Prague, qui n'aboutit qu'à organiser la grande croisade de 1813. Revenu au quartier-général de Dresde, il y trouva Napoléon au moment où l'abandonnait la victoire. On avait mis dans Torgau une caisse de vingt-cinq millions et l'Empereur, comptant avec raison sur la moralité de M. de Narbonne lorsqu'il s'agissait d'argent et sur sa constance lorsqu'il s'agissait d'honneur, lui donna le commandement de cette place devenue doublement intéressante. Il y tint après que les Français eurent été chassés de l'Allemagne, mais il y périt de l'espèce de peste qui la désolait alors. Intéressé à diminuer les alarmes de tout genre, son successeur fit publier qu'il était mort d'une chute de cheval, et ses amis, dans la douleur de sa perte, eurent à se féliciter de ce qu'il n'avait pas vécu assez pour la rendre, et pour essuyer parmi les vainqueurs le mépris inévitable pour un homme qui avait poussé si loin l'oubli des convenances et du respect que devaient lui inspirer sa naissance et les bontés de ses légitimes souverains.

XXVIII

LA COLONIE RUSSE A FLORENCE
(1816-1817)

PROLOGUE

Le peu de justice que me rendaient en Russie la cour et la nation m'avait depuis bien des années fait renoncer aux places de ce pays-là, d'où le climat aurait suffi pour me chasser. J'avais été fort accueilli ailleurs, surtout par les princes. Je jouissais, sans trop savoir pourquoi d'abord, d'une considération individuelle fort suffisante à contenter mon amour-propre et que j'ai vu depuis qu'on obtient aisément, lorsque, à des pensées qui frappent, on joint des manières qui plaisent. Ce qui fait qu'on inquiète chez soi fait qu'on réussit ailleurs. Mais j'avais eu beau m'éloigner du théâtre auquel j'appartenais, la paix n'avait point été le prix du sacrifice, si toutefois de m'en éloigner pouvait être appelé ainsi. A ma cour on me trouvait trop heureux ou trop audacieux de me passer si naturellement de ses bontés et d'être si publiquement au-dessus de son peu de bienveillance. Aux cours étrangères, les ministres du pays et les ambassadeurs, particulièrement celui de Russie, s'agitaient à la vue de la faveur dont je jouissais, et pour savoir ce qui en était la cause et en serait le résultat, bref, sans autre projet que celui de me distraire, de m'instruire ou de m'amuser, sans raisons et sans moyens sans doute de jouer un rôle, je me voyais exposé sans cesse à partager les inconvénients

dont se plaignent ceux qui sont chargés des plus brillants.

J'avais, lassé de ma sotte destinée, pris la résolution d'aller me perdre dans ce labyrinthe où disparaissent tant de gens qui valent mieux que moi et qui, sous le nom séduisant de Paris, offre tant de ressources aux oisifs ; mais là encore Buonaparte ne tarda point à me déterrer, à m'approcher de sa personne, à vouloir m'envelopper dans son commérage politique. Il s'était montré dépouillé de sa puissance devant ma franchise et ma silencieuse loyauté, et j'étais le seul homme du parti contraire au sien, je veux dire de la bonne compagnie, auquel il pardonnât quelque succès de société. Il perdit ce trône, qu'avec plus de modération et moins d'enivrement, il eût fait passer à sa postérité la plus reculée. Les Bourbons y remontèrent. C'était un triomphe pour mes principes et pour mon cœur ; mais on les y replaça si mal, ils s'y conduisirent d'une manière si peu conforme à leurs intérêts et au bonheur de la France, que ce qui devait faire la paix et la joie de ma vie en devint le supplice. Je pris donc mon parti. Je résolus d'aller enfin dans un pays où je ne trouverais ni cour, ni diplomates, ni intrigants, et je me retirai en Suisse.

Mais Lausanne, où je voulais me fixer à cause de quelques relations de parenté et d'amitié, se trouva bien petite ville. Force prétentions déplacées de noblesse et de richesses, un arriéré de lumières qui semblait sans remède, toutes les petitesses de société réduites en principes, un gouvernement révolutionnaire que de grands propriétaires toujours se lamentant ne savaient ni supporter ni renverser, tant d'agitation sans

intérêt m'effraya sur ma nouvelle position. Je sentais mon esprit se réduire aux proportions de la sphère où je venais de le confiner, ma santé se détruire par suite de l'apathie morale, et la fuite me parut la seule ressource qui restât à ma disposition.

Voulant donc à la fois me déplacer, me distraire, guérir et rester seul, je me rendis en droiture à Florence. J'y avais passé en 1795, chargé de l'ambassade de Naples. La beauté du pays, la bonté des habitants, la température du climat, l'existence bourgeoise de la cour, son peu de relations politiques en faisaient pour moi un séjour absolument libre d'inconvénients et qui, se trouvant en qualité d'étape inévitable sur la route de tous les voyageurs, me promettait une suite de tableaux fort indifférents sous le rapport du sentiment, mais fort amusants sous ceux de l'esprit et de l'étude des hommes.

J'arrivai et je ne voulus voir que la comtesse d'Albany (1), la veuve du prétendant, qui s'y était fixée. J'avais eu l'honneur de la voir à Paris, où Buonaparte l'avait exilée pour complaire à sa sœur Elisa, qui, devenue grande-duchesse de Toscane, se trouvait blessée du trop de considération dont elle la voyait jouir à Florence. Je lui soupçonnais tout ce qu'il faut avoir pour m'attacher et je vis bientôt que je ne m'étais pas trompé. Elle me reçut comme quelqu'un qu'on rencontrerait dans un désert, car elle aimait fort à causer et l'entendait à merveille, et les bons Florentins ne fournissent guère à la conversation. Elle m'ordonna de

(1) Louisa, comtesse d'Albany (1753-1824), née princesse de Stolberg-Gedern, veuve du prétendant d'Angleterre Charles Stuart († 1788) et amie du poète Alfieri.

regarder son salon comme le mien et de m'y désigner une place qui ne pouvait être usurpée par personne. J'y vis passer dès le jour même des échantillons de l'Europe, m'y trouvai bien et déclarai de là que mes goûts et ma santé étant mes seules lois, je ne verrais la cour et le public que là. Cela parut fort étrange tant qu'on ne me vit pas de près, mais on voulut bien m'examiner à loisir, on me trouva passablement policé et, comme les agréments de la société reposent en partie sur les singularités et les contradictions, et qu'on arrive aisément à tout lorsqu'il est prouvé qu'on ne prétend à rien, je me vis bientôt l'objet des soins de maintes personnes, qui dans le cours ordinaire des choses m'auraient à peine aperçu. Le grand-duc, à qui je n'avais point été faire la révérence, voulut bien m'accorder l'entrée de ses jardins particuliers et de sa bibliothèque, la plus délicieuse qui puisse exister par les locaux et le nombre ainsi que le choix des ouvrages. Les ministres, qui surent que je ne les négligerais que par antipathie pour les nouveaux visages, les visites et les repas de cérémonie, songèrent à me séduire par de petits dîners à table ronde et, pour me les proposer avec succès, jugèrent que le plus sûr était de les venir négocier jusque chez moi.

Enfin toutes ces portes auxquelles je n'avais été frapper s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il en vint des offres si simples, si peu gênantes, qu'insensiblement je me laissai entraîner partout où je ne voyais pas la prétention de me réduire à un commerce d'étiquette.

Lettres du comte Fédor écrites d'Italie à sa cousine, Mme de Mestral d'Aruffens.

EN ROUTE

Lausanne, 10 septembre 1816.

... Hier j'étais dans mon lit, voilà du bruit, voilà une apparition, voilà le fantôme qui m'embrasse et qui me dit : « Partons ensemble pour l'Italie. » C'est le fameux amiral Tchitchagov, celui qui est accusé d'avoir laissé échapper Buonaparte de la Bérézina. Cela me fit cinq heures d'une conversation étonnante pour les détails et qui m'a bien prouvé ce que c'est que l'histoire, cette première science des hommes civilisés. Je n'ai point consenti à voyager en commun. Le brave homme m'aurait pris pour une flotte ou pour une armée et j'aime à rester le maître, mais je lui ai donné rendez-vous à Milan et lui m'a proposé de passer l'hiver à Florence ou à Pise. Cela donnera quelque humeur dans le Nord, car il a une langue et j'ai une plume, mais c'est égal !

Milan, le 21 septembre.

... Si les histoires de voleurs venaient jusqu'à vous, vous pourriez me croire au nombre des volés. Il s'en était établi une bande au Simplon, mais le vendredi avant mon départ on avait amené cinq de ces messieurs à Brieg et cinq autres à Domodossola. Lundi à dix heures du matin, remarquez l'heure, trois voitures furent attaquées à une demi-lieue de Sesto Calende ; c'étaient trois honnêtes bourgeois d'Arona qui, ayant vu que ces voitures ne contenaient que des femmes et

des enfants, s'en furent les dévaliser. Après cela ils passèrent le Tessin au-dessous de la ville pour aller gaîment souper chez eux. Mais un spectateur indiscret avait couru à Sesto, d'où on leur coupa la route. Lady Beresford, qui a quitté Milan il y a trois jours, a été également attaquée...

Plaisance, 26 septembre 1816.

... Il semble que toutes les bandes de l'Italie sont venues s'établir dans le Piémontais. On est prévenu partout de ne se mettre en route qu'après l'*Ave Maria*, qui est l'instant des mauvais coups et de s'arrêter avant l'*Angelus*. Ce matin à cinq heures nous étions neuf voitures à la porte de Milan et l'on ne voulait pas encore nous laisser sortir. Par la route nous avons rencontré des gendarmes, des patrouilles et des gens arrêtés. Le hasard a fait qu'un gendarme a marché pendant quatre lieues avec moi et je me suis fort amusé à voir comme il examinait les gens de mauvaise mine. C'est encore les Anglais qui nous valent ce désagrément. C'est après eux que les voleurs spéculent. Trois de ceux de Lady Beresford devaient être jugés ce matin et pendus de suite.

En route, le 30 septembre.

... Que de pauvres dans cet Apennin ! Cela fait horreur et pitié. On les trouve par quarante et cinquante jetant les hauts cris. Il y a deux jours qu'à la porte de cette *venta* où l'on m'a fait coucher, on a trouvé des gens morts de faim. Les récoltes ont été superbes, mais les affreux monopoles ont recommencé dans l'État de l'Église. En général tous les peuples d'Italie se plai-

gnent de leurs souverains. Avec ma manière de penser on est vraiment embarrassé de les entendre parler et si vous justifiez les princes on vous répond : « Soit, mais les maux existent et c'est donc leurs ministres qu'il faut chasser. »

Je ne comprends pas que tout ne soit pas changé en voleurs de grands chemins ; cependant de Bologne à Florence on n'entend parler d'aucun attentat. Les dilettanti sont tous en Lombardie, où c'est un miracle aujourd'hui de passer sans quelque aventure.

FLORENCE
(1816-1817)

Florence, le 10 octobre 1816.

J'ai aujourd'hui cinquante ans et je veux, ma chère amie, recommencer la vie avec vous. Cela portera bonheur à tout le reste. Quel temps ! Quel pays ! Quelle jolie ville ! Quelles bonnes gens ! Quel paisible gouvernement ! Quelle liberté ! Que j'ai bien fait, ne pouvant rester avec vous, d'être venu dans cette antichambre du paradis ! Mais mettons un peu d'ordre dans mes narrations. A peine décrotté, j'ai été comblé par les Russes et le corps diplomatique. Personne n'a attendu mes visites. « Venez dîner, venez promener, venez dans ma loge. » J'ai été présenté au spectacle au premier ministre et aux autres ; mes cartes ont été expédiées sans que je m'en doutasse. Enfin je ne me savais pas positivement arrivé que j'étais tout établi. Les Eynard (1), qui sont ici la fleur des pois, ne sont

(1) Jean-Gabriel Eynard (1775-1863), banquier genevois, employa

pas restés en arrière des autres. Le ministre de France (1) est venu me surprendre au saut du lit quelques heures après mon débarquement, me disant « qu'il me priait de le laisser faire, qu'il ne ferait que son devoir ». Enfin il ne me restait au monde que deux grandes affaires : celle de n'être pas obligé de paraître à la cour, ce qui eût contrarié ma paresse et mes finances, et celle de mon logement. Mon bonheur a été extrême. La première s'est arrangée sans laisser de doute sur ma vénération pour Son Altesse Impériale et Royale et l'autre aboutit à me faire avoir le plus joli appartement de la ville. C'est dans le palazzo Acciagioli, entre le pont de la Trinité et le pont Vieux. Un premier avec un grand escalier pour moi seul. Une salle immense à travers deux étages; blanc porphyre et or, avec de beaux marbres et un grand balcon ; un salon charmant avec une grande terrasse sur l'Arno ; une chambre à coucher à l'abri de tous les bruits, une garde-robe, une bonne chambre pour Julien, tout cela très élégamment meublé, une remise, le tout pour dix-sept sequins ou huit louis et demi par mois, dont les trois premiers sont déjà payés. Un restaurateur français m'envoye sa carte à midi et les plats que j'ai choisis vers quatre heures, ce qui fait que mon goût et ma bourse restent à ma disposition.

Le ministre de Russie, le grand-chambellan Narich-

son influence et sa grande fortune pour assister les Grecs dans leur lutte pour l'indépendance. Fut nommé par l'Assemblée nationale représentant de la Grèce auprès de toutes les cours de l'Europe. Vécut à Genève et à Beaulieu près Rolle.

(1) La Maisonfort, qui avait vécu en Russie. Connu par son *Ode* (aux Russes) (Saint-Pétersbourg, 1812) et par son *Tableau politique de l'Europe* (Leipzig, 1813).

kine (1), et ma nièce la comtesse Tolstoï (2), femme du grand-maréchal (3), veulent au moins un jour à mon choix par semaine, outre un autre qu'ils choisissent, et les ministres étrangers et M. de Lucchesini (4), qu'à cause de sa conversation j'ai été ravi de trouver établi à Florence, ne me laissent guère les autres. Ce sera donc, comme à Paris, par goût ou par volonté expresse que je dînerai quelquefois chez moi.

J'ai déjà ma chaise chez Mme d'Albany ; c'est hors de la ligne, contre la petite table qui est à côté de son fauteuil. Elle m'a reçu en disant : « Quelle bonne acqui-

(1) Alexandre Lvovitch (1760-1826), fils du fameux Léon Narichkine, dont les calembours égayaient la grande Catherine; son frère, le grand veneur Dmitri Lvovitch, avait épousé la belle Marie Antonovna Tchetwertinski, célèbre par les attentions que lui prodiguait Alexandre Ier; leur sœur Nathalie Lvovna était la femme de George Golovkine, cousin du comte Fédor.

(2) Née princesse Anna Ivanovna Bariatinski ; son arrière-grand-mère, la comtesse Nathalie Gavrilovna Golovkine, était la sœur du grand-père du comte Fédor.

(3) Comte Nicolas Alexandrovitch Tolstoï (1761-1816).

(4) « Il fut ministre de Prusse à Paris à la grandeur naissante de Buonaparte et se perdit dès le début par une gaucherie remarquable. Ce fut de lui parler en italien à sa première audience. Cet homme, qui eût donné l'impossible pour être Français, se crut insulté, et qu'il fallut de bassesses pour atténuer un manque de tact qu'il n'oublia jamais ! Ce fut là que, de concert avec Talleyrand et Markov, Lucchesini amassa des trésors. Les malheureux princes d'Allemagne venaient à Paris poussés par la crainte de perdre la totalité de leurs états. S'étaient-ils arrangés avec Talleyrand, celui-ci les envoyait à Markov. Markov avait-il fait son marché, il les envoyait à Lucchesini et souvent il fallait engager chèrement ce que l'on craignait de perdre. Enfin Buonaparte trouva l'occasion de satisfaire à la fois sa haine et sa politique. Il envoya un traité à signer au ministre de Prusse. Celui-ci refusa avec indignation. Aussitôt il lui fit montrer les preuves que Mme de Lucchesini avait escamoté les diamants du duc de Corswaren et qu'il eût à choisir de signer ou d'être conduit avec elle comme des brigands jusqu'à la frontière. Le malheureux signa et partit en courrier pour aller confesser son piteux cas à Berlin et c'est ce qui le perdit. » (Note tirée des papiers du comte Fédor.)

sition nous faisons » et puis sont venus les souvenirs.

. . . . . .

Entrons maintenant dans le détail des personnes et des choses. Le ministre de Russie (1) a de l'esprit, de la grâce, mais il est ordinairement souffrant et l'horrible désordre de ses affaires y ajoute un fond de mélancolie et d'humeur qu'il ne peut cacher. Il a un train de maison ridicule. Toute la ville les mardis et samedis, avec un bal ou un spectacle au bout de la soirée. A chaque occasion de cour, une fête dont la dernière lui a coûté mille ducats. Avec ce train, il doit tout le temps de son auberge chez Schneider et tous les tableaux, gravures, pierres gravées, médailles qu'il n'a cessé d'acquérir depuis qu'il est ici. La femme est plutôt laide que jolie, mais elle est romanesque, mais elle est toute nue, mais elle est à la mode, mais elle dit la tragédie à merveille, mais elle regrette feu son échalas de mari allemand, le comte de Tiesenhausen (2) comme un Médor, son vieux brave homme de père Koutousov comme un Epaminondas. Elle ne peut me regarder parce que mes manières nobles lui rappellent celles de ce héros dont elle ne cesse de penser qu'elle est la fille. Enfin tout est exagéré mais de très bon usage à la tête d'une maison aussi ouverte. On y voit une fille du premier lit : quinze ans, bien faite, du naturel, l'envie de plaire, le plus joli meuble qu'on puisse placer dans un salon. Les spectacles de société qu'on voit ici, car ils me poursuivent, sont d'un genre particulier. On donne une pièce bonne ou mauvaise

(1) Nicolas Fédorovitch Hitrovo, marié à une fille du célèbre maréchal Koutousov.

(2) Tué à la bataille d'Austerlitz.

où jouent la princesse Souvorov, Mlle de Tiesenhausen, M. de Fontenai de la légation française et quelques autres encore moins bons. Ensuite arrive le cadre que voici et qu'on veut bien que le public reconnaisse toujours : Un gros prince Chakhovskoï (1), sous-directeur de la Comédie française de Pétersbourg, s'établit à une table comme occupé à former une troupe et là commencent les perfections. Mme Hitrovo est tour à tour Georges et Duchesnoy (2), etc., et, après l'étonnement qu'elle ne peut manquer de produire par son talent, arrive celui de la voir changer de costume pour chacune des scènes, arrive celui de la vigueur de ses poumons...

. . . . . .

Un spectacle d'un autre genre auquel j'assiste en loge est celui de la maison de M. le grand chambellan Narichkine, qu'à cause de l'énormité de son train et de sa dépense l'on traite ici de prince et d'altesse. Grand palais près de la Pergola, petit hôtel sur l'Arno, magnifique palais près de Fiesole pour prendre l'air. Un baron allemand est son intendant, trois gentilshommes décorés ses secrétaires, un artiste à gages soigne ses achats, deux dames accompagnent madame ; enfin, un train de livrée et de chevaux dont on n'a idée nulle part. On a voulu me faire voir cela en ville et à la campagne et je veux que vous ayiez part à ces fêtes.

La première était pour moi seul, mais nous étions trente dans les salons. A quatre heures, le diner fut annoncé et l'on me plaça à table entre madame et monsieur. La princesse Souvorov (3), fille de la maison,

(1) Venu déjà à Paris sous le Consulat pour recruter des artistes.
(2) Célèbre tragédienne (1777-1835).
(3) Hélène-Alexandrovna Narichkine avait épousé en 1800 le prince

fut la seule qui se put placer avec nous sans ordre. Après cinq minutes, le potage nous ayant été servi, M. le grand chambellan nomma ceux qu'il admettait et le reste s'en fut dîner à une autre table. On servit trois dîners, à la russe, à la française et à l'italienne, avec un luxe sans bornes de boissons, de fleurs et de fruits. Pendant que nous mangions, on présentait des artistes ; les artistes baisaient la main et présentaient leurs ouvrages, et les rouleaux de 30 sequins roulaient des mains du trésorier dans celles de l'artiste.

Mais ce fut bien autre chose deux jours après à la campagne. On nous avait appointés pour trois heures : Mmes Lounine (1) mes voisines, l'amiral Tchitchagov et quelques Italiens. Sur une terrasse voisine du salon étaient quarante musiciens, dont l'harmonie avait distrait tous les habitants de la contrée de leurs travaux champêtres. La beauté de la situation et du jour ne me faisait de tout cela qu'un accessoire pittoresque. Pour se mettre à table on observa le même système de grandeur, et la seconde vit asseoir des gens qui pouvaient largement prétendre à occuper une place à la nôtre. Il fut servi à étouffer des friandises et choses rares de tous pays. On se leva enfin de table et sur la grande terrasse se trouva préparé tout ce qu'il fallait pour nous faire jouir — de la plus belle nature du monde? Pas du tout ! — des tours d'un fameux escamoteur. La nuit tombait, ce brave homme allait faire

Arcadius Alexandrovitch Souvorov (1780-1811), fils unique du célèbre Souvorov. Arcadius périt en traversant le Rymnik à la nage, fleuve sur les bords duquel son père gagna la fameuse bataille de ce nom.

(1) Serge Mikhaïlovitch Lounine, particulier moscovite richissime, dont le fils fut impliqué plus tard dans la révolte militaire de décembre 1825, faisait alors avec sa famille un séjour à Florence.

son chef-d'œuvre lorsqu'on vint annoncer le feu d'artifice. Il eut beau se récrier, on le planta là, on partit pour une autre terrasse, où il y avait une foule de spectateurs, des couvents, des villages entiers. Le feu tiré, LL. AA. Narichkine firent trois révérences et tout le monde se mit en voiture pour aller gagner la Pergola. J'étais si étouffé de plaisirs que je n'eus garde d'aller jouir du très mauvais spectacle de ce théâtre. On s'est avisé de faire de la musique nouvelle sur le *Barbier de Séville*, le chef-d'œuvre de Païsiello (1). Mais revenons à cet élixir de toutes les Russies, à cet Orient transporté dans six berlines, à ce Pactole qui coule partout où on lui ouvre des robinets. J'en ai un filet à mes côtés, au bord duquel Mme Lounine et Mlle sa fille veulent bien me faire quelques coquetteries. Ce sont des gens assez bien nés, assez riches, assez rangés et qui, n'étant rien de considérable et ne pouvant rien devenir parce que monsieur est un imbécile, se crèvent à décrier une célébrité ou une considération. Ces deux femmes sont d'une laideur à faire reculer, mais la fille a peut-être aujourd'hui la plus grande voix de l'Europe, et la mère est tellement cachée derrière des orangers en fleurs et des vases d'albâtre que le tout compose une féerie comme une autre.

Hier, nous eûmes un concert charmant : l'Infante, le célèbre Marguelly, la comtesse Apponyi et Mme Eynard qui, malgré son infériorité, s'en tira avec une gentillesse remarquable. Vous verrez par une lettre à Mme votre mère quel rôle elle et son mari jouent ici. La compagnie était choisie et c'était encore

(1) 1741-1816. — Le *Barbier de Séville* de Rossini fut donné pour la première fois en 1816, à Rome.

toutes les Russies. Le reste nous arrive : des Kotchoubei, des Panine, etc. Pour moi, qui suis d'un caractère modéré, j'en aurais bien assez de ce que j'ai trouvé. Quand je veux me reposer de tant de gloire, je vais me retirer dans la casa Tolstoï. Elle s'est établie à l'extrémité de Florence, sous le canon de la citadelle, au fond d'un superbe jardin d'où l'on domine la campagne. Elle y vit avec son fils. Sa maison est gouvernée par Velay, mon ancien maître d'hôtel ; sa table est simple et bonne, le conversation raisonnable et j'y puis dîner tous les jours. Elle est encore fort belle et son fils (1), âgé de treize ans, est à peindre. Comme la vertu même fait cas des ombres dans les tableaux, ils ont toujours entr'eux un singe fort laid, mais fort aimable... Voilà la duchesse de Narbonne qui est arrivée et qui me fait chercher.

Florence, le 6 novembre 1816.

... De chez Mme Apponyi j'étais allé chez Mme Narichkine (2). Elle écrivait et se plaignait de ses plumes. Bah, des plumes! Moi, je suis obligé d'écrire sans pupitre, car on ne peut traîner tout avec soi, et je ne m'y accoutumerai jamais. Pendant que je m'extasiais sur les faisans, arrive un valet de chambre qui pose sur ma table un gros paquet carré et puis s'en va. J'arrache les papiers qui forment l'enveloppe et trouve une charmante cassette anglaise qui, en ouvrant, fait pupitre et offre tous les compartiments nécessaises pour les instruments de bureau. C'est sur ce joli

(1) Mort en 1825 à Pétersbourg, la même année que sa mère, qui est enterrée au pied du calvaire du Mont-Valérien.

(2) Née Marie Alexiéievna Seniavine (1769-1822).

meuble que j'ai l'honneur, chère madame, de vous écrire. Le lendemain, je conte ces bonnes fortunes à Mmes Lounine, chez qui se trouvait mon ambassadrice. « Mais, dit-elle, si vous aviez pu prévoir ce goût de vous faire des cadeaux, qu'auriez-vous demandé de préférence à Mme Narichkine, qui a tant de choses à donner? — Ah! je lui aurais demandé un vieux schall pour me faire un gilet d'hiver, et de l'eau de Portugal, car on ne trouve pas un parfum supportable à Florence, » et puis on parla d'autres choses. Comme de coutume, je rentre pour l'heure de ma toilette. Que vois-je? Un superbe morceau de schall étendu sur le linge qu'on m'avait préparé et un gros flacon d'eau de Portugal de Paris sur ma table. Je m'habille, je vais faire un train affreux à ces dames, je leur dis de prendre garde à elles, que je finirai par vouloir la lune et le soleil. Après mille propos, je dis à Mme Hitrovo qu'il ne faut pas s'exposer ainsi, que j'aurais pu lui demander le petit cachet qu'elle aime tant et qu'elle aurait été bien attrapée. Je vais dîner chez la comtesse Tolstoï. Je m'assieds, je sens quelque chose dans la poche qui me blesse, je tâte — c'était le petit cachet! Pour le coup, je résolus de me taire et ne contai pas même la chose à ma nièce, car cela devient effrayant. Depuis on s'amuse à me vouloir surprendre en demandant mon avis sur telle ou telle chose. Vous comprenez que je trouve tout vilain, affreux et que cela fait des rires sans fin. Le général Hitrovo voulut essayer de me passer ainsi une loupe très bien montée que j'avais admirée précédemment, mais je lui dis que je ne passais les insolences qu'aux femmes et qu'il eût à me montrer plus de respect.

Florence, le 13 novembre 1816.

... Nous avons ici le prince et la princesse Gagarine, fort agréables l'un et l'autre, mais qui ne font que passer. Lui (1) a une sorte de célébrité. La belle Narichkine s'en amouracha, leurs amours furent imprudentes; la belle eut injonction de voyager et le secrétaire d'État fut congédié. Cela l'a remis avec sa femme (2), dont cette passion l'avait séparé, et ils paraissent heureux... La princesse Gagarine est intimement liée avec ma nièce Tolstoï par le catholicisme. Elles sont à la tête des femmes de qualité qui ont abjuré et dont le zèle imprudent a causé l'expulsion des jésuites. Ici, où elles sont libres d'adorer le Dieu de Rome, elles sont d'une mesure extrême, mais à Pétersbourg elles voulaient le martyre comme les Italiennes veulent un amant. Le mari de la dernière est mourant à Carlsbad, je crois même mort, ce qui nous a décidés à ne pas la laisser partir comme elle le voulait. Sa santé ne supporterait pas un voyage d'hiver et elle arriverait ou trop tard ou sans nécessité. D'ailleurs sa fille, la princesse Lubomirska (3) est avec le mari et il ne manque pas de soins...

Mais au sujet de cette Russie, il faut que je vous en confie une bonne. Rien n'est gourmand ici ni ne mange plus mal que Mmes Lounine, mes voisines. Elles y met-

(1) Grégoire Ivanovitch Gagarine (1782-1837), ambassadeur à Rome (1828-1833) et à Munich (1833-1837).

(2) Née Catherine Pétrovna Soïmonov, sœur de Mme Sophie Swetchine, convertie au catholicisme, auteur des *Pensées chrétiennes*. Son neveu, Jean Serguiéievitch Gagarine (le père Gagarine), né à Moscou en 1814, mort à Paris en 1882, se fit jésuite en 1843.

(3) Catherine Nikolaievna Tolstoï (1789-1870) épousa le prince Constantin Xaveriévitch Lubomirski.

tent le quart de leur bien, mais elles ne s'y entendent pas et elles mourront d'indigestion à la gargote. Voilà que je m'amuse à leur conter que le ministre, qui a un des meilleurs cuisiniers de l'Europe, m'a fait manger d'un pâté de faisan aux truffes si parfait qu'étant revenu dîner chez lui après six jours j'ai voulu absolument en voir reparaître les restes. Voilà l'eau qui leur en vient à la bouche. Elles tiennent conseil, font appeler ce fameux cuisinier, c'est « mon cher » par ci, « mon cher » par là, bref elles lui commandent un pâté comme celui que je leur ai décrit, et hier les Gagarine et moi sommes invités à en venir manger. Il était parfait; mais savez-vous ce qu'il avait coûté? Cent soixante-huit paoli (1)! Je contai la chose à Hitrovo qui me dit froidement : « Ces folles ne savent-elles pas que mon cuisinier est le premier voleur du monde, et que ma femme, ayant, mardi dernier, ordonné quatre assiettes de tartelettes, il les a portées sur le compte extraordinaire pour 200 paoli (2)! » Vous avez raison de dire qu'un pareil désordre fait horreur. Quand ce général, que j'aime de tout mon cœur, était seul ici et ne dînait qu'avec son secrétaire, le courant de la dépense de la table, sans le vin, sans le dessert, avait été fixé à 800 ducats (400 louis) par mois, et notez que la vie animale est si peu de chose ici, que les Lucchesini me disaient encore hier que sans la crainte de faire jaser, ils auraient tous les jours dix personnes à dîner...

(1) 168 paoli = 90 francs.
(2) 200 paoli = 107 francs.

Florence, le 16 novembre 1816.

Voilà le roi de Wurtemberg mort (1). Quel premier moment pour bien des gens que celui de la mort d'un tyran!

Rappelez-vous cependant qu'on en viendra à regretter celui-ci. C'était la seule barrière solide contre les idées libérales qui vont bouleverser l'Allemagne. Voilà le chef de l'opposition souverain. Nous verrons ce que cela produira dans le pays. Votre frère (2) d'abord sera charmé de tout ceci, mais vous verrez comme bientôt la place lui paraitra insoutenable. En attendant, le Rostoptchine ne rôde là que pour se rapatrier avec le frère au moyen de la sœur (3), mais il sera attrapé, car la sœur a perdu tout son crédit. On m'a fait lire ce grand secret dans une lettre venue du Nord et écrite par une plume officielle.

Florence, 24 novembre 1816.

..... Il m'est arrivé une chose assez curieuse et dont quelques détails ne vous ennuieront pas. C'est une lettre du ministre avec lequel j'étais en correspondance pendant qu'il était à votre diète (4). Bernadotte a porté des plaintes au sujet de mon ouvrage et l'on me prie de ménager à l'avenir les alliés de celui auquel je dois les plus grands égards. On ne me défend pas d'écrire, non, il semble même que l'on mette quelque amour-propre à ma plume et voici une phrase qui le prouverait : « Il

(1) Frédéric Ier, roi de Wurtemberg, par la grâce de Napoléon Ier.

(2) George Golovkine, envoyé de Russie à Stuttgard.

(3) Catherine Pavlovna, sœur d'Alexandre Ier et épouse de Guillaume, roi de Wurtemberg (1816-1864).

(4) V. plus loin, dans la série *Les Correspondants de Golovkine*, les lettres de Capo d'Istria.

serait à désirer qu'un nom aussi entouré de considération que le vôtre ne se trouvât pas mêlé dans les plaintes officielles, aussi bien motivées. » Voici ma réponse textuelle, je la trouve assez courte pour vous la donner ici : « N'ayant de réputation, ni comme écrivain ni comme homme d'État, je pourrais être étonné de me voir attribuer un ouvrage tel que *Considérations, etc.*, auquel mon nom n'est pas attaché. Cependant, si de défendre avec force la cause de la religion, de la morale et des souverains légitimes est le cachet auquel on croit me reconnaître, je n'ai pas le courage de me plaindre. Je suis fâché d'avoir causé des inquiétudes à la cour de Suède, mais si elle est si bien instruite, comment ne sait-elle pas à quelle distance et depuis combien de temps je suis loin de tout ce qu'on appelle places et confiance et que, selon toute apparence, ce ne sera pas moi que l'on chargera de défendre ou de plaider les intérêts du neveu de S. M. l'Empereur, mon auguste maître. Si ce nuage existait encore, je compterais sur la justice de Votre Excellence pour le dissiper.

« Ma vie est si nulle, si inoffensive que sous ce rapport je suis sûr de la protection de quiconque en a une à accorder. ». . . . . .

La colonie russe est augmentée de M. le comte Kotchoubei (1), ancien ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, avec femme, enfants, suite et neuf lits de voyage complets. La difficulté de loger tout cela et l'ennui d'en entendre parler ont été à leur comble. Il a perdu cinq enfants ; il lui en reste autant. Il y a aussi deux MM. Gouriev (2) père et fils, revenant de Naples

(1) Victor Pavlovitch, plus tard fait prince.
(2) Probablement le ministre des finances et son fils.

et qui se trouvent déjà tellement supérieurs, en fait de lumières, à tous les hobereaux de leur province qu'il n'est pas permis de dire en leur présence s'il fait jour ou s'il fait nuit.

Tout cela ferait rire, mais ce qui fait pleurer d'ennui ce sont les commérages entre Mmes Hitrovo, Lounine mère et fille, et la princesse Souvorov. C'est au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer et une pièce en dix-neuf actes suffirait à peine à l'exposition. Il y a des dits et des redits, des hommes de toutes les nations, des mensonges de toutes les sortes, des impertinences de toutes les espèces dans cette affaire qui me feraient fuir jusqu'en Sicile, si j'en entendais parler autrement que par Mme d'Albany qui sait toujours tout.

Florence, 13 janvier 1817.

..... C'est aujourd'hui le jour de l'an russe et je ne veux, ma chère amie, prendre de cette fête que l'occasion de vous renouveler les vœux que je forme pour vous tous les jours. Je veux, à propos de cette fête, vous conter une naïveté. Le jour de Noël, la comtesse Apraxine s'était trouvée mal; elle était couchée dans une chambre obscure et la porte était ouverte. Voici la conversation qu'elle entendit entre deux Russes de leur suite : « Une chose qui me tourne la tête, c'est pourquoi nous avons Noël douze jours plus tard que les Italiens. — Que vous êtes bête ! Comment, ayant voyagé, pouvez-vous faire pareille question ? Vous devez comprendre que lorsque Notre-Seigneur vint au monde en Palestine, le courrier qui vint à Rome en porter la nouvelle au pape eut ensuite besoin de douze grands jours pour aller jusqu'à Moscou la porter au czar. Les

deux Églises ne célèbrent pas le jour de la Nativité, mais celui de l'arrivée du courrier qui en porta la nouvelle. — Ah! j'entends maintenant la chose et rien n'est plus clair. » On a beaucoup ri de ces messieurs; cependant il faut avouer que maintes explications que nous ont données des historiens ne valent pas mieux que celle-là.

Florence, le 25 mars 1817.

Mmes Lounine, mes voisines, sont parties pour Rome au milieu de procès interminables avec les plus vilains domestiques qu'on ait jamais eus à son service.

Une guenon de femme de chambre voulant tout à coup se faire guérir d'un rhumatisme en Russie, prenant trente louis pour s'y rendre par mer, puis revenant au bout de quelques jours disant qu'elle voulait aller par terre; une autre, prête à pondre, déclarant qu'elle ne pouvait supporter la poste; un valet de chambre allemand prenant exemple de ces soubrettes pour forcer sa maîtresse à lui donner de l'argent pour voyager seul, amenant les choses au point de faire citer devant le tribunal ces dames sans secours; la mission, à force d'idées libérales, prenant le parti des valets, enfin ces dames au désespoir. Il a fallu m'en charger. Elles n'ont point comparu, les domestiques ont été mis hors de cour et de procès et recommandés à leur charité. Elles sont parties assez contentes de moi et trouvant que je payais grassement leurs dîners.

A peine cela était-il fini que m'arriva un jour, de grand matin, le général Hitrovo avec la mine la plus bouleversée, m'apportant un gros paquet de la cour. Je crus qu'il avait ordre de me faire embarquer et noyer en chemin, tant sa mine était sinistre et tant j'ai l'habi-

tude de ces grandes catastrophes. Après avoir ouvert mes dépêches, n'y voyant rien de tragique, je voulus savoir d'où lui venait cette couleur mélodramatique et il me confia que, dans l'état affreux de ses affaires et au moment où il attendait des secours devenus indispensables, il recevait la nouvelle terrassante de la perte de sa place ; qu'à la vérité elle était supprimée, mais qu'on lui refusait tout secours et que la disgrâce lui paraissait complète, puisqu'on lui offrait une petite pension alimentaire pour rester en Toscane. Je fus accablé, car je l'aime réellement et il a toujours été excellent pour moi. Il fallait du sang-froid et de la prudence, car il y allait de l'honneur, voire de la liberté. Nous résolûmes le plus profond secret. On expédia sur l'heure le secrétaire à Rome pour engager M. Italinski, chargé pour l'avenir des affaires de Toscane, de ne pas publier ses lettres de créance avant qu'on ne le lui mandât d'ici. Je fis assembler les créanciers chez un avocat pour régler les comptes comme par mesure de probité. Il fut décidé que Mme Hitrovo partirait pour Pétersbourg pour chercher des remèdes à une ruine si totale, qu'on romprait le ménage, qu'on vendrait tout, qu'on se retirerait dans un petit appartement, qu'on sonderait les dispositions de la cour d'ici, qu'enfin, au moment de la déclaration fatale, le public n'aurait à parler que du malheur du ministre. Tout a réussi à merveille et lorsque avant-hier le grand mot a été lâché, la cour et le public se sont montrés au delà de ce que ce pauvre homme (1) en pouvait espérer. C'est un grand bonheur pour moi.

(1) M. Hitrovo mourut peu de temps après, en 1819.

. . . . . .

Je suis fort bien aujourd'hui et ma cure eût été plus prompte sans l'arrivée du comte Markov (1) qui vint de Naples comme pour m'épouser. Il est vieux, il est tombé, je lui rappelais de beaux jours. Il répétait à tout le monde en me montrant : « Vous voyez deux vieux soldats de l'immortelle Catherine. » Le matin il venait pour radoter, le soir pour jouer, et il était toujours deux ou trois heures du matin avant qu'on parvînt à le mettre à la porte. Enfin il est parti pour Paris, pour y aller faire le trousseau de sa fille assez agréable mais bien valétudinaire et pour faire plaisir à Mme Hus, sa vieille maîtresse. Bon voyage...

Mais je vous vois très impatiente de revenir au paquet que j'ai reçu de la cour. Tant pis pour vous, car c'était une longue histoire. Il faut savoir qu'après quelques semaines de séjour à Florence il me devint impossible de voir les deux petits-fils du grand Souvorov, abandonnés dans les rues et les écuries et manquant souvent de tout, par une mère absorbée dans la galanterie et prête encore dans ce moment à accoucher pour la troisième fois depuis la mort de son mari. Les enfants sont si heureusement nés, l'aîné (2) surtout, que cela criait vengeance et que les grands-pères Narichkine

(1) Le nom s'écrit aussi Morkov. Arcadi Ivanovitch, ambassadeur à Paris de 1801 à 1803, eut de sa liaison avec Mme Hus une fille, Barbe Arcadievna, mariée au prince Serge Iacovlevitch Galitzine. Légitimée par oukase d'Alexandre Ier, elle hérita du titre comtal et des biens de son père.

(2) Alexandre Arcadievitch Souvorov (1804-1882) était un des meilleurs Russes du siècle passé. Cet excellent homme a laissé dans les provinces baltiques le souvenir d'un administrateur juste et éclairé. Gouverneur-général de Saint-Pétersbourg (1861-1863), il s'y conduisit de manière à paraître tout l'opposé du féroce Mouraviev, dictateur de Vilna.

m'en devenaient odieux. Je pris enfin une résolution bien singulière, persuadé que je le serai toujours, qu'une action bonne en soi et le grand chemin ne peuvent manquer de réussir à ceux qui ne se laissent pas dérouter. J'écrivis donc pour demander à l'Empereur ces deux enfants avec une faible portion de la pension alimentaire qu'il accorda lorsque leur fol de père, après avoir dissipé les immenses biens du grand-père, eut le malheur de se noyer dans le Rymnik. Je n'en parlai qu'après le départ de ma lettre, de crainte d'être entravé dans ma marche et je fis bien, car le cri fut général. Les Narichkine, dont je remplissais le devoir le plus sacré, étaient furieux; le général Hitrovo, ancien favori, disait que l'Empereur ne pouvait souffrir de certains airs à la Sully que je prenais dans les grandes occasions. La princesse-mère me venait reprocher avec larmes l'inconséquence de ma conduite mais je ne répondais à rien. J'attendais que la volonté de Dieu se manifestât sur ces deux enfants.

Enfin arriva avec ce terrible courrier de Hitrovo un gros paquet pour moi. L'Empereur me fait remercier d'une sollicitude aussi honorable pour moi et pour les fils du héros de l'Italie. Le comte Capo d'Istria ne saurait assez remercier Son Excellence de se voir l'organe du pouvoir souverain dans une affaire où il est naturellement appelé (1). Le ministère a l'ordre de suivre mes dispositions quant à la finance qu'exigerait le déplacement et l'établissement des deux jeunes princes. Cela est-il joli, assez complet? J'ai écrit à Hofwyl et j'ai déjà trouvé un bon baron allemand pour con-

(1) Appendice, n° 3, p.

duire mes petits du mois de mai. Je les arrache à l'ignorance, à tous les dangers moraux et physiques; je serai payé de mon courage par leur bonheur. La mère m'amena ses fils et me les remit fondant en larmes, me chargeant de mettre son éternelle reconnaissance aux pieds de l'Empereur. L'aîné, qui a douze ans, fut charmant pour moi. Je le fais causer et promener, je l'ai mis un peu à l'allemand et j'attends la réponse de M. de Fellenberg (1). La très longue lettre de Capo est comique de la part de quelqu'un qui n'a pas su me venir voir la seule fois que j'étais à sa portée.

. . . . . .

On me mande de Russie que ma tante (2) vend 4,000 paysans pour payer les dettes de son fils (3).

Florence, 5 avril 1817.

Le général Hitrovo porte son malheur avec un grand courage. Il ne s'y attendait pas; il attendait des secours de son maître qui avait toujours été son ami. Comme il a toujours été simple et sans prétentions, le public l'aime; comme il s'est dérangé pour l'amuser, il lui accorde le plus grand intérêt. Il vend tout, il s'arrange avec ses créanciers, il a rompu sa maison et pris un petit appartement.

Florence, le 18 avril 1817.

J'ai été obligé de laisser reposer cette lettre bien longtemps. Les affaires de ce pauvre Hitrovo m'en donnent beaucoup. Tous ces Russes non seulement

(1) Pédagogue suisse qui dirigeait un établisssement d'éducation très renommé, à Hofwyl, dans le canton de Berne.

(2) Catherine Alexandrowna Golovkine, née Chouvalov, 1733-1821.

(3) Alexis, collectionneur d'objets d'art.

sont dérangés, mais ils n'ont pas les premières notions d'ordre et, quand la catastrophe arrive, ils n'ont ni comptes, ni quittances et, pour se tirer d'embarras, ils signent tout ce qu'on leur présente. Comme je m'intéresse beaucoup à celui-ci et que la manière dont on agit à son égard est vraiment affreuse et que surtout il y a opposé du courage et du sang-froid, je me suis chargé, non de le tirer du labyrinthe, mais d'y établir les fils nécessaires pour l'en faire sortir. Il est entre deux espèces de gens : les marchands qui l'ont trompé et les gens d'affaires qui voudraient profiter de la circonstance pour en faire autant. Sa femme est une folle que rien n'arrête dans son luxe et qui, ne sachant encore où elle prendra pour aller en Russie pour sauver son mari, ni de quoi lui et sa fille vivront pendant ce temps, a deux loges aux spectacles et dix bougies par soirée dans son boudoir, sans parler de tout le reste. Dès qu'elle sera partie, j'espère mettre les choses sur un pied convenable ; en attendant, je la pousse comme si je craignais qu'elle ne finît par nous donner la peste...

Florence, 21 avril 1817.

... J'ai reçu une preuve de souvenir qui m'a fait grand plaisir ; c'est de la part de ce bon roi de Naples qui n'avait jamais pris de part aux persécutions que me fit éprouver la feue reine et qui a chargé M. de Narichkine de m'assurer de ses bontés, après l'avoir beaucoup questionné à mon sujet. J'ai pensé que Georges [Golovkine] doit avoir une secrète joie des aventures de lord Amherst en Chine. Les articles à ce sujet sont

comme des mémoires justificatifs qu'il aurait le moyen et la permission de faire paraître (1).

Florence, 23 avril 1817.

... J'ai reçu de Pétersbourg une nouvelle bien singulière. Vous savez comme mon frère (2) avait dérangé ses affaires, comme il avait perdu sa faveur pour avoir pris un congé, comme il était dans ce terrible procès des eaux-de-vie qui coûte à tant de gens leur fortune. Le 7 mars, au soir, il était avec sa femme à déplorer la perte de ses terres qu'on vendait le lendemain à l'enchère, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme lui apporta de la part de l'Empereur la somme nécessaire pour les sauver. C'est un prêt, mais sans terme et intérêts. Voilà du miraculeux, de quelque manière qu'on considère cette aventure, et une faveur bien solide. Le grand chambellan Narichkine, qui est ici un professeur en matière de cour, m'a expliqué la chose.

Voilà les noces (3) qui s'approchent et pas un homme en état de conduire la cour; voilà mon frère, qu'on a cru piqué, avec raison, de n'avoir pas été grand maréchal à la mort de Tolstoï; voilà qu'on veut le mettre dans l'impossibilité de refuser des fonctions où il est parfait. Et puis à la noce on lui donnera comme récompense cette grande charge qui lui revient par ancienneté! Dieu bénisse le maître et les valets!

(1) Allusion à l'échec que subit en 1805 George Golovkine aux portes de la Chine.

(2) Pierre Gavrilovitch Golovkine (1768-1821), grand-veneur, avait épousé Sophie Alexandrovna Démidov.

(3) Les noces du grand-duc Nicolas, frère d'Alexandre Ier et de la princesse Charlotte de Prusse furent célébrées le 1/13 juillet 1817.

J'aime mieux ma place de directeur général des palais et jardins de M. d'Aruffens...

Florence, ce 12.

J'avais une fois pour amie une présidente à mortier du parlement de Bordeaux qui commençait toutes ses phrases par « je vous déclare », ce qui faisait toujours demander au feu duc de Laval où j'en étais des déclarations de ma présidente. Moi je vous déclare aujourd'hui, ma Belle, que je n'en puis plus de mal du pays...

. . . . . .

Je ne me déplais pas ici, bien au contraire. Les Cascines sont superbes, Mme d'Albany est toujours bonne, le public toujours indulgent, le souverain toujours gracieux, les Anglais toujours ridicules, mais cela n'est ni vous, ni votre pays et je ne puis plus supporter autre chose. J'ai encore sur les bras cet énorme ménage des Narichkine. Cela devrait être parti depuis huit jours, mais Kaffala, la seconde kalmouke de madame, a eu une indigestion et les quarante chevaux ont été décommandés et les mille paquets défaits, et je n'en vois plus la fin.

Ce que vous me dites au sujet des princes Souvorov est très juste, mais, si on faisait le bien autrement que par devoir, on n'en ferait jamais. Les jeunes gens portent un grand nom, ont les plus belles dispositions, n'ont en perspective d'autre fortune que celles qu'ils se feront, étaient comme abandonnés sur la grande route ; il fallait les en ôter, personne n'y songeait, il fallait les rappeler au souvenir de leur Empereur, personne ne l'osait ; il leur fallait un père, je me suis rencontré, j'en ai rempli le devoir ; chacun aurait

fait de même, je n'ai pas besoin de leur reconnaissance, toute l'affaire reste entre le Ciel et moi.

Mais j'ai fait bien pis que ce que vous me reprochez. J'ai encore ôté à la mère sa fille, je l'ai fait prendre à la grand'mère qui l'emmène en Russie. Je n'ai pu supporter l'idée que cette jeune personne de quatorze ans devinerait les couches prochaines de sa mère et, grâce à mon éloquence et à ma grosse tête, tout se passera sans témoins, sans scandale et, pourvu que la grande caravane décampe avant le 20 du mois, les parents eux-mêmes ne s'en douteront pas.

C'est à peu près l'époque où je ferai partir mes pupilles sous la direction d'un bon Hollandais qui passera en route pour leur père. Je ne veux pas exposer ces petits êtres aux scènes de respect que leur nom pourrait exciter dans quelque ville d'Italie et, sortis de mes mains les plus simples et les plus gentils du monde, je ne veux pas qu'ils arrivent orgueilleux et sots à Hofwyl. Je ne saurais vous dire assez — car je suis juste — à quel point je suis content de l'Empereur Alexandre dans cette affaire. Il m'a compris à merveille et cet hommage de la toute-puissance à la saine raison lui fait honneur. M. de Fellenberg (directeur de Hofwyl) de son côté a été parfait. Je ne lui avais pas caché le peu de fortune de ces enfants et le regret de ne pouvoir les faire participer à la partie brillante de son éducation. Il m'a répondu qu'ils jouiraient de tous les avantages et qu'il me laissait le maître absolu des conditions. J'ai donc décidé en vertu du double pouvoir qui m'était conféré et cette affaire a complètement réussi. Je serai bien vieux quand ces enfants pourront sentir la grandeur du bienfait, mais

je mourrai moins inutile et plus content que je ne le ferais, sans le hasard qui les a remis entre mes mains.

Ma correspondance avec Capo d'Istria est la plus drôle du monde. Il me comble par ordre et pour son compte en sus, et moi j'ai conservé mon ancienne manière. Dans ma lettre d'aujourd'hui je lui dis : « Vous aurez beau faire, vous ne me ferez jamais aimer ni les lumières ni les idées libérales; ces mots ne sont que des talismans avec lesquels on croit tout se permettre ; » et puis pour répondre à ses cajoleries : « Je suis fâché qu'à votre dernier passage en Suisse vous n'ayez pas songé à me voir, car vous ne l'avez pas voulu et moi je ne me jette à la tête de personne. Vous m'auriez bientôt toisé, vous auriez vu que je vaux beaucoup moins et beaucoup plus que ma réputation et vous auriez mieux compris la liberté que je mets dans notre commerce, dont je ne dois apparemment le pardon qu'à votre esprit. »

. . . . . .

Je suppose que vous avez déjà lu les manuscrits de Sainte-Hélène (1). Nous les avons eus ici de Londres par courrier. Rien n'est plus curieux, ni selon moi plus authentique. *Candide* n'est pas de Voltaire si ceci n'est pas de Buonaparte. Il faut ne l'avoir pas étudié, n'avoir jamais causé avec lui pour en douter. C'est son désordre, ce sont ses idées gigantesques, ses grands mots, ses aveux effrayants, c'est son audace et son indé-

(1) Golovkine a été trompé, comme tant d'autres, par le très habile pastiche du Genevois Lullin de Châteauvieux (1772-1842). Le *Manuscrit venu de Saint-Hélène d'une manière inconnue*, Genève, 1817, dont il est ici question, fut attribué entre autres à Benjamin Constant, puis à Mme de Staël. Le voile de l'anonyme ne fut soulevé que longtemps après la publication de cet écrit.

pendance habituelles, son habileté à ménager de certaines gens et de certaines opinions et ce petit ouvrage, qui ne semble que le fruit d'un loisir fâcheux, est plein d'intentions et de projets. Je suis ravi de l'avoir lu, parce qu'on est bien aise de voir un homme pareil se mettre à nu, et puis qu'il dit la même chose que moi quant à certains points qu'on me dispute; mais d'ailleurs je n'imagine pas à quel propos on a mis en lumière cette œuvre de ténèbres et ce qui a pu porter le ministère britannique à le permettre ou à l'ordonner. L'ouvrage est défendu en France, mais vous verrez que ce n'est pas là où il peut être le plus dangereux.

J'ai en ce moment une preuve parlante de ma mauvaise étoile ; c'est un certain vieux chevalier O'Hara (1), le plus ennuyeux des hommes, qui m'adresse (?) et qui a déjà fait deux fois mon supplice à Pétersbourg et à Tœplitz. Il est si long dans ses récits, que lorsqu'il entre, on peut renoncer à tous les projets qu'on a faits pour la journée. Il écarte tellement la dragée en parlant que M. de Narichkine prétend que le mécanisme de ces tonneaux dont on se sert pour arroser les rues a été pris de sa bouche, et il est tellement la terreur de tous ceux qui le connaissent, et leur barbarie à son égard est telle que je n'ai pas le courage de lui refuser ma patiente oreille. Mme d'Albany me dit : « Vous allez voir qu'il vous demandera de me l'amener. — Quelle

(1) Le chevalier O'Hara séjourna à Pétersbourg pendant les dernières années du dix-huitième siècle. Émigré et sans ressources, il fut employé par le comte de Choiseul-Gouffier dans l'administration de la bibliothèque impériale. La comtesse Golovine, dont il fut à Pétersbourg un des familiers, ne dit que du bien de lui dans ses *Mémoires*. Voir dans *Les Français en Russie*, par Léonce Pingaud, p. 311-313, certains détails curieux sur ce personnage, dont le nom s'écrit aussi d'Augard.

idée ! il est trop solennel, il voudra un ambassadeur. — C'est égal, c'est vous qu'il préfèrera. » Il n'y a pas manqué, mais elle payera cher son pressentiment. Il lui contera toute l'histoire de la maison de Stuart et celle des sacrifices de la maison O'Hara et il voudra la mettre en train de pleurer le prétendant et le cardinal d'York qu'il ne nomme jamais sans une révérence et de gros yeux. Peut-être que cela finira par m'amuser . .

. . . . . .

Florence, 31 mai 1817.

... Savez-vous que je n'ai plus de nouvelles de Paris que par vous ? J'ai si bien négligé une partie de mes amis et ceux que je ne négligerais pas sont si bien morts qu'on dirait à voir ma correspondance que je n'ai jamais approché de ce pays-là. Je n'y ai plus que des relations de haute police. On m'avertit des choses que l'on croit que je louerai, on en veut avoir mon avis comme de tout ce qu'entreprennent pour la sûreté du gouvernement les ministres du roi dans l'étranger. Par exemple on ne m'a pas refusé la jouissance de savoir qu'on raccrocherait le Savary (1) et qu'on le ferait coffrer à Trieste, ce qui est arrivé comme on me l'avait promis ; qu'on suivrait le Santini (2) et le prendrait à la gorge, etc., etc. De mon côté je travaille à faire envoyer

(1) A l'époque où Golovkine écrivit cette lettre, le duc de Rovigo venait de passer de Smyrne en Autriche. En s'évadant, le 8 avril 1816, de Malte, il ne lui restait d'autre alternative que de se réfugier sur le sol turc. L'Italie n'offrait point de sécurité, en France il avait été condamné à mort.

(2) L'ancien huissier de la chambre de l'Empereur, chassé par les Anglais de Sainte-Hélène. Sur les aventures subséquentes de Santini après son retour en Europe, voyez la postface du *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las Cases (Édition de Bruxelles, 1824).

en Amérique pieds, poings et gueule liés cette coquine de Regnaud (1).

Florence, 23 juin 1817.

... M. Capo d'Istria est dans un état de santé affreux et a sollicité sa retraite ou une permission de voyager. C'est le cas de dire : « Médecin, guéris-toi toi-même », car il a étudié la médecine pendant cinq ans à Padoue et à Pise et a été reçu docteur avec plusieurs personnes d'ici, où tout le monde le connaît parfaitement. Tous s'accordent à dire que c'est un homme d'esprit, de savoir, qui a bon cœur mais qui n'a jamais été gentilhomme, même dans son pays où on l'est fort aisément. Cela n'y fait rien s'il est utile et honnête homme, mais alors pourquoi prétendre à une chose qu'on n'a pas et aussi minime qu'un titre de comte? Mais il aura comme le reste des chrétiens son roman, dont il voudra embellir son histoire.

Florence, 28 juin 1817.

Il vient de m'arriver une chose si extraordinaire, que si, au lieu de la lire ici, vous la trouviez dans la Bible, vous n'auriez pas de doute sur le miracle. Mais il faut reprendre les choses de plus haut. Depuis deux ans je ne puis terminer aucune affaire en Russie et voici pourquoi. Lors de mon rappel de Naples ma disgrâce parut si foudroyante que M. Bergier, mon banquier, et M. Viazzoli, consul général d'Autriche, crurent devoir,

(1) Mme Regnaud de Saint-Jean d'Angély, née de Bonneuil. Son mari, le secrétaire d'État de la famille impériale, fut proscrit par ordonnance du 17 janvier 1816 et il devait bientôt après passer en Amérique. On trouvera dans les *Mémoires* du général Thiébault quelques pages qui justifient cette expression de coquine.

dans nos intérêts réciproques, mettre arrêt sur mes biens. Au bout d'un an de prison, ayant terminé avec eux, ils me livrèrent mainlevée dudit arrêt et moi je n'y songeai plus. Au bout de vingt ans, voulant dénaturer ma fortune, je me trouvai arrêté pour n'avoir point usé de cet acte vis-à-vis du gouvernement. Où le trouver? Était-il dans un de ces coffres qui a brûlé avec Moscou, ou dans une vieille malle à Berlin, que Mme de Bruges a mise je ne sais où? Cependant M. Bergier ne fit pas de difficulté pour le renouveler; mais M. Viazzoli avait fait banqueroute et avait disparu. Toutes les recherches étaient inutiles et je le crus si bien mort ou caché que je m'étais soumis à la cruelle nécessité de ne pouvoir jamais disposer de mes biens. Or, vous jugez quelle contradiction insupportable!

Je m'étais mis, il y a une demi-heure, à vous écrire lorsqu'on m'annonce le directeur général des domaines du royaume de Lombardie. Comme, à cause de M. de Metternich, toute la monarchie autrichienne me cajole, et j'ai déjà obtenu des grâces pour ce pays, je crus devoir le recevoir. On le fait entrer. Non, jamais, ma chère amie, vous n'avez éprouvé une pareille joie, ni si inattendue! C'était M. Viazzoli! Il fut si surpris de mon accueil qu'il en resta stupéfait. « Sachez, monsieur, qu'un ange à califourchon sur un nuage bleu et or me semblerait moins beau, moins aimable que vous », et de le baiser, et de lui faire croire que je deviens fol et de lui conter enfin pourquoi je l'aime tant. Il me portera demain un acte convenable et ma minorité en cheveux gris cessera enfin. Avouez que voilà une de ces grâces de la Providence qui sont au-dessus de toutes les espérances humaines. Et j'ai passé

à Milan où cet homme était, et je pouvais loger chez lui au château, et je pouvais sortir de cette angoisse de huit mois et je le croyais mort et demandais pour tout bienfait du Ciel qu'on retrouvât seulement ses livres pour y constater cette quittance que je ne savais où chercher. Je n'en suis pas remis et je ne sais où je prends la force de vous faire un pareil détail.

Florence, 18 juillet 1817.

... J'ai voulu récompenser Mlle Lounine (1) de la réputation d'éloquence qu'elle m'a faite. Malgré cent mille roubles de revenus à compter du jour de la noce, elle n'avait pu encore se marier. Demandée vingt-trois fois, jamais son père (un fol), sa mère (une bête) et elle n'avaient pu s'accorder et dernièrement encore on venait de rompre avec le prince Campassa, grand d'Espagne et bel homme. Je l'ai donc prise sous ma protection particulière. Ayant remarqué qu'elle aime un jeune homme (2) qui, n'ayant que sa figure, son nom et un grand talent de chant, n'osait pas se présenter, et hier Mme d'Albany ayant fait, à ma prière, la demande, tout a été fini. Ce matin je règle en qualité de procureur du futur les articles avec le père, et la noce se fera dans trois semaines, je crois, aux bains de Lucques.

Ce bonheur inespéré avait tellement enroué cette pauvre fille que je tremble d'apprendre qu'elle n'ait eu hier au soir moins de succès qu'à son ordinaire. « Ah! dans quel affreux guêpier m'avez-vous fourrée,

(1) Voir la lettre du 10 octobre 1816, p. 331.
(2) M. Ricci.

disait hier au soir Mme d'Albany, quelles bêtes que ces gens-là ! Comment y tenez-vous, vous qui n'êtes pas fort patient? La tête m'en tournait et je ne savais plus ce que je disais. » Je ne dis pas que la mienne n'en tournera pas ce matin, car ce père est à la fois prodigue et avare, indiscret et menteur, plat et contrariant ; mais j'ai fait provision de courage et ma position ne nuit pas à la négociation, car il ne faut pour mener M. le général Lounine que le mettre en contact avec la grandeur et le pouvoir. Il me disait hier : « Tenez, mon cher comte, faites que le prince dîne chez moi et j'en passerai partout où vous voudrez. » Qu'en dites-vous, ma cousine, cela n'est-il pas bien noble ?

Florence, 24 juillet 1817.

J'ai eu ce matin une joie extrême. Je vous ai conté le mariage que je faisais de Mlle Lounine avec M. Ricci. Le père de la future voulait un titre et le futur est d'une de ces vieilles maisons qui n'en ont jamais voulu. J'ai donc pris sur moi d'arranger la chose et je viens de recevoir la nouvelle que le grand-duc [de Toscane] a eu la bonté de le faire comte. Son Altesse Impériale et Royale y a mis une grâce, une promptitude qui m'a véritablement touché. Je profite du départ de M. de Metternich pour envoyer cette bonne nouvelle à Lucques, de manière que M. Lounine l'aura à son réveil demain...

Florence, le 26 juillet 1817.

... La princesse de Galles (1) est plus extravagante

(1) Caroline, épouse de George IV, née princesse de Brunswick (1768-1821).

que jamais ; elle ne laisse aucun repos au pape et au cardinal Consalvi pour qu'ils donnent à Bergami la croix de Malte. Dans un mémoire qu'elle a présenté à ce sujet, elle s'autorise de deux exemples singulièrement choisis : celui de Riccio, de Marie Stuart et celui du prince de la Paix. On ne pourrait rien trouver parmi les morts et les vivants de plus hors de propos que cela.

On m'a donné des détails sur ses amours avec Bergami qui sont très curieux. Elle avait demandé au général Pino un bon courrier. Il lui donna cet homme en lui disant qu'il était intelligent et courageux, mais qu'il se croyait obligé de l'avertir qu'il avait été deux fois repris de justice et que la seconde fois il l'avait sauvé avec peine de la corde. Cela ne fit pas de difficulté et quatre petits voyages successifs décidèrent de sa fortune. Au premier il fut courrier, au second il était sur le siège ; au troisième dans la voiture et à table ; au quatrième dans le lit publiquement. Il avait le goût de jouer la comédie ; on dressa un théâtre à la villa, on forma une troupe. Son Altesse Royale en fut ; on invita Milan et Côme à la représentation et là on vit ce qu'on n'avait jamais vu, c'est que chaque fois que paraissaient la princesse et Bergami, on les couvrait d'applaudissements et que tous les autres étaient sifflés à outrance. Cela fut si ridicule que, parmi les grands, personne ne crut pouvoir y retourner et que par la suite elle n'eut que des spectateurs pris dans la populace...

Bagni di Lucca, 6 août 1817.

... Voulez-vous que je vous conte une anecdote qui m'a singulièrement diverti ? Vous avez sans doute entendu parler du principe de l'électeur de Hesse (1), qui regarde les vingt-cinq ans de révolution comme non avenus. Il a repris tout ce qui lui appartenait en fait de droits et de choses, et veut fort bien que chacun en fasse autant. Il n'y a pas de colère dans son fait et il a tout le calme d'un parti irrévocablement pris, et du ton le plus gracieux il dit à un lieutenant-général qui n'est pas de sa création : « Bonjour, mon cher capitaine ! » Une des choses qui l'avait le plus peiné était l'abolition des queues dans le militaire et il avait ordonné que chacun en eût de trois pieds au bout de trois mois. Cela n'étant pas possible, on se servit de deux manières pour lui obéir ; les uns ajoutèrent une fausse queue à ce qui leur était poussé de cheveux, les autres l'avaient attachée au chapeau. Dernièrement, pendant un jour très chaud, tout le monde cherchant à se mettre au frais, un corps de garde avait quitté ses chapeaux. Tout à coup les soldats avisent l'électeur à pied ; chacun prend le premier venu, on se range, mais, par suite de trouble, l'homme de file qui avait une queue prit un chapeau auquel il y en avait une autre, de sorte qu'il en avait deux. L'électeur ne tarda point à s'en apercevoir ; il fait rentrer la garde, prend à part l'homme de file et tout avare qu'il est, tirant un louis de sa poche, il lui dit la larme à l'œil : « Je sais que de tout temps vous m'avez été attaché : je suis bien con-

(1) Guillaume Ier, 1803-1821.

tent de votre fidélité, mais tâchez cependant de ne pas outrepasser les ordonnances ! » Il semble que ce soit un conte fait à plaisir, mais je puis vous assurer que c'est tiré d'un rapport officiel et que rien n'est plus certain. Avouez que voilà une folie d'un genre nouveau et qui ne pouvait prendre qu'à un prince allemand ou à un adjudant de bataillon...

Bagni di Lucca, 9 août 1817

... Nous avons ici ce petit Bartholdi, consul général de Prusse près de toutes les cours d'Italie (1), ce qui le tient dans un mouvement perpétuel qu'il aime comme étant son élément. Il voit tout, sait tout, sert tout le monde et pour tout ; enfin, selon moi, il est insupportable, mais les gens en place le ménagent pour l'occasion. C'est un juif de Berlin qui, étant à Rome, se fit baptiser, mais qui par singularité se mit à la barbe du Sacré-Collège dans la religion reformée. On parlait de cette conversion devant beaucoup de monde. « Quelle conversion ? dit un vieux cardinal. Le sieur Bartholdi n'a fait que changer de chambre dans la maison du diable. » Vous serez, j'espère, fort scandalisée d'un tel propos, ma chère cousine, mais ensuite vous en rirez un peu, car, dans la bouche d'un prince de l'Église, le mot est fort joli.

Florence, 2 septembre 1817.

... J'ignore ce que va faire mon frère. On l'a passé pour la place de grand maréchal, au sincère scandale

(1) Jacob Salomon Bartholdi fut connu à Rome comme le Mécène des artistes. Le célèbre compositeur Félix Mendelsohn-Bartholdi était son neveu.

de toutes les Russies. Vos nouvelles sur le mariage Lounine sont de toute fausseté. Monsieur Ricci est déjà de ma façon comte et chambellan de l'Empereur d'Autriche et sans débourser. Je l'attends aujourd'hui de Rome avec les dispenses. Le général Hitrovo me comptait ce matin tout ce que j'ai fait pour les Russes pendant mon séjour ici et j'en fus surpris moi-même.

LES FÊTES DE LIVOURNE (1)

... Le lendemain était la dernière journée qu'on devait passer à Livourne, et nous réglâmes qu'après l'avoir passée chez Mme d'Albany, je rejoindrais le soir M. de Metternich chez la comtesse Apponyi. Tout le monde était ravi d'entrevoir le moment du repos et le grand-duc n'avait pu s'empêcher de dire devant les archiduchesses en se frottant les mains : « Enfin tout sera dit et fait demain et l'on ne se reverra pas de sitôt. »

J'appris, en arrivant chez Mme Apponyi, qu'à la vérité Son Altesse Impériale partait le lendemain, mais que les autres cours resteraient encore un jour et que, par conséquent, je passerais vingt-quatre heures de plus au bord de la Méditerranée. Nous causions paisiblement en tête à tête lorsqu'on annonça un homme qui avait à me parler de la part de Mme la princesse du Brésil. « Bon ! une plaisanterie de notre cher

(1) Avant de quitter Florence, le comte Fédor, sur l'invitation du prince de Metternich, se rendit à Livourne pour y assister aux fêtes données à l'occasion du mariage de don Pedro, prince héréditaire du Brésil, avec Léopoldine, archiduchesse d'Autriche (1817).

prince. Permettez-vous, madame, qu'on fasse entrer ce monsieur? » Et voilà un personnage en noir, l'épée au côté, ayant l'air d'un huissier de la chambre : « Son Altesse Impériale et Royale, ne voulant pas quitter l'Europe sans faire la connaissance de quelqu'un d'aussi célèbre par son amabilité que monsieur le comte, l'attendra demain, sur les dix heures, à bord du *Juan VI*. Le marquis de Marialva aura l'honneur de l'y conduire. — Mais savez-vous, monsieur, à qui vous parlez? — A monsieur le comte Golovkine, ancien ambassadeur de Russie à Naples. — Eh bien, monsieur, mettez-moi aux pieds de Son Altesse Impériale et Royale, en attendant que j'aie l'honneur de m'y trouver demain à dix heures, » et de rire de plus belle. Mme Apponyi cependant ne riait pas. M. de Metternich lui semblait trop mesuré, trop diplomate, pour mêler à des plaisanteries de société le nom d'une archiduchesse. Son mari survint, nous le prîmes pour juge et il fut de son avis.

Nous en étions encore à ce propos lorsqu'on vint m'annoncer un valet de chambre de l'archiduchesse Marie-Louise (1) : « Sa Majesté Impériale ayant appris que monsieur le comte doit se rendre demain à bord de l'escadre portugaise, et voulant partager avec la princesse du Brésil le plaisir de faire sa connaissance, se charge de l'y conduire et attendra Votre Excellence dans ses appartements à neuf heures précises. — Mais savez-vous, monsieur, à qui vous parlez ? » Même réponse que l'homme noir. Cela devenait tragique. Je fis une grande révérence bien gauche en disant que

(1) Ci-devant Impératrice Marie-Louise.

j'obéirais, et fus me jeter dans un fauteuil. « Hé bien, » dit Mme Apponyi d'un ton moqueur. « Hé bien, » dit M. Apponyi d'un air curieux, car il avait beaucoup de peine à s'accoutumer à me voir sur son terrain (sur un terrain où il croyait m'avoir fait assez d'honneur que de me remarquer), si fort au-dessus de lui et de tout le monde. Je ne répondais mot, j'étais abîmé dans la pensée d'une contrariété aussi complète et je me flattais encore d'y échapper, quand M. de Metternich arriva.

Heureusement il arriva sans suite, car la scène fut très vive. Je me plaignis d'abus de position et de circonstances ; je plaidai fort haut pour ma liberté, que je n'avais accordé à personne, voire à mon propre souverain, d'entraver à volonté ; je rappelai que je n'avais avec moi d'autres vêtements que ceux qu'il me voyait. « Mmes les archiduchesses savent tout cela, mais elles veulent vous voir, vous connaitre, causer avec vous. — Je ne suis pas de ces gens, monsieur, qu'on puisse se permettre de donner en spectacle. Si je suis aimable, c'est pour mes amis et non pour des princesses, que je respecte fort sans doute, mais qui ne songeraient pas à moi, si elles savaient que faire de leur temps. — Vous direz ce qui vous plaira, mais j'ai cru pouvoir répondre de mon ami et vous n'imaginez pas, sans doute, de me donner un démenti qu'on ne souffrirait pas de son propre frère, » et de là il passa de concert avec M. Apponyi, qui jouait l'indignation, à me vanter la grandeur et la distinction et tout ce qu'il y avait de flatteur dans cette distinction unique et qui ne s'adressait qu'à ma personne. Ils cherchaient à me faire voir des grâces inestimables dans ce qui me met-

tait en fureur. Je pris mon chapeau et je m'en fus.

Mais, comme on dit fort bien, la nuit porte conseil. L'insomnie, qui fut complète, me donna le temps de calculer que je verrais des choses fort intéressantes et les verrais comme personne; que s'il y avait des inconvenances dans l'aventure, elles retomberaient sur M. de Metternich ou sur Mmes les archiduchesses, que le plus sage et le plus gai était de se laisser faire. Je recommandai la propreté de mon pauvre costume (1) à mon valet de chambre, qui crut que je devenais fol, et à neuf heures, me trouvant au palais de Sa Majesté Impériale, je me fis annoncer au comte de Neipperg, son grand-maître. Elle ne tarda point à se montrer, accompagnée du prince de Metternich, me dit quelques mots flatteurs et nous gagnâmes le port à travers une foule immense de peuple. Une grande péotte, blanc et bronze, surmontée d'une tente de damas cramoisi garni d'or, avec le grand étendard de Toscane et des matelots vêtus d'écarlate et d'or, nous attendait. Sa Majesté Impériale y entra avec la comtesse Capriani, sa dame d'honneur, le comte de Neipperg, le prince de Metternich et moi.

A la sortie du port, nous trouvâmes la mer très grosse. Sa Majesté pâlit, ce qui me donna la permission de laisser voir que je n'étais pas à mon aise. La mort qui m'a toujours paru la plus redoutable est de se noyer, et un roulis comme celui que nous éprouvions m'a toujours été insupportable. Dans un moment où le vent se renforçait, elle me dit : « Tâchez de vous distraire, surtout ne regardez pas la mer. Tenez, faites

(1) Frac et chapeau gris, gilet blanc et léger pantalon de nankin.

comme moi, admirez les bottes si bien cirées du prince. »

— Madame, je n'ai d'yeux que pour un seul objet et ne sais trop sur quel élément je me trouve. S'il y avait le moindre danger, ce ne serait pas à propos de bottes que je chercherais à me distraire ». Cela ne fut pas trop mal reçu. Elle avait été en France et savait parfaitement qu'une teinte de galanterie ne nuit point au respect.

Cependant nous avions trois milles à faire avant de gagner l'escadre; le vent, outre qu'il était très fort, était contraire, de sorte que la traversée fut longue et sévère. L'arrivée au *Juan VI* me parut vraiment terrible. Tantôt la péotte était en l'air et le vaisseau semblait s'abîmer; tantôt l'abîme s'ouvrait pour elle et le vaisseau allait s'y enfoncer avec elle. Voulait-on se jeter sur l'escalier, on était retenu par les matelots; voulait-on, le moment d'après, en attendre un plus favorable, on vous poussait hors de la péotte, en un mot, je ne puis me représenter ni me rappeler toutes les entrées et sorties d'un navire à l'autre, auxquelles je fus exposé ce jour-là. Mme la princesse du Brésil, entourée de sa cour, reçut l'Impératrice au haut de l'escalier. Je vis distinctement que cette cour était puissamment distraite des hommages qu'elle se disposait à rendre, par une figure comme la mienne. Les Espagnols et les Portugais n'ont point encore appris à souffrir qu'on manque de respect à leurs princes. M. de Metternich, que sa position avait accoutumé à ne douter de rien, me prit par la main et me présenta à la princesse devant le front de ses gardes, qui battaient aux champs et faisaient avec la musique, placée

à la poupe, un vacarme horrible. Il amenait le sauvage; c'était une sorte de triomphe; mais le grand maître de Portugal, qui savait son métier dit, fort haut : « Je suppose que M. le prince de Metternich me fera l'honneur de me dire quel est l'étranger qu'il présente à Son Altesse Impériale et Royale. » L'autre, sans se déconcerter reprit du même ton : « C'est un grand de Russie, mon compagnon de voyage, mon hôte, mon ami, que j'ai désiré que Son Altesse Impériale et Royale connût avant que de quitter l'Europe. » Les princesses passèrent plus loin et alors il me présenta à lui avec deux mots d'excuse en forme d'explication.

Le grand maître était le comte de Castel-Melhor, petit-fils de celui qui abusa si fort en qualité de favori de la folie du roi Alphonse, fort grand seigneur, qu'un décret de Rio-Janeiro était venu surprendre dans ses terres pour conduire l'archiduchesse au Brésil, et qui avait été obligé de s'embarquer aussitôt avec sa femme, créée dame d'honneur de la princesse, assez jolie, mais toujours les larmes aux yeux, cinq petits enfants toujours malades et quarante domestiques. Le marquis de Penafiel, grand écuyer, homme d'assez grande taille et de bonne mine, chose assez rare parmi les grands seigneurs de son pays, eut ordre de me montrer l'appartement de la princesse, où proprement aucun étranger ne peut être admis; mais la mer offre bien des latitudes et ma nullité avait bien des privilèges. Je n'ai jamais rien vu de plus élégant. Au lieu de porte on trouvait à l'entrée une épaisse portière en velours cramoisi, avec les armes de Portugal brodées en or relevé en bosse. Le salon était en mousseline des Indes brodée en or sur un fond bleu céleste et entouré de

divans. A droite un clavecin au-dessus duquel était suspendu le portrait du prince du Brésil de grandeur naturelle et le montrant comme un très bel homme, très mal peint; à gauche une bibliothèque de choix que M. de Marialva avait fait venir de Paris. De ce même côté on entrait dans la chambre à coucher tapissée en mousseline, brodée en argent sur un fond rose. Le lit dégagé de tout côté semblait un grand berceau en or, qui dans le calme reposait sur des pieds de bronze et dans la tempête était suspendu à des câbles d'or. Les plus belles dentelles du monde le couvraient. Une toilette en or du plus beau travail ornait le fond de cette pièce. Celle qui était de l'autre côté du salon servait de garde-robe et l'on se contenta de me l'indiquer. En avant du salon était la salle à manger éclairée par le haut et fort agréablement peinte en arabesques.

Quand j'eus tout vu, tout admiré, M. le grand écuyer me conduisit à Son Altesse Impériale et Royale pour la remercier de la faveur particulière qu'elle venait de m'accorder. Elle était sur le tillac, assise avec l'Impératrice sur une estrade élevée autour de laquelle la cour était rangée. C'est là qu'il fallut monter à la vue de tous. Comme le roulis du vaisseau était considérable, l'incertitude de la démarche ajoutait à l'effet du costume et je profitai de l'étonnement général pour dire à la princesse, dès que je me vis à la dernière marche, « qu'une chose m'était venue à la pensée, qui, jointe aux ordres que j'avais reçus de sa part, me rassurait sur l'inconvenance d'être en sa présence avec mon habit et mon chapeau gris. « Et laquelle? — C'est que les Portugais me croiront des-

tiné à partir avec eux et à porter au Brésil un de vos bienfaits, l'introduction des moulins à vent. » Cela parut à la fois très gai et très respectueux et l'amiral en fit un éclat de rire, qui rasséréna tous les fronts de sa nation. Les princesses, qui ne demandaient qu'à causer, se trouvaient à leur aise, et comme je vis que cela pourrait être long et qu'on ne pouvait me faire asseoir, je demandai la permission de m'appuyer contre le mât près duquel l'estrade était bâtie. Je suis sûr que de loin j'avais l'air de Joseph expliquant les songes.

C'est l'occasion de dire deux mots de celui des archiduchesses. L'Impératrice Marie-Louise était assez grande, bien faite, blonde, moins blanche, moins colorée qu'à son arrivée en France, mise élégamment, ayant de la facilité et de la grâce et offrant plutôt l'image d'une jolie femme que celle d'une grande souveraine. Madame sa sœur (1), beaucoup plus petite, plus grasse, ayant le col un peu court, très blonde, mais avec un teint parfait, parlant avec réflexion, se remuant avec dignité, remplissait davantage l'idée qu'on se fait d'une personne destinée au trône. Mais comment peindre l'excès d'étiquette auquel son mariage l'assujétissait, elle qui, chez l'Empereur son père, était accoutumée à des manières patriarcales et bourgeoises ! Elle ne pouvait dîner qu'avec ses égaux et n'était servie qu'à genoux.

Ce jour-là l'Impératrice dîna à bord. Le confesseur et le médecin étaient vis-à-vis des princesses et derrière leurs fauteuils étaient rangées les personnes qui avaient les entrées. A quelque distance était le comte de

(1) Voir sur l'archiduchesse Léopoldine les *Souvenirs de la baronne du Montet* (Paris, Plon), article : Impératrice du Brésil, p. 172-175.

Castel-Melhor, ayant devant lui une petite table sur laquelle on déposait les plats. Il les servait et puis les allait présenter à genoux. Il était survenu la veille une difficulté. Le comte de Neipperg s'était refusé à la génuflexion, comme contraire au cérémonial autrichien et parmesan et le grand maître du Portugal avait remis à un valet de chambre l'assiette destinée à l'Impératrice, ce qui devenait parfaitement inconvenable. M. de Metternich conseilla de s'en remettre à ma décision comme prépondérante en pareille matière. Je pris donc les ordres de l'Impératrice et condamnai M. de Neipperg par la raison qu'il est de l'essence de toute grande charge d'empêcher toute déchéance quelconque du prince qu'elle est destinée à servir, et comme il s'obstinait dans son refus, je réglai que le comte de Castel-Melhor ne servirait que sa princesse et à la manière de son pays, mais que celle-ci passerait toujours à l'Impératrice, comme à une tête couronnée, la première assiette qu'on lui servirait et ne garderait pour elle que la seconde. On admira fort ce biais, mais le grand maître de Portugal se piqua tout à coup d'honneur et déclara qu'il servirait lui même Sa Majesté comme Son Altesse Impériale, ce qui me parut une leçon forte, mais de bon goût pour le grand maître de Parme.

Mme la princesse du Brésil me conta, au sortir de table, des choses fort curieuses à ce sujet. Dans l'après-dîner de la veille elle avait eu une soif ardente. La crédence avec l'eau était dans son salon, mais elle ne pouvait y toucher et hors le grand maître personne n'avait droit de la lui présenter. Or, ce grand maître, fort incommodé, dormait, et la princesse ne voulait

pas qu'on troublât son sommeil, ce qui l'obligea à être trois mortelles heures sans boire. Le même jour, ayant cru faire merveille, elle s'était mise à causer avec les dames du palais qu'on avait envoyées à sa rencontre ; mais le grand maître s'approcha pour lui dire : « Votre Altesse Impériale et Royale ne parlera qu'une fois par jour à Mme de Castel-Melhor, qui est la dame d'honneur, et ne parlera jamais aux autres qu'en audience ou pour affaire. » Cela motiva une explication et il se trouva que pour jouir pendant ce long voyage de la société des comtesses de Khuenburg, de Lodron et de Sarentheim, qui par attachement accompagnaient Son Altesse Impériale et Royale jusqu'au Brésil, il fallait leur donner les entrées de caméristes ou femmes de chambre. Je me croyais au temps de Ferdinand et d'Isabelle. Quelle différence entre les honneurs réglés par le roi et les faveurs qu'une princesse ne peut accorder qu'à des sous-ordres, et qui fait qu'elle ne peut rien changer aux uns, et que pour accorder les autres à des femmes du premier rang, elle les doit faire arriver par la garde-robe! Cela choque le bon sens, et sans doute il est dans l'art de régner d'en faire usage.

Cette grandeur si incommode avait cependant son beau côté. Le lendemain de l'embarquement, le grand maître fit demander une audience particulière et, mettant un genou en terre, il remit à la princesse une clef, en lui disant : « Le roi, mon maître, m'a ordonné de déposer cette clef entre les mains de Votre Altesse Impériale et Royale. S'il se trouvait un objet qui lui fût agréable et qui eût échappé à la prévoyance de ses fidèles sujets, elle trouverait dans le coffre qui

est sous sa toilette de quoi se satisfaire. » Un petit bordereau joint à la clef et qu'elle montra à M. de Metternich lui apprit que ce coffre renfermait deux cent mille louis en or, ou près de cinq millions de francs. Je me rappelai d'avoir vu le coffre. Il était tout revêtu de lames en acier bleu.

L'Impératrice qui, je crois, pour donner une marque de bonté à mon illustre ami cherchait toujours à me faire parler, me dit tout à coup en présence de la princesse et de sa cour : « Auriez-vous le courage de suivre ma sœur en Amérique? — Ah! madame... — Répondez clairement. — Je ne me permettrais jamais de l'aimer assez pour cela. »

Cependant, les princesses étant rentrées dans l'intérieur avec M. de Metternich qui allait prendre congé, je profitai du moment pour voir le vaisseau et le comparer avec ceux des autres nations; mais c'était là où m'attendait la plus grande surprise. Les troubles du Brésil ayant obligé d'y envoyer avec des troupes les bâtiments de transport destinés au voyage de la princesse, il avait fallu rassembler sur le *Juan VI* et le *Saint-Sébastien*, portant l'ambassadeur d'Autriche, comte Eltz et sa suite, tout ce qui serait nécessaire à un si grand voyage. Le premier de ces vaisseaux, et le plus grand, avait été partagé en tiers. Celui de la poupe avait été orné de manière à tromper les sens de l'auguste passagère. On y voyait les fleurs les plus belles, mille oiseaux chantants étaient cachés dans la verdure; les parfums des deux mondes y brûlaient à l'envi; mais les deux autres tiers offraient la vive image de l'arche de Noé, et la plus grande malpropreté y rivalisait avec les odeurs les plus infectes. On entendait le

mugissement des bœufs, le grognement des cochons, le bêlement des moutons, et huit mille poulets et quatre mille pigeons s'y plaignaient à la fois de la perte de leur liberté. Je n'ai de ma vie rien vu, rien entendu, ni rien senti de pareil, et si d'une part la poupe du *Juan VI* est restée dans ma mémoire comme un rêve magnifique et flatteur, la proue s'y était imprimée comme le plus affreux cloaque.

Enfin, à deux heures, nous quittâmes le temple et l'étable.

ANECDOTES

L'Impératrice Marie-Thérèse, fort sévère pour elle-même, ne l'était pas moins pour les archiduchesses ses filles. Elle fut très choquée que le prince Louis de Wurtemberg, fort beau, fort aimable, mais cadet de sa maison et d'une maison qu'elle regardait comme peu considérable, eût osé lever les yeux sur la princesse Christine, depuis duchesse de Saxe-Teschen. Ayant appris qu'au spectacle il s'était même permis de glisser un billet dans le sac à ouvrage de Son Altesse Royale, elle fit, dans son indignation, appeler le vieux comte d'Uhlfeld, son grand maître.

« Savez-vous ce qui s'est passé entre Christine et Louis de Wurtemberg ?

— Non, madame.

— Vous aurez de la peine à croire à un tel excès d'insolence.

— Est-ce que Son Altesse Royale serait ?...

— Quoi donc ?

— Enceinte ? »

Un soufflet lui coupa au même instant la parole, et cette souveraine toujours si modérée, si pleine de

dignité, le chassa de son appartement. C'est la reine de Naples, sa fille, qui me l'a conté.

Les premiers commis dans le ministère autrichien n'étaient pas toujours choisis parmi les plus érudits. Au commencement de 1800, le gouvernement de Trieste eut ordre d'expédier une corvette. Il fit son rapport en cour. Ce bâtiment était prêt à mettre à la voile, mais le *siroco* s'opposait au départ. Ordre itératif d'expédier ; second rapport : le *siroco* était d'une telle obstination qu'il n'y avait pas moyen d'obéir. Alors ordre de faire sans délai et dans les formes le procès au *siroco* comme rebelle à la patrie, et d'envoyer à la signature de Sa Majesté Impériale une sentence selon toute la rigueur des lois militaires.

Vers le même temps arriva à Trieste une défense d'exporter les grains, défense d'autant plus désastreuse qu'elle tombait sur le mois de novembre, époque ordinaire de l'exécution des marchés déjà conclus. La maison Haguenauer ayant envoyé des représentations à la fois fortes et touchantes sur le danger d'une pareille mesure, la chancellerie de Vienne, à la suite d'un refus longuement et sottement motivé, finit par cette phrase remarquable : « que d'ailleurs on ne gagnerait rien à faire lever la défense, puisque l'époque s'avançait où les glaces de la mer Adriatique s'opposeraient à toute espèce de navigation. » Je tiens cette anecdote, ainsi que l'autre, d'un homme digne de foi et employé à cette époque dans les bureaux de Trieste.

Quand le prince de Talleyrand revint de Pologne, où Buonaparte l'avait fait régner quelque temps, la duchesse de Luynes voulut avoir une idée du caractère des Polonais. « Ce sont des gens qui ont des lampions toujours prêts et qui sont tranquilles, pourvu qu'on leur permette d'en allumer tous les soirs, n'importe en l'honneur de qui. » Rien n'est plus profond que cet aperçu, en apparence si futile.

Ce fut Mme Potocka (1) à qui le maréchal de Brissac, si remarquable par ses vertus chevaleresques et ensuite par l'antiquité de son costume et l'originalité de ses phrases, dit en la reconduisant à sa voiture cette phrase connue : « Madame, vos beautés cléopatriques m'ont marc-antonifié. »

La comtesse Potocka, née comtesse de Mnizech (2), allait beaucoup chez le roi de Pologne, qui lui passait bien des choses en faveur de ses saillies. Un jour qu'il voulait lui dire quelque phrase très piquante et cepen-

(1) Née comtesse de Mnizech (1752-1798). Connue pour l'esprit qu'elle mettait dans la conversation, sans y apporter toujours la mesure convenable. (V. l'anecdote suivante.) Elle appartenait dans son pays au parti russe et jouissait par conséquent de la faveur de Catherine II. Parmi ses nombreux enfants, « fruits de la paresse et du procédé », comme elle s'exprima à ce sujet vis-à-vis de Golovkine, quelques-uns s'allièrent à des familles russes très en vue. Sa fille Victorine épousa le comte Octave de Choiseul-Gouffier, pair de France. Sa mort étant survenue en 1798, son mari, Félix-Stanislas Potocki (1752-1805) se consola en épousant la belle Fanariote. (Voir p. 220 l'article sur Mme de Witt.)

(2) Voir l'article précédent.

dant en adoucir la pointe, il commença malheureusement « Ma cousine... — Votre Majesté me fait trop d'honneur, il n'y a jamais eu d'alliance entre le roi David et la famille de Mnizech. » Pour entendre l'insolence de cette interruption, il faut savoir qu'on accusait généralement les Poniatowski d'être juifs d'origine. Une autre fois, dînant en carême chez ce pauvre prince avec le corps diplomatique, elle profita d'un profond silence pour dire de sa voix flûtée : « Je me crois à Rome le vendredi saint. — Pourquoi donc? dit le roi. — C'est que je crois voir les ambassadeurs des puissances à l'adoration du Saint-Sépulcre. »

La vieille comtesse de Panine, mère des premiers de ce nom dont on ait jamais parlé, du ministre gouverneur de Paul Ier et de son frère le général, disait qu'elle n'avait qu'une seule prière : « O Dieu! ôtez tout à tout le monde, et donnez-le à mes fils. »

A l'époque des succès d'un mélodrame intitulé *la Pie voleuse*, on parlait beaucoup de Mme de Staël et de ses allocutions véhémentes et répétées dans les salons. « C'est la pie conspiratrice, » dit le comte Rostoptchine, trop célèbre gouverneur de Moscou.

Newton avait ordre de Mead, son médecin et son ami, de faire tous les jours deux heures de promenade à cheval. Un matin qu'il passait devant un homme qui gardait des vaches, le berger lui conseilla de ne pas

faire sa course trop longue de peur d'être surpris par le mauvais temps. Il faisait très beau. Newton examina le ciel, le vit sans nuages, crut cet homme fou et continua sa route. Une demi-heure après, le temps se couvrit subitement et il se mit à pleuvoir à verse. Tout autre que Newton eût cherché un abri, mais lui se mit au galop pour retrouver le berger. Il était tapi sous un arbre et le philosophe le pria de lui dire à quel signe il avait deviné un si mauvais temps. « Hélas! sire, cela n'est pas bien habile. Toutes les fois que le temps doit passer subitement du beau au mauvais, mes vaches ne cessent de se frotter le c.. contre les arbres. » Newton, un peu capot, se retira chez lui et dit en rentrant à Mead : « Ne vaut-il pas bien la peine de s'occuper du ciel pendant cinquante ans pour trouver là les véritables baromètres ? »

Le marquis de Vérac étant arrivé trop tard à Pétersbourg pour avoir ses audiences avant une fête magnifique qui se donnait à Péterhof, eut la permission d'y assister incognito, et sa présentation à l'Impératrice fut fixée au lendemain ; mais quand il eut vu ces jardins, ces belles eaux, cette flotte illuminée, ce Macao de la souveraine où l'on ne jouait qu'aux diamants, l'air de grandeur et de puissance de l'enchanteresse, il ne put retrouver la parole. Il répétait pour la troisième fois : « Le roi mon maître m'a chargé... — Oui, de me dire qu'il a beaucoup d'amitié pour moi. Je vous dirai, monsieur, que je suis charmée que ce soit vous qu'il ait chargé de la commission », et tout fut dit.

Le comte de Vaudreuil, émigré et cassé, épousa en Angleterre sa nièce, fille du marquis de Vaudreuil. Elle était fort jolie et surtout très vive et M. le duc de Bourbon en était singulièrement occupé. Elle eut, comme la plupart des femmes qui se marient, un fils, et ce fils devint si joli que tout le monde en était émerveillé et que la mère en raffolait. Un jour qu'elle le tenait par la main, et qu'elle vit une dame qui semblait partager son admiration : « Avouez, lui dit-elle, qu'il est joli ! — Ah ! madame, ce sont les lis et les roses ! »

On vit au sacre d'Alexandre Ier des gens de tous les règnes, des complices de toutes les révolutions. La police française de Vienne se saisit d'une lettre de Mme de Noisseville, émigrée restée en Russie, au comte O'Donnell, chambellan de l'Empereur d'Autriche. On y trouva entre autres cette phrase bien hardie, mais bien digne de Tacite, que le cabinet des Tuileries se plut à faire courir « J'ai vu ce jeune prince marchant à la cathédrale, précédé des assassins de son aïeul, entouré de ceux de son père et, selon toute apparence, suivi des siens.

Le comte Esterhazy, envoyé par les princes français en Russie, n'y était qu'un courtisan avide. Il y avait fait arriver sa femme et ses enfants. L'aîné, Valentin (1),

(1) Valentin Esterhazy, 1787-1838. Son fils Valentin (né en 1814) fut ambassadeur au service d'Autriche vers le milieu du siècle dernier; son frère Vladislas hérita des terres de Volhynie que Catherine II avait données à son père et devint sujet russe.

était particulièrement dressé à mendier, et la faveur dont jouissait l'enfant de suivre l'Impératrice à la promenade favorisait singulièrement cette partie de l'éducation. Un jour qu'il se tenait fort près de Sa Majesté, il lâcha un gros p..; les courtisans de baisser les yeux, et l'Impératrice de dire froidement : « Voilà son premier impromptu. »

M. Iermolov (1) fut le seul favori de Catherine qui ne fut pas renvoyé pour inconduite, mais il était d'une bêtise tellement amère qu'il n'y avait pas moyen de le supporter dans une pareille place. Le comte Tchernichev, ministre de la marine et fort intrigant, qui s'était emparé de ce pauvre jeune homme, trouvait fort mauvais qu'on en parlât mal. Il eut à ce sujet une scène fort vive avec quelqu'un qui voulant le calmer lui dit : « Vous êtes juste, vous avouez pourtant que M. Iermolov n'a pas inventé la poudre. — Non, il ne l'a pas inventée, mais du moins n'en a-t-il pas fait perdre le secret. »

Mme de Staël, ne pouvant se faire à la défense de venir à Paris, qui lui semblait le seul théâtre digne

(1) Les courtisans visent d'ordinaire, dans leurs brocarts, les hommes plus dignes et plus sérieux qu'eux-mêmes. Parmi les favoris de Catherine, Iermolov fut le seul qui chercha réellement à s'instruire. Helbig, juge certainement sévère (*Russische Günstlinge*), ne tarit pas en éloges sur ses bonnes qualités et fait surtout ressortir le désir qu'il avait de cultiver son esprit. Dolgoroukov raconte qu'il se « fixa en Autriche et mourut en 1836, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans sa terre de Frohsdorf, illustrée depuis par le séjour du chef de la maison de Bourbon. »

d'elle, s'adressa à son ancien ami et co-révolutionnaire, Lucien Buonaparte, pour la faire lever. Cela n'était pas fort aisé, et il fut résolu entre eux qu'on se bornerait d'abord à obtenir de faire sa cour à Milan. La permission accordée, on arrangea que Lucien conduirait la dame au cercle, qu'ils se tiendraient ensemble et que Napoléon viendrait leur adresser la parole. Mme de Staël passa deux jours et deux nuits, c'est d'elle que je tiens ce détail, à préparer des réponses pour tous les cas possibles. Enfin l'heure du cercle est arrivée et la voilà placée de manière à attirer les regards du roi d'Italie. Malheureusement elle était, comme toujours, assez ridiculement ajustée et ce qu'il fallait cacher se trouvait encore plus en évidence qu'à l'ordinaire.

Napoléon paraît, l'aperçoit, s'avance lentement de son côté, la toise longuement de la manière la plus propre à l'embarrasser, et puis comme avisant tout à coup ses appas : « Vous avez sans doute nourri vous-même vos enfants? » — « Atterrée, me dit-elle, du mauvais goût d'une telle question et faite en face de l'Italie, je cherchais une réponse convenable, lorsqu'en s'éloignant, il dit fort haut à son frère : « Vous le voyez, elle ne veut pas même dire un oui ou un non. »

Ce fut là tout le fruit de ce voyage éclatant. Elle se trouva plus éloignée que jamais de Paris (1).

(1) Le comte Fédor, à qui Mme de Staël conta certainement cette entrevue lorsqu'ils se rencontrèrent à Vevey en 1806, en a placé par erreur le théâtre à Milan, où ni Mme de Staël ni Lucien Bonaparte n'approchèrent de Napoléon. En revanche, il a révélé la « question la plus commune du monde » que l'auteur de *Dix années d'exil* (V. l'édition nouvelle de M. Paul Gautier (p. 45-46) avoue, sans plus préciser, lui avoir été faite, lorsqu'en 1800, à Paris, chez le général Berthier, elle rencontra pour la dernière fois son implacable ennemi. (V. Léonce Pin-

La reine d'Angleterre, appréciant l'esprit et les réparties du marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples, causait souvent avec lui. S'informant un jour de son genre de vie, de ses plaisirs : « Sans doute, vous faites l'amour ? — Votre Majesté me pardonnera, je l'achète tout fait. »

Le dernier Électeur de Mayence qui y résida avait pour maîtresse une comtesse de Coudenhoven, née de Hatzfeld, avec laquelle il habitait un charmant pavillon à peu de distance de sa capitale et qu'on appelait la Favorite. Pendant le cours de l'émigration, Mme de Nadaillac, depuis la duchesse d'Escars, se fit présenter comme tant d'autres à l'Électeur. Ce prince, pour entrer en conversation, lui demanda si elle avait vu déjà la Favorite. « Hélas ! non, monseigneur, j'ai eu l'honneur de passer à sa porte et n'ai pas été reçue. » On se représente l'embarras de l'Électeur et de toute cette cour ecclésiastique.

Des femmes de l'ancienne cour me contaient la Révolution et à leur manière. M. de Talleyrand, impatienté, leur coupa enfin la parole. « Nous avons tous travaillé à la chute du trône, mais voici la différence entre nous : quand vous avez vu ses ruines, vous êtes allé vous cacher dessous, et moi j'ai pensé qu'il valait mieux se placer dessus. »

GAUD, « Mme de Staël et le duc de Rovigo », dans *la Revue de Paris* du 1er décembre 1903.)

Quand après le procès en divorce du roi et de la reine d'Angleterre (1) il fut question du sacre, l'archevêque de Canterbury se mit à étudier le rôle qu'il y devait jouer. Il fut bouleversé lorsqu'il arriva à une antienne qui, prise dans l'histoire de Moïse, commençait par ces mots : « Ses cornes l'élèveront jusqu'au soleil. » Il fut consulter le chancelier qui ne se trouva pas moins embarrassé et prit le parti d'aller demander les ordres du roi. George IV sourit, mais reprenant sa gravité dit : « On a tant changé de choses dans notre siècle, qu'il faudra encore changer celle-là », et l'archevêque-primat de remettre ses cornes en poche.

Il y avait à la cour de France un vieil officier des chasses, nommé Lansmatt, auquel la continuité du service et le temps avaient procuré de grandes privautés. Louis XV voulait savoir son âge et Lansmatt ne voulait pas le dire. Ennuyé de différentes tentatives inutiles, le roi, qui savait qu'il était du diocèse de Sens, ordonna à l'archevêque de faire revoir les registres de paroisse et de lui rendre compte de la chose. Quand la réponse arriva ce fut un grand triomphe et le roi ne manqua pas son affaire. « Il faut que vous ayez bien du temps de reste, lui dit le vieil homme, pour vous tant occuper de pareilles vétilles. »

M. Necker, ayant dûment établi la Révolution en France, vint se reposer en Suisse dans son château de

(1) Caroline de Brunswick (1768-1821).

Coppet. Il y trouva les principes qu'il avait si bien fécondés. Les paysans armés lui firent comme aux gentilshommes la visite domiciliaire. Ses titres, ses papiers furent brûlés dans sa cour. Le lendemain quelqu'un s'étant empressé de venir lui témoigner la part qu'il prenait à cet événement, lui demanda comment ces furieux l'avaient traité? « Le genre une fois admis, pas trop mal. »

On vit paraître sur la grande scène, vers 1818, des frères juifs nommés Rothschild, qui, grâce à leur argent, traitèrent avec les gouvernements. L'un fut fait baron par celui d'Autriche et l'autre marquis par Naples et le tout sans baptême Je ne sais trop lequel des deux s'établit à Paris, où il prit un grand hôtel et donna des fêtes. La vanité croissant avec l'empressement du public, il voulut avoir une femme de qualité pour en faire les honneurs et n'imagina rien de mieux que de s'adresser à la duchesse d'Escars, femme du premier maître d'hôtel du roi, demeurant aux Tuileries et en faisant les honneurs aux princes et aux ministres étrangers de la part de Sa Majesté. « Mais vous n'y pensez pas, mon cher M. Rothschild. Songez donc que je suis vieille et laide et que je déparerais vos brillants salons. — Oh! ne vous inquiétez pas de cela, il y en aura qui seront encore plus vieilles et plus laides que vous. »

Il existait à l'île Bourbon un gros négociant nommé Mervins, très brave homme, considérable par

sa fortune, mais dont l'esprit ne répondait pas à la position. Ayant vu sur des livres ces mots latins : *Ex libris*, etc., et demandé ce que cela signifiait, et ayant su que c'était un titre de possession, il fit mettre sur ses fusils et ses pistolets, *ex libris*, M. de Mervins. — M. de Malartic (1) étant arrivé à l'île Bourbon, ce pauvre homme fut chargé de le fêter et complimenter et comme il était fort timide, il fut réglé qu'une couronne descendrait sur la tête du commandant et qu'alors Mervins s'avancerait pour lui dire qu'il l'avait bien méritée. Le malheur voulut que la poulie se dérangeât, que la couronne tombât à terre et que la corde s'entortillât autour du cou de M. de Malartic : l'orateur, plus troublé que de coutume, ne manqua pourtant pas de s'avancer, de lui faire une belle révérence et de lui dire : « Monsieur, vous l'avez bien méritée. »

Quand Buonaparte eût imaginé de se faire Empereur, il lui fallut une cour. Il la créa. Cela était aisé; mais ce qui ne l'était pas, c'était de lui donner des usages, des manières. Il imagina d'envoyer demander des conseils à la princesse de Chimay, dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette, vivant à Paris dans une profonde retraite. Sa réponse à Duroc fut courte et noble : « Dites à votre maître que je ne me souviens plus que des bontés de la Reine. » De la dame d'honneur il fallut se rabattre sur la femme de chambre, Mme Campan.

(1) Anne-Joseph-Hippolyte, comte de Maurès de Malartic (1730-1800), dont toute la vie militaire s'écoula aux colonies et qui, après avoir combattu aux côtés de Montcalm au Canada, protégea avec succès l'île de France, pendant la Révolution, contre les attaques des Anglais.

Celle-ci, qui ne demandait pas mieux que de marquer pour elle-même et pour ses nièces (la maréchale Ney et Mme de Broc), mit à sa réponse beaucoup de mesure. « Ma place chez la Reine ne me mettait pas à portée de voir et de juger la cour; la seule chose qui m'a frappé, c'est que le maintien des femmes de qualité était calme. On ne parlait jamais haut et l'on faisait peu de gestes. » Cela fit un tel effet, qu'au sacre les soi-disant princesses et leurs dames n'eussent pas pour tout au monde séparé leurs coudes de leur taille et qu'elles remuaient à peine les lèvres lorsqu'elles avaient une réponse à faire.

L'abbesse de Quedlinbourg, Albertine de Suède, sœur des rois Gustave III et Charles XIII, usait d'une telle commodité dans ses amours qu'elle allait sans façon accoucher dans son abbaye. Les deux rois se voyant sans lignée et le duc d'Ostrogothie, le troisième frère, se montrant fort contraire à tout projet de mariage, ils résolurent de mettre à profit cette étrange fécondité. A la suite d'un conseil de famille, l'abbesse étant grosse, on arrangea des coussins sur le ventre de la duchesse de Sudermanie, à qui l'on promit monts et merveilles pour se laisser faire. La grossesse fut solennellement déclarée; à quatre mois et demi, les prières publiques commencèrent. Sous prétexte de réparations au château, l'abbesse fut logée au plus près de la duchesse, enfin le terme de l'une étant venu, on fit mettre l'autre au lit et l'antichambre se remplit des grands de Suède; mais le ciel confondit d'une cruelle manière ce mystère d'iniquité. L'abbesse accoucha d'un petit nègre, le plus

noir et le mieux conditionné qu'on pût mettre au monde. Gustave en manqua mourir de dépit et ne le pardonna jamais à sa sœur. La duchesse fut obligée de rester au lit et de garder la chambre et, à force de soins devenus insupportables à ceux qui s'en étaient chargés, la chose ne se sut pas. Cette anecdote mérite toute créance, car je l'ai entendu conter à différentes reprises par l'Impératrice Catherine II (1).

J'ai oublié le nom de celui qui a dit de M. de Talleyrand : « Il a vendu tous ceux qui l'avaient acheté. » J'en suis fâché, car ce mot est digne de Tacite.

Le général comte Fersen (2), celui qui prit Kosciuszko (3), à la fin d'une longue carrière militaire se vit chargé malgré lui de la direction du corps des cadets de terre. Il obéit et ne dit mot; mais peu de temps après on lui planta pour chef le grand-duc Constantin. Alors il se fâcha et demanda sa démission, donnant pour raison qu'il ne savait commander ni obéir à des enfants. Son grand âge le sauva des rigueurs de Paul Ier et il s'en fut mourir dans sa province. C'était un bon soldat, fort homme de qualité et qui, à un peu de crapule près, trouvait rarement son pareil.

(1) La même anecdote fut racontée au colonel Frédéric de Gagern pendant son séjour à la cour de Nicolas Ier en 1839. (V. son *Journal de voyage en Russie en* 1839, dans ses OEuvres posthumes.)

(2) Hans Heinrich Fersen (en russe, Ivan Efstafievitch).

(3) A la bataille de Macieiowice.

On vit longtemps à Pétersbourg deux barons d'Osten-Sacken, frères, l'un ministre de Saxe en Russie (1), l'autre (2) sous-gouverneur du grand-duc Alexandre, puis ministre de Russie en Danemark, puis sous-gouverneur du grand-duc Constantin, puis comte en récompense de cette belle éducation. Ils étaient l'un et l'autre d'une bêtise avérée; mais l'un était froid et silencieux, l'autre toujours debout, gesticulant, jasant, si bien que lord Malmesbury disait de celui-ci qu'il était la bêtise de son frère mise en action.

La première fois que je vis le cardinal de Busca, le chevalier d'Azara me dit : « Je vous présente l'éminentissime Busca, qui ne croit en Dieu que lorsqu'il a une indigestion. »

La princesse Dachkov (3) avait captivé jusqu'à un certain point les deux principaux personnages de la conspiration, le prince Orlov et le comte Panine, gouverneur du grand-duc, et de là se crut appelée seule à la confidence des affaires et à la disposition des grâces. Il est un mot charmant et peu connu, mot qui ne s'accorderait point avec la majesté de l'histoire, mais que je ne puis laisser perdre et que dit au prince Orlov Catherine, impatientée des sollicitations continuelles de sa dame d'honneur : « Prenez garde à cette femme; elle est insatiable, elle ne finira point de vous importuner. Un jour elle vous demandera ma couronne et

(1) Jean Gustave, né en 1725, lieutenant-général au service de la Saxe.
(2) Charles Magnus (en russe, Karl Ivanovitch), 1733-1808.
(3) Née Catherine Vorontsov, auteur des *Mémoires*.

vous pourrez la lui donner; elle demandera ma vie et peut-être consentirais-je au sacrifice; mais enfin n'ayant plus rien à désirer elle voudra mon p..... et ceci se trouvera au-dessus de votre pouvoir. »

Quand les enfants de la princesse Dachkov parurent suffisamment instruits et bien tournés, on entreprit la visite des principales capitales de l'Europe. On eut à Paris une première leçon, mais qui ne profita guère. La princesse se trouvant au Palais-Royal, où des historiens soudoyés la faisaient valoir, voulut paraître importunée de la curiosité des Parisiens. Distinguant dans la foule un grand chevalier de Saint-Louis qui la lorgnait : « Monsieur, lui dit-elle, m'avez-vous assez considérée? — Madame, je ne vous considère nullement, je vous regarde, » et les huées d'éclater et les badauds d'augmenter tellement, qu'il fallut le secours de la garde pour gagner le poste et le premier fiacre.

La princesse Dachkov, qui portait si continuellement le cordon de l'ordre (1), ne l'avait jamais reçu de Catherine II, mais se l'était approprié. Le jour de la révolution, l'Impératrice quittant dans Notre-Dame de Kazan ce cordon pour revêtir le collier de Saint-André, ne voyant autour d'elle aucune femme de qualité à qui elle pouvait le remettre, le donna à Mme Dachkov, qui ne perdit pas la tête et se le posa incontinent autour du col. « Qu'avais-je à faire dans un pareil moment? Bien

(1) De Sainte-Catherine.

autre chose que de disputer une aune de ruban. » Je tiens cette anecdote de l'Impératrice Catherine II.

La princesse de Nassau-Siegen (1) avait des reparties quelquefois assez plaisantes. Ayant rencontré Gustave III à Spa, ce monarque, qui savait que les dames ne pouvaient l'aimer (2), se mit à jouer vis-à-vis d'elle la passion la plus effrénée. Un jour qu'il se jeta à ses pieds, disant qu'il mourrait si elle ne se rendait pas : « Quoi, Sire, vous pouvez penser que je ne vous aime pas! Cependant vous en avez la preuve la plus convaincante. Je ne vous attraperai pas au point de me rendre! »

La bataille d'Iéna allait se donner; le canon commençait à se faire entendre. Il était question d'éloigner la reine de Prusse qui était venue jusque-là avec la comtesse de Voss, sa vieille grande maîtresse. Le général Kœkritz, aide de camp du roi, avait déjà perdu la tête et Mme de Voss, dont la responsabilité était fort grande, avait beau lui parler; il n'entendait plus rien et caracolait autour de la calèche sans répondre, sans savoir quel parti prendre. Impatientée de n'avoir aucune réponse aux questions qu'elle lui faisait et le croyant au moment d'aller joindre la ligne, elle lui cria : « La Reine vous ordonne, monsieur, de rester ici. De vieilles femmes comme vous et moi n'ont rien à faire là-bas. »

(1) Princesse Sanguszko, née Charlotte Gozdzka, épouse du fameux *condottiere* Charles-Othon de Nassau-Siegen, mort en 1809.

(2) Allusion à l'accusation portée contre lui par les contemporains et à l'opinion qui a attribué la paternité de son fils et successeur Gustave IV à l'officier Munck.

LES CORRESPONDANTS

DE GOLOVKINE

LES CORRESPONDANTS DE GOLOVKINE

I

MADAME DE STAËL

1

Coppet, le 15 septembre [1805].

J'ai une joie que vous ne méritez pas de vous sentir près de moi. Il faut que vous veniez tout de suite, car je ne reste plus ici qu'un mois, et je voudrais que vous me le donnassiez tout entier. J'aime l'Italie passionnément; je n'achète rien en France pour une raison très simple, c'est qu'on ne m'a pas encore payé un sol, quoiqu'on ait jugé convenable d'écrire le contraire dans les gazettes. Nous nous entendrons, je crois, mieux que jamais ; mais de Vevey ici c'est impossible de causer, venez donc ici pour un long séjour. Je crois que je passerai l'hiver à Genève ; c'est un profond ennui, mais il faut attendre et souffrir. Adieu, je finis comme j'ai commencé, venez vite.

2

22 octobre [1805].

C'est une vraie tristesse que votre absence, mon cher comte, non pas du tout pour le cœur, mais pour l'esprit. Il y a un mouvement, une vie dans les lieux où vous êtes, qui disparaît avec vous. Pourquoi ne revenez-

vous pas ici la semaine prochaine, c'est-à-dire lundi prochain? Monti, le fameux Monti, m'est arrivé de Milan. Vous serez bien aise d'entendre parler italien. Vous reverrez encore ici et Benjamin et Prosper. Avant de m'enfermer à Genève, j'aurais encore repris un peu de gaité en vous voyant. Que pensez-vous de cette idée? Mais il faudrait arriver ici (1) sans aucune faute. Une petite escapade vous rendra plus aimable même à leurs yeux. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et du monde. Il me semble que les armées se cernent l'une l'autre, mais je parie pour les Français.

Adieu, cher comte, je vous aime, comme vous méritez d'être aimé; c'est-à-dire que vous me plaisez beaucoup.

3

Coppet, ce 5 novembre [1805].

Voilà une lettre d'Elzéar pour vous, monsieur; je vais vendredi à Genève, ainsi je partirai sans vous avoir revu. Je suis un peu humiliée de me voir vaincue par Vevey. Je crois comme vous qu'on peut être sensible rarement et profondément, au reste on peut choisir; dans ce temps-ci les petits chats et les grands font également mal. On dit que le général Mack est porteur de propositions de paix; la paix, s'il la faisait, ressemblerait à la guerre. Ne savez-vous rien de la Prusse, c'est là la grande question. Je ne sais pas pourquoi vous ne viendriez pas consulter Bretigny à Genève. Je le dirai d'avance si vous le vouliez au préfet et cela serait mille fois sûr. Il y est venu des Suédois et des officiers autrichiens non prisonniers. Ben-

(1) Benjamin Constant et Prosper de Barante.

jamin vous remercie de ne l'avoir pas oublié. Il dit tous les jours, et il est bon juge, que vous êtes l'un des hommes les plus aimables qu'il ait jamais rencontrés.

4

Ce 18 février, Genève [1806].

Je suis vraiment étonnée de la facilité avec laquelle vous faites des vers français. J'ai essayé la traduction de cette même pièce et j'y ai trouvé des obstacles immenses. Il est vrai que je voulus essayer le littéral, mais ceci a autant de vérité et conserve un air étranger qui me paraît nécessaire pour donner une sensation nouvelle. Il est très vrai que vous deviez venir à Saint-Jean (1). Il n'y a pas de paix encore, mais il n'existe plus de guerre et Genève de loin conserve une apparence de Suisse. Entre Vevey et Genève je ne vois pas de différence. Vous ne rencontrerez ici qu'accueil et empressement par moi (2). J'ai joué Alzire hier avec un grand succès, et je vous jouerais Phèdre si vous vouliez venir avant le 15 de mars.

(1) Le nom de Saint-Jean est attaché à la partie riveraine du coteau qui domine Genève au nord-est, et où Buonaparte avait résolu d'établir des fortifications. La maison la plus apparente qu'on y trouve et à laquelle M. de Voltaire donna le nom des *Délices*, nom que rien ne justifie, a passé à la famille Tronchin. Une autre, plus rapprochée de Genève et qui appartient à la famille Constant, porte également le nom de Saint-Jean et jouit d'un autre genre de célébrité, celui de la belle vue qui y attire les étrangers. Une troisième encore, placée dans le fond au bord du Rhône, et qui ne manque pas d'agréments se nomme Saint-Jean *sous* Terre. (Note du comte Fédor dans les *Lettres diverses recueillies en Suisse*.)

(2) Les sympathies n'étaient pas réciproques. « La saltimbanque de Coppet» est une épithète qu'on retrouve fréquemment dans les lettres intimes du comte Fédor. Dans ses *Lettres diverses* imprimées, il la caractérise comme une femme dont la brillante réputation laissait en dehors de son domaine des mœurs anciennes et des principes sévères.

Mme de Fries (1) est, à ce que dit Benjamin, la véritable Andromaque conservée dans de l'eau-de-vie, elle a du talent, cependant... mais... le temps! le temps! Ce qu'il ôte et ce qu'il donne est une éternelle source de réflexion.

Venez ici avant un mois. Je jouerai Phèdre pour vous; vous répandrez pour moi de la joie sur les entretiens et vous me traduirez une autre ode de Müller, que j'aime de préférence : *Le Chant de Cassandre pendant les noces de Polyxène*. Je vais à Coppet le premier avril pour quinze jours et je pars après pour voir mon fils à quarante lieues de Paris. Songez donc que je ne vous verrai presque pas si vous ne venez pas ici. Vous êtes un Oreste venu de la Tauride. Mais savez-vous que pour jouer la tragédie il faut avoir souffert?

5

Ce 22 juillet, Coppet [1808].

Je comptais vous trouver ici, et je perdis par vous l'agrément de mon été. Point du tout! Je trouve que vous avez quitté la tente pour la ville de Paris, et que vous n'avez pas autant pensé à moi qu'à Mme Nathalie (2). Au reste je m'y attendais. Vous êtes indépendant de toutes vos affections, vous n'avez besoin de personne, enfin je n'en finirais pas si je disais tous vos défauts, et ces défauts je ne les sens que parce que je vous aime ou du moins parce que vous me plaisez, car vous dire *je vous aime*, c'est presque jurer, c'est trop

(1) Le comte de Fries était un banquier de Vienne. Il possédait une jolie maison, la Chablière, située à une demi-lieue de Lausanne près de la route d'Echallens.

(2) La comtesse Golovkine.

fort pour votre sublime légèreté. On dit que tout Paris vous trouve tellement aimable qu'on vous croit un Français d'il y a cent ans qui revient en Russe pour s'amuser. Vous vous imaginez que vous resterez en paix six ans à Paris, ne croyez pas cela, pourquoi seriez-vous plus heureux que nous tous? Cependant si vous voulez mériter le bonheur par une bonne œuvre, écrivez-moi par mon homme d'affaires, qui revient dans un mois, une longue, longue lettre qui me dise tout ce que vous pensez, tout ce que vous savez, enfin qui me tienne lieu six mois de Paris en un jour de vous. Si Vienne reste tranquille j'y retournerai cet hiver; je m'y suis trouvée mieux que dans tout autre exil. Les femmes y sont aimables, le pays tranquille et honnête, enfin cette ville est une bonne grosse personne, dont l'air un peu lourd endormait mes blessures. On vous aime beaucoup là, parce que c'est leur manière de louer. Si vous m'aviez écrit, cela m'aurait fait valoir. J'avais donné mille commissions pour vous à votre frère. S'en est-il acquitté au moins? De loin il vous ressemble un peu, votre frère, assez pour faire penser à vous. Mais il faut avouer que rien ne vous remplacerait, si l'on ne savait pas que l'on ne peut vous manquer sérieusement. Malgré vos gronderies, je demande des détails sur votre vie, sur vos occupations. Achevez-vous votre histoire? Si vous voyez Mme de Souza, dites-lui que j'ai lu *Eugène de Rothelin* avec un plaisir extrême. Combien cela est supérieur à Mme de Genlis! Adieu, mon cher comte, quand vous reverrai-je? Je n'ai pas besoin de vous dire que j'aurais bien envie d'aller vous chercher.

6

Lyon, le 11 juin [1809].

Je vous ai écrit une longue lettre il y a quelque temps, mais le voyageur qui l'apportait ne l'a pas remise et me l'a rendue. Je n'ai plus voulu la renvoyer quoiqu'il n'y eût pas de nouvelles ; il me semble que même les réflexions changent tous les mois et qu'on se trouve suranné d'une heure à l'autre. Ce qui dure cependant, c'est l'idée que j'ai que vous êtes l'un des hommes du monde le plus aimable et le plus spirituel, et que vous êtes venu apprendre à Paris comme on était aimable à Paris dans un temps quelconque, pas ancien, pas nouveau, enfin un temps idéal, car il faut bien se servir des expressions allemandes quand on écrit sur l'Allemagne. Je suis venue à Lyon pour voir Talma, c'est un plaisir d'exilée, mais il est impossible que les rois de la terre en aient un plus grand; car c'est la perfection de l'art dans la passion, de la passion dans l'art. La figure humaine ne peut pas aller plus loin que cela. L'expression, le geste, le regard, tout est en harmonie avec les mouvements de l'âme et les paroles sont bien peu de chose à côté de ces mystérieuses révélations. Vous ne voulez donc pas absolument revenir en Suisse cette année. J'ai dans l'esprit, et quand je dis dans l'esprit, c'est en me permettant bien de ne m'en pas servir, que je vous raccommoderai avec votre tante et je trouve mille avantages à ce qui m'amuserait tant, vous revoir. J'ai lu : *Alphonse de Lodève* (1), votre héritier présomptif, et j'y ai trouvé de la sensibilité et quelquefois de la grâce. Les femmes ont tant

(1) Roman écrit par Mme Fédor Golowkine.

souffert qu'elles s'entendent toujours à la douleur et la peignent avec vérité.

Adieu, je voudrais vous écrire d'un lieu où j'eusse quelque chose à vous apprendre, mais je souhaite seulement que vous sachiez que je vous regrette et qu'une lettre de vous est un jour de fête pour moi.

7

Chaumont-sur-Loire, ce 31 mai [1810].

Vous avez parfaitement raison dans tout ce que vous me dites. Mais quand je me serais rendue bien obscure et que j'aurais sacrifié le talent que Dieu et mon père m'ont donné, il se pourrait que je ne fusse pas pour cela plus tôt rappelée. Ainsi j'aime mieux me laisser aller à ma nature qui est, après la Providence, ce qui dispose de moi. Si vous n'étiez pas la prudence même, je vous dirais, venez me voir, mais je n'ose pas même vous écrire par la poste et c'est à Matthieu que je remets ce petit billet. Ce qu'il y a de certain au moins, c'est que parmi le chagrin que je ressens de mon exil, celui de ne pas causer avec vous est un des premiers. Moi qui compte le plaisir pour un bonheur, je vous regrette comme si je vous étais nécessaire et vous me plaisez tellement que je crois vous aimer beaucoup. Mille amitiés.

P. S. — Mais pourquoi donc ne viendrez-vous pas en Touraine, les trouvères sont de ce pays et tous les étrangers cultivés y voyagent.

8

Ce 10 décembre, Clichy [1814?]

On me dit que vous êtes en colère contre moi; c'est injuste. Je consens à ne pas vous voir avant le premier de janvier, quand tous mes amis me rendent ici des visites. Je me prive sans plainte de votre société qui me plait tant, et vous *m'abusez,* comme disent les Anglais. Est-ce parce que je me suis permise de rire de votre recommandation en faveur d'une demoiselle de moyenne vertu? Cela ne vous fait pas de tort, mais à moi cela m'en aurait fait et, jusqu'à ce que ma fille soit mariée, je ne puis admettre aucune société douteuse de près ni de loin. Il n'en est pas de même de vous, car malgré vos sermons vous n'êtes pas encore une mère de famille. Apprenez de ces sermons qu'il faut aimer ceux qui savent nous apprécier. Je ne sais si l'Évangile dit cela, mais c'est l'esprit qui y règne.

Adieu, adieu, jusqu'au premier de janvier, alors il faudra venir me voir tous les jours.

II

LE COMTE JOSEPH DE MAISTRE

1

Saint-Pétersbourg, 6/18 avril 1807.

Que vous êtes aimable, monsieur le comte, et que vous savez bien mettre une chose à sa place! Depuis le 22 octobre je n'ai pas une ligne de ma femme : jugez donc si votre lettre est arrivée à propos! Elle

n'avait cependant, je vous assure, nul besoin de ce passeport pour être la bienvenue, car j'attacherai toujours un très grand prix à toutes les marques de votre souvenir; mais, comme il y a dans la nature humaine une certaine force d'inertie qui fait qu'on n'écrit pas trop sans un motif particulier, c'est à moi, monsieur le comte, à vous remercier de celui que vous me fournissez d'une manière si aimable; je vous sais bon gré aussi des nouvelles que vous me donnez de notre excellente amie Mme Huber. Depuis quelques jours, j'avais pris des mesures pour lui faire savoir que je suis vivant, c'est-à-dire que je l'aime toujours beaucoup; mais cette *maladresse* que vous nommez si plaisamment pourrait fort bien me faire avoir une réponse l'an 1810. Je m'attends à recevoir un beau matin quinze ou vingt lettres à la fois : alors je prendrai congé de mes amis et je m'enfermerai pendant quelques jours pour lire et pour répondre. Je suis ravi en attendant que le paquet dont vous avez bien voulu vous charger soit parvenu au lieu sinon *où* au moins d'*où* il doit nécessairement arriver. Par une ligne de votre lettre il me semble que vous avez fait quelques tentatives pour faire arriver jusqu'à moi une lettre de Mme de M[aistre]; dans ce cas vous n'aurez pas réussi, mais ma reconnaissance est la même. D'ailleurs, monsieur le comte, vous me faites un plaisir infini en m'apprenant que les miennes (je veux dire mes lettres) sont parvenues. Je venais d'expédier la douzième sans aucun retour : avouez que je suis un mari désintéressé !

Je me suis mis à rire, monsieur le comte, lorsque j'ai lu dans votre lettre, *Si j'étais roi*, avec trente ans de

moins *seulement ;* je n'aurais pas manqué de vous répondre : *Je voudrais être juste*, mais mon âge et ma gravité m'interdisent cette citation. J'aime donc mieux vous dire en prose : hélas! monsieur le comte, vous feriez comme les autres. Je voudrais traiter avec vous le chapitre de l'histoire. Je crois qu'elle ne sert à rien du tout. Jamais elle n'a prévenu une balourdise ni un crime. Cette thèse nous servirait au moins à tuer fort joliment une soirée de Genève, — mais que nous sommes loin de Genève !

Vous faites à merveille, monsieur le comte, de vivre beaucoup avec les morts ; mais je suis amèrement fâché de la cause qui vous y condamne. La goutte et la gravelle ! Grand Dieu! Quels noms respectables, et combien je vous plains! La goutte n'est pas fort aimable ; mais enfin on la tolère. Elle donne du répit et ne vous *talonne* pas comme l'autre. C'est la réunion de ces deux dames qui est terrible. Au surplus, quoique je n'aie pas une foi bien robuste à la médecine, il me semble cependant que cette gravelle qui vous lutine n'est pas de celles qui se moquent de l'art, et que, si vous étiez bien sage, bien tranquille, bien soumis, vous pourriez vous tirer de vos *calculs*. Pour peu que vous profitiez dans la *soustraction*, de grâce, monsieur le comte, ne me laissez pas ignorer une nouvelle qui sera si agréable pour moi.

J'ai fait vos compliments à l'ambassadeur de Suède, à l'excellent duc et à M. de Torcy qui vous en rendent mille et mille. Quant à mon fils hélas ! il est bien loin de pouvoir vous remercier. Il est par delà le Niémen officier dans les chevaliers-gardes et peut-être sur un champ de bataille au moment où je vous écris : *Voilà*

ma gravelle, monsieur le comte ! Cependant tout s'est passé très en règle et de la pleine volonté de tous les intéressés. *Nientedimeno, voilà ma gravelle!* Adieu, monsieur le comte, mille et mille grâces pour vos délicates attentions. Comptez sur toute ma reconnaissance comme sur l'invariable attachement, etc.

2

Saint-Pétersbourg, 16/28 juillet 1807.

J'ai lu avec une extrême reconnaissance, monsieur le comte, votre longue et confortable lettre du 4/16 (?) de ce mois. Je vous remercie de tout ce qu'elle contient d'obligeant et de consolant, mais, pour commencer par ma situation personnelle, tout me dit qu'elle est sans remède. Lorsque les Français entrèrent en Savoie, en 1792, et que je passai les Alpes pour suivre la fortune du roi, je dis à la compagne fidèle de toutes mes vicissitudes bonnes ou mauvaises, à côté d'un cocher que je vois encore d'ici : *Ma chère amie, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable ; il décide de notre sort pour la vie.* Obligé depuis par une aventure romanesque de rentrer en Savoie, je vis la Révolution française de plus près et je l'abhorrai davantage. Je sortis de nouveau et ce fut pour toujours. De l'autre côté de la frontière, à Lausanne, sur le lac de Genève, je vis confisquer mes biens sans être tenté de rentrer. Dès lors l'espérance m'a souri quelquefois, mais ce n'était qu'un éclair dans la nuit, ma situation n'a fait qu'empirer ; je me suis vu successivement frapper en Savoie, en Suisse, en Piémont, à Venise et enfin en Russie. La journée de Friedland ne m'a plus rien

laissé ; patrie, biens, famille, Souverain même, si l'on en croyait les présages, tout est perdu.

Maintenant, monsieur le comte, que voulez-vous que je devienne ? La Fortune est femme, elle n'aime que les jeunes gens. Elle sait que j'ai cinquante-trois ans : quelle chance qu'elle veuille m'épouser ? elle n'est pas si bête. Au reste ne croyez pas que je sois couché à terre. Je puis vous dire à peu près comme notre vieux Malherbe :

Déjà plus d'une fois de cette même foudre,
Je me suis vu perclus.
Et toujours la raison m'a si bien fait résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Il ne m'en souvient plus est trop dire sans doute, mais il ne m'en souvient pas assez pour perdre courage. Il n'y a que deux maux bien réels dans ce monde, le remords et la maladie, le reste est idéal. Je me porte bien, je ne me repens de rien ; je puis donc me tenir debout ; s'il fallait recommencer, je ne changerais pas de conduite.

Ce qu'il y a de plus amer pour moi, c'est de me voir séparé d'une famille chérie sans aucun moyen imaginable de l'approcher de moi ou d'aller à elle. Dans cette situation cruelle, l'étude est pour moi ce que l'opium est pour les Orientaux : elle m'étourdit avec autant d'effet et moins de danger. Je serais plus courageux encore si j'avais pu recevoir des lettres de consolation de notre pauvre amie Mme Huber-Alléon ; mais elle s'en est allée. Tout me ramène à ce mélancolique sujet.

Par ce que vous me dites du *Genevois* et du *Ro-*

main, je soupçonne que vous n'êtes pas au fait des aventures de ce dernier. Étant il y a bien des années à Rome, il se prit d'inclination pour une belle personne de ce pays et, pour l'épouser, il se fit catholique. J'imagine l'effet de cette démarche à Genève ! Au reste les idées de Genève ne font rien à la chose. Si M. G... agit alors par conviction, je l'approuve et le respecte; s'il se laissa séduire par l'amour, sans nier le tort, j'incline à pardonner, s'il agit par légèreté et par indifférence, je le méprise profondément. Quoiqu'il en soit, monsieur le comte, après bien des années, il a fallu enfin amener la Romaine et avec elle un petit Romain qui promettait, à ce que m'a dit souvent la grand'maman, tout ce qu'on peut promettre. Elle se coiffa de cet enfant, comme vous l'imaginez bien, et s'en empara d'une manière exclusive. Cela seul suffisait pour choquer la mère, mais il y avait bien une autre source de *dissapori.* Mme Huber était protestante, et d'ailleurs elle avait appartenu à l'ancienne école de Voltaire, dont son mari, de charmante mémoire, était l'ami intime. D'un autre côté, elle avait des amis catholiques qui lui donnèrent souvent beaucoup à penser. Il était résulté du tout, à ce qu'il me semble, une assez grande indifférence sur la plus grande de toutes les questions, ou pour mieux dire *la seule*, car toute question qui est nulle à la mort de l'homme vaut *à peine la peine* d'être examinée. Jugez comment un tel précepteur plaisait à la mère romaine ! Il doit y avoir eu des scènes horribles; or rien, à mon avis, ne ressemble à feu monsieur Damiens au milieu des chevaux tirant en sens contraire, comme un pauvre homme placé entre sa mère et sa femme qui le tirent chacun de leur côté. Le

pauvre Jeannot ainsi partagé en deux s'est trouvé *tout entier* par la mort de sa mère; et peut-être qu'il a trop fait sentir le plaisir de la paix et de l'émancipation. Je vous dis tout ceci à sa décharge, sans prétendre l'excuser tout à fait, car je le crois véritablement un peu faible sur la morale.

Je reçois avec un extrême plaisir, monsieur le comte, l'aimable *substitution* que vous me proposez. Prenons date, je vous en prie, et que la chose soit invariable. Il me serait fort agréable de jaser avec vous sur toutes ces choses *qui sont arrivées depuis vingt-cinq ans*, mais ce serait, à ce qu'il me semble, une affaire de pure conversation où l'encre n'entre pour rien. Je ne sais malheureusement quand il nous arrivera de nous revoir; car nous paraissons fort immobiles chacun à notre place. En attendant, monsieur le comte, j'accepte avec la plus grande reconnaissance l'offre que vous me faites de faire parvenir ma lettre à ma femme. J'ai éprouvé que vos correspondances sont très bonnes, ainsi je vous prie de vouloir bien acheminer la lettre ci-jointe à Mme Valin, c'est le nom de ma femme, moi je m'appelle Mme de Villeneuve. Tous les inspecteurs possibles jusqu'à Turin ont eu tout le temps possible depuis six ans d'apprendre ces deux noms par cœur.

Je reçois avec une égale reconnaissance et sans aucune restriction le compliment que vous me faites sur la conservation de mon fils. Permis aux dames lacédémoniennes de regarder d'un œil sec les corps de leurs fils qu'on rapportait sur leurs boucliers. Pour moi je ne suis pas si sublime. Plutôt la mort sans doute et mille fois la mort, je ne dis pas que la plus petite lâcheté, mais que la plus petite grimace anti-militaire;

mais aussi plutôt la vie que la mort même la plus honorable. Ce n'est pas l'avis de mon fils, et c'est dans l'ordre, mais c'est le mien et c'est aussi dans l'ordre. Il a voulu faire cette campagne sans y être obligé ; pouvant m'y opposer, je ne l'ai pas fait ; mon héroïsme ne va pas plus loin, je suis content de mon fils et de moi. Il n'est pas arrivé du reste ; lorsqu'il s'avançait vers les canons français, je le voyais aller comme une flèche : aujourd'hui qu'il revient à moi c'est une tortue.

Je vous remercie de nouveau, monsieur le comte, des *Pacta conventa* que vous me proposez ; je les signe de tout mon cœur et comme tout *contrat social* acquiert la sainteté par l'ancienneté, j'aime à croire qu'il aura le temps de gagner avant ma mort cette mousse vénérable qui a tant de prix.

Tout à vous, monsieur le comte.

3

Saint-Pétersbourg, 1er novembre 1807.

Êtes-vous dans votre châtel, monsieur le comte? je désire l'apprendre de vous-même et savoir aussi comment vous vous trouvez du voyage et d'un nouveau climat. Vous aurez sans doute vu Genève, cette ville a toujours possédé de grands Esculapes; ne leur avez-vous point dit un mot en passant? C'est dommage, monsieur le comte, que notre séparation ait suivi de si près notre connaissance et notre convention. L'écriture est belle et bonne ; c'est peu de chose cependant pour certaines communications. J'ai beaucoup médité

sur ce que vous me disiez dans votre avant-dernière lettre sur les moyens de m'être utile. Je ne vois pas du tout le *comment*. Il me serait peut-être utile d'être connu avantageusement *là*. Ce *là* serait bon *contre le mal*, mais pour *le bien*, j'en doute. Passé cinquante ans, on a perdu toute flexibilité et tout ce qu'on peut demander c'est qu'on veuille bien anticiper pour nous le *Requiescat in pace* qui nous attend tous. Vous pensez bien, mon cher comte, que depuis le mois de juin j'ai tourné autour de moi-même pour voir bien clairement ce que je suis et où je suis. Plus j'examine, moins je conçois qu'il y ait quelque remède à ma situation. Tout étant donc terminé, il ne s'agit plus que de patience, c'est, dit-on, la vertu des sots, mais pour le coup, quand j'aurais tout l'esprit qui me manque, je doute fort qu'il me fût possible de trouver un autre refuge ; je ne suis pas même capable de me porter mieux.

Je ne vous prie d'aucune commission pour la dame de F..., car depuis la paix les lettres vont très bien. Nous sommes accablés ici par la baisse du change. Les plus vieux banquiers n'ont jamais rien vu d'égal. J'ai trouvé à mon arrivée le rouble à 66 L. tournois ; au moment où je vous écris il est à 45, vous voyez, d'où vous êtes, la joie de ceux qui ont de l'argent à faire compter.

Ah ! que de belles choses je vous dirais, monsieur le comte, si j'avais aujourd'hui le plaisir de vous voir ! Quel changement ! quelle métamorphose inouïe ! tout ce qui était noir est blanc, tout ce qui était blanc est noir. Il est bien aisé de prouver que tout est bien ; mais il y a un redoutable *Pessimisme* qui prouve le contraire

sans rien dire, c'est le docteur *Le Change*. Je crois entendre Martin argumentant contre Pangloss. L'avenir est là comme un puits sans fond où l'œil le plus perçant ne voit goutte — et quand même on pourrait y voir, je crois que je n'aurais pas envie de regarder. Enfin, monsieur le comte, ma pensée est poussée à bout.

Si vous avez fait une pause à Genève, j'espère que dans votre première lettre vous pourrez me parler de nos amis. Vous me direz encore quelques tristes mots sur notre pauvre amie et vous me ferez douloureusement plaisir. Dix fois j'ai pris la plume pour écrire dans cette famille, dix fois je l'ai jetée. Mon cœur racorni ne sait plus rien dire de ce qu'il voudrait dire. Les voyez-vous? leur écrivez-vous? Parlez-leur du triste Allobroge, du bon vrai ami qui ne les oublie point, quoiqu'il soit mort depuis 1798. Si jamais ils me voient, ils pourront croire aux revenants.

Bonjour et bonsoir, monsieur le comte, voilà une sotte lettre, mais vous m'excuserez, j'espère, et au lieu de me gronder, vous m'aimerez. J'y compte infiniment lorsque je songe à la date de cette lettre.

III

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS (1)

Ce 25 octobre 1810.

J'espérais aller vous remercier mardi dernier à Montallègre, monsieur le comte, des excellents conseils qu'un intérêt bien flatteur pour moi vous a dictés;

(1) Boufflers (Stanislas, marquis de) 1737-1815.

mais nous avons appris que vous avez été retenu, comme nous devions nous y attendre, chez des amis si dignes de vous aimer et que vous rendez si heureux.

Au reste, ce n'est point de vos éloges que je vous suis obligé, mais bien de vos critiques. J'y mets la même différence qu'entre la politesse et l'amitié et je me sens bien plus en fonds pour vous rendre l'une que l'autre.

Je profiterai avec avidité de la plus grande part de vos avis et je vous importunerai même pour en avoir de nouveaux ; je les priserai comme des diamants tirés de l'écrin de la magnifique princesse d'Amalfi (1), et si, parmi ces diamants, il y en avait que je ne pusse mettre ni au collier d'Ogive, ni au chapeau de Gulistan, je ferai comme beaucoup de joailliers, je les garderai pour moi. Ce n'est pas la peine de vous assurer, monsieur le comte, de tous les sentiments que vous inspirez à tous les heureux que vous faites; il nous importe beaucoup plus de vous assurer des nôtres et de vous demander de nous mettre souvent à portée de cultiver une si précieuse amitié.

B.

IV

MADAME DE SOUZA (2)

Ce n'est pas le tout d'écrire une lettre charmante, qui sera placée dans mes archives, il faut encore venir en recevoir mes remerciments. J'ai été très agréable-

(1) Allusion au roman du comte Fédor, *la Princesse d'Amalfi*.
(2) Lettre écrite après la publication d'*Eugénie et Mathilde*, en 1811.

ment flattée par vos louanges. Elles laissent si bien de côté ce qui frappera les autres, vous avertissant si bien de ce que vous-même n'avez pas senti, que je relirai votre lettre quand j'aurai à répondre à quelque critique. Je la relirai encore à mon fils lorsque sur mes vieux jours je voudrai me donner des airs d'autorité ou d'importance vis-à-vis de lui. Vous savez qu'en affection maternelle je suis destinée à radoter et que Charles (1) sera toujours mon *petit*, même quand l'âge le rendra plus près de la seconde enfance que de la première...

V

BOISSY D'ANGLAS

Bougival, 22 juin 1813.

Je vous félicite, monsieur le comte, sur tous les honneurs qui vous arrivent; l'Impératrice Joséphine est venue il y a deux jours, accompagnée de Mme Lignereux (2), visiter votre charmante maison, et on assure qu'il n'y a pas un coin de tout le parc de Montallègre qui n'ait été l'objet de son attention et de ses éloges. Si j'avais été averti de sa venue, j'aurais été à la tête de ses vassaux lui présenter des roses et des couplets, mais tout cela s'est fait si à l'improviste que je n'ai rien su de cet événement que longtemps après qu'il s'était passé. Vous savez que Sa Majesté a acheté le château de Mme de Mayn (3), mais qu'elle ne doit

(1) Le comte de Flahaut (1785-1870).

(2) Veuve d'un marchand de curiosités qui avait fait fortune.

(3) En 1812, Joséphine avait acheté, pour 500,000 francs, le château en briques et pierres construit sur la chaussée de Marly et appelé le

l'occuper qu'après la mort de celle-ci; en attendant, elle veut s'arrondir dans le voisinage et j'ai bien peur qu'elle ne réussisse par devenir aussi la protectrice de notre confédération. Il paraît qu'elle a des intelligences dans le pays et que Mme Lignereux notamment ne nous est pas trop fidèle. J'ai bien peur que nous ne soyons priés de faire comme l'Europe, de recevoir la loi des vainqueurs.

En attendant que cela arrive, permettez-moi de vous parler sérieusement mais avec la plus entière confiance. Le bruit court que l'Impératrice doit acheter votre maison pour elle ou pour quelqu'un de sa cour. J'en suis fort aise si cela vous convient, cependant il m'en coûtera beaucoup de perdre un voisinage aussi agréable que le vôtre. J'aime à croire que vous connaissez tout le prix que j'y attachais. J'avais désiré vous donner tous les moyens possibles d'en user facilement, et je me trouvais trop heureux quand je vous rencontrais dans mes promenades. Ce qui était un grand agrément pour moi quand il s'agissait de vous pourrait être une incommodité pénible s'il s'agissait de quelque autre, et vous pourriez être remplacé par des personnes qui se croiraient un droit d'exiger de moi ce qu'il m'était si doux de vous voir accepter.

Vous sentez déjà qu'il s'agit du pont de communication qui existe entre votre chalet et mon terrain. Sans doute, je puis le faire abattre quand je le voudrai et vos successeurs n'y auront aucun

château de la Chaussée, mais elle en avait laissé l'usufruit à la propriétaire et, à sa mort, rien n'était encore payé. (Frédéric Masson, *Joséphine répudiée*, p. 388).

droit, mais vous pouvez avoir des successeurs devant qui mon droit paraisse faible et qui regardent comme une offense les réclamations que je pourrais faire. Le duc de Bourbon était dans l'usage de chasser dans les jardins d'Ermenonville comme dans la forêt voisine ; cela ne plaisait pas trop à M. de Girardin qui voyait avec peine les chiens et les chevaux saccager ses belles pelouses et faire des percées dans ses bosquets. Il imagina de faire construire une cabane de charbonnier sur la porte par où le prince entrait d'ordinaire, et il y fit mettre en grosses lettres : « Charbonnier doit être maître chez lui. » On dit que le prince fut un peu blessé mais qu'il se tint la chose pour dite et qu'il ne revint plus. Je ne voudrais pas être exposé à user d'une semblable allégorie, et c'est pour cela que je vous demande, dans le cas où vous vendriez votre maison et, dès les premières propositions, avant la signature du contrat, de vouloir bien ordonner à votre jardinier de faire enlever sans délai le pont dont je viens de vous parler, afin que l'acquéreur en entrant à Montallègre ne l'y trouve point. J'attends cet acte de bonté de votre part comme je suis accoutumé à en attendre tout ce qui est loyal et juste.

Je vais partir incessamment pour le Languedoc où je passerai quelques mois ainsi que ma famille. Je voudrais bien vous retrouver à mon retour.

Agréez, monsieur le comte et cher voisin, mon attachement et ma considération distinguée.

VI

LE COMTE CAPO D'ISTRIA

I

Zurich, le 11 avril 1814 (1).

Monsieur le comte,

Sans la lenteur de l'imprimeur que j'ai chargé de multiplier les exemplaires du bulletin que j'ai reçu avant-hier du quartier général, Votre Excellence aurait reçu plutôt celui que je joins ici, avec un exemplaire de la déclaration telle que je l'ai reçue de notre quartier général et par conséquent la véritable pour moi. Votre Excellence aura peut-être remarqué des différences essentielles entre les éditions répandues dans le public de cette pièce importante. Le chevalier de Lebzeltern (2) vient de recevoir des lettres du prince de Metternich. Elles portent les mêmes nouvelles et annoncent en même temps que notre armée avait quitté Paris le 1er avril et marchait sur Fontainebleau, où les débris de l'armée française cherchaient une retraite. Les lettres de Bâle prétendent que Napoléon est à Metz. D'autres, moins françaises, le disent en pleine marche vers Orléans. Le fait est que le 28 il était encore à Troyes, et que depuis ce moment nous ne savons pas trop où il se dirige. Cela n'est pas étonnant. Comment vouloir que nos cabinets aient le temps de nous communiquer en détail l'état des affaires? Contentons-nous

(1) En ce moment critique, le comte Capo d'Istria se trouvait en qualité de plénipotentiaire de Russie auprès de la Diète suisse à Zurich.

(2) Plus tard ministre d'Autriche à Pétersbourg.

d'en apprendre les résultats. Ils sont de nature à nous faire concevoir les plus belles espérances. En Russes nous pouvons nous en réjouir du fond de notre âme. Nous venons de triompher d'une manière éclatante de notre ennemi et de toutes les grandes et petites jalousies. Si les événements y ont une grande part, la patience et la modération avec laquelle on a su les attendre et la sagesse avec laquelle on les a provoqués ajoutent certainement à la gloire de notre Empereur.

Je vous remercie, monsieur le comte, de tout ce que vous avez la bonté de me dire relativement à la réunion de la Diète. Si j'y ai quelque mérite, c'est celui seulement de m'être donné la peine d'approfondir les motifs véritables du schisme qui allait perdre la Suisse. Cette découverte faite, le remède était indiqué par la nature du mal, et son efficacité salutaire ne pouvait nullement être douteuse du moment qu'on nous a laissé choisir sur les lieux les moyens de l'appliquer. Nous avons préféré le plus doux, celui qui pouvait rendre l'intervention des hautes puissances bienfaisante et honorable pour la Suisse. Quelle gloire eût-ce été pour les alliés que de constituer la Suisse à la Napoléon? Et, d'un autre côté, si le repos de la Suisse a été troublé dans cette époque, est-ce parce que sa constitution était pernicieuse, ou parce que Napoléon la lui avait donnée? Pourquoi donc être encore en contradiction avec nos principes et détruire une médiation pour en faire ressortir une autre semblable dans les formes? On me répondra : « C'est parce que les Suisses ne peuvent pas s'entendre entre eux sans l'intervention d'un médiateur... » Il se peut. Mais intervenir en amis, employer la raison, et l'ascendant qu'elle donne sur les esprits

lorsqu'elle est désintéressée, ce n'est pas assembler une Consulte (1), lui dicter la loi et faire valoir cette loi la baguette à la main. D'ailleurs notre véritable intérêt politique en Suisse ne saurait permettre l'emploi de ces moyens. Nous désirons que ce pays soit à lui-même, libre et indépendant et en état de ne point subir le joug des puissances voisines (2) ou de celle qui sera à l'avenir le plus en mesure de prétendre à une prépondérance dans le midi de l'Europe. Si les grandes puissances sont à présent unies d'intérêts et d'intentions, le sont-elles pour toujours? Mais en donnant à la Suisse une constitution elles seraient nécessairement appelées à la conserver et à la faire respecter, c'est-à-dire obligées à tenir constamment la Suisse sous tutelle. Est-ce vouloir son indépendance et y contribuer? Est-ce que dans la suite des temps la Russie pourra exercer la même surveillance sur la Suisse que l'Autriche? Sera-t-elle toujours salutaire? Nous pouvons répondre de nos intentions.

Pouvons-nous répondre de même de celles de nos alliés? Ces considérations et celles auxquelles donna lieu la mission du comte de Senfft tracèrent pour ainsi dire le plan de ma conduite. L'Empereur, après l'avoir honoré d'une attention toute particulière, le sanctionna, et, tout en suivant la marche que les événements paraissaient me prescrire, je vais constamment mon chemin et je tâche d'y amener aussi mes collègues. Nous avons déjà obtenu un premier résultat. Il s'agit maintenant d'en profiter. La déclaration donnée par notre Empe-

(1) Allusion à la Consulte de Lyon (1802).

(2) Ces sentiments furent appréciés en Suisse. La ville de Lausanne conféra à Capo d'Istria la bourgeoisie d'honneur.

reur à son entrée à Paris a aussi une influence directe sur l'esprit public, et détermine d'une manière plus évidente le point de vue que nous devons suivre dans nos opérations. Il est toujours le même : mettre la Suisse en état de n'avoir besoin de recourir à personne. Pour atteindre ce but, il faut concilier les intérêts. Pour opérer cette conciliation, il faut non commander, mais proposer. Et pour persuader, il faut faire rendre un peu de justice. C'est de quoi nous nous occupons dans ce moment.

L'idée que Votre Excellence a eue relativement au point central peut entrer aussi dans la catégorie des objets de compensation. Nous n'avons pas encore abordé cette question extrêmement délicate. Il me paraît qu'elle ressortira d'elle-même de la nature des discussions. Il nous sera plus aisé de la décider à moins de frais et n'ayant point l'air de faire la loi à ce pays, mais de lui laisser librement adopter celle qui lui convient le mieux. Cette manière de médiatiser doit être extrêmement pénible pour tout homme habitué aux grandes affaires. Pour mon bonheur, si j'y ai quelque aptitude, c'est celle que j'ai contractée en gérant celles de mon pays, lorsqu'il existait politiquement sous les auspices de notre Empereur. Je parle de la République ionienne, ainsi je me trouve dans mon élément, et sous plusieurs rapports je ne puis me dissimuler que tout le fond de ma petite sagacité n'est que le fruit d'une expérience qui a coûté quelques sacrifices à mon pauvre pays. J'ai été nommé son ministre d'État à l'âge de vingt-quatre ans. Tant que la République a existé, je l'ai servie avec zèle et bonne volonté. Cependant l'expérience me manquait, et ne

voyant pas à cette époque les hommes tels qu'ils sont mais tels que mon imagination et mon cœur les désirait, j'ai souvent entrainé mon gouvernement à des mesures fausses ou précipitées, ou exagérées. Il me paraît difficile de retomber à présent dans les mêmes erreurs, et il m'est seulement pénible de ne pouvoir faire amende honorable de celles que j'ai commises aux pieds de ma patrie. Hélas, de longtemps elle ne me paraît pouvoir m'en présenter une occasion favorable...

Voici, monsieur le comte, la longue lettre que je me proposais de vous écrire. Elle vous parle de mon âge, de mes principes, de mon habitude aux affaires des républiques, du plan que je me suis proposé dans ma commission actuelle. Elle vous prouvera, j'espère, monsieur le comte, que je ne suis point indigne des bontés que vous voulez avoir pour moi et de l'amitié dont vous m'honorez.

Je vous enverrai le passeport que vous désirez. Je ne le fais pas aujourd'hui pour avoir encore la semaine prochaine l'occasion de me rappeler à votre souvenir. Que dites-vous des nouvelles de Paris? Vous devez les avoir reçues avant moi, ainsi je ne suppose point devoir vous apprendre la destitution du grand homme et la triste fin de son rôle politique. On m'écrit qu'il l'a terminé misérablement en envoyant Caulaincourt à Paris demander à tout prix la paix, et que cet ambassadeur, voyant les affaires de son maitre sans remède, travaille aux siennes et fait sa paix particulière. On ajoute que déjà onze généraux ou maréchaux ont abandonné Bonaparte.

Recevez, monsieur le comte, l'assurance de mon

attachement particulier et de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

2

Saint-Pétersbourg, 2/14 juin 1816.

Monsieur le comte,

En reprenant une correspondance longtemps interrompue j'aurais désiré avoir pour vous écrire un motif différent de celui qui m'en impose actuellement le devoir.

Un journal allemand, intitulé *Europaeische Annalen*, vous attribue un ouvrage (1) sur la constitution morale de la France, imprimé chez Paschoud, à Genève, en 1815, et qui renferme des considérations de nature à blesser directement les égards dus à la cour de Suède. Elles n'ont pas manqué d'attirer son attention et de motiver des plaintes que le ministre de Sa Majesté suédoise a fait parvenir à la connaissance de l'Empereur. Votre

(1) *Frankreich und die Bourbons im Jahre* 1814. Aus des in Lausanne privatisirenden russischen Grafen von Golovkin. Considérations sur la constitution morale de la France, à Genève, chez Paschoud, 1815. *Posselt*, (Europaeische Annalen.)

Voici les passages probablement incriminés : « Le premier résultat de la coalition victorieuse fut l'établissement d'un droit public que même une imagination des plus exaltées avait peine à comprendre, qui devai ruiner définitivement la morale et la religion et qui ne fut admiré que quelques jours même par ceux qui y devaient être les plus intéressés... Les princes victorieux voulaient consulter les peuples vaincus sur les gouvernements qui leur. conviendraient le mieux... Ils ne prévoyaient pas que, par une telle sanction de la révolte et du crime au sein d'un peuple étranger, ils brevetaient la révolution dans leurs propres pays... Il semblait encore moins vraisemblable qu'ils pourraient s'abaisser à l'immoralité d'offrir le trône à un général ou aventurier fortuné, comme Bernadotte, dont l'existence n'est qu'un monument regrettable de leur indulgence antérieure. »

qualité de sujet et d'ancien serviteur de Sa Majesté Impériale, votre nom, monsieur le comte, et la considération dont il est revêtu sont des raisons suffisantes pour induire en erreur l'opinion publique sur les rapports existant entre la Russie et la Suède. En conséquence, il serait à désirer de vous voir éviter dorénavant, dans vos productions subséquentes, la publicité d'un nom qui pourrait provoquer des suppositions gratuites et entièrement déplacées. Si vous jugiez nécessaire, monsieur le comte, de donner ultérieurement de la notoriété à vos opinions politiques par la voie de l'impression, veuillez au moins ne pas perdre de vue les ménagements indispensables, soit en modifiant l'énoncé de vos idées, soit en laissant ignorer leur auteur.

Je suis en devoir d'adresser à Votre Excellence ces observations motivées par des raisons majeures, et je le fais avec d'autant plus d'empressement et de sollicitude que je suis persuadé d'avance de l'usage que vous voudrez bien en faire pour l'avenir.

Veuillez agréer, à cette occasion, l'assurance des sentiments les plus distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Le comte Capo d'Istria (1).

(1) Les papiers du comte Golovkine contiennent la minute de sa réponse à Capo d'Istria. Elle est ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

« Puisque j'ai déplu à S. M. l'Empereur, je suis fâché d'avoir fait de la peine à celui que vous appelez le prince royal de Suède. De quoi se plaint-il ? Mon nom se trouve-t-il attaché à un ouvrage que je serais fier d'avoir écrit à cause des principes qu'il défend et du courage que met l'auteur à les défendre ? Et s'il s'occupe si fort de ce que je dis et fais, comment ne sait-il pas à quelle distance et depuis combien de temps on

Saint-Pétersbourg, 31 janvier 1817.

Monsieur le comte,

J'ai trouvé l'objet de la lettre 1 que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 2/14 décembre si intéressant en lui-même, et par les effets qu'on peut en espérer, que je crois avant tout devoir lui offrir l'expression de ma reconnaissance pour le choix qu'elle a bien voulu faire de moi, en me chargeant d'une commission aussi honorable.

J'ai tâché de remplir ses intentions.

L'Empereur, instruit de celles que Mme la princesse Souvorov (1) a adoptées dans la vue d'assurer à ses deux fils les bienfaits d'une éducation analogue aux devoirs que leur impose l'héritage d'un nom glorieux, et aux espérances qu'il fait concevoir à leur souverain et à leur patrie, a daigné apprécier sa sollicitude maternelle. Accordant à l'établissement de Hofwyl un intérêt particulier et honorant M. de Fellenberg de sa

m'a éloigné des affaires ? Qu'il se rassure. Quand il s'agira de plaider ou de défendre la cause de l'intéressant jeune homme, neveu de mon auguste Maitre, ce ne sera pas moi qu'on en chargera.

« Je suis, etc. »

Évidemment c'est la même pièce dont le comte Fédor cite une variante dans sa lettre du 24 novembre 1816 à sa cousine, Mme Mestral d'Aruffens. (Voir p. 338.)

(1) Il s'agissait des deux petits princes Souvorov, Alexandre Arcadiévitch et Constantin Arcadiévitch, petits-fils du feld-maréchal que le comte Fédor « trouva à Florence abandonnés aux soins d'une mère trop frivole pour surveiller le développement des petits-fils d'un héros ». « J'avais demandé et obtenu de l'Empereur Alexandre de surveiller l'époque la plus décisive de leur vie, » raconte le comte Fédor. Ajoutons tout de suite qu'Alexandre Arcadiévitch fit honneur à son protecteur et à ses maitres.

(1) Née Hélène Alexandrovna Narichkine (1785-1855), mariée en secondes noces au prince Basile Serguiéievitch Galitzine (1792-1856).

bienveillance, l'Empereur verra avec plaisir les jeunes princes Souvorov participer aux avantages de cette institution tutélaire.

Les démarches qu'il s'agissait de faire auprès des co-tuteurs ont été faites ; et je m'empresse de vous transmettre ci-joint, monsieur le comte, la lettre que monsieur le sénateur vient de m'adresser en réponse à celle que je lui ai écrite en vertu des ordres de Sa Majesté Impériale.

Il restera maintenant à obtenir l'agrément de M. de Fellenberg, et celui-ci ne saurait être révoqué en doute. Faute de connaître dans leur détail les arrangements définitifs que Mme la princesse Souvorov est intentionnée de prendre à l'égard de l'admission de ses fils, je dois m'abstenir pour le moment d'en faire part officiellement à l'instituteur de Hofwyl. Mais je mettrai à profit l'expédition du présent courrier pour lui en passer une information préalable, et j'attendrai, monsieur le comte, une seconde lettre de votre part pour agir en conséquence.

Agréez l'assurance des sentiments d'estime et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VII

LE COMTE DE COIGNY (1)

I

Hôtel de Beauvau, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
ce 16 février 1816.

Le sort des empires, mon cher comte, et les chances du hasard semblent concourir à mettre des obstacles à nos rapprochements. Le *Corse* arrive et vous décampez, vous écrivez à ma fille (2) (dites-vous), elle ne reçoit point votre épître. Notre ami le bailli de Crussol tombe malade et meurt, quelque temps après son exécuteur testamentaire trouve dans ses papiers une lettre à mon adresse et me l'envoie ; c'était la vôtre ; mais la goutte s'était à tel point emparée de ma main, que je ne pus même la décacheter. C'est aujourd'hui seulement que je puis entreprendre d'y répondre, — je dis réentreprendre, car ma plume flageole tellement que Dieu sait si je pourrai finir. Il sait aussi combien le plaisir de recevoir de vos nouvelles m'a fait jouir. Vous êtes bien bon de vous intéresser à celles de ma fille et de moi ; elles ont toujours été bonnes. Nous n'avons point quitté Paris un seul instant. Vous dirai-je la vérité, son séjour ne m'a jamais autant plu que pendant celui de Bonaparte. Nous questionnions, nous apprenions, nous conjurions même un petit peu, je roulais mon fauteuil comme Diogène roulait son tonneau

(1) Auguste-Gabriel de Franquetot, comte de Coigny (1740-1817).

(2) La duchesse de Fleury, connue sous le nom d'Aimée de Coigny, immortalisée par André Chénier dans sa *Jeune Captive*. (V. sur elle le livre récent de M. Étienne Lamy.)

lorsque la Grèce se troublait, tout cela, saupoudré d'un peu de risques, rendait notre vie très piquante. Je sentais mon existence !

A présent je n'éprouve que les langueurs d'un calme plat. Ce sont, mon cher comte, deux tristes choses (pour ne pas dire honteuses) que la vieillesse et l'inutilité réunies. Combien je le sens ! Il ne reste plus de moi que l'animalité. Le sommeil et le dîner, tel est l'emploi de mon temps : en sorte que je suis comme Titus, si l'appétit me manque un jour. Prévenez, prévenez, je vous en conjure, cet affligeant dénouement. Vous êtes encore jeune, mais le temps a des ailes ; vous avez tant de moyens, tant de talents ! Ne les laissez pas rouiller. Secouez le manteau de paresse dont vous vous enveloppez trop, aidez-vous à faire votre propre lit, n'en remettez pas le soin aux autres, et facilitez-vous les moyens de prendre possession du grand établissement qu'on vous propose.

Je souhaite que le nom de Richelieu et la loyauté de celui qui le porte suffisent pour faire jouer un utile et grand rôle à notre premier ministre. Mais l'expérience d'Odessa donne-t-elle celle de la France ? En jetant les yeux sur la carte on trouve qu'il y a bien loin des rives de la mer Noire à celles de la Seine. Je me suis fait une manière de les habiter qui m'a d'abord coûté, mais dont je me trouve à merveille. Las d'entendre brailler (car on ne fait pas autre chose), las de brailler moi-même sans convertir personne, grâce au Ciel, sans me pervertir, j'ai pris le parti d'émigrer de nouveau, ne quittant pas le coin de mon feu, hôtel de Beauvau, où j'habite. Là, je m'interdis de parler de ce qui se passe ou se passera, et j'y lis dans les papiers les

articles de France, Paris, comme j'y lis ceux de Constantinople. Ainsi, mon cher comte, vous avez en moi le correspondant le moins instruit et le moins instructif que puisse offrir la Babylone moderne. Ma fille loge avec moi et fait mon bonheur. Nous ne sommes pas tout à fait du même bord, mais au silence que je me suis imposé et que je lui ai demandé, je jouis complètement de ses soins, de son esprit et surtout de son excellent cœur. Il s'est bien manifesté en apprenant par votre lettre que vous vous souvenez d'elle.

Le pauvre La Vaupalière s'est éteint, Mme Brunois marque beaucoup de courage, mais elle fait pitié. Que deviendra-t-elle? Sachez-moi quelque gré d'avoir pu barbouiller ma lettre plus longtemps que je ne l'espérais. Ce n'est pas sans efforts, mais on les adoucit en les faisant en faveur du plaisir. Et, mon cher comte, c'en est un grand pour moi de m'entretenir (même par lettres) avec vous.

2

Hôtel de Beauvau, le 21 mars 1816.

Ah! mon cher comte, lorsqu'un coquin a trouvé le moyen de s'introduire chez vous, rien ne le peut faire déguerpir. La goutte me prouve bien cette triste vérité; à peine avais-je répondu à votre lettre, si longue à me parvenir, que mon ennemie, absente pendant quelques jours (sans doute pour remonter ses griffes), est venue les imprimer dans tous sens et sur tous les points de ma vieille carcasse... Enfin, les douleurs ont cessé, mais pour être remplacées par un empâtement physique et moral qui m'ôte toute action corporelle et

toute faculté spirituelle ; c'est donc une grosse bête qui tente, en ce moment, de vous griffonner sa reconnaissance de votre bon souvenir. En faveur de l'intention, pardonnez la platitude de l'épître.

Que vous êtes heureux de ce que je sens mon impuissance à vous peindre le changement de chaos qu'on nous fait éprouver! Ce ne sont plus des criminels qui nous secouent, mais des bavards à prétentions qui nous enrayent, quand nous avons le plus pressant besoin d'avancer. Au lieu de langues, ces messieurs n'ont-ils des bras pour nous pousser et nous faire marcher? Vous ne nous croyez que deux Chambres, mon cher comte, apprenez que nous en avons trois : celle des pairs, celle des députés et celle des dépités. Celle-ci se trouve partout, depuis l'antichambre jusqu'au boudoir. Elle abonde en bruits d'alarme et fourmille encore plus que les deux autres en administrateurs, en projeteurs de finances et de ministres en herbe. Toutes ces bandes font un bruit à étourdir, mais pour la besogne, je la cherche. Le ministère (sans regarder derrière lui) s'est enfourné dans un guêpier où, au lieu de miel il ne trouve que des coups d'aiguillon qu'on ne lui épargne pas. Il est plaisant que, dans ce siècle de lumières, tout le monde, même les plus malins, jouent à colin-maillard. Et moi aussi je me mettrais de la partie si je persistais à vouloir vous éclairer sur notre position. La mienne en particulier avec la goutte de moins, et des écus de plus serait très douce. Vous connaissez ma fille (c'est tout vous dire) ; eh bien, placés sous le même toit, dans un appartement complet, avec une vue de campagne, en bon air, dans mon état, à

mon âge, que pourrais-je désirer de mieux? Il ne me manque qu'une fortune, un peu moins voisine de la misère sans jambes, trop souvent sans mains par l'emprunt trop répété qu'en fait mon ennemie. Je n'ai de ferme et stable que le cœur. Ce qui me le prouve, c'est mon sentiment pour l'aimable et cher comte de Golovkine.

Ma fille me parle sans cesse de vous, elle me charge de dire que votre retour est tout ce qu'elle désire. Vous imaginez bien que mes souhaits sont aussi vifs que les siens.

3

Hôtel de Beauvau, rue du Faubourg Saint-Honoré,
le 21 juin 1816.

Vous êtes bien méchant, mon cher comte, de retarder, de surprendre mon désir, mon besoin de vous exprimer mon sentiment jusqu'à l'instant où l'on peut se former une opinion fixe (ou du moins un aperçu fondé) sur les traits et les qualités de la nouvelle princesse (1). Pendant sa route, les lettres s'accordaient peu sur sa beauté. Depuis son arrivée, les avis sont de même. Les courtisans de profession sont au moment de dire qu'elle est jolie, les malintentionnés osent prononcer qu'elle est laide, et les véridiques ne vont pas si loin, mais en approchent; elle a quelque chose dans le regard qui, n'étant pas une loucherie complète, donne à son œil un mouvement d'ascension d'autant plus discordant pour ses traits que sa lèvre inférieure, en même temps fait un inverse, ce qui ne sied nullement à

(1) La duchesse de Berry, dont le mariage fut célébré le 17 juin 1816.

sa physionomie, sur laquelle perce, un peu, la lippe autrichienne. Son teint est sans couleur, mais d'une fraîcheur éblouissante. Sa taille peu élevée, mais bien prise; son pied petit, mais en dedans. En tout, elle n'est pas bien, même pour une princesse, me disait hier un de mes amis. Au demeurant, mon cher comte, ne prenez point trop de confiance à la peinture que je viens de faire; il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans ce que j'écris, je ne parle que d'après les on-dit, et vous savez que les on-dit s'éloignent plus souvent de la vérité qu'ils ne s'en rapprochent. Quant au caractère, on ne peut encore la juger. Elle paraît bonne, douce, gaie, mais enfant.

L'article « princesse » terminé, en entreprendrai-je d'autres?

Depuis la clôture des Chambres et l'algarade de Grenoble, nous sommes si tranquilles que nous ressemblons à de l'huile figée. Les fêtes du mariage se sont passées avec une joie générale, mais calme comme le bonheur. S'il existe une fermentation cachée, elle l'est tellement qu'on ne peut la soupçonner. En ce moment, le roi n'est qu'un fédéré, car il s'est incarné dans le faubourg Saint-Antoine; il l'a totalement conquis, il en est plus maître que Santerre ne le fut jadis. On bénit aujourd'hui Louis XVIII et sa famille; il y a trois semaines on ne parlait que de l'égorger. Cette versatilité n'alarme-t-elle pas plus qu'elle ne rassure? L'esprit public commence pourtant à s'indiquer assez généralement dans les provinces par l'accueil honorable et flatteur que reçoivent les députés royalistes à leur retour. Cela, j'espère, fera tomber les cataractes qui couvraient les yeux des ministres, alors ils verront

quelle est vraiment l'opinion publique. Ah! M. de Richelieu, vous avez quitté la mer Noire pour trouver la mer à boire et vous y avez plongé plus que vous n'y avez vogué.

Je ne me range point à votre avis sur le gouvernement représentatif parce qu'il a toujours été le mien. Il ne peut aller à l'étendue d'une grande puissance continentale. C'est une plante exotique qui (sur ce terrain) peut-être fleurira passagèrement, mais jamais elle n'y fructifiera. L'armée, l'armée dérangera toujours l'équilibre des pouvoirs et la défense des frontières en nécessite une très forte. Le régime constitutionnel réunit sans doute de grands avantages, mais il ne peut convenir qu'à un peuple insulaire ou (comme vous le dites fort bien) peu nombreux.

Mais, mon cher comte, est-ce votre lettre ou bien un conte de fées que je lis? Des canaux, des étangs creusés, des marais desséchés, des écluses construites, des bois abattus, des terrains nivelés, un petit palais élevé; la main sur la conscience, c'est un rêve dont vous me rendez compte, car si c'est une réalité, où diable trouvez-vous le temps et l'argent pour opérer de telles merveilles? Ah! vous devez avoir la baguette d'Armide pour transplanter en Suisse, dans un clin d'œil, un jardin anglais, un palais asiatique, etc., etc., ou celle de Jaques ..... (1), qui découvrait les trésors cachés au plus profond de la terre (2). Sorcier à Vullierens, enchanteur à Paris, vous jetez un charme partout où vous vous arrêtez. J'espère que Plombières (que j'ai

(1) Illisible.

(2) Allusions concernant le séjour du comte Fédor au château de Vullierens, près Lausanne, propriété de ses parents, les de Mestral.

toujours aimé) se ressentira de votre puissance surnaturelle, et que vous transformerez cette ornière en Vallée de Tempé. Ce que je souhaite surtout, c'est que ses bains et les eaux de Bussang fassent pour votre santé ce que la nature a fait pour votre amabilité. Quelle vigueur vous allez acquérir si telle chose arrive!

Ma fille vous dit mille et mille choses; elle vient d'être assez malade, mais elle est entièrement rétablie, et part, à la fin de la semaine, pour la campagne. Combien elle me manquera! Car je vais être seul, absolument seul. Ayez donc pitié du vieil ermite en le consolant par votre aimable et piquante correspondance. Vous devez, mon cher comte, cette marque d'intérêt à un homme qui vous honore et vous chérit le plus.

4

Ce 9 juillet 1816.

J'ignore, mon cher comte, si Votre Majesté est vivante ou morte. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'épître de Votre Seigneurie n'a point paru aux Champs-Élysées; ce qui me fait appréhender que son porteur ne soit au diable.

Pour la satisfaction et la jouissance de votre serviteur, il reçut avant-hier votre seconde lettre. Vous trouverez sa réponse un peu concise sur le bâton de son aîné (1). C'est une lettre de change tirée depuis longtemps par l'ancienneté de services, sans éteindre la reconnaissance; cette réflexion la modère.

(1) Le comte de Coigny rappelle que, le 3, son frère aîné, le duc, a reçu le bâton de maréchal de France pour services rendus comme capitaine général dans l'armée portugaise.

Je vous en dois (et beaucoup) pour votre aimable correspondance; votre changement fréquent de places et de projets m'oblige à vous l'exprimer, peut-être, encore longtemps par lettres, tandis que je m'attendais à vous en faire hommage en personne. Sans doute, j'aime bien à vous lire, mais je préfère à vous entendre, parce que je vous tiens là; avec vous les sujets de conversation n'ont point de bornes, depuis la politique des cabinets jusqu'au papotage des cercles; vous possédez tout, et si vous ajoutez à l'intérêt des uns, vous aiguisez le piquant des autres.

On était loin, alors, de pouvoir songer au mariage de Louis XV avec la Leszczynska, elle vivait petitement avec son père à Wissembourg. Celui-ci soupait et s'enivrait tous les soirs avec le duc de Boutteville, dont le régiment était dans cette ville. S. M. polonaise terminait régulièrement le repas par le récit de ses infortunes. Enfin le duc bien saoul, les yeux pleins de vin et de larmes, s'écrie du ton le plus attendri : « Tais-toi, mon pauvre roi, tu m'ennuies avec tes malheurs. »

Eh bien, moi, très de sens (*sic*) froid, je suis au moment de dire : « Tais-toi, tu m'ennuies avec ta constitution!... » Ses partisans et ses opposants me deviennent également insupportables; quelqu'intéressant, quelqu'important que soit un objet, en parler sans cesse devient rabâchage. N'attendez donc, de ma part, aucun raisonnement sur cette matière, je me contenterai de vous dire : On veut, prétend-on, une charte; à la bonne heure, mais souffrez qu'on la revoie, qu'on la modifie, qu'on l'éclaircisse. Il n'y a que Minerve qui soit sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Quelque bonne que soit la cervelle de mon maître, celle d'un

roi ne peut valoir celle d'un dieu. Songez que Sa Majesté n'a mis que deux jours à concevoir et produire sa loi, en conséquence je l'appelle l'impromptu de Compiègne. Ne le laissez donc pas un fruit de serre chaude. Il entre plus d'air que de substances dans ces végétations hâtives et artificielles. Je veux la coction de la nature, et c'est, je crains, ce qui manque à notre charte. Elle se moque des obstacles, cette bonne nature, et ne laisse pas altérer ses droits.

Nos champs, en ce moment, en offrent la plus satisfaisante preuve, ils présentent le spectacle de la plus abondante moisson, malgré le déluge des pluies dont la terre a été noyée. Si ma fille ne l'a pas été, je la crois au moins crottée jusqu'aux oreilles. Elle est depuis trois semaines dans un tas de boue, car, dès qu'il pleut, la Brie n'est que cela. Mais elle s'y colore, s'y engraisse à ce qu'elle me mande; j'en suis enchanté. Il ne lui reste dans le monde que la santé, et à moi que mon pauvre enfant. Par elle et pour elle seule je soutiens le fardeau de la vie. A soixante-seize ans, avec la goutte, à quoi sert l'existence? Mais ma fille, ma fille, je me persuade que mes jours te sont nécessaires; il faut donc vivre... et vivre, mon cher comte, pour chérir votre amitié, en jouir, en vous assurant que si vous m'en accordez un peu, c'est une dette bien juste payée aux sentiments que vous m'inspirez.

5

Hôtel Beauvau, place Beauvau, 27 juillet 1816.

Je vous aime, mon cher comte, et par cette raison j'étais au moment de ne pas vous répondre, parce qu'il ne faut jamais ennuyer ses amis : et dans le moment muet où nous sommes, la correspondance même d'un Voltaire ferait bâiller Arlequin. Parle-t-on du temps, — il est détestable ; — de la moisson, — elle est alarmante ; — des vignes, — elles sont coulées ; — des finances, — on hausse les épaules ; — des ministres, de la politique, on barbouille tout cela d'une manière assommante. Pas un pauvre petit scandale domestique. Tout manque d'intérêt, de mouvement, même la médisance ; comment diable voulez-vous que ma ligne d'ermite puisse pêcher (ne fût-ce qu'un goujon piquant) dans cette mer morte? Je crois que vous êtes également embarrassé dans votre ornière de Plombières. Ah! combien je m'y suis jadis amusé, mais j'étais jeune, et le plaisir décorait pour moi ce désert, comme votre goût a décoré celui que vous venez de quitter en Suisse. Mais à votre âge, mon cher comte, quelqu'aimable que soit Mme Ricamier (*sic*), il faut qu'elle soit une Armide Sterling, pour que ses prestiges enchanteurs fassent disparaître l'âpreté du sol et varient la monotone végétation d'un buveur d'eau. Je n'ai point l'honneur de connaître cette dame, mais je lui ai la plus grande obligation. Mon vieux coureur lui doit le pain qu'il mange. Combien n'ajoutera-t-elle pas à ma reconnaissance si vous lui devez le charme de vos journées. Les miennes sont plus solitaires qu'elles ne

seraient en Thébaïde. Ma fille est à la campagne pour trois semaines au moins. C'est bien long. Mais sa santé lui commandait le grand air; et si je suis si obéissant à mon roi, à sa charte, jugez si je dois l'être aux besoins de mon enfant chérie. Hélas! elle en a de plus impérieux... que je ne puis satisfaire, et c'est le tourment de ma vie. Je ne le sens que trop. Un vieillard infirme et pauvre est un fardeau non seulement pour les autres, mais pour lui-même. Quand la Providence relèvera-t-elle mon poste?... Que ce ne soit pas pourtant avant que celle de Lorraine n'ait ramené le cher comte à Paris et à des amis. J'ose me flatter d'être du nombre de ceux qui désirent son retour le plus ardemment. Le sentiment d'intérêt et de considération qu'il m'inspire le lui garantit.

FIN

TABLE DES NOMS PROPRES

A

Aberdeen (Lord), p. 295.
Acton, ministre napolitain, p. 82, 258, 265.
Adélaïde de France (Mme), p. 312-313.
Aepinus, précepteur de Paul Ier, p. 101.
Albany (comtesse Louise d'), p. 322, 328, 339, 347, 350, 354-355, 359.
Albertine de Suède, abbesse de Quedlinbourg, p. 383-384.
Alexandra-Pavlovna (grande-duchesse), p. 282.
Alexandre Ier, p. 55, 100, 136, 151-152, 162, 174, 203-204, 243, 277-279, 281-282, 290-293, 295, 348, 376.
Alexis Mikhaïlovitch (tsar), p. 3.
Alopéus (Maxime Maximovitch), diplomate russe, p. 61, 241, 246, 290.
Alvensleben (comte d'), p. 242.
Amélie (princesse), sœur de Frédéric II, p. 69.
Amélie (princesse de Hesse-Darmstadt), p. 105.
Amherst (lord), p. 345.
Angoulême (duc d'), p. 180.
Anne Féodorovna (grande-duchesse), femme du grand-duc Constantin Pavlovitch, p. 147-148.
Anne Ivanovna (impératrice), p. 14, 16, 20, 56, 159.
Anne Léopoldovna (régente), p. 14.
Anstett (baron d'), diplomate russe, p. 243, 294-295.
Antoine Ulric (prince de Brunswick), p. 16.
Antraigues (comte d'), p. 89, 172.
Apponyi (comtesse), p. 333, 359-361.
Apraxine (comtesse Elisabeth Cyrillovna), p. 209.
Arkharov (Nicolas Pétrovitch), p. 142, 155-156.
Armfelt, ministre suédois, p. 89, 158.
Arnim (baron d'), p. 42, 43.
Artois (comte d'), p. 294.
Avaray (comte d'), p. 251-254.
Azara (chevalier d'), diplomate espagnol, p. 256, 258-259, 385.

B

Balbi (comtesse de), p. 253.
Banks (Sir Joseph), p. 263.
Barante (Prosper de), p. 392.
Barbarina, danseuse, p. 41.
Bariatinski (prince Féodor Serguiéievitch), grand-maître de la cour, p. 71, 127, 186.
Bariatinski (prince Ivan Féodorovitch), général en chef, p. 20.

Bariatinski (prince Ivan Ivanovitch), maître des cérémonies, p. 129.
Bariatinski (princesse Catherine), née princesse de Holstein-Beck, p. 129.
Bartholdi (Jacob Salomon), consul général de Prusse à Rome, p. 358.
Bauer, général allemand au service de la Russie, p. 154.
Bauffremont (princesse Hélène de), p. 226.
Bayle (Pierre), écrivain, p. 24.
Beauharnais (comte de), p. 318.
Benckendorf (Mme), née Schilling von Cannstatt, p. 110, 113, 114, 142, 151.
Benckendorf (Christophore Ivanovitch), général russe, p. 110, 269.
Beresford (lady), p. 325.
Berg (comte Féodor Féodorovitch), namiestnik de la Pologne, p. 18.
Berg (Maxime Vassiliévitch), lieutenant, p. 18.
Bergami, courier de Caroline, princesse de Galles, p. 356.
Bergholz, ministre du duc de Holstein, p. 8.
Bernadotte, p. 337.
Berry (duchesse de), p. 425, 426.
Bestoujev (Alexis Pétrovitch), grand chancelier, p. 21, 31.
Bestoujev (Michel Pétrovitch), frère du précédent, p. 21.
Beurnonville, général, p. 300.
Bezborodko (prince Alexandre Andréïévitch), chancelier, p. 129, 136, 137, 141, 145, 156, 181, 189.
Bischofswerder, général, p. 243-245, 247.
Bonaparte (Élisa), p. 322.
Bonaparte (Joséphine), p. 215, 409.
Bonaparte (Lucien), p. 378.
Bonaparte (Napoléon), p. 192, 243, 290, 291, 295, 300, 305-309, 311, 316-318, 321, 322, 324, 373, 378, 382, 412, 413, 416, 421.
Bonnivet (amiral de François Ier), p. 221.
Boscamp, agent de la Pologne à Constantinople, p. 219.
Boudlianski, paysan petit-russien, p. 206.
Boufflers (chevalier de), p. 407, 408.
Bouillé (marquis de), p. 251.
Bourbon (duc de), p. 411.
Boutteville (duc de), p. 429.
Branitzka (comtesse Alexandra Vassilievna), p. 229, 233, 235.
Brème (marquis de), p. 256.
Bressac (chevalier de), p. 255.
Breteuil (baron de), diplomate français, p. 112.
Burhen (dit Biron, Ernest Jean, duc de Courlande), p. 7, 56, 154.
Busca (cardinal), p. 385.

C

Campassa (prince), grand d'Espagne, p. 354.
Campenhausen, p. 154.
Capo d'Istria (comte de), diplomate russe, p. 61, 343, 344, 349, 352, 412-420.
Capriani (comtesse), p. 362.
Caraccioli (marquis), diplomate napolitain, p. 379.
Caroline, reine de Naples, p. 82, 83, 111, 208, 254-259, 260-262, 345.
Caroline, princesse de Galles, p. 355, 356.
Castel-Melhor (comte de), p. 364, 366-368.

Cathcart (lady), p. 264.
Catherine Ire, p. 14, 16.
Catherine II, p. 19, 52-54, 71-74, 83, 86, 104-106, 110, 111, 118, 120, 121, 123-125, 128, 130, 177, 181, 198, 200, 203, 207, 218, 220, 232, 235-40, 273, 274, 277, 278, 280, 375, 377, 385, 386.
Catherine Pavlovna, grande duchesse, p. 61.
Caulaincourt (duc de Vicence), p. 319, 416.
Cayla (Mme du), p. 254.
Chakhovskoï (prince Alexandre Alexandrovitch), p. 330.
Chakhovskoï (prince Jacques Pétrovitch), p. 15.
Chakhovskoï (princesse Nathalie Féodorovna), p. 283.
Charette, chef vendéen, p. 252.
Charles, prince de Lorraine, p. 216.
Charles XIII, roi de Suède, p. 157, 158, 383.
Charles-Auguste, duc de Weimar, p. 105.
Chatelain (Nicolas), écrivain suisse, p. 71, 83, 92, 190, 191.
Chépélev (Nadiejda Vassilievna), p. 229.
Chérémétiev (comte Nicolas Pétrovitch), grand-chambellan, p. 117.
Chevalier (Mme), actrice, p. 186.
Chimay (princesse de), p. 382.
Choiseul (duc de), p. 207, 208.
Choiseul-Gouffier (comte de), p. 221-226.
Chouvalov (comtesse Catherine, née Salticov), p. 279, 280, 283.
Chouvalov (comte Ivan Ivanovitch), p. 29.
Chouvalov (comte Pierre Andréïévitch), aide de camp général de Paul Ier, p. 121.
Christine (duchesse de Saxe-Teschen, p. 254, 371.
Clary (princesse Christine de), p. 218.
Cobenzl (comte Louis de), diplomate autrichien, p. 176, 213-216, 220, 224.
Cobenzl (comte Philippe de), p. 213, 216.
Cobenzl (comtesse Philippe de, née la Rovère de Montelabatte), p. 213.
Coigny (duc de), p. 111, 428.
Coigny (comte de), p. 421-432.
Coislin (comtesse de), p. 253.
Colletta, général et historien napolitain, p. 83.
Colloredo (comte de), p. 250.
Condé (prince de), p. 180.
Constant (Benjamin), p. 392.
Constantin Pavlovitch, grand-duc, p. 73, 142, 176, 203, 283, 384.
Contat (Mlle), actrice, p. 313.
Coronini (comte de), p. 216.
Cossé (comte de), p. 188.
Coudenhoven (comtesse), p. 379.
Crussol (bailli de), p. 421.
Custine (marquis de), p. 48.
Czartoryski (prince Adam), p. 282, 283.

D

Dachkov (princesse Catherine), auteur de Mémoires, p. 81, 198, 199, 223, 385, 386.
Dohna (comtesse Catherine de), p. 24.
Dohna (Jean-Frédéric, comte Ferrassières de), p. 24, 28.
Dolgoroukov (princesse Catherine Féodorovna), p. 186.
Dolgoroukov (prince Pierre), écrivain russe, p. 62.
Dumoulin, ingénieur hollandais, p. 76.

Dumouriez, p. 224.
Du Puy (Alphonse), p. 181.
Du Puy (Raymond), p. 181.
Duroc, général, p. 382.
Duval, bijoutier français à Saint-Pétersbourg, p. 162.

E

Eden (chevalier d'), diplomate anglais, p. 276.
Élisabeth Ire, impératrice, p. 16, 28-33, 198, 205.
Élisabeth Alexiéievna, impératrice, épouse d'Alexandre Ier, p. 143, 276.
Elmpt (comtesse Sophia Ivanovna), p. 72.
Eltz (comte), diplomate autrichien, p. 369:
Éristov (prince George), général russe, p. 75.
Escars (duchesse d'), p. 379, 381.
Esterhazy (comte), envoyé des princes français à la cour de Russie, p. 123, 376.
Esterhazy (comte Valentin), fils du précédent, p. 376, 377.
Eynard (Jean-Gabriel), philhellène, p. 92, 326.

F

Fellenberg (de), pédagogue suisse, p. 344, 348, 419, 420.
Féodor Alexiéievitch, tsar, p. 3.
Ferdinand (prince), frère de Frédéric II, p. 68.
Ferdinand Ier, roi de Naples, p. 253, 259-262, 345.
Fersen (comte), général russe, p. 384.
Finckenstein, ministre prussien, p. 242, 244.
Flachslanden, bailli de l'Ordre de Malte, p. 187, 188.
Flahaut (comte Charles de), p. 409.
Fleury (duchesse de, [Aimée de Coigny]), p. 421, 423, 425, 428, 430, 432.
Fontenai (de), diplomate français, p. 330.
François II, Empereur d'Autriche, p. 250.
Frédéric Ier, roi de Prusse, p. 23, 24.
Frédéric II, roi de Prusse, p. 40-46, 50, 67-69, 197-198, 206, 218, 293.
Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, p. 218, 241-245, 247-249.
Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, p. 295-296, 296-299.
Frédéric Ier, roi de Wurtemberg, p. 337.
Frédérique-Dorothée, princesse de Bade p. 282.
Frédérique-Sophie-Dorothée, duchesse de Wurtemberg, p. 109.
Frédérique-Sophie-Wilhelmine, Margrave de Bareith, p. 25.
Freigang, chirurgien de Paul Ier, p. 121, 122.
Freudenreich (Alexandre de), p. 48, 92.
Fries (comtesse de), p. 394.

G

Gabriel, métropolitain de Novgorod, p. 140.
Gagarine (prince Gabriel Pétrovitch), p. 184, 185,
Gagarine (prince Grégoire Ivanovitch), diplomate russe, p. 335.
Gagarine (princesse Catherine Pétrovna, née Soïmonov), femme du précédent, p. 335.
Gagarine (prince Matveï Pétrovitch), gouverneur de la Sibérie, p. 12.

Galitzine (prince Augustin), écrivain, p. 6.
Galitzine (princesse Barbe Vassilievna), p. 229.
Galitzine (princesse Michel), p. 201.
Galitzine (Nicolas Alexiéievitch), premier écuyer, p. 122.
Gascoygne (Mme), p. 186, 187.
Genlis (Mme de), p. 226.
George IV, roi d'Angleterre, p. 380.
George, prince d'Oldenbourg, p. 61.
Gerber (Mme), p. 185, 186.
Gerebtsov (Mme), p. 225.
Gibbon, historien, p. 38.
Girardin (de), p. 411.
Golovine (comte Nicolas Nicolaïévitch), grand-échanson, p. 282.
Golovkine (comte Alexandre Alexandrovitch), chambellan du roi de Prusse, p. 2, 36-49.
Golovkine (comte Alexandre Gavrilovitch), diplomate, p. 23-35.
Golovkine (comte Alexis Gavrilovitch), p. 12-13.
Golovkine (comtesse Amélie Alexandrovna), p. 48, 93, 324-359.
Golovkine (comtesse Anastasie Gavrilovna), p. 22.
Golovkine (comtesse Anne Gavrilovna), p. 21.
Golovkine (Catherine Ivanovna, née princesse Romodanovski), p. 13-20
Golovkine (Eustache), moine, p. 1.
Golovkine (comte Fédor), auteur de Mémoires, p. 66-96, et *passim*.
Golovkine (comtesse Fédor, née Nathalie Ismaïlov), p. 272-274, 299, 300, 394.
Golovkine (comte Gabriel Ivanovitch), chancelier de Pierre Ier, p. 1-10, 154.
Golovkine (comte George), p. 50-65, 345.
Golovkine (Ivan), boyard, p. 3.
Golovkine (comte Ivan Alexandrovitch), ministre russe à Dantzig, p. 29, 33.
Golovkine (comte Ivan Gavrilovitch), p. 11, 12.
Golovkine (Lucas), p. 1.
Golovkine (comte Michel Gavrilovitch, vice-chancelier d'Ivan III, p. 13-19.
Golovkine (comtesse Nathalie Gavrilovna), p. 20.
Golovkine (comtesse Nathalie Iourievna), p. 64.
Golovkine (comte Pierre Gavrilovitch), grand-veneur, p. 154, 346.
Golovkine (Rodione Dmitrievitch), p. 1.
Golovkine (Siméon Rodionovitch), p. 1-3.
Gontard (Mlle), p. 288.
Gorani, auteur de Mémoires, p. 82.
Goudovitch (Andreï Vassiliévitch, comte), aide de camp général de Paul Ier, p. 128.
Goudovitch (comtesse Prascovia Cyrillovna), p. 208.
Gouriev, ministre russe, p. 290, 338.
Graevenitz (baron), p. 154.
Grimm (baron Frédéric-Melchior), p. 83.
Grunstein, sergent aux gardes, p. 17.
Guillaume Ier, électeur de Hesse, p. 357, 358.
Gustave III, roi de Suède, p. 383, 387.
Gustave IV, roi de Suède, p. 281, 282.

Guthrie, médecin anglais, p. 186, 187.

H

Haguenauer, maison de commerce, p. 372.
Hamilton (lady), p. 265-266.
Hamilton (sir William), diplomate anglais, p. 263-266.
Hart (Emma), p. 265.
Haugwitz, ministre prussien, p. 242.
Helbig, historien allemand, p. 15.
Hélène Pavlovna (grande-duchesse), fille de Paul Ier, p. 63, 143.
Henri (prince), frère de Frédéric II, p. 68, 106-109.
Hitrovo (Mme, née Koutousov), p. 330, 333, 339, 341, 345.
Hitrovo (Nicolas Féodorovitch), diplomate russe, p. 329, 333, 336, 340, 343, 344, 345, 359.
Holstein-Beck (duc de), p. 173.
Hompesch, grand maître de l'ordre de Malte, p. 178, 180.
Hope, maison de banque, p. 157.
Hotham, amiral anglais, p. 266.
Houssaye (chevalier de la), p. 179, 188.
Huber-Alléon (Mme), p. 389, 402, 403.
Hus (Mlle), actrice, p. 224, 342.

I

Iagoujinski (comte Paul Ivanovitch), p. 21.
Iermolov, favori de Catherine II, p. 377.
Igelström (comte Henri Othon d'), général et diplomate russe, p. 75, 76.
Ioussoupov (princesse Tatiana Vassilievna), p. 229.
Ismaïlov (Pierre Ivanovitch), général, p. 128.
Italinski, diplomate russe, p. 341.
Ivan III *(VI)*, p. 16.

J

Joseph II, empereur d'Autriche, p. 217.
Joukov, sénateur, p. 232.
Junot (Mme), duchesse d'Abrantès, p. 308, 309.
Junot (maréchal), duc d'Abrantès, p. 308, 309.

K

Kalitchev (diplomate russe), p. 270.
Kameke (comtesse Marie de), p. 40, 53, 54, 67, 198.
Kaunitz (prince de), homme d'état autrichien, p. 302.
Kelchen, général russe, p. 268, p. 275.
Khmyrov, écrivain russe, p. 15.
Kingston (duchesse de), p. 199.
Klaproth (Jules), orientaliste, p. 57.
Koch, actrice, p. 44.
Koekritz, général prussien, p. 387.
Kosciuszko, général polonais, p. 138, 384.
Kotchoubei (prince Victor Pavlovitch), p. 137, 156, 157, 338
Kourakine (prince Alexandre Borissovitch), p. 122, 129, 145, 157, 175, 290, 306.
Kourakine (prince Alexis Borissovitch), p. 145, 157, 158, 175.
Koutaïssov (comte Ivan Pavlovitch), favori de Paul Ier, p. 7, 147, 175, 176, 180, 185, 186.
Koutousov, feld-maréchal, p. 329.

L

La Fermière, lecteur de la grande-

duchesse Nathalie, p. 106, 107, 114.
La Maisonfort (de), p. 327.
Lambert (marquis de), p. 225.
Lambesc (prince de), p. 318.
Langallerie (marquis de), p. 38.
Lapoukhine (Anne Pétrovna), maîtresse de Paul Ier, p. 151, 180, 183-85, 283.
Lapoukhine (prince Pierre Vassiliévitch), père de la précédente, p. 186.
Lapoukhine (Nathalie), p. 21.
Laval (vicomtesse de), p. 316.
Le Catt, secrétaire de Frédéric II, p. 46.
Lebrecht, médailleur en pierres, p. 151.
Lebzeltern (de), diplomate autrichien, p. 412.
Lefort (François), favori de Pierre Ier, p. 154.
Léontiev (Léon), p. 3.
Léontiev (Anne), p. 3.
Léopold, grand-duc de Toscane, p. 111, 260.
Léopoldine, princesse du Brésil, p. 359, 360, 363, 365-369.
Leszczynska (reine Marie), p. 429.
Leuchtenberg (Maximilien, duc de), p. 62.
Lieven (princesse Charlotte Karlovna), gouvernante des grandes-duchesses, p. 154.
Ligne (Charles, prince de), p. 216-219, 251.
Lignereux (Mme), p. 409, 410.
Litta, archevêque de Thèbes, p. 166.
Litta (comte Jules), bailli de l'ordre de Malte, p. 164-167, 177-182, 187.
Litta (comtesse, née Engelhardt), femme du précédent, p. 180.
Lobanov (prince Alexis Borissovitch), ministre des affaires extérieures, p. 7, 18, 29.
Loewenwolde (comte de), p. 14.
Louis XIV, p. 20, 136.
Louis XV, p. 207, 380, 429.
Louis XVI, p. 112, 251.
Louis XVII, p. 244.
Louis XVIII, p. 251, 426.
Louis, prince de Wurtemberg, p. 37-39, 292, 371.
Louise, princesse de Hesse-Darmstadt, p. 105.
Louise, reine de Prusse, p. 89, 296-300.
Lounine (Mme), p. 331-336, 339-340.
Lubomirska (princesse Catherine, née Tolstoï), p. 335.
Lubomirski (prince François Xavier), p. 77, 227-240.
Lubomirska (princesse, née Rzevuska), femme du précédent, p. 228.
Luchesini (marquis de), p. 70, 328, 336.
Luynes (duchesse de), p. 373.
Luzi (comte de), diplomate prussien, p. 244.
Luynes (duchesse de), p. 373.
Luzi (comte de), diplomate prussien, p. 244.
Lynar (comte de), ministre de Saxe en Russie, p. 16.

M

Mack, général autrichien, p. 392.
Maintenon (Mme de), p. 20.
Maisonneuve (comte de), p. 188.
Maistre (comte Joseph de), p. 398-407.
Malartic (comte de Maurès de), p. 382.
Malmesburg (lord), p. 385
Mara, chanteuse, p. 42.

Marialese, soldat napolitain, p. 255, 256.
Marialva (marquis de), p. 360, 365.
Marie-Antoinette, p. 215.
Marie-Féodorovna, impératrice, p. 61, 107-110, 113, 114, 143-145, 154, 157-162, 169, 173-176.
Marie-Louise, impératrice, p. 91, 310-312, 360, 362, 363, 365, 366, 369.
Marie Nicolaïevna, duchesse de Leuchtenberg, p. 62, 63.
Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, p. 213, 271.
Marie-Thérèse, princesse de Naples, p. 256.
Markov (comte Arcadi Ivanovitch), diplomate russe, p. 224, 240, 268, 272, 342.
Maruzzi, aventurier italien, p. 201. 202.
Massow, grand-maréchal de Frédéric Guillaume II, p. 298.
Mayn (Mme de), p. 409.
Mead, médecin de Newton, p. 374, 375.
Menchikov (prince), favori de Pierre Ier, p. 6, 7, 14.
Mercy (comte de), p. 291.
Mervins, négociant, p. 381, 382.
Mestral d'Aruffens (Mme Amélie de, née comtesse Golovkine), p. 48, 93, 324-359.
Metternich (prince Clément de), p. 61, 89, 91, 92, 291, 301-310, 353, 359-364, 367, 369, 412.
Metternich (princesse de), femme du précédent, p. 308, 309.
Michel Pavlovitch, grand-duc, p. 96, 168.
Mitchell, diplomate anglais, p. 199.
Montbarrey (princesse de), p. 253.
Montebello (duchesse de), p. 318.
Montholon (Mlle de), p. 313.
Mohrenheim (baron Arthur), diplomate russe, p. 171.
Mohrenheim (Joseph), accoucheur, p. 171.
Montbrun (marquise de), p. 24.
Mordvinov (Alexandre Siméonovitch), diplomate russe, p. 172.
Mordvinov (comte Nicolas Siméonovitch), homme d'État russe, p. 172.
Mosheim (Johann Lorenz von), professeur de théologie, p. 39.
Mosheim (Wilhelmine von), fille du précédent, p. 39.
Moussine-Pouchkine (comte Valentin Platonovitch), feld-maréchal, p. 113, 114, 160.
Munich, feld-maréchal, p. 14, 17, 154.

N

Nadaillac (Mme), p. 379.
Narbonne (comte Louis de), p. 312-319.
Narbonne (duchesse de), mère du précédent, p. 312, 313, 317, 333.
Narichkine (Cyrille), p. 3.
Narichkine (Léon Alexandrovitch), grand écuyer, p. 54.
Narichkine (Alexandre Lvovitch), grand-maréchal, p. 118-120, 129, 146, 160, 163, 164, 328, 330, 332, 342, 343, 345-347, 350.
Narichkine (Marie Alexiéievna), femme du précédent, p. 333.
Narichkine (Catherine Lvovna), p. 54.
Narichkine (Dmitri Lvovitch), grand-veneur, p. 54.
Narichkine (Marie Antonovna, née princesse Tchetvertinski), p. 54, 335.

Narichkine (Nathalie), p. 3.
Nassau-Siegen (prince Charles Othon de), p. 75, 87, 165, 222, 242-248, 294.
Nassau-Siegen (princesse de), femme du précédent, née Gozdzka, p. 87, 387.
Nathalie-Alexiéievna, princesse de Hesse-Darmstadt, première femme du grand-duc Paul, p. 105.
Necker (Jacques), p. 24, 315, 380, 381.
Neipperg (comte de), p. 362, 367.
Nélidov (Catherine Ivanovna), p. 110, 112-114, 116, 123, 146, 151, 157, 174-176.
Nelson, amiral, p. 266.
Nesselrode (comte Guillaume de), p. 241, 246, 288, 289, 292, 293.
Nesselrode (comte Charles-Robert de), fils du précédent, chancelier, p. 61, 288-293.
Nesselrode (comtesse de), née Gouriev, femme du précédent, p. 293.
Newton (Isaac), p. 374, 375.
Nicolaï (baron Louis-Henri), p. 72, 106, 107, 113, 119.
Nicolas Ier, p. 7, 346.
Noailles (Jean-Paul-François, duc de), p. 39, 92.
Noisseville (Mme de), p. 376.
Numsen (baron de), officier danois au service de la Russie, p. 76.

O

O'Donnell (comte), chambellan de l'empereur d'Autriche, p. 376.
O'Hara (chevalier), p. 350, 351.
Orlov (prince Alexis Féodorovitch), chef des gendarmes, p. 7.
Orlov (prince Grégoire), favori de Catherine II, p. 7, 154, 385.
Orlov (comte Alexis), frère du précédent, p. 7, 127, 154, 199, 200.
Orlov (princesse Grégoire), née Catherine Nikolaïevna Zinoviev, p. 116.
Orlov (comte Grégoire Wladimirovitch), historien, p. 83.
Osten-Sacken (comte Charles [Karl Ivanovitch]), gouverneur des grands-ducs, p. 271, 385.
Osten-Sacken (Jean-Gustave), ministre de Saxe en Russie, p. 385.
Ostermann (Andreï Ivanovitch), vice-chancelier, p. 14, 85, 86, 154.
Ouchakov (Andreï Ivanovitch), chef adjoint de la chancellerie secrète de Pierre Ier, p. 6.
Ouvarov (Fédor Pétrovitch), aide de camp général de Paul Ier, p. 151.

P

Paulen (comte Peter Ludwig), p. 154, 267-269.
Païsiello, compositeur italien, p. 332.
Panine (comte Nikita Ivanovitch), p. 100-102, 157, 385.
Panine (comtesse), mère du précédent, p. 374.
Panine (comte Nikita Pétrovitch), homme d'état russe, p. 79, 154, 189, 190, 289.
Pasquier, préfet de police à Paris, p. 90.
Patiomkine (prince Grégoire), favori de Catherine II, p. 77, 167, 168, 203, 219, 220, 227, 229.

Paul Ier, p. 7, 42, 48, 88, 95, 99-193, 203, 208, 221, 224, 239, 281-283, 287-289, 292, 393, 384.
Penafiel (marquis de), p. 364.
Pérovski (comte Vassili Alexiéievitch), p. 7.
Pézold, envoyé de Saxe en Russie, p. 15.
Piérekoussihina, femme de chambre de Catherine II, p. 279.
Pierre Ier, p. 3-6, 8, 9, 13-16, 20, 24-26, 154.
Pierre II, p. 14, 16, 17.
Pierre III, p. 103, 126, 127, 200.
Pingaud (Léonce), historien, IV, 2, 86, 378, 379.
Pino, général, p. 356.
Piranesi, agent de Suède à Rome, p. 258.
Platon, métropolitain de Moscou, p. 107, 140, 141, 150.
Plestcheiev (Serge Ivanovitch), amiral russe, p. 113.
Poellnitz (baron Charles Louis de), auteur de Mémoires, p. 27.
Potocki (comte Félix Stanislas), p. 220.
Potocka (comtesse), née Joséphine Amélie Mnizech, femme du précédent, p. 220, 221, 373, 374.

R

Razoumovski (prince André Cyrillovitch), p. 80, 107, 188, 208, 249.
Razoumovski (comte Alexis Grigorievitch), époux morganatique d'Élisabeth Ire, p. 7, 29, 205.
Razoumovski (comte Alexis Cyrillovitch), ministre de l'instruction publique, p. 7, 29, 208.
Razoumovski (comte Catherine Ivanovna), née Narichkine, p. 209.
Razoumovski (comte Cyrille Grigorievitch), p. 205, 206.
Razoumovski (comte Grégoire Cyrillovitch), fils du précédent, naturaliste, p. 38, 208.
Razoumovski (comtesse Ivan Cyrillovitch), p. 208.
Razoumovski (comte Léon Cyrillovitch), p. 208.
Razoumovski (comte Pierre Cyrillovitch), p. 208.
Régamier (Mme), p. 431.
Reck (baron de), p. 246.
Regnaud de Saint-Jean d'Angély (Mme), p. 352.
Reichardt, musicien p. 43, 44.
Reichstadt (duc de), p. 311.
Repnine (prince Nicolas Vassiliévitch), feld-maréchal, p. 130, 133.
Reymond (William), écrivain suisse, p. 190.
Rhumbeck (comtesse de), p. 213, 215.
Ricci (comte), p. 355, 359.
Ricci (comtesse), née Lounine, 354, 355.
Richelieu (duc de), p. 422.
Richthofen (baron de), p. 173.
Rjevski, sénateur, 232, 234, 238.
Rogerson, médecin de Catherine II, p. 200, 201, 284.
Romme (Gilbert), p. 47.
Romodanovski (Féodor Iouriévitch), prince-césar, p. 6, 16.
Rostoptchine (comte Fédor), p. 77, 117, 118, 120, 121, 128, 188, 189, 190, 337, 374.
Rothschild (baron), p. 381.
Rousseau (Jean Jacques), p. 46, 47.
Ruffo (cardinal), p. 261.

S

Sabran (Elzéar de), p. 392.
Sainte-Beuve, p. 94.

Saint-George (comte Henri-Auguste de), p. 33.
Saint-Huberty (Mme), p. 172.
Saint-Priest (comte de), p. 254.
Saladin, précepteur genevois, p. 206.
Saldern, holsteinois au service de la Russie, p. 102.
Salticov (prince Alexandre Nicolaïevitch), p. 64.
Salticov (Fédor), beau-père du tsar Ivan Alexiéievitch, p. 20.
Salticov (comte Ivan Pétrovitch), feld-maréchal, p. 75, 76, 145.
Salticov (princesse Nathalie Vladimirovna), p. 202, 203.
Salticov (prince Nicolas Ivanovitch), chef d'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin, p. 188, 202-204, 236-239, 280, 281.
Samoïlov (procureur général), p. 230, 232, 235, 238.
Sanguszko (prince), p. 87.
San Nicandro (prince de), p. 360.
Santini, huissier de Napoléon Ier, p. 351.
Savary (duc de Rovigo), p. 90, 351.
Scavronska (comtesse), née Engelhardt, p. 167, 179, 229.
Scavronski (comte Paul Martinovitch), diplomate russe, p. 79, 82.
Schméling, chanteuse, p. 42.
Schmettau (Bernhardt, comte de), p. 48.
Schubert, astronome, p. 57.
Schwarzenberg (prince de), p. 317.
Seddeler (baron de), ministre de Toscane à Saint-Pétersbourg, p. 215.
Ségur (comte Louis-Philippe de), p. 209.
Senfft (comte), diplomate autrichien, p. 92, 414.
Souvorov, feld-maréchal, p. 249.
Souvorov (prince Alexandre Arcadiévitch), homme d'état russe, p. 342-344, 347, 348, 420.
Souvorov (princesse Hélène Alexandrovna), mère du précédent, p. 330, 331, 339, 348, 419, 420.
Souza (Mme de), p. 395, 408-409.
Stackelberg (comte Othon), diplomate russe, p. 73.
Stackelberg (comte Gustave Ottonovitch), fils du précédent, diplomate russe, p. 290.
Staël (Mme de), p. 24, 93, 218, 314, 315, 374, 377, 378, 391-398.
Stanislas-Auguste, roi de Pologne, p. 138, 143, 373, 374.
Strogonov (comte Alexandre Serguiéievitch), p. 29, 100, 161, 162.
Strogonov (comte Paul Alexandrovitch), p. 47.
Swart (M. de), diplomate hollandais, p. 201.

T

Talleyrand, p. 223, 225, 316, 373, 379, 384.
Talma, p. 396.
Tanucci (Bernardo), p. 260, 264.
Tchernichev (Eudoxie Ivanovna), née Rjevski, maîtresse de Pierre Ier, p. 9.
Tchernichev (comte Jean), p. 377.
Tchitchagov (amiral), Vassili Iakovlevitch, p. 163.
Tchitchagov (amiral), Paul Vassiliévitch, p. 163, 164, 324, 331.
Tchoulkov (Vassili Ivanovitch), chambellan d'Élisabeth Ire, p. 30.
Thugut (baron de), diplomate autrichien, p. 249, 250.
Thiébault (Dieudonné), auteur de Mémoires, p. 36, 37, 47-49.

Tiesenhausen (comte de), p. 115, 329.
Tissot (Samuel), célèbre médecin établi à Lausanne, p. 39, 40, 41.
Tolstoï (comtesse Anne Ivanovna) née Bariatinski, p. 328, 333, 335.
Tolstoï (comte Nicolas Alexandrovitch), grand-maître de la cour, p. 204, 328, 346.
Tolstoï (Pierre Andréïévitch, comte), collaborateur de Pierre Ier, p. 6.
Torsoukov (Mme), p. 279.
Tourtchaninov, secrétaire du cabinet de Catherine II, p. 72, 276.
Trédiakovski, poète russe, p. 11.
Troubetzkoï (prince Nikita Iouriévitch), p. 19, 22.

U

Uhlfeld (comte d'), p. 371.

V

Valouïev (Pierre Stépanovitch), grand-maître des cérémonies de Paul Ier, p. 151, 287.
Van Muyden, famille distinguée lausannoise, p. 92.
Van Suchtelen (Pierre Corniliévitch), général et diplomate russe, p. 76.
Van Swieten (baron), p. 250.
Vassiltchikov (Anne Cyrillovna), p. 208.
Vaudémont (prince de), p. 318.
Vaudreuil (comte de), p. 376.
Vauguyon (duc de la), p. 254.
Vérac (marquis de), p. 375.
Viazzoli, consul autrichien, p. 352, 353.
Victoire (Mme), de France, tante de Louis XVI.
Villemain, littérateur français, p. 94.
Voelkersam, ministre de Saxe en Russie, p. 73.
Volkonski (prince Pierre Mikhaïlovitch), p. 61.
Voltaire, p. 37, 38, 403.
Vorontsov (Michel Ilarionovitch), grand chancelier, p. 29.
Vorontsov (comtesse Anna Mikhaïlovna), fille du précédent, p. 29.
Vorontsov (comte Simon), diplomate, p. 77, 84.
Voss (comtesse de), p. 387.

W

Wadkovski, chambellan de Paul Ier, p. 112, 122, 128.
Waliszewski (Konstantin), historien, p. 4, 21.
Wellington (lord), p. 291.
Weydemeyer, fonctionnaire russe, p. 231.
Whitworth (Sir Charles), diplomate anglais, p. 163.
Wigel, auteur de Mémoires, p. 52, 56, 59.
Witt (Mme), la belle Fanariote, p. 219-221.
Woot (Robert), financier hollandais, p. 157, 158.
Wurmb (de), ministre d'Etat de l'électeur de Saxe, p. 80.

Z

Zagriajska (Nathalie Cyrillovna), p. 108.
Zierotin-Lilgenau (comte), p. 42.
Zimmermann, philosophe allemand, p. 52.
Zinzendorf (comte de), p. 35.
Zoubov (prince Platon), favori de Catherine II, p. 76-78, 120, 121, 126, 203, 222, 230, 232, 233, 235, 236, 240, 268, 270, 272, 276, 279, 280.

LOVKINE

KINE, ch
166
Domna A

EIM

'AYEN,

ie
855
84
ESTRAL
ENS.

Table IV — LA FAMILLE DES COMTES GOLOVKINE

Gabriel GOLOVKINE, chancelier de Pierre le Grand
1660-1734
Domna Andreievna Divova

- Alexandre (1) 1689-1760 — Catherine Henriette comtesse de Dohna 1694-1768
  - Marie 1718-1797 — 1739 — Paul comte de Kameke 1711-1769.
  - Ivan 1723-1791 — Cornelia van Stryen † 1795.
  - Nathalie 1728-1778 — 1748 — Bernhard comte Schmettau 1724-1802
  - Pierre 1729-1787 — 1768 — Frédérique Henriette de Kameke 1746-1787 (sa nièce).
- Ivan † 1734 — N. N. Matveievna Gagarine.
  - Gabriel (2) 1731-1800 — 1765 — Apollonie Hertaing Marquette 1743-1785 (3)
    - Théodore (Fedor) 10 octobre 1766 — 5 mai 1823 auteur des *Mémoires* — 1790 — Nathalie Petrovna Ismailov 1765-1849.
    - Pierre 1768-1821 — 1795 — Sophie Alexandrovna Démidov 1766-1831.
    - Henriette née 1774 — 1801 — marquis de Bruges (4)
    - Gabriel 1775-1805 — 1802 — Aurora Patkul
      - Gabriel né 1803 † 1803
  - Alexandre 1732-1781 — Wilhelmine de Mosheim † 1824 — Depuis 1796 mariée au duc d'Aven, duc de Noailles.
    - George 1762-1846 — 1784 — Katherine Lvovna Narichkine 1762-1820.
    - Amélie 1766-1855 — 1784 — Henri de Mestral d'Aruffens.
  - Gabriel 1701-1787 — 1750 — Catherine Alexandrovna Gnouvalov 1733-1821
    - Alexis † 1823
    - Élisabeth 1752-1820
  - Marie 1707-1770 — Pierre Ivanovitch Repnine † 1778.
- Michel 1701-1755 — Chancelier d'Ivan VI — Catherine Romodanovski 1701-1791
- Nathalie 1689-1726 — Prince Ivan Fedorovitch Bariatinski † 1738.
- Anne 1 — Comte Iagoujinski 2 — Michel Petrovitch Bestoujev Rioumine
- Anastasie † 1735 — 1722 — Feld-maréchal Nikita Iouriévitch Troubetzkoï 1699-1767

(1) Ambassadeur à Berlin, 1711-1727; à Paris, 1727-1731; à la Haye, 1731-1760

(2) Gabriel Marie Ernst, lieutenant-général au service de Hollande, ci-devant colonel de la garde suisse au service de la France, sous le nom de marquis de Ferrassières, commandant de la province de Hollande.

(3) Fille du baron Frederic de Hertaing de Marquette, *premier noble* de Hollande, le dernier de sa famille

(4) Aide de camp du duc d'Angoulême.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS I

INTRODUCTION HISTORIQUE — LES GOLOVKINE

CHAPITRE PREMIER

LE GRAND CHANCELIER

Les boyards. — Débuts du chancelier. — Sa parenté avec Pierre le Grand. — Un attaché au service de la chambre à coucher de S. M. tsarienne. — Sa carrière. — Son caractère. — Le « premier comte » de Russie. — L'aristocratie russe. — Traits intimes. — Les orgies de Pierre Ier. — Rôle qu'y jouait le grand chancelier. 1

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ENFANTS DU GRAND CHANCELIER

Le comte Ivan. — Il mène une vie obscure dans l'ombre de la cour. — Pierre Ier fait pendre le sénateur Gagarine, beau-père d'Ivan. — Emplacement et hauteur extraordinaire de la potence. — Alexis Gavrilovitch, petit-fils d'Ivan, collectionneur de curiosités. — En 1812, son musée de Moscou s'évapore en fumée. — Le comte Michel, chancelier d'Ivan VI. — Son grand mariage et sa belle carrière. — La catastrophe. — L'odyssée en Sibérie. — Dévouement conjugal de la comtesse Golovkine. — Retour de la comtesse. — Sa vie à Moscou. — Les filles du chancelier Gabriel Ivanovitch. — Sort tragique d'Anna Bestoujev. 11

CHAPITRE TROISIÈME

LA BRANCHE ÉTRANGÈRE DES GOLOVKINE

Pages.

Alexandre Gavrilovitch. — Sa jeunesse; son éducation. — Pierre Ier lui fait choisir une épouse par le roi de Prusse. — La comtesse Catherine de Dohna. — Carrière diplomatique d'Alexandre Gavrilovitch. — Le commerce des géants. — Sa vie à La Haye. — Il ressent le contre-coup des malheurs de son frère Michel. — Version du comte Fédor. — L'Impératrice Élisabeth appelle en vain en Russie les enfants de l'ambassadeur. — La cour d'Élisabeth. — Le fidèle Tchoulkov. — Correspondance de l'Impératrice avec le comte Alexandre 23

CHAPITRE QUATRIÈME

LE COMTE ALEXANDRE ALEXANDROVITCH

« Golovkine le philosophe ». — Un original, mais de la bonne sorte. — Séjour à Monnaz et à Lausanne. — La société de Lausanne. — L'épouse du comte Alexandre, plus tard duchesse de Noailles. — Le comte accepte l'offre de Frédéric II de Prusse et devient son « directeur de spectacles ». — Frédéric II et le théâtre. — Bref séjour de Golovkine à Berlin; il se retire à Paris. — Singularité de ses idées en matière d'éducation. — Leur application sur ses propres enfants. — Sa correspondance avec Paul Ier, Empereur de Russie..... 36

CHAPITRE CINQUIÈME

LE DERNIER DE LA FAMILLE

Le retour du comte George et des autres petits-fils de l'ambassadeur Alexandre Gavrilovitch en Russie. — Cause probable de cette démarche. — Circonstances qui la facilitèrent. — Mariage du comte George avec une Narichkine. — Son ambassade en Chine. — Préparatifs grandioses pour cette expédition. — L'échec. — La carrière subséquente du comte George : diplomate, grand-chambellan, curateur de l'arrondissement scolaire à Kharkhof. — Son portrait par un membre de l'aristocratie russe..... 50

CHAPITRE SIXIÈME

LE COMTE FÉDOR

Les parents du comte Fédor. — Son éducation. — Impressions de Berlin. — Son retour en Russie. — Catherine II le crée gentilhomme de la chambre sur une requête en vers français. —

Pages.

Sa vie à la cour. — Un pays de cocagne. — Les coq-à-l'âne. — Fédor comme stratégiste. — L'affaire Lubomirski. — Pour l'éloigner de la Russie l'Impératrice lui confie l'ambassade de Naples. — Son voyage. — Situation critique du royaume des Deux-Siciles. — Le comte Fédor s'ingère dans les affaires napolitaines. — Ses couplets satiriques sur la reine de Naples le compromettent sans remède. — Disgrâce. — Il retourne en Russie par petites étapes. — Son séjour à Venise chez le prince de Nassau-Siegen. — Internement dans la forteresse de Pernau. — Sa libération à la mort de Catherine II. — L'Empereur Paul Ier le fait maître des cérémonies. — Nouvel exil. — Sa vie de cosmopolite de 1801 à 1823. — Séjour à Florence, 1816-1817. — Ses travaux littéraires. — Ses mémoires..... 66

LA COUR ET LE RÈGNE DE PAUL Ier..... 97

PORTRAITS, SOUVENIRS ET ANECDOTES

Portraits et souvenirs..... 197
Frédéric le Grand et la cour de Russie..... 197
La princesse Dachkov à la cour de Frédéric II..... 198
Alexis Orlov..... 199
Rogerson..... 200
Le comte Nicolas Salticov..... 202
Razoumovski..... 205
Portrait d'un gentilhomme russe..... 209
Cobenzl..... 213
Le prince de Ligne..... 216
La belle Fanariote..... 219
Le comte de Choiseul-Gouffier..... 221
Lubomirski..... 227
A Berlin..... 240
A Vienne..... 249
D'Avaray..... 251
La reine Caroline..... 254
Ferdinand Ier..... 259
Hamilton..... 263
A Pernau..... 267
L'impératrice Élisabeth..... 276
Nesselrode..... 288

Pages
Le baron d'Anstett 294
Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse 295
La reine Louise de Prusse 296
Metternich 301
L'Impératrice Marie-Louise 310
Narbonne 312
La colonie russe à Florence, 1816-1817 320

ANECDOTES 371

LES CORRESPONDANTS DE GOLOVKINE 389

Mme de Staël 391
Le comte Joseph de Maistre 398
Le chevalier de Boufflers 407
Mme de Souza 408
Boissy d'Anglas 409
Le comte Capo d'Istria 412
Le comte de Coigny 421

Table IV. La famille des comtes Golovkine 433

Table des noms propres 434

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6335

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

REC'D LIBRARY
QL JAN 23 1995
AUG 23 1994

OCT 06 2008

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 647 397 9

U